

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Girlfriend dans le coma

Coupland, Douglas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**Douglas
Coupland
Girlfriend
dans le
coma**

domaine étranger

10

18

DOUGLAS COUPLAND

GIRLFRIEND DANS LE COMA

Traduction de l'anglais
par Maryvonne SSOSSÉ



Titre original :
GIRLFRIEND IN A COMA

© Douglas Coupland, 1998
© Éditions Au Diable Vauvert, 2004,
pour la traduction française

Première Partie

1

Toutes les idées sont vraies

Je m'appelle Jared. Je suis un fantôme.

Le vendredi 14 octobre 1978, je jouais un match en extérieur avec mon équipe de football américain, les Sentinel Spartans, au lycée de Handsworth, dans North Vancouver. Peu de temps après le début de la partie, on m'a fait une passe, et en me retournant pour l'attraper, j'ai été frappé par le bleu du ciel et la pureté de l'air, comme si je regardais dehors à travers une vitre fraîchement nettoyée. Ensuite, je suis tombé dans les pommes. Apparemment, j'ai dû louper la balle et je n'ai aucun souvenir de ce qui a pu se passer après, mais j'ai appris que les entraîneurs avaient annulé la partie, dommage, on était en train de les lessiver. Quant à mon malaise, tout le monde l'avait attribué à une sévère rechute de la mononucléose que j'avais eue deux ans plus tôt.

Mais entre cette passe loupée et mon réveil quelques heures plus tard au Lions Gate Hospital, j'avais attrapé une leucémie – une forme de cancer du sang qui affecte la moelle osseuse. Je suis mort trois mois plus tard, le 14 janvier 1979. Après le diagnostic, la maladie avait progressé à la vitesse de la lumière. Avant de mourir, j'ai perdu tous mes cheveux et ma peau avait pris la couleur d'une voiture blanche pas lavée depuis des mois. Si je pouvais recommencer, j'aurais caché les miroirs à partir de la sixième semaine.

Ma vie a été courte, pleine et heureuse ; la Terre s'est montrée bonne à mon égard et ma lutte contre le cancer a constitué la Grande Expérience de mon existence. À moins de compter mon orgie sexuelle avec Cheryl Anderson, la semaine où ses parents faisaient rénover leur maison et que toute la famille s'était installée pour cinq jours au motel *The Maples*. Cela dit, si une personne ne connaît pas une Grande Expérience, à mon avis, sa vie ne vaut rien. Cette expérience n'a pas besoin d'être volcanique, mortelle ou d'inclure Cheryl Anderson : une vie tranquille passée dans la solitude peut très bien constituer une Grande Expérience en soi. Je tiens aussi à ajouter que les hôpitaux sont des aimants à filles très efficaces. Ma chambre est rapidement

devenue le théâtre d'un véritable défilé de fleurs, de gâteaux, d'articles tricotés main, apportés par des filles qui avaient visiblement passé des heures à se pomponner, pour un résultat charmant, par ailleurs. Mais la nature démente de l'univers m'avait rendu trop faible pour honorer comme il le fallait les cargaisons de Betty et de Veronica prêtes à se jeter dans mes bras – exception faite de Cheryl Anderson aux joues rondes qui me soulagea « manuellement » le jour où mes sourcils sont tombés. Flots de larmes et polaroids de moi, coiffé d'une toque tricotée. Wouah, super !

Mais revenons au temps présent – ici, là où je me trouve, à la fin du monde.

Oui, la fin du monde a eu lieu. Il *existe* encore, mais tout est *terminé*. Je suis à la fin du monde. Une poussière dans le vent. La fin du monde tel que nous le connaissons. Juste une autre brique dans le mur. L'idée a peut-être quelque chose de séduisant, mais ça ne l'est pas. Tout est morne et calme, l'air charrie la même odeur en permanence, celle d'un tas de pneus qui brûlent sous le vent à moins de huit cents mètres.

Laissez-moi vous décrire ce qui reste un an après la fin du monde : le silence tout d'abord, aucun bruit de moteur, de voix ou de musique. Les écrans des cinémas s'effilochent et finissent en lambeaux comme des chemises portées trop longtemps. Des files interminables de voitures, de camions et de vans s'alignent sur les bas-côtés avec leur cargaison de squelettes en décomposition. Partout dans le monde, des maisons s'écroulent sur elles-mêmes ; des pianos, des divans et des micro-ondes défoncent les planchers, éparpillant au passage liasses de billets et lettres d'amour cachées sous les parquets. La plupart des médicaments et des produits alimentaires sont périmés. Le monde extérieur est livré aux éclairs et à l'érosion de la pluie. Le climat tend aux extrêmes et il y a encore des incendies.

Une végétation vigoureuse et envahissante s'est approprié les rues des banlieues comme celle où j'ai grandi ; la vigne serpente dans les rues jadis sillonnées par les Camaro. Les cordes des raquettes de tennis claquent au fond de placards sombres et secs. Dix millions de photos se détachent d'autant de murs. Des chiens affamés rôdent en meutes.

En visitant la Terre maintenant, vous verriez aussi bien disparaître le fruit de milliers d'années de grandeur que toute la machinerie moderne. Les cathédrales s'écroulent avec autant d'empressement que les banques, les chaînes de montage finissent en ruines, comme les supermarchés. Des sous-marins engloutis ont sombré dans le noir au fond des océans et vont y passer le prochain milliard d'années recouverts par le sable. Dans les villes, aucune trace ne marque la neige, les juke-box sont silencieux, les tableaux noirs ne seront jamais effacés. Personne ne consulte les banques de données informatiques,

les câbles pendent au flanc des tours d'aluminium comme de longs cheveux fins.

Mais comment suis-je arrivé ici ? Et combien de temps devrais-je y rester ? Pour le savoir, nous devons en apprendre plus sur mes amis. Ils y étaient aussi – à la fin du monde. C'est aussi là que mes vieux amis sont venus vivre – ils ont vieilli, alors que je vais rester jeune pour toujours.

Question : si je devais recommencer ma vie, serait-elle exactement la même ? Sans l'ombre d'un doute. Parce que j'ai appris quelque chose en cours de route. Ce n'est pas le cas de la plupart des gens. Ou si ça leur arrive, ils l'oublient opportunément dès que c'est en contradiction avec leurs désirs. La plupart de ceux qui bénéficient d'une seconde chance la foirent à mort. C'est une des lois inamovibles de l'univers. Pour commencer à apprendre, les gens semblent attendre leur troisième chance – après avoir perdu et gaspillé d'immenses quantités de temps, d'argent, de jeunesse et d'énergie, vous voyez ce que je veux dire. Mais ils finissent par s'y mettre, c'est l'essentiel.

Voici donc l'histoire des amis qui ont fini par apprendre leur leçon : Karen, Richard, Pam, Hamilton, Wendy et Linus. Richard est le meilleur orateur du groupe, et pour commencer, l'histoire est en grande partie la sienne. Karen aurait été meilleure, mais à ce moment-là, elle n'était vraiment pas sur Terre. *C'est la vie**[1] L'histoire de Richard ne nous a menés que jusqu'à maintenant. Sa propre histoire l'a dépassé, elle est devenue celle de tous. Et à la fin, elle est devenue *mon* histoire. Mais nous verrons ça plus tard.

La destinée est ce vers quoi nous emmènent nos actes. Le futur n'existe plus. La prédestination est pour les ratés.

18-25-32... *Hike*[2] !

2

Chaque idée du monde est fausse

Karen et moi nous sommes mutuellement déflorés au sommet de Grouse Mountain, parmi les cèdres, à deux pas d'une piste de ski, entre des écharde de neige cristalline et des étoiles scintillantes. La nuit de décembre était si froide et claire qu'on avait l'impression de respirer l'air de la Lune – pur, mentholé, il mettait le feu aux poumons ; s'y mêlait un soupçon d'ozone, de zinc, de fart, et le shampoing à la fraise de Karen.

Je reviens souvent à ce moment, l'époque heureuse, juste avant la première fêlure dans la coquille du temps. J'étais comme les autres, jeune païen aux désirs foisonnants venu s'ébattre au sommet d'une montagne sombre qui surplombait une ville chatoyante, un tapis de lumière vibrant au rythme de la paix civile et de l'espoir en l'avenir, une cité si neuve que ses rêves se limitaient à ce que savent les embryons. Et voilà, j'y suis. Je suis au sommet de la montagne : *Qu'as-tu vu Karen ? Pourquoi n'avons-nous pas été autorisés à savoir ? Pourquoi toi – pourquoi nous ?*

Cette nuit du 15 décembre 1979, Karen s'était montrée si pleine d'appétit et si exigeante que nous avons franchi le pas. « Alors, Richard ? On va finir par le faire ou pas ? » m'avait-elle dit. Sur une bosse escarpée en forme de sein, elle avait baissé la fermeture Éclair de sa combinaison, puis m'avait entraîné dans les bois où elle m'avait projeté dans la neige craquante, trop gelée pour y dessiner des anges. Je me sentais d'autant plus jeune qu'elle semblait avoir acquis une nouvelle maturité. Quand elle m'attira vers elle, il y avait une sorte d'urgence dans son geste, comme si le pays était sur le point d'être envahi et que nous allions partir en guerre. Pendant que nous étions étendus dans la neige, pompant comme des lions, des machines à sous s'étaient déclenchées sous nos crânes et faisaient follement tourner les dollars d'argent, les rubis et les sucres candis. Le temps allait bientôt s'arrêter et nous consommions hâtivement le peu qui restait, savourant les délicates pulsations de ces bouquets de fleurs de cerisiers frais et

secs qui frôlaient nos deux corps en cadence.

Mais plus tard, alors que nous avions refermé nos vêtements et que nous descendions la piste tout schuss jusqu'aux remontées mécaniques, des filets de neige froide s'étaient glissés dans nos pantalons, puis dans nos orifices, bientôt aussi frigorifiés et congelés qu'ils avaient été ardents quelques minutes avant. « Hé Richard, assure un peu. Ce n'est pas une course de rigolos ! »

Encore troublés, Karen et moi avions les joues rouges, tout occupés à tenter de gérer l'effet bouleversant de ces nouvelles sensations physiques. Puis nous étions repartis vers le sommet de la piste dans un télésiège brinquebalant qui s'arrêta à mi-chemin de la pente. Au même instant, les lampes à arc avaient clignoté, vacillé, avant de finalement s'éteindre. Nous étions coincés en pleine nature, ballottant dans l'obscurité, nos visages teintés de bleu jean sous la lumière de la lune. Karen alluma une Number 7, et la flamme de son Bic nuança de rose ses pommettes enflammées – elle ressemblait à une poupée dans l'incendie de sa maison. J'avais le bras autour de son épaule, nous nous sentions en sécurité, comme si nous formions tous les deux un système solaire complet suspendu dans le ciel, planètes chaudes dans un univers d'étoiles.

Karen essayait également d'évaluer l'impact de ce que nous venions de faire dans les bois, et je lui avais demandé si elle était heureuse – depuis, j'ai appris que cette question était à éviter, dans tous les cas et avec tout le monde. Mais Karen avait souri, gloussé et soufflé un nuage de fumée soyeuse dans la pénombre bleu foncé – j'imaginais des bijoux lancés du pont d'un paquebot au-dessus de la fosse des Mariannes, destinés à disparaître pour toujours. Puis elle avait détourné la tête et regardé vers la forêt qui s'étendait à notre droite ; les arbres nous apparaissaient comme des formes plus sombres que le reste. Quelque chose n'allait pas chez Karen, j'avais l'impression de feuilleter un livre dont certaines pages étaient énigmatiquement absentes. Sourcils froncés, elle se mordillait la lèvre.

Elle haussa les épaules d'un geste délicat, comme si elle venait d'essayer de démarrer sa Honda Civic avec sa clé de maison.

J'avais enfin fini par mettre le doigt dessus – toute l'après-midi et la soirée, Karen avait eu un comportement légèrement décalé. Elle se mettait, par exemple, à fixer des trucs complètement idiots, comme le téléphone olive de mes parents ou un bouquet de glaïeuls minables sur la table de la cuisine, puis sortait tout à coup : « Vous ne trouvez pas que ce truc est le plus génial... », et puis s'arrêtait sans finir sa phrase. Toute la journée, elle avait levé le nez vers le ciel et les nuages. Pas un simple coup d'œil, non. Elle s'arrêtait et regardait avec attention, comme si quelqu'un projetait un film là-haut.

Le dos de Karen se crispa légèrement et son visage se tendit tout

aussi fugacement. « On a des regrets, petite tête ? Tu sais bien que je tiens à toi, dis-je.

— Allez, Richard. Je t'aime aussi, espèce de cinglé. Tout va bien, je t'assure, Beb. C'est juste que j'ai un peu froid. Et j'aimerais aussi que l'électricité revienne. Que ça ne tarde pas trop. » Elle m'appelait « Beb », contraction snob de « Bébé ».

L'absence de lumière l'effrayait. Elle avait tiré sur un coin de mon bonnet de ski en laine pour embrasser mon oreille froide et cireuse. Je l'avais serrée plus étroitement contre moi, et insisté pour savoir *ce* qui n'allait pas, parce que je sentais bien qu'elle n'était pas à l'aise.

« Ces derniers temps, j'ai fait des rêves vraiment bizarres. Ça avait l'air absolument réel... Bah, laisse tomber. De toute façon, c'est complètement nul comme histoire. » Karen secoua la tête et souffla une bouffée de fumée qui se déploya en toile d'araignée sur fond de nuit. Elle fixa un moment les miradors du télésiège, incapables pour l'instant d'éclairer les pistes avec leur soleil artificiel, puis parla d'autre chose. « Tu as vu le pantalon de Donna Kilbruck, ce soir ? Incroyable, non ? Il est si ajusté que son pubis ressemble à un morse. Quelle horreur ! Encore un truc qu'il vaut mieux oublier.

— Hé, Beb, ne change pas de sujet. Continue à me raconter. » Ça avait été dit avec une sécheresse inattendue et je m'en étais voulu à mort ; j'étais en train de grandir et les bons mots à la con appartenaient à mon passé, je ne les trouvais plus assez chargés de sens pour assurer un véritable échange. Entre Karen et moi, les conversations profondes étaient rares. Les occasions qui nous avaient permis d'approcher au plus près les pensées intimes de l'autre se résumaient à quelques séances de philosophie de groupe après avoir fumé des joints – rien, pour ainsi dire. Nous étions jeunes à l'époque, et la désinvolture était notre armure, même si nous mourions d'envie d'avoir des pensées plus élevées, et je m'étais juré de me rapprocher d'elle. J'avais donc insisté : « Allez, vas-y, explique-moi.

— Pas question. Désolée, Beb. C'est trop compliqué. » Je m'étais senti de nouveau exclu, alors que si peu de temps auparavant nous ne faisions qu'un. Une bourrasque de vent nous avait fait frissonner. « Bon, ce n'était peut-être pas exactement un rêve, dit-elle. Tu promets de ne pas rire ?

— Hein ? Oui. Bien sûr, je le jure.

— Bien, je dormais quand c'est arrivé, mais c'était plus réaliste que n'importe quel rêve. Peut-être une sorte de vision.

— Continue.

— Ça n'avait rien d'un rêve, on aurait plutôt dit un clip vidéo, ou une bande-annonce pour un film, mais à partir d'images fixes arrêtées au milieu de leur développement. À peu près au moment où une tache floue devient un visage dans la cuve de révélateur au labo du lycée, tu

vois ? Je crois que c'était censé représenter l'avenir. » Aujourd'hui encore, je serais capable de me flanquer des coups de pied pour avoir sorti ce que j'avais dit à ce moment précis, dans une funeste tentative d'humour. « Alors, comment est le futur ? Le Vietnam a conquis la planète ? On peut inviter un extraterrestre à dîner ? Tout le monde a son module spatial ? Remarque, ça expliquerait peut-être pourquoi tu as eu l'air d'un cadet de l'espace pendant toute la journée ? » J'avais eu l'impression d'être spirituel – une vraie star du *Saturday Night Live Show*^[3]. Mais la mine dépitée de Karen m'indiqua que je m'étais grossièrement trompé. Elle semblait effrayée, et déçue.

« D'accord, Richard. Je vois. Je n'aurais jamais dû te faire confiance. C'est une erreur qui ne se renouvellera pas. » Elle regarda au loin. Frissons.

Je me sentais dans la peau d'un fermier regardant la grêle ravager son champ. « Non. Merde. Karen. Je t'en prie. J'ai été nul. Ma grande gueule a encore frappé. Je ne pensais pas ce que j'ai dit. Tu le sais, n'est-ce pas ? Je suis complètement abruti. Merde. Je déteste agir comme ça. J'essayais seulement d'être drôle. Explique-moi, s'il te plaît. Allez, vas-y. Je veux entendre ta vision. Je t'en prie.

— Sache que ton repentir a été favorablement accueilli, Richard. » Soulagement... mais à en juger par son intonation, j'étais encore sous probation. Elle avait lancé sa cigarette au loin, puis s'était tue pendant un moment. Nous avions dépassé le stade du frisson et le froid commençait à se faire sentir, mais notre vision s'ajustait à l'obscurité. Au bout d'un moment elle avait repris la parole : « Les choses avaient une texture. Par exemple, je pouvais sentir les plantes et les vêtements quand je les touchais. C'était particulièrement net la nuit dernière. Ça se passait dans notre maison de Rabbit Lane, mais tout était monté en graine, les arbres, l'herbe... Même les gens étaient en friche. Toi, Pam... Je ne sais pas... Vous aviez l'air crasseux et négligé. »

Soudain, elle s'était mise à parler avec plus de verve, comme si elle s'était décidée à donner plus de précisions. « Ces choses étaient vraiment dans le futur. » Elle renifla avec un bruit humide. « L'air sentait la fumée. Il n'y avait pas de voitures volantes, ni de vêtements de l'espace. Mais les voitures étaient quand même différentes, toutes rondes et lisses. J'en conduisais une. C'était une nouvelle marque... Airbag ? Oui, c'est bien ça... *Airbag*. C'était écrit sur le tableau de bord.

— Et tu ne serais pas tombée sur un exemplaire du *Wall Street Journal*, par hasard ? Tu n'aurais pas vu les grandes tendances du marché dans l'avenir, des prix d'actions, ou un truc du même genre ? »

Elle se frappa le front du plat de la main. « C'est nul. J'ai une vision du futur et tout ce que j'ai remarqué, ce sont les voitures, les coupes de cheveux, et... » Elle leva les yeux au ciel. « Je ne peux pas

t'aider, Richard. J'ai un trou de mémoire. Arrête de me bousculer. Attends un peu... Ouais, c'est ça : la Russie n'est plus notre ennemi. Et le sexe est devenu mortel. *Ta-da !* »

Le télésiège avait tressauté – un lointain grondement mécanique nous était parvenu du haut de la piste. Karen continuait à fuguer : « Plus tôt cette semaine, j'avais vu des machines qui avaient un rapport avec l'argent... Et les gens avaient l'air plus *électroniques*. Mais ils faisaient aussi un tas de choses de la même façon, ils devaient toujours se servir aux stations-service, par exemple, et puis... Et... Oh, merde, c'est vraiment incroyable, j'ai vu le futur et ça ressemble tout à fait à maintenant. Je n'arrive même pas à me rappeler en quoi c'était différent. Les gens avaient l'air en meilleure forme, peut-être plus minces ? Ou avec des fringues plus cool ? Un peu comme des joggers, tu vois ?

— Et puis ?

— D'accord, tu as raison. Les détails sont un peu disparates, mais il n'y a pas que du bon. Il y a aussi des mauvaises nouvelles dans cette histoire. » Elle avait marqué une pause avant de continuer. « Dans le futur, il y a aussi une sorte d'obscurité, une menace. » Elle s'était encore arrêtée et s'était mordillé la lèvre. « C'est ce qui me fait peur.

— Quelle sorte de menace ? » J'avais frissonné. Cette nuit-là, je ne portais pas de caleçon long sous mon jean.

« Le futur n'est pas un endroit agréable, Richard. Je crois même que la vie est cruelle là-bas. C'est ce que j'ai vu la nuit dernière. Nous étions tous là. Je nous ai vus – nous n'étions pas torturés ou un truc du genre – nous étions encore tous vivants et tous... plus vieux... la quarantaine, tu vois ? Mais « le sens » avait disparu. Et sans le savoir, nous étions devenus insignifiants.

— Tu peux expliquer un peu plus « insignifiants » ?

— Bon. Notre existence rie nous paraissait ni vide ni déprimante, mais nous avions la vague impression de la regarder de l'extérieur. Et puis j'ai cherché d'autres gens pour voir si leurs vies étaient pareilles, mais tous les autres avaient disparu. Il ne restait plus que nous avec nos vies dépourvues de sens. Alors, je vous ai attentivement observés, toi, Pam, Hamilton, Linus, Wendy. Vous aviez l'air normal, mais votre regard était sans âme... on aurait dit des saumons sur un ponton, un œil écrasé sur le bois brûlant et l'autre fixé sur le paradis... Je crois que je ferais mieux de me taire.

— Non, continue !

— Je voulais nous aider, Richard, mais je ne savais pas comment nous sauver, je ne savais pas comment ramener nos âmes. Je ne voyais pas de solution. J'étais la seule à comprendre ce qui manquait, mais je ne savais pas quoi faire. »

Karen semblait au bord des larmes. J'avais envie de lui dire

quelque chose mais rien ne me venait à l'esprit, je m'étais donc contenté de la serrer plus étroitement contre moi. En contrebas de notre siège, des skieurs s'étaient rassemblés pour fumer des joints et se passaient des outres de vin en hurlant de rire.

« Oh, il y a un truc qui vient juste de me revenir ! dit soudain Karen. Jared était là, la nuit dernière. Il était dans ma vision ! Tu sais, ce n'est peut-être pas une véritable image du futur, mais plutôt de ce qui risque d'arriver, une espèce d'avertissement, comme le fantôme des Noëls futurs.

— Admettons. » Même si je ne l'avais jamais dit à personne, je n'aimais pas entendre prononcer le nom de Jared. Le télésiège avança brusquement de quelques mètres, mais après avoir vacillé, les lumières s'éteignirent de nouveau. Le monde replongea dans le calme et l'obscurité.

« Tu sais, Richard..., commença Karen.

— Quoi ? »

Mais elle s'était déjà ravisée. « Rien. Ne fais pas attention, Beb. Je crois que j'en ai assez de parler de cette histoire. » Elle avait glissé la main dans sa veste. « Tiens, je veux que tu me gardes cette enveloppe. Ne l'ouvre pas. Garde-la moi cette nuit. Et tu me la rendras demain.

— Hein ? » Je baissai les yeux sur l'enveloppe à l'effigie de Snoopy, où le mot « Richard » était marqueurisé de son exaspérante calligraphie enfantine, ronde et décorée de petites marguerites. Le mois précédent, nous nous étions disputés à cause de son écriture. Je lui avais demandé si elle ne pouvait pas écrire « normalement ». Abruti !

Karen avait remarqué que j'examinais l'adresse. « C'est assez normal pour toi, intrépide contestataire ? » J'avais fourré l'enveloppe dans la poche de ma veste au moment où le télésiège faisait un nouveau bond en avant.

« Tu me la rends demain. Et pas de questions. C'est bien d'accord ?

— Marché conclu. » Je l'avais embrassée.

Le télésiège avait démarré avec brusquerie et le paquet de Number 7 de Karen, posé sur ses genoux, avait plongé vers le sol. Elle avait juré et quelques dixièmes de secondes plus tard, la montagne resplendissait de tous ses feux électriques, alimentés par les grands barrages du nord de la Colombie-Britannique. Des pistes en contrebas, les cris de joie des skieurs montaient jusqu'à nous, ils semblaient hurler simplement pour le plaisir. Notre moment d'intimité était bel et bien terminé. « Regarde ! Wendy et Pam », dit Karen. Quelques secondes plus tard, elle m'avait rendu à moitié sourd en donnant rendez-vous à Wendy au Grouse Nest dans une demi-heure ; et elle avait crié à Pam de récupérer son paquet de cigarettes qui se trouvait

déjà loin derrière nous.

Il n'était plus question de confidences maintenant. Pendant que le télésiège poursuivait sa course rapide et silencieuse vers le sommet de la piste baptisée Blueberry Chair, Karen discutait des plans pour la soirée à venir. « Regarde, c'est Donna Kilbruck. Arf ! Arf ! comme dirait le morse. »

Je pensais à Jared.

Il faisait plus ou moins partie de notre groupe, mais c'était mon meilleur ami depuis l'enfance. Au lycée, nos chemins s'étaient insensiblement séparés, un sort partagé par beaucoup d'amitiés précoces. Il était devenu une star du football et nos existences n'avaient plus rien de comparable. Quant à sa vie sexuelle, l'expression « Jared-couche-toi-là » suffisait à la résumer. Les filles se jetaient à sa tête, et il était toujours là pour les rattraper. Et pendant qu'il paraissait dans le cercle des vainqueurs, à baiser jusqu'à virer débile, je semblais m'être engagé dans une voie vaguement médiocre. Nous nous entendions toujours bien, mais nos relations étaient plus confortables dans notre quartier, loin des inextricables rituels de popularité du lycée. Sa famille vivait au coin de ma rue, vers St. James Place. Par un chaud après-midi, pendant un match au lycée de Handsworth, Jared s'était tout simplement écroulé sur le terrain et avait été transporté au Lions Gâte Hospital. Une semaine après, ses boucles dorées avaient disparu, deux mois plus tard, il pesait moins lourd qu'un épouvantail, au bout de trois mois, il était... parti.

Je ne suis pas certain que nous ayons jamais surmonté cette disparition. D'une certaine manière, j'étais l'ami officiel de Jared, en conséquence, la plupart des regards et des mots de consolation m'étaient destinés, ce que je supportais mal. Toutes les filles qui avaient un jour soupiré pour lui commençaient à s'intéresser à moi – son énergie sexuelle continuait à faire vibrer l'air – mais je n'avais pas l'intention de tirer avantage de la situation, ni de reprendre à mon compte sa vie de débauché. Je jouais les stoïques, alors que j'étais en colère, triste et effrayé. Avant sa mort, Jared me considérait toujours comme son meilleur ami, mais ce n'était plus vrai. Je m'en étais fait d'autres, et je me sentais coupable, déloyal. Nous avons donc passé l'année suivante à ne pas parler de Jared, à prétendre que la vie continuait normalement quand tout avait changé.

3

Le sommeil c'est encore la vie

Dans la cabine du téléphérique qui nous ramenait au pied de la montagne, pendant que Karen échangeait des plaisanteries avec Wendy et Pam, j'étais resté tranquillement dans mon coin. Nos skis étaient accrochés ensemble et claquaient doucement les uns contre les autres. Karen et moi étions bien différents des deux entités du même nom qui avaient téléphérique vers les pistes quelques heures plus tôt. Au passage du mâât central, la cabine monta légèrement puis descendit avec brusquerie. Devant nous s'étaient les lumières de ce qu'était Vancouver avant que les années quatre-vingt ne s'y attaquent – un royaume de verre filé, innocent et fragile. Nous essayions de repérer nos maisons parmi les lumignons qui scintillaient dans notre banlieue montagnarde sobre et stérile, de l'autre côté de la Calipano.

Je regardais défilé sous la cabine les gros gâteaux de neige blanche et le granite noir qui affleuraient par endroits. Ils me semblaient appartenir à un monde étranger. Je n'étais pas un Terrien, mais j'avais dû tomber comme une météorite et m'écraser sur cette planète – *Fuiiiii-Bang !* Mon existence sur Terre était le résultat d'un accident. Ceux qui perdaient leur pucelage de téléphérique et les poules mouillées avaient piaillé et criailé à l'unisson au moment où la cabine avait plongé vers la vallée. J'avais regardé Karen. Sa tête reposait sur ses bâtons de ski. Elle avait cette beauté singulière qui n'appartient qu'à ceux qui se savent sincèrement admirés.

La cabine avait abordé sa base ; nous avions clopiné lourdement jusqu'à ma Datsun B-210, et défait les fermetures en plastique de nos chaussures de ski, pour jouir enfin de la mobilité fraîchement retrouvée de nos orteils. Sans perdre de temps, nous avons sauté en voiture pour partir à l'assaut de West Vancouver et des rues sinueuses de sa banlieue perchée, où devait se dérouler une fête qui, selon la rumeur, serait essentiellement une saccage-partie. Ça se passait chez un type à la popularité douteuse, dont le nom s'est depuis perdu dans l'oubli, et à qui ses parents avaient confié la garde de la maison pendant qu'ils étaient partis flamber à Las Vegas.

Et ce fut effectivement une saccage-partie d'anthologie – aucun de nous n'avait rien vu de pareil. Nous étions arrivés sur place vers 10 heures du soir et j'avais garé ma Datsun parmi les dizaines de voitures qui stationnaient de haut en bas d'Eyremont Drive. Des jeunes jaillissaient des haies de cèdres et des buissons d'épinette comme des protons. Dans les packs de bière coincés sous leurs bras enjennés, les génies des bouteilles n'avaient qu'un unique et ultime vœu à offrir.

Des bruits de bouteilles brisées et des éclats de voix excitées retentissaient de partout. Comme nous, certains arrivaient tout droit de Grouse Mountain, et les silhouettes encore poudrées de neige accrochaient la lumière des réverbères qui se réfléchissait sur les débris de verre. J'entendis quelqu'un siffler – mon ami Hamilton – mon saint patron personnel et privé des cartes routières mal pliées, des allumettes humides, de la pornographie bas de gamme, des combinaisons de football ratées, de la tétracycline et des cigarettes taxées. « Ramène tes fesses par ici, Richard », chuchota-t-il depuis une haie de lauriers, à quelques mètres de la voiture.

Je le rejoignis dans un wigwam de branches, enfumée par une beu mexicaine de mauvaise qualité. Une dizaine de camarades de joint d'Hamilton tiraient furieusement sur leurs pétards. Je n'avais aucune envie d'essayer cette herbe dont le petit nom était sans nul doute « Mal au crâne garanti ». « Bon sang, Ham, ce truc pue encore plus qu'un pet à l'œuf pourri dans le métro. Allez, ramène-toi, on va rejoindre les filles. Où est Linus ?

— À la fête. J'arrive dans une seconde. Hé Dean, passe-moi les feuilles. »

Karen, Pam et Wendy discutaient du dernier régime de Karen près de la voiture. « Ne me dis pas que tu as recommencé à te laisser mourir de faim ? » dis-je en les rejoignant.

Elle était obsédée par Hawaï et son régime. « Écoute, Beb, si je ne fais pas du trente-six la semaine prochaine, je ne pourrai pas rentrer dans le maillot de bain que j'ai spécialement acheté pour le voyage.

— Tu ne prends tout de même pas des pilules pour maigrir ? demanda Pam, elle-même aussi mince qu'une feuille de papier. Ma mère s'obstine à vouloir m'en donner, mais je ne les prends pas.

— Tu sais bien que j'ai été élevée aux cachets, ma mère est une pharmacie ambulante. Mais si je prends un seul speed, je pète les plombs et je me mets à grimper aux rideaux. » Elle s'arrêta et repoussa une mèche qui lui tombait sur l'œil. « La plupart des médicaments, y compris les vitamines, me font un effet incroyable, continua-t-elle. Mais pas les calmants. J'en prends pour me détendre. Ma mère m'a donné mon propre flacon. » La pratique nous avait semblé tout à fait séduisante, avec un léger parfum de scandale.

« Il faut dire que ce serait vraiment ringard de faire une overdose

de vitamines, non ? » dit Wendy qui essayait de se montrer plus décontractée qu'elle ne l'était réellement. Son humour tomba complètement à plat.

Pam brisa le silence. À cette époque, elle essayait de rentrer dans le milieu de la mode. « Eh, j'ai été à une séance de photos, hier. Ça vous dit de savoir comment parlent les mannequins ? » Elle continua après nous avoir laissé le temps de témoigner notre enthousiasme. « On dirait la fille Pierrafeu : « *Kou gou kou baa pilules pour maigrir gou kou kou*. « Promettez-moi de me débrancher si je me mets à parler comme ça. »

Plus ou moins stone, Hamilton était sorti de sa haie et ramenait sa longue carcasse, ses mains grandes comme des battoirs, ses bottes noires et son pantalon de velours côtelé. « Richard, on ne peut plus attendre pour aller à la fête, mon vieux. Ils vont finir par démolir la baraque. Salut, Pammie... »

Pam lui avait tiré la langue. Depuis trois ans, leur relation passait par des alternances de chaud et de froid. Ce soir-là, ils étaient visiblement en pleine glaciation. Hamilton s'était retourné vers moi. « Si nous n'allons pas sauver Linus, d'ici minuit, ils en auront fait de la pâtée pour chat. C'est la folie totale, là-dedans. En plus, monsieur Foie réclame un coup à boire », conclut-il en pressant un endroit indéterminé à droite de son estomac. En contrebas, quelque chose vacilla et s'écrasa avec bruit.

Pam se tourna vers le ciel. « Pourquoi faut-il que j'aime des crétins insensibles qui ne se soucient même pas de savoir si j'existe ? Par pitié, dieux de l'amour, envoyez-moi un type bien la prochaine fois. »

La conversation avait ensuite dévié sur le ski, et j'avais de nouveau ressenti cette impression de distance en observant Karen, Pam et Wendy. En les voyant ensemble, on les prenait pour des sœurs, fort différentes, certes, mais indubitablement de la même famille. Elles s'étaient surnommées *Les Drôles de Dames*. Mais à l'époque, c'était le cas de nombreux trios d'amies.

Personnalités.

Parfois, je me demande ce qu'on peut bien dire des gens lorsqu'ils sont jeunes. Comment discerner la pleine expression de leur personnalité ? Existe-t-il des indices ? À dix-huit ans, un assassin ressemble-t-il déjà à ce qu'il va devenir ? Et les agents de change ? Les serveurs ? Les millionnaires ? Un œuf vient d'éclore. Que va-t-il en sortir ? Un cygne ? Un crocodile ? Une tortue ?

Wendy : de larges épaules gagnées dans l'équipe de natation, un visage carré, légèrement masculin, à l'expression sérieuse et amicale, surmonté de cheveux couleur chocolat foncé, disciplinés en une coupe sévère. Une fois, Hamilton et moi avons tenté de définir le look de

Wendy, et il n'était pas tombé bien loin en disant qu'elle avait l'air d'être au vingt-septième rang des prétendants au trône d'Angleterre. Chaque année, au moment des réceptions de Noël, elle se présentait aux aînés avec la même phrase rituelle : « Je suis celle qui est intelligente. » Et c'était vrai.

Pam (Pamela, Pammie, Pameloid) : mince comme un fil, visage ovale couronné d'une masse mousseuse couleur maïs, coiffée à la Farah Fawcett : une vraie attraction pour touristes. Pammie, la bombe de charme, dont le regard s'arrêtait toujours plus loin que le vôtre. « Qu'est-ce que tu regardes, Pam ?

— Oh, juste un truc là-haut. Dans les nuages. »

Karen : petit visage avec des cheveux châains, lisses, séparés par une raie au milieu. Des yeux vert mousse. Aussi à l'aise avec les filles qu'avec les garçons. Une bonne copine. Une journée au ski ? Une partie de foot ? Un animal blessé à soigner ? Appelez Karen.

Les six bras du trio étaient perpétuellement revêtus soit de cuir marron, soit des manches d'une doudoune, et au bout de ces bras, pendaient des sacs pleins de cigarettes fortes en nicotine ; leurs pulls de ski sentaient Charlie, leurs cheveux avaient une odeur douce, et elles mâchaient des chewing-gums sans sucre. Soignées, indépendantes, fortes et sexy.

Karen avait réclamé un verre. « Tu es vraiment sûre de vouloir boire ? avait demandé Wendy. Parce que tu ne m'as pas l'air en grande forme. Tout ce que tu as avalé aujourd'hui, c'est un demi-cracker Ritz et la moitié d'une cannette de limonade. On ferait mieux d'aller manger un truc chez moi.

— Ne dis pas des choses pareilles, avait protesté Pam. Ne me tente pas, parce qu'à la fin, c'est moi qui vais trop manger. » Elle se tut quelques secondes, avant de demander à Wendy : « Qu'est-ce que tu as dans ton frigo ? »

Karen ne les écoutait plus. Elle était repartie vers ma voiture mettre un nouveau lacet à sa tennnis. Peu de temps après, j'étais allé chercher mon pull, et je l'avais vue prendre deux comprimés dans sa trousse de maquillage et les glisser dans sa bouche. Elle avait levé la tête, m'avait surpris à la regarder, et m'avait tiré la langue. « Ok, Richard, je sais bien que ça a un côté Vallée des Poupées[4], mais j'aimerais bien t'y voir dans un Bikini taille trente-six. » J'avais désespérément essayé de me composer une expression dépourvue de toute trace de jugement. Échec sur toute la ligne.

« Oh, je t'en prie, ce n'est que du Valium. C'est absolument légal. En plus, c'est ma mère qui me l'a donné. » Elle était un peu agacée de s'être fait surprendre. Sans doute parce qu'elle craignait d'avoir l'air de ne pas contrôler la situation.

« Écoute, Karen, je te trouve superbe ; tu as un corps

extraordinaire. Tu es parfaite telle que tu es. Et je suis bien placé pour le savoir... » Je lui avais fait un clin d'œil, mais j'ai bien peur que le geste ait semblé plus vicieux que tendre et complice. « La simple idée de vouloir faire un régime est absurde.

— C'est trop mignon, Richard. Tu es le meilleur des meilleurs petits copains du monde. Et j'adore t'entendre me parler comme ça. Mais tu ferais mieux de laisser tomber, c'est un truc de fille, tu comprends ? » Au moins, la situation la faisait sourire. Elle se pencha par-dessus le siège et me donna un petit baiser avant que je reparte vers le bar improvisé que Pam venait d'installer sur le capot de sa voiture. « Remonte ta vitre et verrouille la portière, me dit encore Karen, avec ses Valium sous la langue. Dieu te surveille, peut-être. » Ce sont les derniers mots qu'elle m'ait adressés pendant presque vingt ans.

Pam dorlotait une bouteille de Smirnoff et fabriquait, avec l'aide de Wendy, de minuscules cocktails à la limonade dans des gobelets en papier volés chez McDonald.

Wendy racontait son rendez-vous du vendredi précédent avec le conseiller d'orientation. Elle envisageait de s'inscrire en classe préparatoire de médecine, mais hésitait à louper tous les bons moments des années de *collège*^[5]. « Tu sais, les abus d'alcool et de drogue, le sexe sans contrainte, les fausses lettres au courrier des lecteurs de *Penthouse*. »

Mais Pam n'était pas d'humeur à discuter avenir professionnel. « Eh Wendy, si on allait se balader en buvant des coups ? Ce truc de saccage, c'est vraiment pour les mecs, tu ne trouves pas ? » Nous avions tous regardé vers la maison ; il en émanait un tel vacarme qu'on s'attendait à la voir exploser d'un instant à l'autre comme dans un film d'horreur.

« Dis donc, Pammie, pourquoi ne pas simplement admettre que tu as la trouille de ces nanas de North Van avec leurs jeans blancs ? » lança Hamilton. En 1979, le jean blanc pour les filles constituait un avertissement codé, signifiant que celles qui en portaient étaient prêtes à la bagarre.

« Quoi ? répliqua Pam. Comme si elles ne te flanquaient pas la trouille à toi aussi ?

— Touché, Pamela, commenta Wendy, qui s'adressa ensuite à moi. Tu tiens vraiment à aller là-dedans, toi ?

— Mmmm... Je m'en passerais bien, mais Linus est là-bas. Ham et moi lui avons donné rendez-vous à la fête et on ne peut tout de même pas le laisser au milieu des barbares. À l'heure qu'il est, il doit probablement être assis au milieu d'un chaudron d'eau bouillante, absorbé dans la consultation d'une encyclopédie universelle. »

Pam jouait avec l'amulette qu'elle portait au cou et qui, d'après

Karen, contenait une mèche des poils pubiens d'Hamilton. Wendy vida son cocktail d'un trait. « EUVD », dit-elle à Pam. J'avais demandé la traduction de cet acronyme inconnu, et elles avaient répondu en chœur : « Encore un verre descendu ! » Puis Wendy avait continué : « Et maintenant, allez sauver Linus, les p'tits gars. Nous, on vous attend en buvant tranquillement quelques coups. »

Avec toutes les apparences d'un courage feint qui masquait une réticence secrète, poussés par une risée de gloussements moqueurs, Hamilton et moi avons commencé à descendre l'allée en pente raide vers cette maison jaune pâle, façon ranch, que dévastaient des gamins furieux et terrifiants, monstres d'ingratitude, aussi féroces que des requins lâchés dans des eaux teintées de sang, acharnés à détruire ce foyer générique – simple variation de leur propre domicile – qui abritait des mécréants, et imprégnait ses jeunes occupants de la même routine immuable, rigide et prévisible, dépourvue de toute alternative.

Un ficus déraciné chevauchait la table de billard, la terre et les racines arrosées de bière formaient un monticule boueux sur lequel quelqu'un avait posé une boule n° 6 ; une des baies vitrées coulissantes arborait un trou plus gros que le poing d'où le sang gouttait sur le tapis ; crevées à coups de bottes, entaillées au couteau, les cloisons de la salle de télé ressemblaient au pelage d'un dalmatien ; les autres boules de billard avaient été lancées par les ouvertures et jonchaient le patio. Les toilettes avaient débordé de la pire façon ; des traces de vomi couvraient ou mouchetaient les surfaces les plus inattendues dans ce rôle. « On dirait le résultat d'une mutinerie de détenus dans une prison de haute sécurité », fit remarquer Hamilton. Indispensable pour assurer l'ambiance, la chaîne stéréo avait été épargnée et braillait de plus en fort, pour le bénéfice d'ados en vestes de jean et manteaux de cuir qui traînaient çà et là, désœuvrés. Certains entraient soudain en éruption et, pris d'une furie d'ivrognes, brisaient les meubles ou arrachaient les lustres des plafonds criblés d'impacts. Indifférentes aux dévastations, les filles de North Van et leurs légendaires jeans blancs avaient pris leurs quartiers dans la chambre des parents. La pièce avait été convertie en fumoir et salon d'essayage, où elles se passaient les chemisiers en soie, le rouge à lèvres orange et les peignes pastel de la maîtresse de maison. D'autres avaient investi la cuisine et se servaient des couteaux de l'argenterie familiale pour faire chauffer des boulettes de shit, les plus sonores des déprédations les faisaient à peine réagir.

Nous avons continué notre chemin. Ni Hamilton ni moi n'avions jamais assisté à un tel déchaînement de violence. Cependant, nous n'osions pas exprimer nos craintes, et déambulions les mains dans les poches. « Je me demande ce qui me donne exactement le sentiment

insidieux que nous régressons en tant qu'espèce », commenta Hamilton. Un fêtard offensé par ce déploiement excessif de syllabes lui balança un coup de poing au creux de l'estomac qu'il évita de justesse. « D'accord. D'accord, j'ai compris, enchaîna Ham. Je voulais juste savoir où sont les chiottes. » C'est ainsi que nous avons appris que les autres toilettes étaient en miettes. De l'autre côté de la baie vitrée, des gens lançaient des disques au-dessus de la piscine, d'autres visaient ces pigeons d'argile improvisés avec des bouteilles de bière vides.

En passant devant ce qui avait été la chambre de quelqu'un, nous avons trouvé Linus. Inconscient de l'apocalypse méphitique qui se déchaînait autour de lui, accroupi comme un singe, il était absorbé dans la consultation d'un atlas mondial, tout en s'essuyant de temps en temps le nez du dos de sa main tachée d'encre. Il leva la tête. « Oh. Salut, les gars. Vous voulez manger un truc, ou boire quelque chose ? » proposa-t-il.

Ça méritait réflexion. Mais c'était trop déprimant d'envisager le sort effroyable qui attendait le pauvre type qui vivait là. « Les flics ne vont pas tarder, les gars, dit Hamilton. Filons d'ici, on va se balader. Allez, viens Linus. »

Un éclair vert traversa soudain le ciel du patio. Quelques dixièmes de seconde plus tard, une chaise-longue La-Z-Boy reposait au fond de la piscine.

Linus nous suivit et remit au passage un livre ou deux à leur place dans une bibliothèque à moitié renversée, puis il alluma une cigarette. « Dites, vous saviez qu'il y avait soixante pays en Afrique ? demanda-t-il.

— Barrez-vous, bande de vandales dégénérés ! » brailla Hamilton au même moment. En haut de l'allée, nous avons coupé par un tertre aménagé recouvert de terre arable et nous étions passés dans la cour d'une maison voisine. Au-dessus, sur la route, les gyrophares des voitures de patrouille peignaient la nuit en rouge, blanc et bleu américains. Près de ma Datsun, Wendy et Pam étaient penchées sur Karen.

« Karen est complètement dans le coltard, annonça Wendy en me voyant arriver. Elle est presque tombée dans les pommes après juste deux petits verres. Ça ne lui ressemble pas. Pam, va lui chercher une couverture. Richard, il vaudrait mieux la ramener chez elle. Salut, Linus. Comment était euh... la fête ?

— Fracassante », intervint Hamilton.

J'avais eu l'impression de recevoir une décharge électrique : Karen n'avait vraiment bu que deux verres ? Elle n'avait pas l'air d'aller mal, mais quelque chose était *débranché*. Elle était pâle, affaiblie, mais ne vomissait pas et n'avait aucune réaction. Lui parler ne donnait aucun résultat ; elle ne faisait aucun effort pour s'exprimer,

communiquer avec le regard, ou sortir de sa somnolence. Pour contenir la panique, j'essayais de garder une attitude décontractée. « Ce n'est sûrement pas grave. Le mieux est de la ramener. Ses parents ne sont pas là, ça nous permettra de la mettre au lit et de jeter un coup d'œil de temps en temps. On n'a qu'à regarder la télé.

— À tous les coups, c'est ce régime idiot, râla Wendy. Elle a surtout besoin de se reposer après avoir skié toute la journée sans rien avoir mangé de sérieux depuis plusieurs jours.

— Ce soir, il y a le nouveau *Saturday Night Live* », ajouta Pam. Wendy m'avait aidé à transporter Karen dans la Datsun. Elle avait la peau moite, mais pas de frissons. Notre petit convoi était rapidement arrivé à destination, juste à côté de chez moi. Une fois là-bas, je l'avais montée dans sa chambre et l'avais bordée, après lui avoir ôté manteau et chaussures. Elle avait toujours la peau moite et j'avais ajouté une autre couverture. Son état ne semblait pas s'être aggravé. Elle semblait épuisée, certes, mais la journée avait été longue.

Quand nous avons allumé la télé, le *Saturday Night Live* venait juste de commencer. Wendy avait fait sauter un peu de pop-corn dans la cuisine et nous avions regardé les premiers sketches. Éclipsé par la télé, Hamilton tentait de capter notre attention avec des histoires de kystes, de furoncles et des blagues à deux sous. Il avait fallu lui demander de se taire.

Linus était à l'écart, plongé dans l'observation d'un poinsettia rouge sang posé près des cadeaux du sapin de Noël. Il nous parlait des veines qui parcouraient les pétales, s'émerveillait de la structure des cellules de la tige et des feuilles, nous expliquait comment les racines remplissaient la même fonction que des câbles électriques, et pourquoi la photosynthèse représentait le plus efficace et le plus économe des systèmes de production d'énergie solaire.

« Est-ce que quelqu'un pourrait demander à Nicolas le Jardinier *de la fermer** ? » demanda Hamilton. Pammie manœuvrait discrètement pour se rapprocher de lui. Quant à Wendy, en plein milieu d'une phase snob, du genre je-ne-regarde-pas-la-télé, elle faisait le décompte des chouettes accumulées par la mère de Karen. « Des chouettes, des chouettes. Partout, des chouettes. Pas une seule surface déchouettée. Même dans l'alcôve du hall, elle a mis une petite chouette en macramé au-dessus du téléphone. Tiens, avec une trentaine de ces trucs, on devrait pouvoir se faire une combinaison du genre de celle d'Ann Margaret dans *Tommy*^[6], vous savez, la scène où elle se roule dans le tas de haricots cuits.

— De quoi diable parles-tu, Wendy ? demanda Pam de la cuisine.

— Je me demande pourquoi Mme McNeil est obsédée par les chouettes. Que signifie cette accumulation ? Quel sombre secret sur sa personnalité dissimulent-elles ? Quel étrange besoin psychique

comblent-elles ?

— C'est une planque pour ses cachetons, suggéra Hamilton. Dans la chouette en cuivre de la cheminée, il y a au moins deux cents Milltown périmés. »

Je les avais quittés pour aller voir Karen. « Quatre-vingt-six ! » Wendy nous faisait part du résultat de son recensement des chouettes. Là-haut, la peau de Karen était devenue blanche comme de la craie. Elle avait la tête rejetée en arrière, son regard vert et vide fixait le plafond.

Mon cerveau explosa. La peau de mes bras et de mes jambes me picotait comme s'il me poussait des plumes ; ma bouche se dessécha brusquement comme si on l'avait remplie d'étoupe. « Elle... ne respire pas ! Elle ne respire plus ! » Mes cris avaient alerté la bande qui se bouscula dans l'escalier. « Quoi ! Qu'est-ce qui se... », bredouillaient-ils en se précipitant dans la chambre.

« Merde, dit Pam. Oh, Bon Dieu ! Wendy ? Tu es dans l'équipe de natation, fais-lui du bouche-à-bouche. » Wendy se laissa tomber auprès du lit et se pencha sur Karen pour lui donner le baiser de la vie. Hamilton se précipita dans le hall pour appeler une ambulance. En revenant, il entendit Pam qui disait : « *Oh, non, c'est un autre Jared.* »

— Je t'interdis de dire ça ! hurla-t-il. Je t'interdis de penser un seul mot de cette saloperie. »

Jared. Mon Dieu. C'était peut-être pour *toujours*. Ça pouvait passer au-delà du réel. Ma gorge se serra et j'eus les larmes aux yeux. Nous étions tous désespérés, blessés par notre impuissance, réduits à marmotter des grossièretés à tour de rôle en hochant futilement la tête. La lampe de chevet était allumée, le dôme en plastique nous baignait de sa lumière jaunâtre et éclairait chichement le vieux poster qui décorait le mur de la chambre – une grande photo de la Lune avec la Terre en arrière-plan. Mon regard errait sur ses médailles de natation, un trophée Snoppy décernée à la *Meilleure Fille du Monde*. Des rouges et des brillants à lèvres, deux chemises qu'elle avait sorties, puis décidé de ne pas porter ce jour-là, étaient restées sur la commode, une chope à bière en terre cuite pleine de petite monnaie, des albums du lycée, un thésaurus et des brosses à cheveux.

Les ambulanciers s'engouffrèrent par la porte de devant avec leur civière. Le corps inerte de Karen y fut transféré comme un paquet de pâte à modeler. « Elle a bu ? » demanda le chauffeur. De la vodka, avions-nous répondu. « Elle a pris quelque chose ? » J'étais le seul à savoir pour les tranquillisants. « Deux calmants. Je crois que c'était du Valium.

— Overdose ?

— Non. » Je l'avais vue en prendre seulement deux.

— Elle a fumé de l'herbe ?

— Non. Vous pouvez sentir si vous ne le croyez pas. »
Quelqu'un passait un respirateur dans la gorge de Karen.

« Ses parents ?

— Ils sont à Birch Bay.

— Combien de temps sans respirer ?

— Difficile à dire. Quelques minutes ? Il y a une demi-heure, elle était complètement consciente.

— Vous êtes son petit ami ?

— Oui.

— Bien, venez avec nous dans le fourgon. »

Nous avons traversé en trombe le hall, le terre-plein et l'allée. Mes parents avaient quitté notre maison et venaient nous rejoindre. Leurs visages changeaient de couleur sous la lumière tournoyante des feux de l'ambulance, et dans leurs regards, la panique reflua légèrement quand ils constatèrent que je n'étais pas celui qui gisait sous la couverture.

« Hamilton, mets-les au courant. Il faut qu'on y aille », dis-je. Puis je me retrouvai dans l'ambulance auprès de Karen, en route pour le Lions Gate. Par la vitre arrière, je jetai un dernier regard au quartier où Karen, Hamilton, Linus, Pammie et moi avions grandi – frais, tranquille et stérile comme un caveau.

La Chevy orange brûlée du père de Karen... des gaz d'échappement d'essence au plomb... deux pilules... des haies bien taillées.

Notre ambulance quitta Rabbit Lane, passa sur Stevens Drive, puis s'engagea sur l'autoroute en direction de l'hôpital. Comment aurais-je pu savoir que le cours du temps venait de changer ?

4

C'est pour de faux

La première semaine de coma de Karen fut la plus difficile. Nous ne pouvions pas imaginer que le portrait de Karen esquisé dans sa chambre de Rabbit Lane, au cœur de cette froide nuit de décembre, évoluerait si peu pendant tant d'années. Mains recroquevillées en forme de serres. Intraveineuses de plastique clair véhiculant leur contenu, pareil à des aliments pour bébé qui auraient mal tourné. Respirateur bleu iceberg connecté au centre de la terre, qui chuchotait d'obscur malédiction prononcées à l'envers dans une langue inconnue. Coiffés tous les soirs, ses cheveux toujours impeccables avaient viré au gris avec le temps, et semblaient aussi ternes que des plantes d'intérieur négligées.

Mes parents nous avaient rejoints et nous patientions tous, Hamilton, Pammie, Wendy, Linus et moi, rongés de peur et d'inquiétude. M. et Mme McNeil étaient arrivés de Birch Bay peu avant l'aube. Le pneu avant droit de leur Buick Centurion avait heurté le trottoir peint en jaune qui bordait la porte cochère des urgences. L'expression de leurs visages évoquait une maison en flammes. J'avais deviné que tous les deux avaient dû boire plus tôt dans la soirée. Maintenant, ils étaient en pleine phase de migraine. D'abord, ils avaient refusé de nous adresser la parole, persuadés que nous étions responsables de l'état de Karen – le regard accusateur de Mme McNeil en disait plus long que n'importe quelles malédiction. Ils avaient parlé avec mes parents, leurs voisins et plus ou moins amis depuis vingt ans. Au lever du soleil, le Dr Menger avait fait son apparition et les avait emmenés vers la chambre de Karen. Nous pouvions saisir quelques bribes de conversation.

« Thalamus... *murmure*... fluides ; tronc cérébral... *murmure*...
nerf crânien... encéphalopathie hypoxémique ischémique...
murmure... respiration.

— Est-elle morte ou *en vie* ? demanda Mme McNeil.

— Elle vit.

— Est-elle capable de penser ? insista-t-elle.

— Impossible à dire. Si son état reste stable, Karen aura des cycles de sommeil et d'éveil. Elle pourrait même rêver, quant à penser... Rien ne nous permet de le savoir.

— Et si elle était prisonnière de son corps ? intervint George McNeil, et si... » Il luttait pour trouver ses mots. « Et si elle était prise au piège à écouter tout ce que nous disons ? Et si elle hurlait de l'intérieur, sans pouvoir nous faire comprendre qu'elle ne peut pas sortir ?

— Calmez-vous, je vous en prie, monsieur. C'est impossible », dit le Dr Menger en refermant la porte.

Entre-temps, Linus s'était acheté une tasse de chocolat au distributeur. Au bruit qu'il faisait en buvant, on aurait pu croire qu'il aspirait le liquide à travers un tuba de plongée sous-marine. Ce manque de respect avait ulcéré Hamilton qui l'avait traité d'enfoiré. « Karen adore le chocolat. Si elle savait que j'en ai pris un, je suis sûr qu'elle serait contente », avait tranquillement affirmé Linus. Silence. Après un sondage officieux et tacite, nous étions convenus que c'était là l'expression du bon sens. Hamilton s'était calmé, mais était toujours de sale humeur.

Les aînés revenaient de la chambre de Karen, M. McNeil en tête. « Richard, le Dr Menger me dit que Karen a pris des comprimés, dit-il d'une voix grondante. C'est toi qui les lui a donnés ? »

J'étais sur mes gardes et je répondis immédiatement. « Non. Elle les avait dans sa trousse de maquillage. Des Valium. C'est Mme McNeil qui les lui a remis. » Il se tourna vers sa femme, Lois, qui confirma d'un signe de tête et d'un petit geste de la main qu'elle était bien le dealer. Les épaules de M. McNeil s'affaissèrent.

« Karen veut être à son avantage pour votre voyage à Hawaï. Elle essaye de perdre du poids. »

Mon usage du présent de l'indicatif les avait choqués. « C'est seulement dans cinq jours, ajouta Wendy. Elle sera rétablie d'ici là, n'est-ce pas ? »

Personne ne répondit.

« Est-ce que... vous avez bu les filles ?... Wendy ?... Pammie ? » demanda ensuite Mme McNeil dans un chuchotement théâtral de starlette. La réponse de Wendy fut directe. « Mme McNeil, Karen n'a pas bu plus d'un verre et demi. Et le mélange n'était pas fort. DuTab et une goutte de vodka. Sincèrement, c'était surtout de la limonade. Elle se demandait où elle avait bien pu perdre son brillant à lèvres pastèque et deux secondes après, elle gémissait, allongée dans l'herbe au bord de la route. On a bien essayé de la faire vomir, mais c'est tout juste si elle avait la moitié d'une frite dans l'estomac. Elle tenait vraiment à maigrir. Pour Hawaï.

— Je comprends, Wendy. »

Le Dr Menger arriva avec les résultats de la prise de sang, et confirma qu'elle n'avait pratiquement pas d'alcool dans l'organisme. Le taux était de 0,01. « Elle est virtuellement claire », dit-il.

Presque claire. Mais pas tout à fait. Salie. Tachée. Souillée et corrompue. Maculée. Dégradée. Contaminée et avilie. Par la faute de ses jeunes amis dégénérés qui saccageaient les maisons.

Nous étions restés sur place jusqu tard dans la journée du lendemain. Tous les six, nous avions le sentiment d'avoir perdu au jeu de la transgression, et dans l'attente d'une punition méritée, nous pesions par avance le fardeau de notre culpabilité, anticipions notre châtiment en silence. Notre sombre humeur ne s'était même pas allégée lorsqu'une infirmière nous avait donné du lait de poule dans de méchants gobelets en papier avant de quitter son service de nuit. Dimanche matin. La nouvelle devait déjà circuler parmi la population du lycée – certains s'étaient levés tôt pour aller skier ou patiner. L'état mental de Karen serait relié avec délectation au saccage, comme si la maison ravagée était la cause directe de son affection. Sans compter l'histoire des médicaments.

J'étais parti aux toilettes pour essayer de soulager une crampe. Installé dans une des cabines, j'essayais de me détendre, lorsque je m'étais souvenu de la lettre dans la poche de ma veste. J'avais alors ouvert l'enveloppe. Karen avait écrit son message sur une feuille de classeur.

15 décembre... Hawaï moins 6 jours !

Note : Appeler Pammie, perles tresses plaquées.

Prévoir aussi pour les mèches.

Salut, Beb, ici Karen.

Si tu lis ceci soit a) tu es le plus grand enfoiré de la Terre et je te déteste d'avoir fourré ton nez dans mes affaires, soit b) une journée est passée et il y a eu de très mauvaises nouvelles. J'espère qu'aucune de ces deux solutions n'est la bonne !

Je me demande pourquoi j'écris ces lignes, sans parvenir à trouver de réponse. Disons que c'est un peu comme si je souscrivais une assurance avant de prendre l'avion.

J'ai eu des visions cette semaine. Je t'en ai peut-être déjà parlé. Enfin, peu importe. En temps normal, dans mes rêves les plus fous, je me contente de galoper à cheval, de nager ; ou de me disputer avec ma mère (et de gagner !), mais ce que j'ai vu n'avait rien à voir avec un rêve.

Tu sais, dans les séries, si quelqu'un découvre le visage du voleur de banque, il est tué ou pris en otage, d'accord ? Voilà, j'ai l'impression que je vais être prise en otage parce que j'ai vu des choses qui étaient censées

rester secrètes. Je ne sais pas comment ça va se passer. Il y avait aussi ces voix qui se disputaient – j'ai cru reconnaître celle de Jared – et pendant cette dispute, j'ai pu voir des bouts du Futur (ça ne s'annonce pas bien).

Ce n'est pas très sympa, là-bas – enfin, dans le Futur. L'endroit n'est pas agréable. Tout le monde a l'air vieux et le quartier est devenu merdique (excuse le langage !!).

Si j'écris ce mot, c'est parce que j'ai peur. C'est nul et je me sens un peu idiote. Mais j'ai envie de m'endormir pour mille ans pour ne pas avoir à vivre cet avenir bizarre.

Dis à papa et à maman qu'ils vont me manquer. Salue toute la bande de ma part. Et Richard, j'aimerais te demander une faveur. Veux-tu bien m'attendre ? Quel que soit l'endroit où je vais, je reviendrai. Je ne sais pas quand, mais c'est certain.

Je ne pense pas que mon âme soit pure, mais elle n'est pas non plus souillée. Je ne sais même plus à quand remonte mon dernier mensonge. Pour l'instant, je suis de sortie avec Wendy et Pammie pour les achats de Noël. Ce soir nous nous retrouvons pour aller skier. Je pourrai déchirer cette lettre demain quand tu me l'auras retournée ENCORE FERMÉE. Dieu te surveille.

Je t'embrasse

Karen.

Je m'étais dit que ce n'était pas le moment de montrer cette lettre à ses parents ; elle n'aurait fait qu'ajouter à leur confusion sans pour autant alléger leur peine. Après l'avoir remise dans la poche de ma veste de ski, j'étais resté sans bouger à penser à toutes les fois où je m'étais retrouvé dans ces mêmes toilettes, à l'époque où Jared était à l'hôpital, avant qu'il ne nous quitte et abandonne ce monde, atome par atome.

Ensuite, j'avais repensé à Karen, allongée dans l'unité de soins intensifs avec l'impression d'être un ami porte-poisse. Je m'étais relevé avec effort et j'avais regagné la salle d'attente en boitant. Une heure plus tard, les couloirs avaient semblé assez peu fréquentés pour nous permettre de nous faufiler jusqu'à Karen. Tout l'attirail de sa nouvelle vie était déjà en place – les intraveineuses, le respirateur, les tubes et les trains d'ondes affichés sur l'écran des moniteurs. Un infirmier avait fini par nous chasser de la chambre et nous avions regagné la sortie d'un pas lourd, le monde n'était plus l'arène de nos rêves – mais tout simplement une arène.

L'après-midi, la police de West Vancouver nous avait interrogés à tour de rôle au commissariat de Marine Drive sur la Treizième. Évidemment, ils voulaient entendre la version de chacun, histoire de repérer les contradictions. Sauf qu'il n'y en avait pas. L'histoire du

saccage avait été réglée depuis longtemps, et les coupables méditaient en cellule un niveau en-dessous. Nous nous étions ensuite tous retrouvés au White Spirit en bas de la route, tête basse autour de nos cheeseburgers. Après l'analyse du comportement de Karen le samedi précédent, nous étions arrivés à un résultat fracassant : elle avait eu une attitude *différente*. À ce moment je leur avais montré la lettre, et nous avions commencé à avoir peur.

« Hier, on faisait des courses à Park Royal, dit Pam. Karen n'arrêtait pas de signaler des détails insignifiants, comme la couleur des mandarines dans un étalage. On était là pour les achats de Noël, mais elle se contentait de caresser les tissus du bout des doigts. Quand on est passées au Taco Don's, près de l'arrêt de bus, elle a piqué une des Mexi-Frites de Wendy. À mon avis, c'est tout ce qu'elle a mangé avant d'aller skier. La pauvre. Je crois que moi aussi je me serais évanouie à sa place.

— On aurait dû la forcer à manger, dit Wendy.

— Inutile de vous prendre la tête, dis-je. Nous savons tous qu'il s'agit d'autre chose.

— Je suis d'accord, renchérit Pam. Elle avait l'air complètement déphasée hier. Et cet intérêt pour des petits détails, c'était bizarre. Elle était préoccupée par quelque chose. Et ce n'était pas non plus son régime.

— On devrait montrer la lettre à ses parents », dit Hamilton. Nous étions rapidement tombés d'accord pour le faire plus tard dans la journée. Puis le silence était tombé sur notre tableée.

Après quelques heures de sommeil agité, nous étions retournés au Lions Gate Hospital, mais Karen n'avait pas changé. Rien n'avait bougé, pas un membre, pas un cheveu, pas un cil. Un frisson nous avait parcourus : Karen n'évoluait pas comme elle aurait dû. Avant de quitter la chambre, j'avais placé des œillets roses et bleus dans un vase sur sa table de chevet. Au moment de nous séparer, nous avions discuté près de nos voitures et prévu de nous retrouver le lendemain devant le coin fumoir du lycée, pour entrer ensemble en offrant un front uni.

À la maison, mes parents qui n'étaient ni de stricts moralisateurs, ni des fervents de la discipline, continuaient leur vie comme à l'ordinaire. Pain de viande, haricots verts, patates au four, et un épisode de *M.A.S.H.* Des années auparavant, ma cousine Eileen était tombée dans le coma pendant deux jours, après s'être cogné la tête en plongeant du petit côté de la piscine. Sa brillante carrière d'étudiante en médecine aidait sans doute mes parents à envisager la question des comas avec une certaine sérénité.

Aucun de nous n'avait dormi cette nuit-là. Nous avions tissé une

toile d'araignée électronique d'une maison à l'autre, entrecroisant nos appels téléphoniques – tous en robe de chambre, recroquevillés sur des chaises de cuisine avec pour seul éclairage les flammes du poêle, nous avons échangé de longs chuchotements, imitant sans le savoir le sifflement de purgatoire du respirateur qui maintenait Karen en vie.

Comme convenu, nous nous étions retrouvés le lendemain matin dans le parking, près du fumoir, cinq minutes avant la première sonnerie, les yeux rouges, les cheveux déjà imprégnés par l'odeur de la fumée. Nos pantalons de velours à pattes d'éléphant – la mode de l'époque – claquaient dans le vent humide et froid du Pacifique.

En entrant avec Wendy et Linus en cours d'anglais, j'avais éprouvé un inévitable pincement au cœur en découvrant la place de Karen vide en face de la mienne. Nous avons tous les trois gardé nos doudounes et enfoui nos mentons dans leur Nylon gaufré et matelassé, non pas comme un acte de méfiance, mais pour nous isoler, nous protéger des regards furtifs, des petits mots qui circulaient, des manifestations de curiosité fugitives mais avides. Philip Eng et Scott Litman nous contemplaient avec des yeux ronds ; Andrea Porter nous fixait avec une mine sournoise de chatte famélique qui se nourrirait exclusivement de potins. Nous entendions un flot de commentaires informulés : *Regardez : ce sont les assassins de Karen. J'ai entendu dire qu'ils ont saccagé la maison des Carter. Il y a aussi une histoire de drogue, des médicaments. Défoncés jusqu'aux yeux. Ils sont maudits, ils portent malheur à tous ceux qui sont autour d'eux. Mais regarde-les, je n'avais jamais remarqué à quel point ils portaient le mal sur leurs visages. Je... je meurs d'envie de leur parler. On a des tueurs dans notre classe d'anglais ! Des stars !*

À la fin du cours, nous nous sommes tous les trois faufilés dans la foule et le vacarme du couloir nord pour nous retrouver autour de la Datsun. Hamilton et Pammie étaient déjà là. L'air tendu, ils tiraient sur leurs cigarettes. Leur expérience avait été similaire à la nôtre.

« Eh bien, c'était vraiment la galère », dit Hamilton en résumant le sentiment général. « Pas question que je retourne dans ce cirque avec ces ringards. » Nous avions déjà compris que nous n'allions pas terminer l'année dans des conditions normales. « Canyon », avait dit Pam, et nous avions tous sauté en voiture.

Nous disposions de quelques cigarettes, et Linus avait un pochon de dix dollars de skunk acheté à la sauvette. Exactement ce qu'il nous fallait pour le moment. Nous avons filé derrière Rabbit Lane, vers la forêt qui tapissait le canyon. Après avoir garé les voitures, nous sommes descendus dans la végétation détrempée mais abritée du vent, où les grands arbres nous serviraient de refuge contre le temps rude et humide. Nous avons retrouvé notre calme.

5

Pas de sexe. Pas d'argent Pas de libre arbitre

Personnalités, encore.

J'ai toujours été frappé par la similitude de la présentation des diplômés dans les albums de promotion, par la manière dont au bout de quelques pages les jeunes visages candides se brouillent, les identités se confondent : *Susan aime manger au Wendy's ; Donald faisait partie de l'équipe de basket ; Norman joue les frimeurs depuis qu'il a son maillot d'équipe première ; Gillian s'est cassé le bras à la Parade de Printemps ; Brian est dingue de bagnoles ; Sue veut vivre à Hawaï ; Don veut gagner un million et être un fan de ski ; Noreen veut vivre en Europe ; Gordon veut être D.J dans une radio en Australie.* À quel moment de notre vie cessons-nous d'être flous ? Quand devenons-nous des individus définis ? Que devons-nous faire pour préciser ces identités brumeuses, pour simplement clarifier ce que nous sommes en réalité ?

Qu'ai-je dit de moi jusqu'à présent ? Évidemment, pas grand-chose. Jusqu'à la disparition de Jared, mon existence me semblait ordinaire. En me voyant, vous n'auriez pas hésité à me laisser garder vos enfants, ou les entraîner au base-ball. Je croyais être quelqu'un de bien. Sans avoir d'ambitions précises, je pensais parvenir à faire mon chemin dans le monde. Je m'efforçais d'être agréable et aimable. Ça n'avait rien de mal, mais chaque jour qui passait me laissait la sensation de ne pas accomplir correctement le boulot qui consistait à être moi. Rien de frauduleux dans cette sensation... Tout simplement, il y avait ce boulot d'être moi, et je ne le faisais pas comme il fallait.

Je me souviens de personnes que je fréquentais quand j'avais une vingtaine d'années, des amis qui avaient adopté un personnage – l'Européen chic ; le Grunge plein de ressentiment ; Stevie Nicks. Après des années de pratique, d'un coup, ils étaient devenus leurs personnages. Et moi, que suis-je devenu ? Je ne me souviens même pas d'avoir eu un personnage à imiter.

Après le départ de Karen, je m'étais senti maudit pour toujours ; je dérivais loin du centre. J'entrais dans la pénombre. Ma vie

comprenait maintenant le début d'une histoire. Je n'étais plus comme les autres. J'en éprouvais une constante impression d'instabilité, comme quand on traverse un torrent sur des pierres glissantes avec des chaussures mouillées, alors que le courant s'accélère.

Dans l'album de la promotion 1980, une page a été réservée à Karen. Sa photo de diplôme, disposée sur fond d'arbres flous précède un texte :

Souvenirs...

KAREN ANN MCNEIL

À Karen Ann, qui nous a quittés le 15 décembre et continue à rêver de mondes plus vastes que le nôtre. Hé Karen, nous ne t'oublions pas, tu nous manques.

Fan absolue de David Bowie / Future secrétaire juridique à Hawaï / « Tête de cul » ! moulin à paroles / Un sourire pour tout le monde / « Laiiiiiisse tomber ! » / « La barbe, c'est lundi ! » / « Posons-nous une question, les filles, avons-nous assez de pulls ? » / Une chaussure perdue au concert d'Elton John / euh... / marcher sous la pluie génial le Tit œuf ! / Le plus grand amour de sa vie ? Fonzy : Héééé ! (Désolé, Richard !)

Équipe senior de volley-ball, équipe senior de hockey sur herbe, comité de l'album de promotion, club photo, équipe de ski.

Le Tit œuf était le surnom de sa Honda Civic blanche aux formes ovales, rapidement rebaptisée « l'Ovaire » par Hamilton – un de ces surnoms qui vous collent comme du chewing-gum tiède. La plupart des étudiants avaient gardé de Karen l'image d'une fille toujours au volant de sa voiture chargée de nanas riant aux éclats, en route vers un déjeuner composé de thé, de saccharine et de la moitié d'un cornet de frites.

Dans l'album de l'année précédente, on lisait :

IN MEMORIAM

JARED ANDERSON HANSEN

« Jare » nous a quittés dans la fleur de l'âge, mais nous pouvons peut-être retrouver la paix en songeant que le jour où nous cognerons à la porte du paradis, il sera là pour nous ouvrir. Au revoir, Jared ; nous savons que tu as rejoint l'équipe de là-haut.

« L'Homme de ces dames » (hem, hem...) / équipe senior de football /

équipe senior de basket-ball / cocktails spéciaux / glace mince à Elveden Lake / répare ton silencieux ! / Jethro Tull / Elvis Costello / Santana / Une nuit à Burnside Park / premier à porter des colliers de coquillage / le canoë renversé avec Julie Rasmussen.

*... Hé, mon vieux, jette un coup d'œil à ma vie
... Je te ressemble beaucoup*

Ma propre présentation dans l'album de la promo, ainsi que celle de nos plus proches amis, était peut-être plus intéressante que la plupart, car Wendy faisait partie de l'équipe de rédaction, tout comme l'ennemi juré d'Hamilton, Scott Phelps, qui adorait Pam de loin :

RICHARD DOORLAND

Richard était trop occupé à faire des pointes de vitesse avec Hamster dans sa Datsun pour remplir ce questionnaire. Tu es le seul type qui ait jamais pris la peine de nettoyer le fumoir, et pour ce geste, nous te saluons. Nous aurons quand même du mal à oublier cette dissection de fœtus de porc et l'incident avec la lampe à souder dans l'atelier de mécanique. Fais attention aux radars, Rick. Et bonne chance pour l'avenir !

Bronzer aux Cypress / « J'ai horreur de jouer les méchants, mais... » / équipe senior de football / taches d'anti-rouille sur la Datsun / stéréo man / billets gratuits pour Steve Miller / jolies dents, camarade !

En revanche, celle d'Hamilton n'était pas aussi proprette.

HAMILTON REESE

Hamster a trouvé très drôle de renvoyer son questionnaire avec une grosse empreinte de baiser au rouge à lèvres et un mot grossier. Ha, ha. Merci d'avoir passé cinq ans à tourmenter les plus faibles que toi, mauvaise graine. Nous espérons qu'en 1999, tu travailleras à la station Texaco.

Terreur du bizutage / pyromane / « Oh, putain, c'est quoi ce truc dans la gelée ? » / ne s'est jamais soucié de faire partie d'un club / vous pique votre sandwich si vous ne regardez pas / Bon vent, bébé.

WENDY CHERNIN

« Le Cerveau » a rendu plus douces bien des journées. Quand elle

n'était pas occupée à mettre au point un traitement contre le cancer ou à dessiner une capsule spatiale, Wendy se mettait sur son trente et un pour les Graffiti Days[7] ou traînait au White Spot. Il paraît qu'elle aurait fabriqué de l'ADN à partir de pailles blanches coudées. Salut Wendy, nous comptons sur toi pour être la première nana cool dans l'espace.

« Tu vas le manger, ce gâteau ? » / « Dieu merci, c'est lundi ! » / se met du vernis à ongles en cours de maths / équipe de natation / chœur / « C'est quoi la racine cubique de Revlon ? »

PAMELA SINCLAIR

« Pam la Flamme », « Pamster » Elle est si jolie... qu'on ne peut s'empêcher de la regarder ! Hé, Pammie – merci d'être aussi belle, de faire de nos équipes de volley et de basket des gagnantes. On ne voit vraiment pas ce que tu trouves à Ham... (je plaisante !) et nous espérons tous te voir à Hollywood un de ces jours.

Supertramp / Le parfum / Charlie / Ce petit peigne bleu dans la poche arrière de ton jean / Fumer dans le vestiaire des garçons / Fais-nous plaisir, prends un kilo / Toujours à rêvasser en regardant... les nuages par la fenêtre !

ALBERT LINUS

Nous n'osons pas dire quoi que ce soit sur Linus, parce qu'il serait capable de détourner le rayon laser d'un satellite pour le balancer sur nos maisons. Pas très bavard comme gars (nous avons toujours cru que Linus était son prénom !). Il a passé son temps à faire la fête dans la hotte d'aération avec les autres fans de SF, et à tripatouiller le programme de rendez-vous informatisé pour avoir Jaclyn Smith comme cavalière au bal de la promo. Bonne chance, Linus : nous voyons beaucoup de zinc dans ton avenir.

« Sur quelle planète sommes-nous ? » / la même chemise deux semaines de suite / « Mmmm... » / Club photo / Kleenex / moutons de poussière / peluches.

J'avais connu Karen toute ma vie, le ranch piliers-et-poutres de sa famille avait été construit juste en-dessous de la maison imitation Tudor de mes parents, dans Rabbit Lane. Nous étions déjà amis à l'école élémentaire et au lycée, un de ces couples qu'on ne se rappelle pas avoir vu autrement qu'en couple.

Karen : sa présentation dans l'album de la promo était

parfaitement juste en mentionnant qu'elle avait un sourire pour chacun. Plus exactement, elle riait tout le temps – mais pas un petit gloussement nerveux, non. Elle s'esclaffait à grands éclats sonores et retentissants de comédie burlesque, qui faisaient parfois de notre table l'attraction involontaire des restaurants calmes. Photographe acharnée, elle déclenchait son flash en toutes circonstances. À l'école, au centre commercial Park Royal, aux fêtes, ou dans la nature ; mouettes, arbres dénudés, brumes de montagne, ondulations aquatiques – des trucs pour l'album de promo. Cependant, quand l'un de nous s'avisait de chercher des photos de Karen prises au vol, nous avions beau fouiller dans nos boîtes bourrées de clichés de jeunesse, nos investigations n'aboutissaient qu'à de maigres résultats : un bras gauche ici, une moitié de tête là, ou une paire de jambes coupées à hauteur des cuisses. Nous avons fini par comprendre que Karen avait mené toute sa vie une campagne discrète mais efficace pour éviter d'être photographiée. Sans doute par réaction aux remarques incessantes de sa mère sur ses prétendues imperfections : *Tuas le nez trop rond, les cheveux trop raides, tu es assez jolie, mais tu n'es pas une beauté*. Sa photo de diplômée était presque la seule exception, une image solitaire qui nous permettait de nous souvenir d'elle. Avec le temps, le cliché avait graduellement contaminé nos véritables souvenirs de Karen, et avait fini par devenir la « Version Officielle ». Visage ovale, longs cheveux bruns séparés par une raie au milieu et qui tombaient de part et d'autre de sa tête comme des rideaux d'eau lisse (une coupe qu'elle-même appelait « Tête de cul »), un cou qu'elle jugeait trop maigre, masqué pour l'occasion par le col montant d'un pull, et de jolis traits bien équilibrés, dont aucun ne se démarquait des autres. Karen regardait gentiment – non vers nous, face à la photo, mais vers la gauche – peut-être vers l'endroit où elle allait partir le 15 décembre ?

Mais qu'avait-elle vu cette nuit de décembre ? Quelles images de demain avaient eu le pouvoir de la terrifier au point de la pousser à chercher refuge dans un sommeil sans fond ? Quelles étaient ces visions terribles qui l'avaient chassée hors de son corps, hors de notre monde ? Pourquoi *m'a-t-elle* abandonné ? Allez, Karen – Beb, mon bonbon en sucre, ma puce – nous savons tous que la vie est dure... ça fait un bon moment qu'on l'a tous compris. Tu m'as dit que nous allions tous nous transformer en zombies mort-vivants. C'est ce que tu as dit. Il faut être juste : explique-nous ce que tu voulais dire, Karen. Je veux une *réponse*. Réveille-toi, vas-y, réveille-toi, d'accord ? On ira au sec, dans un endroit tranquille, et on parlera de choses qui filous tiennent à cœur. On ira à Downtown prendre un Orange Julius. Hé ! On ira aux États-Unis et on mangera un steak grand comme un matelas. On ira en Europe boire du champagne, et au passage, on

s'arrêtera au Groenland pour prendre des glaçons. *Toc-toc*. Qui est là ?
C'est moi, Karen. Pas de blagues, pas de bon mot – *c'est moi**. Est-ce
que tu vas sortir de là ? Ou vas-tu me laisser entrer ?

6

La solitude, c'est sympa

La famille de Karen.

Dans notre jeunesse, nous étions persuadés que les adultes agissaient selon un code strict qui leur était réservé. Des années plus tard, nous avons enfin compris que M. Phillips en bas de la rue était un maniaco-dépressif qui tabassait sa femme, que le foie de Mme Owen était dilaté comme un ballon plein d'une eau malsaine, que M. Pulaski abusait de tous ses enfants, raison pour laquelle ils l'avaient cogné un soir de Vendredi Saint et l'avaient laissé le nez dans le caniveau. Dans le même ordre d'idées, le comportement extravagant de la mère de Karen paraissait à nos jeunes yeux complètement erratique, mais incontestablement adulte.

Un petit exemple me vient à l'esprit. Une fois, quand j'étais gamin, je déjeunais *chez** les McNeil, et Loïs qui avait mis de l'eau à bouillir pour les macaronis, remuait casseroles et passoirs en produisant autant de vacarme qu'une horde de joueurs de tam-tam déchaînés. (« Elle veut nous faire savoir à quel point elle se donne du mal », avait chuchoté Karen.) Puis juste sous notre nez, elle avait escamoté le paquet froissé de sauce au fromage comme un toréador victorieux et l'avait lancé au fond d'un placard. « On va garder ça pour une meilleure occasion, d'accord ? » Sans nous formaliser, mais en échangeant des regards entendus, Karen et moi avons mangé les nouilles à demi cuites avec de la margarine en guise d'accompagnement. Boisson ? De l'eau du robinet. Des serviettes ? « Tu es un garçon, tu n'as qu'à t'essuyer sur ton pantalon. »

Il est facile d'imaginer que Karen a grandi en entretenant des relations singulières avec la nourriture. Ancienne dauphine de Miss Canada (1958), Loïs considérait les aliments comme des éléments étrangers, qui avaient leur vie propre, devaient exhiber passeports, visas, et subir des contrôles de sécurité avant de pénétrer dans la bouche. Ses toquades avaient une durée de vie extrêmement limitée. Une semaine, elle pouvait être une végétarienne convaincue, et la

suivante adopter : « Rien que des féculents ! » comme seul mot d'ordre. Tant bien que mal, Karen suivait la succession chaotique de ces pratiques diététiques saugrenues. Dans les années soixante-dix, pendant une crise de végétarisme particulièrement aiguë de Lois, j'avais eu le malheur de mentionner un dîner au Benihana's, établissement réputé pour ses viandes grillées, et j'avais déclenché une diatribe enflammée contre la viande qui dura une bonne demi-heure. Quand Karen voulut s'interposer, Lois la fit taire d'un regard glacial. « Écoute, Karen. Si tu manges correctement, tu pourras peut-être enfin devenir séduisante, et je pourrai cesser de me tourmenter à propos de ton avenir. » Puis elle se tourna vers moi. « Karen est en plein dans sa « phase difficile »... Maintenant, revenons à ce grill, Richard. »

George, le père de Karen, possédait un atelier de carrosserie où il passait seize heures par jour, sept jours par semaine, toute l'année, et choisissait de dîner dans des restaurants non-Lois. Il était essentiellement non-existant, et son absence chronique avait favorisé la naissance d'une mythologie façon bon flic /mauvais flic, où Mme McNeil, mégère agitée, chassait de chez lui l'honorable et paisible George. Aucun des deux ne pouvait être qualifié « d'heureux ».

« J'aimerais vraiment découvrir le secret de maman, se plaignait souvent Karen. Visiblement, c'est quelque chose d'énorme, mais je ne me vois pas lui demander. »

Lois avait grandi dans le nord de la Colombie-Britannique et, confiante en son apparence et son sourire étudiés, guidée par un snobisme énigmatique et tendancieux, elle considérait d'un regard hautain ceux qui, selon elle, ne se donnaient pas assez de peine pour mériter de gagner leur vie. Petites piques : « Mon mari travaille de ses mains, contrairement à d'autres parents du quartier qui ne sauront jamais ce que c'est que d'avoir un cal. » La remarque était naturellement destinée à mon comptable de père qui, comme la plupart des gens du voisinage, gagnait tout juste de quoi se situer vers le milieu de la classe moyenne. De l'autre côté de la ville, les gens imaginaient notre quartier à flanc de colline comme le berceau de soirées sans fin, arrosées de martinis et ponctuées par des échanges de couples. La vérité les aurait lassés jusqu'à la bêtise. Une exceptionnelle concentration de morosité, qu'il suffirait de mesurer pour faire émerger une nouvelle science, frappait tout le voisinage. Par une belle soirée d'été, tout en s'occupant du barbecue, ma mère avait prononcé une phrase prophétique en déclarant que notre quartier était « comme une terre oubliée de Dieu. » Bonne définition.

Le premier mois de coma de Karen fut à inscrire dans la colonne des pertes – notre espoir s'évanouissait par bribes, et disparaissait

insensiblement mais complètement dans une atmosphère insolite et morose. Nous étions tous cloués au lit par la grippe, ce qui avait au moins l'avantage de nous épargner la dernière semaine de cours avant Noël.

Nous nous traînions les uns chez les autres et bavassions au téléphone. Hamilton m'avait appelé le vendredi soir. « Tu te doutes bien qu'on nous habille pour l'hiver au lycée. Ils ne parlent que de nous. » Je lui avais répondu que je m'en doutais. « Ce sont de vrais vampires », dit-il. Il s'arrêta pour se moucher, et ajouta : « Bon Dieu, mon cerveau n'est plus qu'une vieille merde de chien fourrée de coton. » Il y avait des voix derrière lui. « Mon père va tirer sa crampe ce soir. Il sort avec une petite branleuse du service du personnel. Aaargh. À l'heure où je te parle, ma future belle-mère fait la danse des sept voiles à son papa-gâteau. Parfait, ils vont nous fabriquer une portée de petits gamins tout dorés. » J'avais reconnu la musique langoureuse de l'album *Brésil'66*. « Tu rates, Richard. Tu devrais la voir. Elle ne ressemble pas à une mère... On dirait un golden retriever. Tôt ou tard, elle deviendra une traînée. Et c'est à ce moment-là qu'on commencera à rigoler. » Un soupir. « Bon, je te laisse, ma poule... Mmmm ! J'ai. Mal. À. Ma. Tête. Salut. »

Click.

Quelques minutes plus tard, Wendy téléphona pour dire que Linus était chez elle et qu'ils construisaient une maison tarabiscotée pour passer le temps. « Au début, c'était censé être un cottage de Hobbit, mais ça ressemble plutôt au bunker de Hitler. Linus n'a plus la grippe. Il s'apprête à partir voir Karen. Tu veux envoyer quelque chose ?

— Non. »

Linus était devenu notre visiteur par procuration, mais il ne nous ramenait que des informations aussi obscures qu'exaspérantes. Il ne remarquait jamais des données essentielles comme la couleur de la peau de Karen, si ses yeux étaient ouverts ou fermés. Seuls l'intéressaient l'inanimé, les structures, les systèmes difficilement discernables.

Comme on pouvait s'y attendre, le récit de sa visite avait commencé avec un exposé bien crispant sur fond de détails sans importance. « Vous voyez l'intraveineuse ? Je me demande bien ce qu'ils peuvent mettre là-dedans. Comment peuvent-ils réduire toute la nourriture qu'il lui faut sous forme liquide ? Ça ne devrait pas être un peu plus épais, à votre avis ? Avec au moins des fibres ou une pulpe quelconque ?

— Elle a un tube pour la nourriture qui descend directement dans son estomac, expliqua Wendy. Parfois je me dis qu'elle arrête involontairement de fumer. La pauvre. »

Hamilton n'y était pas allé par quatre chemins. « Dis, tu es allé

voir Karen ou tu prépares un projet de science ? Tu peux au moins nous dire *comment* elle va ?

— D'accord, d'accord... Alors, c'est ça, les aliments rentrent par un tube et ressortent par un autre. Si on excepte la forme de son corps, elle est comme un ver de terre, maintenant, disons un grand convertisseur *nourriture-compost*... »

La conversation prenait une tournure exaspérante. « Linus ! Est-ce qu'elle va bien ? Est-ce qu'elle bouge ?

— Eh bien, euh... En fait, oui. Elle avait les yeux ouverts et ses globes oculaires, je veux dire ses pupilles, ont suivi les mouvements de ma main lorsque je l'ai agitée devant son visage.

— Quoi ? Elle est réveillée.

— Non. Ses paupières étaient ouvertes, mais je pense qu'elle continuait à dormir. Elle avait une petite radio posée sur sa table de chevet qui jouait du disco. Sister Sledge, je crois. » Il était tout fier d'avoir pu se souvenir d'un détail aussi peu technique.

Deux jours avant Noël, complètement dans le coltard, bourrés de sirop contre la toux et de décongestifs, nous avons enfin pu rendre visite à Karen en prenant soin de rester loin de son lit. Linus avait raison, ses yeux suivaient le mouvement de la main. Nouvelle exaltante. En croisant le Dr Menger dans le couloir, nous lui avons rapporté l'événement miraculeux avec toute l'excitation qu'il méritait. Il avait eu l'air soucieux et nous avait fait signe de le suivre. Une fois à la cafétéria, il nous avait demandé de nous asseoir.

« Je n'ai aucun plaisir à vous l'annoncer, les enfants, mais votre amie est plongée dans ce qu'on appelle un état végétatif prolongé. Karen n'a aucune conscience d'elle-même ou de son environnement. Elle a des cycles de sommeil et d'éveil, mais aucun contrôle sur ses intestins ou sur les fonctions de la vessie. Aucune réponse volontaire au langage, au son, à la lumière, ou au mouvement. Il est de mon devoir de vous dire que les rémissions sont très rares dans ce genre de cas. Si rares qu'elles font les gros titres des journaux. Voilà, il n'y a pas grand-chose à dire de plus.

— Mais elle a suivi ma main, couina Pammie. Ses yeux suivent quand on bouge la main devant son visage.

— C'est une impression trompeuse, se hâta de dire le Dr Menger. C'est triste, mais c'est ainsi. Une réponse réflexe au mouvement à laquelle aucune fonction cérébrale supérieure n'est liée, voilà tout. »

Autant pour l'espoir, avais-je pensé pendant que nous retournions tous chez Pammie. « Bon sang, je n'ai même pas fait mes courses de Noël, avais-je dit. Disons qu'on ne s'offre pas de cadeaux cette année, d'accord ? » Tout le monde acquiesça mollement. Les membres de ma famille reçurent des barres chocolatées et des magazines achetés dans une supérette, emballés dans du papier alu et offerts avec bien peu

d'entrain.

La nuit du Nouvel An, qui saluait pourtant une décennie flambant neuve, se limita aux exploits d'Hamilton – qui se força à jeter un vieux reste de pétards d'Halloween dans le Bunker de Hitler. Ensuite nous avons pris deux bières en faisant quelques parties de ping-pong. Hugh.

L'année devint 1980.

Un schéma de visites quotidiennes s'était élaboré entre le cercle intime et les McNeil. Lois en voulait toujours aux filles à cause de ces funestes cocktails Tab-vodka, et quand elles l'apercevaient, Pammie et Wendy affectaient de s'éloigner sur la pointe des pieds dans la direction opposée. Cependant, M. McNeil était de notre côté. « Bon Dieu, Lois, ce sont des jeunes et ils ne faisaient rien de mal. Personne n'a forcé Karen à boire, et même si c'était le cas, l'alcool n'est probablement pas le seul fautif. »

Et la moue désapprobatrice de Mme McNeil s'accroissait en l'entendant ajouter : « Si elle est dans cet état, c'est peut-être aussi à cause de tes deux comprimés, tu es mal placée pour jouer l'innocence outragée. » (Merci, M. McNeil.) « D'ailleurs, il faut constater qu'elle n'a pas hérité de ta tolérance aux médicaments. » Ouch !

Mais après les vacances de Noël, à mesure que les jours passaient, les visites s'étaient raréfiées, toujours avec les meilleures excuses, et à la fin du mois de janvier, il n'y avait que les parents de Karen et moi pour aller la voir régulièrement. M. McNeil se rendait directement à l'hôpital en quittant son atelier. Il me disait d'une voix douce qu'il n'imaginait pas pouvoir manquer un jour. Nous étions devenus les deux seuls visiteurs.

« Tu sais, Richard, je n'ai jamais eu l'occasion de lui parler vraiment. J'étais toujours au boulot, je pensais qu'on aurait tout le temps plus tard. Et maintenant, je me sens plus proche d'elle que je ne l'ai jamais été toute sa vie. Elle ne le saura jamais.

— Ne dites pas jamais, M. McNeil.

— Tu as raison. Elle le saura un jour. »

Nous étions en février et l'école avait repris depuis quelques semaines. Un jour en rentrant, j'avais vu la voiture de mon père dans l'allée, il n'était que quatre heures de l'après-midi. C'était un homme aux habitudes fortement ancrées, et qu'il ait bouleversé sa routine pour être à la maison deux heures plus tôt laissait augurer de grandes nouvelles, bonnes ou mauvaises. De la cuisine, j'avais entendu ma mère au téléphone dans le salon et le froissement du journal de mon père. Je les avais rejoints. « Que se passe-t-il ? avais-je demandé avec circonspection.

— Richard, Karen est enceinte », m'avait répondu ma mère d'un ton chaleureux mais neutre, destiné à atténuer le choc.

Un jet de flammes, parti du sommet de mon crâne, avait incendié mon corps entier. Encore une fois, des plumes se mettaient à pousser sur ma peau, des bois de cerf perçaient sur mon front. Mon estomac sauta du haut d'une falaise et mes jambes se changèrent en pierre. La pilule... Elle prenait la pilule ? Je ne lui avais jamais demandé. Bon sang, dans le mille du premier coup. Sperminator. « Oh...

— L'hôpital nous a prévenus ce matin, dit papa. Et nous dînons avec les McNeil aujourd'hui.

— Souviens-toi que ça ne nous pose aucun problème, Richard, ajouta maman. Tu sais que nous aimons Karen comme notre fille. Apparemment, il n'y aura pas non plus de complications avec le bébé. C'est déjà arrivé avant, tu sais... Il y a déjà eu des cas de femmes enceintes dans le coma. »

Mon esprit sifflait comme une Cocotte-Minute.

« On a répertorié de nombreux cas d'accouchement de patientes dans le coma, renchérit mon père. *Richard ?*

— Oui... Oui. Donnez-moi une petite minute... » *Le feu ; une gorge qui refuse de respirer : la plaisanterie n'est plus drôle.*

« Et Karen ?

— Écoute, Richard, dit maman. Apparemment, dans cette sorte de... *situation*, la mère se porte bien. Ils vont la faire accoucher par césarienne au mois de septembre. »

L'idée de l'avortement traversa mon esprit en un éclair et en ressortit tout aussi vite. Non. Cet enfant devait naître.

« Si cette nouvelle filtre, les médias vont t'avalier tout cru. Karen et toi deviendrez des phénomènes de foire.

— Tu dois t'assurer que personne, pas même tes amis, ne découvre ce qui se passe, insista maman d'un ton nerveux. C'est essentiel. Dans quelques mois, quand ça commencera à se voir, nous prétexterons des difficultés respiratoires pour interdire les visites pendant un moment.

— Mais si elle se réveille ? » demandai-je. Ma question n'obtint pour seule réponse que deux regards tristes. « Et qui va s'en occuper ? » Je me voyais déjà avec un gamin emmailloté dans les bras. Le mot « couches » me traversa la tête sans conviction.

« Mme McNeil s'est portée volontaire avec empressement – (*Oh, mon Dieu !*). Nous aurions été heureux de donner un coup de main, mais elle a été intraitable. Nous participerons aux frais comme nous pourrons. Et toi aussi Richard, une fois que tu auras commencé ta vie professionnelle. Tu es un père, maintenant. Tu devras faire de ton mieux pour assumer tes obligations. Mais pour tout le reste du monde, le bébé sera le « neveu » ou la « nièce » de Mme McNeil, dont elle

devra s'occuper après une tragédie dans sa famille.

— Le bébé s'appellera McNeil ?

— Oui, répondit mon père. Ça t'ennuie ?

— Je... euh... » Trop sonné pour trouver une réponse cohérente.

L'intonation calme de mes parents était conforme à leur nature. Devant des événements importants, ils se transformaient en statues silencieuses. Quant à moi, je n'avais pas encore commencé à digérer la nouvelle. Comme c'est le cas pour la plupart des grands événements de la vie, toutes les ramifications mettraient un certain temps à s'installer.

« Et le bébé ? Son cerveau sera normal ? Et il aura une personnalité normale aussi ?

— Avant de le savoir, il faudra attendre longtemps, mon chéri. Nous y penserons le moment venu. »

Réfléchir au futur signifie que tu veux quelque chose

Et le moment finit par arriver.

Les années soixante-dix s'étaient achevées, et avaient emporté avec elles une certaine douceur de vivre, une sorte de bienveillance. Les citoyens modernes ne pouvaient plus prétendre à la naïveté. Nous étions blasés maintenant ; le monde tournait plus vite sur son axe. La Honda Civic de Karen avait été vendue. Ses vêtements, ses produits de maquillage, ses jouets d'enfant et autres journaux intimes avaient été emballés et entreposés dans un réduit humide sous l'escalier de derrière, chez ses parents. Le souvenir de Karen disparaissait de la mémoire de ceux qui la connaissaient. Elle n'était plus une personne, juste une idée – quelqu'un qui dormait dans une chambre quelque part. Où est-elle ? Oh... *quelque part*, pensions-nous.

Les débris de la dernière année de lycée s'écoulaient comme un large et lent flot de chocolat au lait froid. Le raz-de-marée de malveillance de nos pairs nous avait submergés, puis avait reflué après un pic entre décembre et fin janvier, mais la ronde des regards tristes, des mines accusatrices ou des cris d'animaux inarticulés n'avait pas vraiment cessé – de jeunes têtes se retournaient toujours au passage des tueurs, et quand nous traversions le parking, nos condisciples pensaient sans doute unanimement que nous allions entrer par effraction dans le bar d'un country club et nous saouler au bourbon en gribouillant des messages sur les murs avec du sang de chien.

Au lieu d'aller en cours, je préférais sécher et aller m'asseoir sous les cèdres au-dessus de la caserne de pompiers. Le temps passait à fumer et à déchiqueter des brindilles, en pensant au bébé, à Karen, à ses visions. Est-ce que tout ça avait un sens ?

Pendant que j'essayais d'assembler le puzzle, Hamilton enflammait des morceaux de sodium volés au labo avec de l'eau de pluie, et Pam se coiffait sans fin avec un peigne de plastique bleu pâle. Une brume de temps perdu flottait sur les derniers jours de l'année

scolaire. L'école était devenue une activité qui faisait partie de mon passé. J'avais franchi une ligne de démarcation – je m'en fichais maintenant. Wendy et Linus avaient pris la voie inverse et se perdaient dans les études scientifiques, ils mémorisaient des chiffres et des formules, le Téflon, la gravité, l'orbite de la Lune. En juin, ils avaient été tous deux reçus à leur diplôme avec les félicitations du jury, mais celui qui avait été un étudiant prometteur – moi – réussit de justesse, avec un indéniable *tss-tss* de désapprobation de la part du corps enseignant, qui voyait son Richard si exemplaire traîner sans rien faire, cigarette au bec, ou rôder sans but avec Hamilton Reese, quand il ne briquait pas des Buick chez Oasis Lavage de voitures.

Au début du mois de juin, Karen entamait son dernier trimestre de grossesse, et fut déplacée à la maternité le jour de la remise des diplômes. J'étais présent pour le transfert, dans mon costume de cérémonie, un smoking bleu clair, très chic à l'époque. Le coiffeur venait de me faire une coupe à la pointe de la mode, et j'étais assez content de l'image que j'avais offerte en entrant dans la chambre d'hôpital. M. McNeil siffla comme un loup de Tex Avery en me voyant apparaître. « Voilà ton prince, chérie », dit-il à Karen.

L'infirmière m'avait permis de la soulever pour la poser sur le chariot. Je sentais tous ses os, et qu'elle était légère ! – un fagot de petit bois. Depuis notre nuit sur les pistes, je ne l'avais pas reprise dans mes bras. Elle avait les yeux ouverts et nos pupilles s'étaient rencontrées, mais le contact ne s'était pas établi. J'avais eu l'impression de regarder dans l'œil d'un poisson d'aquarium – non, l'œil d'une photo de poisson d'aquarium. Son ventre ressortait comme un goitre sur le cou d'une vieille.

Peu après, j'étais arrivé à Chartwell Drive sous un Soleil éclatant – murs de pierre, haies, buissons nains.

Après avoir garé la voiture, je m'étais rendu compte qu'il ne me restait aucun souvenir du trajet depuis l'hôpital. Je pouvais m'estimer heureux de ne pas avoir eu d'accident. Au moment où je tournais la clé pour éteindre le moteur, une pensée m'avait frappé de plein fouet : Karen ne se réveillerait probablement jamais ; son regard était... *mort*. Mon espoir en sa rémission était passé d'un enthousiasme débridé de capitaine des pom-pom girl à un sentiment de chagrin et de remords. Le souffle court, je m'étais affaissé dans ma voiture, essayant d'écarter le poids qui pesait sur ma poitrine, et de ne pas me faire remarquer de ceux qui rejoignaient la fête. Je luttais pour trouver de l'air, mon estomac était aussi contracté que si je venais de faire deux cents abdos, quand quelqu'un avait frappé doucement à la vitre. La portière s'entrouvrit et Wendy se tenait à côté de ma voiture dans une drôle de robe jaune qu'elle avait confectionnée elle-même, sa nouvelle coupe

de cheveux ressemblait à un fouillis de fils de téléphone cuivrés. Elle s'était accroupie hors de vue des voitures qui passaient. J'avais bredouillé quelques mots indistincts ; elle m'avait regardé calmement. « Karen aurait dû être avec nous, aujourd'hui », dit-elle. J'avais hoché la tête, et nous avons tous les deux levé les yeux vers le plafond de l'habitable, avec ses traces de nicotine, les marques des bottes d'Hamilton, ses trous faits à la pointe de parapluie, et ses brûlures de cigarette.

« Jared aussi », ajouta Wendy, avant de s'asseoir en tailleur dans les graviers au bord de la route, sans se préoccuper de froisser ou non sa robe. Elle empilait des graviers pour former des espèces de petits totems. « Jared aussi devrait être avec nous », répéta-t-elle. Puis elle prit une profonde inspiration et laissa tomber ses épaules, je me détendis aussi. « J'étais amoureuse de lui.

— Je crois que plus ou moins tout le monde le savait. Mais, Wen, quand même, il sautait la moitié des filles du lycée. La file était un peu trop longue, non ?

— Je n'en ai jamais parlé à personne... Enfin, de ce que j'éprouvais pour Jared. Pas même à ma mère. C'est marrant, non ? Maintenant que les mots sont sortis de ma bouche, de mon corps, ils semblent différents. » Elle renversa sa petite pyramide de cailloux.

« Ce soir, ils auraient été au centre de la fête, dis-je. Ils auraient été les stars, hein ? »

Des voitures au moteur gonflé passaient en chuintant des deux côtés de la route. La musique de Bob Seger et des hurlements nous arrivaient par bribes de la fête. J'étais calme. J'avais fini par retrouver une respiration normale et je m'étais redressé.

« Tu as envie d'y aller ? demanda Wendy.

— Pas vraiment.

— Alors, allons plutôt nous balader, on rejoindra les autres à l'hôtel plus tard. »

Nous étions allés en voiture jusqu'au canyon de Calipano, puis nous nous étions enfoncés dans les sentiers sans beaucoup parler – excellente chose. Sur la plus basse branche d'un érable, nous avions découvert un nid de rouge-gorge avec une nichée de trois poussins. Ils tendaient leurs têtes décharnées au bout de cous malingres, attendant le retour de maman-oiseau qui viendrait leur dégorger quelques vers. Des doigts-de-feu lançaient leurs traits de lumière à travers les branches, et les poussins semblaient éclairés de l'intérieur. Ils étincelaient comme des lampions d'arbre de Noël – leurs veines, le duvet qui recouvrait leurs crânes, leurs yeux, leurs petits becs rapaces. Puis le soleil éclaira la robe de Wendy et je retins mon souffle.

« Tu me caches quelque chose, Richard. J'ai raison, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je peux deviner ? Si je tombe juste, tu me le confirmes, d'accord ?

— D'accord.

— Karen est enceinte. »

Je m'étais tourné vers elle.

« Ouais.

— Combien ?

— Six mois.

— *J'avais raison.* » Elle avait cueilli une feuille d'érable et l'observait par transparence. « Et toi, comment tu te sens ? »

J'avais ramassé un bout de bois pour le jeter plus loin. « Je suis trop jeune pour être père. Je n'ai que dix-sept ans, je suis trop jeune pour être *quoi que ce soit*. Je vis encore chez mes parents. Toute cette histoire a l'air irréaliste. Tu n'en parleras à personne, promis ?

— Pas un mot ne sortira de mes lèvres. » Elle chassa une brindille qui s'était accrochée à sa robe. « Remarque, ce sera comme avoir une part de Karen. Elle me manque, tu sais. Nous n'en parlons jamais, mais elle me manque. Et toi ?

— Ouais.

— Mais nous ne le disons jamais à haute voix, pas vrai ?

— On dirait bien. » Je n'avais pas trouvé d'autre réponse. « Ce silence ne me plaît pas non plus. » À cette époque, je n'avais pas encore compris qu'être adulte consistait pour une grande part à se réconcilier avec la singularité de nos propres émotions et le malaise qui les accompagne. La jeunesse est un moment où l'on vit pour un public imaginaire.

Les couleurs de la forêt avaient commencé à se brouiller. Le ciel assombri avait maintenant la couleur d'un lac à l'eau claire et profonde. Je cueillis quelques rhododendrons qui avaient fleuri tardivement ; la magie du soleil couchant allumait les pétales d'un pourpre étincelant, tropical.

Nous étions partis voir Karen à l'hôpital. Wendy posa l'oreille sur son abdomen, pendant que je disposais les fleurs dans le vase, toujours au chevet de son lit. Ensuite, nous avons repris la voiture pour aller Downtown, assister à notre fête de promo, à l'hôtel Vancouver.

Cet été-là, j'avais travaillé à plein temps dans une station Chevron, à peine conscient de l'existence des pompes ou des clients, dont la plupart avaient dû me croire complètement demeuré. Cet été-là avait été un mélange flou de nuques brûlées par le soleil, du cliquetis des bouteilles de bière dans le coffre de la Datsun, de feux de camp sur la plage, de cueillettes de myrtilles avec Wendy et Pam.

La fin d'une époque.

Ceux qui demandaient à voir Karen s'entendaient répondre que

son état était stable. Pas de visites. Le changement n'étonna personne. Au début de l'été, George et moi étions les deux seuls visiteurs quotidiens de Karen. Avec son assurance de scientifique, Wendy m'aidait à surmonter les crises de trouille. Hamilton, Linus et Pam s'étaient faits de plus en plus rares. Je ne leur en voulais pas pour ce diminuendo. La vérité était que Karen *ne changeait pas* d'une semaine à l'autre. Nous étions tous cruellement confrontés à notre impuissance.

Je pensais aussi souvent à elle. Notre première et seule fois ensemble avait été si merveilleuse. Comme une bande, je la faisais repasser sans cesse dans mon esprit, me délectant de chaque nuance, la peau blanche comme du lait sur la neige qui lui transmettait son odeur, les sous-vêtements à volants, le froid sec. Je ne lui avais jamais dit que je l'aimais. C'était un peu mélo, mais ça m'était resté en travers de la gorge ; ce genre de choses avait son importance. À la fin de l'été, j'avais fini par décider que je ne connaissais pas très bien Karen – qui était-elle à l'intérieur ? Cette ignorance ne faisait que renforcer son mystère. Le soir, quand ces pensées venaient me hanter, je me laissais aller à quelques sanglots complaisants, avant de sortir marcher dans la cour, puis je revenais rejoindre mes parents qui regardaient allègrement les informations. Je m'asseyais avec eux et je faisais bonne figure.

À l'approche de l'accouchement, vers la fin du mois d'août, j'avais l'impression de respirer l'air d'un canot retourné – chaud et humide, biologique, menaçant – une situation qui ne devait pas trop s'éterniser. Comme toujours, George rendait visite quotidiennement à sa fille. Je me montrais moins fréquemment, la plupart du temps je venais en milieu de semaine. George et moi ne discussions pas très souvent ; quand c'était le cas, nous finissions toujours par revenir aux mêmes vieilles gentilleses insipides. Il se laissait aussi aller à quelques pleurnicheries chargées de nostalgie. Il aimait évoquer la fois où Karen avait chanté *Oklahoma* dans une pièce à l'école. « C'était une jolie fille, pas vrai ?

— Elle l'est toujours, George.

— Tu te souviens de la fois où elle avait joué de la guitare pour la fête de notre anniversaire de mariage ?

— Bien sûr.

— Oui... vraiment une jolie fille. » Puis il se mettait à chanter une chanson d'*Oklahoma*. « *When I take you out tonight with me – honey this is what you're going to see...* »

« Et comment va le boulot, George ? » Je tentais invariablement de l'arracher à cet engluement sentimental.

De l'autre côté, Lois était sans doute la plus pragmatique des

deux, même si elle était à deux doigts de se comporter comme si sa fille était morte. Après avoir consulté les statistiques sur les patients atteints de coma végétatif, elle savait que chaque jour passé amenuisait les chances de réveil et qu'elles tendraient bientôt vers le zéro absolu.

Au début de la grossesse, Loïs me traitait un brin plus chaleureusement qu'un donneur de sperme. Mais elle avait vite compris que pour obtenir la garde du bébé, elle devrait se montrer plus amicale, ce qui avait dû représenter une véritable torture.

Plus les semaines passaient, plus l'idée que Loïs s'apprêtait à pirater le bébé s'ancrait dans mon esprit et attisait ma colère. Non qu'il y ait une alternative, mais tout de même – elle s'était imposée et avait volé mon enfant. Au cours de longues discussions, mon père avait pris le temps de me dépeindre des images bien trop précises de l'avenir et avait réussi à me convaincre que la meilleure solution restait que Loïs prenne soin du bébé – du moins pour l'instant.

Il nous arrivait de nous croiser dans les couloirs de l'hôpital. Manteau en poil de chameau et gants blancs. « Oh, bonjour, Richard. Eh bien, encore une journée de passée, n'est-ce pas ? Un jour plus vieux, un jour plus sage. » Nouvelle attitude ou pas, ses petites parolotes étaient plutôt limitées ; Loïs n'était pas une femme particulièrement créative. Et les miettes d'imagination dont elle disposait avaient été entièrement investies dans ses bibelots en forme de chouette. Quand je la voyais approcher dans Rabbit Lane ou au bout d'un couloir, je me préparais à subir ses laborieuses ouvertures amicales. « Richard, mais tu n'as pas l'air d'aller si mal. J'ai entendu dire que tu avais la grippe. » (Pause inconfortable.) « Mmmmm. Cette couleur te va à ravir, tu devrais la porter plus souvent. » (Pause inconfortable.) « Bien. Elle est là. Tout a l'air d'aller bien. » (Karen avait été rétrogradée à « elle ». Loïs ne l'appelait plus par son prénom.) Puis elle enlevait ses gants. « Comment vont tes parents ? »

Incontestablement, Loïs s'améliorait, même si ses motivations me laissaient dubitatif. Elle voulait le *bébé*, et faire comme s'il était le sien. Je l'imaginais montant la garde auprès de l'obstétricien, prête à arracher l'enfant de l'utérus, sectionner le cordon avec ses dents et s'enfuir en taxi avec son butin, laissant Karen plongée dans son repos éternel – comme si le nom de sa fille pouvait être biffé d'un coup de crayon, et que cela lui permette de commencer un nouveau projet, d'élever un nouvel enfant qui occuperait la case libérée.

Le secret de cette grossesse pesait sur moi comme un fardeau que j'avais toujours l'impression de porter seul. En dehors de Wendy, il m'était impossible d'en parler à quelqu'un qui me soit proche, et cela ajoutait au sentiment d'irréalité qui ne me quittait pas. Les deux familles se donnaient toutes les peines du monde pour continuer à agir

comme à l'ordinaire : *pas d'émotion*. Ma tête était comme une pastèque sur le point de recevoir un grand coup de batte de base-ball. Avoir un gosse à dix-sept ans ? Je pourrais être grand-père à trente-quatre. Et quel genre de modèle pourrais-je proposer à mon enfant ? Comment me rendre utile avec Loïs qui occuperait le front maternel avec une indubitable efficacité, quand, en plus, personne n'attendait rien de moi ?

Toujours aussi sereins, mes parents fouillaient le garage à la recherche des boîtes moisies contenant des affaires de bébé destinées à Loïs. Ils rendaient visite à Karen une fois par mois. Et environ une fois par semaine, maman rassemblait son courage pour traverser l'allée et aller sonner à la porte d'à côté. Le petit bichon névrosé des McNeil en profitait invariablement pour se livrer à une orgie de jappements frénétiques et stériles.

« Bonjour, Loïs.

— Oh, Carol, bonjour, entrez, je vous en prie. Mon Dieu, que vous avez l'air fatiguée. Faites attention, je viens juste d'acheter cette statuette de chouette, elle est très fragile... attendez, laissez-moi l'enlever de votre passage. Bien, qu'avons-nous là ? Encore des vêtements pour le bébé ? Allez-y, mettez-les auprès des autres boîtes. Vous vous surmenez, vous ne devriez pas vous donner autant de peine. Attention, la chouette ! Je vais la mettre à côté. Ne bougez pas un cil. Mon Dieu, ce chien n'aboie jamais comme ça. Et quoi d'autre ? Ah, du café ! Vous avez sûrement envie d'un café. Eh bien, ne bougez pas, je vais en préparer. Oh, Carol, s'il vous plaît, ça ne vous ennuie pas d'enlever vos chaussures ? J'attends des invités ce soir.

— Merci Loïs. »

L'enfant devait naître par césarienne le 2 septembre, le jour de l'anniversaire de Karen. La veille, la pluie martelait le toit comme une charge de chevaux, quoique l'air de la nuit fut doux et tiède. Je n'arrivais pas à dormir et dans l'espoir de m'assommer, j'avais pris un gros comprimé d'hydrate de chloral – reste d'une prescription après l'extraction d'une dent de sagesse quelques mois auparavant. J'étais sorti dans le patio de derrière pour m'allonger sur une chaise-longue à l'abri de l'avant-toit. Et là, sous le grondement de la pluie, j'avais expérimenté la première vision de ma vie.

Ma tête était devenue le noyau d'un halo étincelant, éblouissant et crépitant. Je m'étais élevé, je flottais, quittant le refuge de l'avant-toit, puis le patio, j'avais été projeté dans l'espace, vers la Lune. Là, j'avais retrouvé Karen qui marchait sur la face cachée, à la seule clarté des étoiles. Elle était super avec sa veste de ski, un pantalon en velours côtelé, des sabots rouges, son sac à la main. Même ici, le vent jouait dans ses cheveux. Elle avait tiré une bouffée de sa cigarette, et j'avais

entendu la voix perdue depuis si longtemps. « Eh, salut, Richard. Comment ça va, Beb ? Regarde-moi ! Autrefois, nous marchions tous sur la Lune, puis un jour nous avons découvert un moyen de rentrer à la maison. N'est-ce pas ? »

J'avais répondu oui.

« Je ne *suis pas partie*, tu sais, me dit-elle.

— Je le sais.

— Prends bien soin de Megan.

— Tu peux y compter.

— On se sent tout seul ici.

— Ici, aussi. Tu me manques, Karen.

— Au revoir, Richard. Ce n'est pas pour toujours.

— Où es-tu, Karen ? »

Elle avait jeté sa cigarette dans un cratère gris de la taille d'un barbecue de jardin en alu. « Pffou ! répondit-elle comme si je lui avais demandé la solution d'une simple équation d'algèbre. À la prochaine, Beb. » *Puis elle avait sauté par-dessus le bord d'un cratère, et disparu.*

Il y avait eu une explosion de couleurs pastel. Je m'étais frotté la tête. Ma vision était terminée.

J'étais de retour dans le patio, il pleuvait toujours.

La Lune.

La maison.

Plein d'énergie, toujours pas endormi malgré la pilule, j'avais enfilé mes bottes pour descendre chez les McNeil en passant par les arbres de la cour arrière. J'avais avancé jusqu'à voir la chambre de Karen – c'était allumé. Je m'étais rapproché et dissimulé derrière *un cytise*. J'avais vu des affaires pour bébé, stockées devant le poster de la Lune. Mme McNeil était entrée dans la pièce en portant une boîte, elle s'était arrêtée, avait posé sa charge et s'était assise dessus, avant de pousser un grand soupir. C'était la première fois que je la voyais manifester sa lassitude.

Elle avait éteint les lumières en partant. Il faisait sombre, il pleuvait. Une voiture traversait le calme de la banlieue en feulant doucement, elle passait devant des sous-sols, des chaînes stéréos, des réverbères dont le reflet jaune luisait sur le trottoir mouillé, et devant l'endroit où je me tenais.

Ensuite, j'étais rentré chez moi, m'étais déshabillé et mis au lit. À six heures et demie, ma mère m'avait réveillé, et nous étions partis pour l'hôpital avec mon père.

8

Tristesse terrestre

À partir du moment où notre fille émergea, vers huit heures vingt du soir, trois kilos vingt-huit, la fable de la « nièce » de Mme McNeil perdit toute sa pertinence. Elle était une réplique plus mignonne, plus douce, et bien sûr féminine de moi, mais aussi parfaite que si je m'étais reproduit par mitose. Où étaient passés les gènes de Karen ?

Karen avait vécu la naissance sans le moindre soupçon d'activité cérébrale supérieure – alors que nous avions tous secrètement prié pour que les circonstances la fassent réagir. Comment pouvait-elle passer par un événement aussi essentiel dans la vie d'une femme sans en avoir conscience ? Dès le moment où elle pressa le nez contre la vitre de la pouponnière, Mme McNeil oublia pratiquement Karen, trop occupée à roucouler des mots doux au bébé, sans même s'apercevoir que ses propres jambes avaient entamé un petit cha-cha-cha. « Oh, comme tu es grande ! Et toute rose ! Regardez-la gigoter... coucou, ma jolie petite ballerine. Elle est parfaite. Rien de tel qu'une césarienne pour que le bébé ait une tête parfaitement formée. »

Abasourdis, maman et moi regardions Loïs corne-de-brumer un flot de sentimentalité vers la petite. Il va sans dire que *notre* enfant était un adorable bébé, aucun doute – *mon* adorable petite fille. Elle verrait peut-être l'an 2100. Elle sauverait peut-être le monde. « Coucou », ai-je dit en tapotant la vitre. Il lui a suffi de me regarder et j'étais à elle. Ça s'est fait aussi vite que ça.

Loïs avait décidé que nous devons fêter la naissance et, par une perverse contorsion du destin, avait choisi le restaurant du sommet de Grouse Mountain, à un jet de boule de neige de l'endroit où ma fille avait été conçue.

« Il ne s'est vraiment passé que neuf mois ? » demandai-je en chuchotant à ma mère. La cabine du téléphérique venait d'osciller au passage du mâât central, c'était la première fois que je remontais

depuis le mois de décembre.

« Ouaip.

— J'avais l'impression que ça faisait plutôt neuf ans.

— Tu es jeune.

— C'est complètement incroyable. » Je regardais les petites lumières en-dessous qui étaient nos maisons.

« C'est merveilleux, n'est-ce pas ? Ça va être génial », reprit ma mère.

Nous avions regardé le barrage de Cleveland, l'eau sombre et froide massée dans le réservoir derrière la barrière de béton. Une fois encore j'avais cherché à repérer notre maison dans le réseau ambré qui scintillait plus bas. Maman s'était penchée vers moi et m'avait parlé à voix basse pour que les autres n'entendent pas.

« Karen te manque, parfois ?

— Oui, tout le temps.

— C'est ce que je pensais. Oh, regarde, voilà notre maison. »

Un petit couinement dans les haut-parleurs nous avait annoncé que nous allions accoster à la station du haut. Au restaurant, l'altitude et un verre de vin de contrebande m'avaient rapidement embrumé l'esprit. Pendant le dîner, j'avais plus l'impression d'être un totem de fertilité qu'un père ; en fait, mon rôle de géniteur semblait se résumer à une note en bas de page. On porta des toasts au bébé, mais pas à moi. Faire trop grand cas de moi serait revenu à mettre en évidence des *sujets* que tout le monde préférerait passer sous silence, comme les relations sexuelles entre adolescents ou les naissances illégitimes.

« Quelqu'un a déjà pensé à un nom ? demanda mon père.

— Megan, bredouillai-je. Enfin, je trouve que Megan serait un bon prénom. »

Loïs se tourna vers moi le sourire aux lèvres. « Oui, je trouve aussi que Megan est un prénom parfait. » Cette fois, elle m'adressa le premier sourire réellement chaleureux que j'ai jamais reçu d'elle. Plus tard, elle alla aux toilettes et George profita de son absence pour nous éclairer. « Nous avons eu une fausse couche, il y a une dizaine d'années. C'était une fille et Loïs avait déjà choisi de l'appeler Megan. Tu le savais, Richard ?

— Non. Le nom m'est venu dans... un rêve la nuit dernière. » Il valait mieux ne pas mentionner le mot « vision ».

— Eh bien, c'est une heureuse coïncidence. C'est un beau nom gallois. Portons un toast ! »

Notre fille était devenue Megan Karen McNeil.

Pour moi, les premiers mois de l'existence de Megan étaient passés à la vitesse de l'éclair, contrairement à Loïs qui endurait en permanence pleurs, hurlements, gémissements et braillements, sans la

moindre plainte, ce qui était tout à son honneur. Maman disait que Megan devait être un don du ciel pour une femme aux tendances nettement anales qui n'avait rien d'autre à faire dans la vie que de collectionner des chouettes et de jouer à des jeux d'esprit gagnés d'avance avec son bichon frisé.

Je n'étais peut-être qu'un donneur de sperme, mais aussi un papa très fier, même si mon orgueil n'avait qu'un espace limité pour s'exprimer. J'avais décidé de résister à la pulsion de claironner à quel point elle était infiniment merveilleuse, et de réserver au moins une autre année d'embargo sur la « nouvelle ».

De temps en temps, Lois poussait la voiture d'enfant jusqu'à chez nous, où Megan gargouillait, glougloutait, bullait et s'époumonait comme n'importe quel bébé. Ainsi, ma propre mère pouvait avoir un échantillon de l'expérience affolante d'être une trop jeune grand-mère, et semblait toujours légèrement soulagée quand le landau de Megan repassait la porte.

En septembre, j'avais intégré une formation de commerce au Calipano College, l'esprit toujours englué dans des réflexions sans fin sur Megan et Karen, mais heureux malgré tout d'avoir une manière productive d'occuper mes heures de veille. Bonne ou mauvaise, *notre* vie d'adulte avançait à toute vapeur. Plus de dérives dans la campagne quand l'envie nous en prenait. Plus de cours séchés. Mais le loyer, les factures et les impôts. Les souhaits adolescents de boulots à Hawaï, ou de devenir un fan de ski professionnel, étaient remplacés par de nouvelles images plus brillantes, celles de l'existence aventureuse de la métropole et d'un grisant déchaînement sexuel. Wendy n'avait surpris personne en déclarant qu'elle avait l'intention de devenir médecin, et s'en était allée à l'université de Colombie-Britannique. Pam continuait sa carrière de modèle. Linus avait envie de se colleter avec des étincelles, des gaz et des liquides, et pour ce faire, il était parti à l'université de Toronto.

Hamilton et moi étions les seuls à ne pas avoir d'objectif précis. Un jour, j'étais passé le voir alors qu'il travaillait à Lynn Valley où il occupait un emploi de vendeur à Radio Shack[8]. « Tiens Richard, imagine que tu sois un type de quarante ans. Tout d'un coup quelqu'un débarque et te dit : « Salut, je te présente Kevin. Kevin a dix-huit ans et il prendra toutes les décisions concernant ta carrière. » Je ne sais pas pour toi, mais moi, j'aurais les boules. Cela dit, c'est exactement ce qui se passe dans la vie... un gamin de dix-huit ans prend les décisions qui vont influencer toute ton existence. » Il frissonna.

Peu avant Noël, nous nous étions équipés pour une journée de randonnée pluvieuse, et étions partis explorer les rails au-dessus de

Eagle Harbour. Randonner sur les rails était une activité que nous apprécions tous, car elle combinait l'excitation de transgresser la loi avec la beauté des paysages océaniques qui se déployaient tout autour de la voie. En bonus, il y avait toujours la possibilité de se retrouver dans une série policière en découvrant un cadavre dissimulé sous les buissons.

Nos pieds faisaient crisser le ballast. Linus flânait, discutant des molécules de créosote avec Wendy. Hamilton aboyait des ordres pour leur faire presser le pas. « Allez, les gars. Pam a fait l'effort de porter des talons plats aujourd'hui. Ne lui faisons pas regretter son choix. » Nous nous apprêtions à traverser un tunnel de trois kilomètres ; même avec des lampes de neuf volts, cette perspective nous procurait toujours son lot de frayeurs délicieuses.

À l'intérieur, le silence grondait. Il m'arrivait de me demander pourquoi le silence pouvait être parfois si assourdissant. Après environ huit cents mètres, Hamilton avait levé la main. « Arrêtez-vous, et éteignez vos lampes. » Nous avons obéi. Sans bouger, nous avons inhalé l'obscurité. Notre seule source de lumière était devenue un briquet Bic que venait d'allumer Pam lorsque Hamilton dit : « Une, deux, trois... *Feu*, les gars. » Instantanément, tous les quatre avaient formé un demi-cercle autour de moi, bras croisés, regards en dessous ; leurs visages aux lèvres pincées exprimaient une froideur non simulée. Seule Wendy semblait hésitante ; elle savait depuis le début.

« D'accord, petit père, que se passe-t-il ? attaquas Pam. Tu aurais pu te confier à *nous*, au moins. Nous t'en voulons à mort, Richard... *Papa*.

— Et n'essaye pas de te défiler cette fois, Dickie », ajouta Hamilton.

Même Linus était en colère. « Nous... euh, avons vu l'enfant, Richard. Enfin, Megan. On est tombés sur Loïs à Park Royal. C'était tellement évident. À moins que tu n'aies fait des folies avec Loïs, ce dont je doute. Alors, c'est quoi cette histoire ? »

J'étais coincé. Bon très bien. « Ça va, les gars. J'avoue, d'accord ? *Oui*, c'est bien ma fille et celle de Karen. » (« *On le savait ! On le savait !* ») « L'anniversaire de Megan est le 2 septembre, comme celui de Karen. La petite est parfaitement normale, mais l'état de Karen n'a pas évolué. Elle ne s'est pas réveillée pendant l'accouchement. Elle ne se réveillera peut-être jamais. »

Nos cinq respirations résonnaient comme si nous étions dans un bathyscaphe des milliers de mètres sous la surface de l'océan, à la recherche de ces bijoux que Karen avait autrefois laissés tomber du pont d'un transatlantique. J'avais soupiré... Et la vérité avait jailli hors de moi, comme une méduse remontant des profondeurs de l'océan, d'abord aplatie par les pressions extrêmes, mais de plus en plus

grande, et de plus en plus dense à mesure qu'elle approche de la surface. Je m'étais inquiété pour la presse, je ne voulais pas que Karen devienne un phénomène de foire. Et la famille avait sa propre manière de me mettre à l'épreuve : que ce soit le caractère autoritaire de Lois, ou le manque d'intérêt de George pour Megan. J'éprouvais un soulagement intense, comme si j'étais en train d'étouffer, que quelqu'un m'avait fait la manœuvre de Heimlich et que j'avais recraché une baguette de batteur. Ma poitrine se relâcha, mes muscles se détendirent. C'était merveilleux de pouvoir parler de mes sentiments pour Karen et Megan à des interlocuteurs attentifs. Mes amis m'avaient écouté jusqu'au bout sans un mot.

« Tu sais, Richard, c'est effrayant à quel point Megan te ressemble, dit Pam. On dirait toi avec une perruque.

— Je suis bien placé pour le savoir.

— Elle est mignonne, continua-t-elle. Je l'ai prise dans mes bras. Linus aussi.

— Ouais, dit Linus. Elle est mignonne. Je crois bien que j'ai failli la lâcher. Elle a vomi partout sur ma calculatrice, ma TI-55... Et je suis très attaché à cette machine. »

Nous étions assis sur les rails. Hamilton alluma une cigarette. « Nous devrions avoir de la compassion pour elle. Imaginez un peu, avoir la tête de Richard, et Lois comme substitut de mère. La vie est vraiment cruelle, parfois. »

Je voulais me racheter : parrains et marraines ?

« Ça a quelque chose à voir avec les couches ? demanda Hamilton en se frottant la joue.

— Oui, Hamilton, répondis-je. Des hectares de merde et de couches. C'est ça le marché. » Puis nous étions restés assis à parler tranquillement. Nos cinq voix s'entrecroisaient dans le noir. Un instant de paix. Puis Linus s'allongea et posa une oreille sur le rail. « Le train », murmura-t-il.

Nous n'avions pas le temps de courir jusqu'à l'entrée ; alors nous nous sommes tous les cinq jetés à terre et avons roulé dans le caniveau de pierre creusé de chaque côté de la voie, avec une seule ambition : rétrécir. Quelques secondes plus tard, un train de la Pacific Great Western déboulait sur la voie dans un rugissement de bombe H – cent huit wagons de marchandises chargés de contreplaqué ont supernové au-dessus de nous, plus incrustés que jamais dans nos murs de granite. Les lumières du train nous éclairaient par intermittence, ce qui me permettait de voir directement devant mon nez pressé contre le sol. Une bouteille de vin vide, un journal jauni vieux de six ans, une chaussette, une couche Huggies roulée en boule. Ces objets sortaient brièvement du noir et s'évanouissaient comme de fugaces frissons de honte oubliés depuis longtemps, condamnés à ne plus revoir la

lumière du jour. C'était étrange de voir ces objets naufragés, qui ne remonteraient jamais à la surface.

Le train avait défilé au-dessus de nous pendant cinq minutes. Et si nous mourrions maintenant ? De quoi auraient été faites nos vies ? Et nos ambitions ? Que recherchions-nous ? L'argent ? Non, aucun d'entre nous ne semblait avoir de motivations financières. Le bonheur ? Nous étions bien trop jeunes pour savoir ce que c'était. La liberté ? Peut-être. Un des principes primordiaux qui gouvernaient nos existences voulait qu'une liberté infinie aboutisse à la constitution d'une société d'individus uniques et fascinants. L'échec de cette théorie aurait entraîné l'échec de notre devoir sociétal. Notre jeunesse exigeait que sa vie ait un sens. Je rêvais de me consacrer à quelque chose, mais à quoi ?

Pour l'instant, les vapeurs de la créosote dont étaient enduites les traverses imprégnaient mes narines, attaquant les muqueuses, et mon coude était plongé dans la boue. De petites tornades de poussière me grêlaient le visage et j'avais fermé les yeux. J'essayais de me recroqueviller pour me protéger du rugissement du train – le bruit du centre de la Terre.

Les rêves n'ont pas de négatif. Si pendant la journée vous pensez que vous n'avez absolument pas envie d'aller à Mexico, vos rêves de la nuit suivante vont s'empressez de vous y emmener. Votre corps aura ignoré la négation pour prêter attention uniquement au sujet central. Il semble que nous pensions chaque jour à éviter les tribulations – et les deuils.

Le train était passé. Nos oreilles vibraient dans le silence retrouvé. Nous nous sommes redressés, et sommes repartis en silence vers l'entrée du tunnel et la pluie. Nous avons grimpé dans le van de Linus pour aller voir Megan. J'espérais que Lois serait d'humeur assez gracieuse pour permettre à quatre nouveaux parrains et marraines de prendre part à l'adoration de Megan.

« Trois mois, ça veut dire qu'elle parle déjà ? demanda Linus.

— Mais non, andouille, elle est trop occupée à résoudre des équations au troisième degré, rétorqua Hamilton.

— J'ai horreur de dire une chose pareille, mais la pauvre Megan va vraiment grandir en me ressemblant coiffé d'une perruque Tête de cul.

— Je ne savais que Karen et toi vous... euh, vous le *faisiez*, indiqua Hamilton. Enfin, si c'était le cas, vous avez drôlement bien gardé le secret.

— Va savoir », ai-je répliqué. Et nous avons démarré, tout le monde mort de rire, comme s'il y avait de la vie à rattraper – sauf moi. Je revoyais le regard de Karen quand elle avait dit : « *Alors, on le*

fait ou pas ? » Je repensais aux oiseaux délicats, aux papillons et aux fleurs qui passaient entre nos corps. À la détermination qui l'animait ce dernier jour d'éveil. Aurait-elle agi de la même façon chaque fois ? Ou savait-elle que le temps allait manquer ? Peut-être essayait-elle de jouir autant que possible de cette journée ?

J'avais lu récemment une histoire de science-fiction, *Les Enfants d'Icare*[9]. Les enfants de la Terre s'étaient rassemblés pour former une race dominante, dont les membres pouvaient déplacer des planètes en rêvant ensemble. Je m'étais alors demandé ce qui arriverait si les enfants de la Terre s'éparpillaient, se retiraient du jeu, si leurs rêves s'effaçaient pour ne pas être remplacés ? Si, au lieu de l'unité, il y avait l'atomisation, l'amnésie et le coma ? C'était la voie que proposait Karen : elle a vu quelque chose dans son esprit à un moment donné, entre le plus petit Bikini et les minidoses de Valium, entre choisir de mettre une doudoune ou des chaussures de ski par un froid jour d'hiver, ou peut-être en zappant sur la télé ou en tournant au coin d'une rue avec sa Honda. Elle a vu une image – fragmentaire – qui lui a appris que demain n'était pas un endroit qu'elle souhaitait visiter. L'avenir n'était pas un endroit où il faisait bon être. Et c'était cela qui m'obsédait le plus – l'idée qu'elle avait peut-être raison.

Encore plus vrai que toi

Six mois après la naissance de Megan, Karen fut définitivement transférée dans une maison de retraite locale, appelée Inglewood Lodge, et installée dans une chambre particulière. Sur sa table de nuit s'alignaient des flacons de lait hydratant, des bijoux de pacotille, une brosse à cheveux en bois, des Kleenex dans une boîte duveteuse rose, des animaux en peluche (un chat Garfield, deux oursons, un ours polaire), des livres pour les visiteurs – *The Best of Life*^[10] et *Jonathan Livingstone le goéland*^[11] – ainsi qu'un dieffenbachia qui avait fini par coloniser toute la pièce. Sa radio restait souvent allumée pendant des heures.

La « journée » de Karen commençait techniquement autour de minuit quand son corps était soulevé du matelas anti-escarres « à pression intermittente », et retourné. À cette occasion, ses vêtements étaient vérifiés pour voir s'il était nécessaire de les changer. Jusqu'à six heures du matin, elle serait retournée encore deux fois ; ensuite, brossage de dents et nettoyage de bouche à l'éponge parfumée ; puis ses lèvres étaient enduites de vaseline.

Deux fois par semaine, le matin, elle avait droit à un vrai bain, assorti d'une « série d'exercices » administrée par un aide-soignant : épaules, bras, extenseurs, abducteurs, et flexions répétées de toutes les articulations. Les autres jours, c'était l'éponge et une série plus courte d'exercices.

Pendant ses cycles d'éveil, Karen était nourrie par gravité, la nourriture passait d'un sac en plastique suspendu au-dessus du lit, directement dans son estomac par l'intermédiaire d'une sonde J (une sonde de jéjunostomie), fixée en permanence près de son nombril.

Après lui avoir passé des vêtements spéciaux qui n'avaient que la moitié avant, ils l'installaient dans un fauteuil roulant de gériatrie, rembourré aux fesses et muni d'un système qui lui maintenait la tête droite. Elle assistait à tous les petits déjeuners, aux déjeuners et aux dîners dans la grande salle, ainsi qu'aux manifestations

exceptionnelles comme les projections de films, les fêtes d'anniversaire, voire la messe, célébrée habituellement le dimanche, mais pas toujours. Entre les repas, Karen restait assise dans sa chambre, et le personnel passait fréquemment pour changer sa position.

Patiente atypique, Karen souffrait rarement des affections secondaires le plus souvent *liées à son état* : pneumonies, obstructions abdominales par manque de fibres, infections de l'appareil urinaire, caillots sanguins dans les jambes, attaques cérébrales, ruptures d'estomac, affaiblissement cutané, ou infections de l'épiderme dûes au manque de circulation sanguine.

Avec Karen, il n'était pas question de « débrancher » quoi que ce soit, selon l'expression commune. La seule option possible concernait le degré d'héroïsme que souhaitait atteindre la famille dans les occasions où il s'agissait de lutter pour sa vie. Par exemple, quand il avait été question de savoir s'il fallait administrer des antibiotiques pour aider à combattre un accès de *pneumonie*, George *aurait aimé faire* de l'instant de la décision un grand numéro héroïque, mais Lois avait refusé d'émettre la moindre opinion sur le sujet. Beaucoup de parents de patients dans le coma finissaient par divorcer après des années d'angoisse, de récriminations réciproques, de visites aux avocats, d'entretiens avec les travailleurs sociaux, de réunions de famille, de discussions avec les médecins ou les infirmières, et d'accumulation des factures. George et Lois étaient restés ensemble.

« Les comas sont des phénomènes rares, me dit une fois Linus. Ce sont des produits dérivés de la vie moderne. On ne connaît presque pas de cas répertoriés avant la Seconde Guerre mondiale. Les gens mouraient tout simplement. Les comas sont aussi modernes que le polyester, les voyages en avion, ou les micro-puces. »

Depuis l'incident, Karen avait rétréci, s'était rabougrie au fil des années, son corps avait fini par évoquer un tambour en os, tendu d'une peau de cuir jaune. Son apparence pouvait sembler repoussante à un regard étranger. À vingt-trois ans, ses cheveux étaient déjà gris et ils avaient perdu leur épaisseur. Elle n'avait plus besoin du respirateur et son souffle presque imperceptible était la seule preuve que la vie l'animait encore. De robustes attelles et des tiges maintenaient ses jambes pour l'empêcher de se recroqueviller en position fœtale. Mais autre curiosité, au lieu de se replier dans cette position anticipée par l'appareillage de ses jambes, son corps restait souple et détendu. Un bon nombre de chercheurs et d'étudiants de l'UCB [\[12\]](#) étaient venus étudier Karen dans son état de relaxation permanente.

Au printemps 1981, Hamilton était arrivé à mon appartement avec une lèvre fendue, un œil au beurre noir, en proie à une

indignation effervescente. « Ce salaud de Klaus m'a cogné avec un trépied. Pam n'a qu'à le garder, si ça lui chante. » J'avais demandé qui pouvait bien être Klaus. « Le nouveau jouet sexuel tout en muscles de Pammie. » Le lendemain, Pam m'avait téléphoné pour m'annoncer son départ, elle déménageait à New York avec Klaus. « Tu sais, Rick, il n'a pas beaucoup de talent comme photographe, mais il est gentil. » Pendant les dix années suivantes, je n'avais revu Pam que sur des couvertures de magazine, et eu de ses nouvelles par quelques petits coups de fil pressés, depuis des endroits époustouflants. « Salut, Rick. Je suis dans un G3 au-dessus de Juneau (*craaa, craaa...*). Oh merde, j'ai renversé la boîte de cocaïne sur mes genoux. Oliver, à quelle heure commence la chasse ? Non, non... pas celle-là, je l'ai déjà portée à Madrid. Hello... Richard... Où en étions-nous ? »

Hamilton avait passé quelques années dans les espaces sauvages de la Colombie-Britannique avec une équipe de topographes, il y avait commencé sa romance avec les explosions de dynamite, extension naturelle de la tendance à la pyromanie à laquelle il sacrifiait depuis l'école primaire, à partir de fourmis noires, d'allume-feu pour les barbecues, d'emballages de Hamburger Helper, et d'une grosse loupe. En 1985, il avait obtenu un diplôme de géologie et son brevet d'artificier. Pendant les années suivantes, heureux comme un poisson dans l'eau, il avait sillonné la province, abattant des montagnes et réduisant des falaises à l'état de gravier.

Linus était devenu un ingénieur en électricité, ce qui n'avait surpris personne. Après son diplôme, il avait travaillé pendant deux ans pour une société d'industrie mécanique dans Downtown. On le voyait rarement, son existence semblait terne. Arrivé trop tôt à l'âge adulte.

La vertueuse Wendy étudiait la médecine d'urgence à l'UCB. Sa vie d'étudiante était telle que, tout au long des dix années suivantes, nous ne pouvions la voir que pendant ses pauses. La plupart du temps, elle était distraite et semblait manquer de sommeil, les yeux rouge cerise, les vêtements froissés. Son visage était de plus en plus marqué par les préoccupations professionnelles. Nous nous étions retrouvés un jour pour déjeuner. À cette occasion, Hamilton et moi avons eu un aperçu des rigueurs de l'exercice de la médecine : journées de trente-six heures, dragons déguisés en infirmières d'étage, bactéries mangeuses de chair tapies dans tous les coins. « Bon, la plupart du temps, je me sens comme une brique de lait périmé, mais j'adore ce boulot », avait conclu Wendy.

Puis Hamilton avait sorti une bouteille de Visine de sa poche, et lui avait demandé de se pencher en arrière. « Voilà, dit-il en laissant tomber quelques gouttes dans chaque œil. Je déteste te voir aussi crevée. Ça va mieux, non ? »

— Oui. Merci, Ham.

— Garde la bouteille, je l'ai achetée pour toi. Ça te dit qu'on aille se balader sur la plage à Ambleside ?

— J'aurais adoré ça, mais je suis de service aujourd'hui. Je dois être là-bas dans un quart d'heure. »

Quant à moi, je travaillais à la Bourse de Vancouver – emploi lucratif s'il en était, mais si morne que les mots me manquent pour le décrire.

Depuis le début, Megan savait que j'étais son père, mais lui faire connaître Karen était un autre problème. Il n'y avait pas de bonne ou de mauvaise décision. Nous avions fini par nous arrêter sur l'idée de ne pas lui en parler, mais cela s'était avéré difficile à accepter pour nous tous. Devions-nous lui dire que Karen était morte ? C'était faux. Devions-nous lui dire qu'elle était partie pour de longues vacances ? Idiot. Devions-nous lui dire que Karen était malade ? « Le seul problème est qu'elle voudra la voir, objectait mon père. Et nous avons beau aimer Karen de tout notre cœur, le spectacle peut s'avérer difficile à supporter pour une petite fille. Ce serait peut-être cruel de lui imposer ça. »

À la fin, nous avons décidé qu'à l'âge de sept ans, Megan serait assez mûre pour voir Karen. Entretemps, nous lui dirions que sa mère était malade, et que nous devions attendre un moment avant de lui rendre visite. Bien sûr, la petite posait les inévitables questions : « Dis, papa, comment elle était maman ? Tu sais, ma *vraie* maman. » La distinction était tout à fait naturelle, mais je sentais les orteils de Lois se crispier chaque fois que Megan la soulignait. « Est-ce que maman est morte ? Est-ce que ma maman est belle ? « Est-ce que maman aime les chevaux ? Si maman vient nous voir, est-ce qu'elle pourra m'aider à ranger ma chambre ? »

En 1986, Megan commença l'école avec une allégresse sans bornes. Elle bondissait de son lit chaque matin et se précipitait par la porte de la cuisine avant que Lois ait eu le temps de lui infliger un sermon ou de la réprimander. Aucune activité extra-scolaire ne prenait trop de temps, aucun projet d'école ou cours de musique n'était trop long.

Elle avait commencé dans la vie comme un portrait craché de moi avec une perruque de Tête de cul – ses cheveux avaient poussé aussi raides et lisses que de la pluie, ce qui était plutôt une bonne nouvelle. Mais le destin la prit en pitié, et les traits infiniment plus gracieux de Karen avaient émergé de ses rondeurs de bébé, nous arrachant à tous un soupir de soulagement mental.

Il m'arrivait d'aller prendre Megan à l'école pour la ramener à la maison : *Ding dong, bonjour, Lois...* « Tu sais, Richard, je n'arrive tout

simplement pas à comprendre pourquoi elle aime autant l'école. Elle a une jolie maison, avec un tas de jouets, et j'ai planifié des activités passionnantes pour presque toutes ses heures de veille, alors elle n'a aucune raison d'aller se balader chez vous, par exemple. Ne le prends pas mal, mais il n'y a rien là-bas pour un enfant. Pas un seul objet. Je suis allée prendre une tasse de café avec ta mère l'autre jour, et c'était le bout du monde si j'ai pu repérer autre chose qu'une petite balle. Et encore, j'ai appris que c'était celle de Charlie (notre labrador doré). Je vais devoir me montrer beaucoup plus stricte à l'avenir. Ou trouver un meilleur moyen de la contenir. Allez, entre Megan. Nos cartes pédagogiques nous attendent. Au revoir, Richard, et je t'en prie, fais-toi couper les cheveux. Je sais que la mode revient aux cheveux plus courts, n'oublie pas que tu es un papa maintenant. » Porte refermée, jappements étouffés, protestations de Megan en voyant Loïs sortir les cartes pédagogiques de français. Pauvre bébé.

Peu après son entrée à l'école primaire, ses camarades de classe – ces petits abrutis vicieux qui l'avaient entendu de leurs parents, qui l'avaient entendu au Super-Value, qui l'avait entendu d'on ne sait où – avaient dit à Megan, qui n'avait que six ans, que sa mère était un « légume ». Comme les petites brutes qu'ils étaient, ils lui avaient hurlé des listes d'épicerie dans la cour de récréation : « *Laitue. Maïs. Haricots verts. Carottes. La-nière-de-Megan-est-une-carotte !* » Ainsi de suite. Le jour du krach boursier de 1987, peu de temps après la chute des cours qui avaient entraîné avec eux la majeure partie de mon capital, le directeur de l'école appela à mon bureau, car il n'avait pas pu joindre Loïs. À l'entendre, Megan était « dans tous ses états ».

J'avais quitté Downtown pour aller chercher ma fille, et nous avions roulé au hasard dans le quartier, parmi les ombres allongées de l'automne, sur un tapis de feuilles mortes fraîchement tombées qui dégageaient une odeur de vin. La radio n'était pas allumée. « Que se passe-t-il mon petit chou ?

— Papa, tout le monde dit que ma *vraie* maman est une carotte.

— Eh bien, elle n'est pas une carotte. C'est impossible.

— Une laitue ?

— Megan ! Bien sûr qu'elle n'est pas une laitue, ni aucun autre légume, d'ailleurs. Ta mère *n'est pas* un légume.

— Alors, pourquoi tout le monde la traite de carotte ?

— Parce que les enfants sont cruels, ma puce. Ils disent des choses fausses et stupides, et ils n'ont pas la moindre idée de ce dont ils parlent.

— Et *moi*, j'étais une carotte, avant ?

— Arrête, Megan... »

Nous étions arrêtés à un stop sur Hadden Drive. Megan ouvrit la porte et fila vers les arbres qui longeaient le golf. Merde. Je ne pris

même pas le temps de couper le contact, et partis à sa poursuite en laissant la portière grande ouverte. Heureusement, je me repérais parfaitement dans le petit bosquet où j'avais passé de longues heures comme tous les gamins qui avaient grandi dans le coin. « Megan ! Reviens, ma puce !

— *Kilik. Kilik. Kilik.* »

Quel était ce drôle de bruit qu'elle émettait ? Enjambant une série de souches et de troncs abattus, des parterres humides de psilocybes, je suivis le son jusqu'à une clairière qui avait abrité nombre de nos soirées du vendredi et du samedi. Megan était recroquevillée contre une vieille souche provenant d'un arbre qui avait dû tomber aux alentours des années vingt.

« *Kilik. Kilik. Kilik.*

— Ah, tu es là. » Je m'étais arrêté pour reprendre mon souffle et regarder la clairière sèche et froide qui s'ouvrait dans la forêt, où l'ombre trop dense de la canopée empêchait le développement du sous-bois. D'innombrables paquets de cigarettes, magazines pornos jaunis par les intempéries, emballages de bonbons, préservatifs, piles de torches électriques, et tas de figurines volés sur les capots de Mercedes se mêlaient à la couche annuelle des débris de pin, de sapin et de cèdres.

« *Kilik.*

— Megan, qu'est-ce que tu dis, ma chérie ?

— *Kilik.* »

On pouvait être deux à jouer. « *Kilig. Kilig.* »

Megan leva les yeux au ciel. « Non, papa. Tu ne le fais pas bien.

— *Kilig. Kilig.*

— Mais papa, ce n'est pas ça le cri des carottes. Écoute, *Kilik. Kilik. Kilik.*

— Je suis bête, j'avais oublié. »

Un moment de calme avait suivi et j'avais repensé à l'été où Jared et moi avions emprunté une voiture de golf à un couple âgé. Nous avions sillonné les bois, et sauté juste avant qu'elle ne bascule par-dessus une petite falaise. Nous n'avions jamais été pris.

« Pour l'amour de Dieu, Megan ! Arrête avec ton histoire de carottes. Tu sais que c'est faux.

— Où est ma vraie maman ? demanda-t-elle, les yeux pleins de larmes.

— C'est bon. Je vais te le dire, d'accord ?

— D'accord. » Elle se détendit d'un seul coup, tout son corps exprimait le soulagement.

Je pris mon souffle. « Ta mère avait dix-huit ans quand elle est tombée malade. Toutes les deux, vous avez la même date anniversaire.

— C'est vrai ?

— C'est vrai. »

Puis j'avais tout dit à Megan sur sa mère, et ensuite nous étions sortis de la forêt et retournés à la voiture, dont le moteur tournait toujours, prête à nous emmener.

Bien sûr, Megan voulait voir Karen. Il n'y avait pas de raison de perdre de temps et nous y étions allés le soir même. Ma mère et les gens d'Inglewood avaient fait de leur mieux pour la présenter à son avantage. Une fois là-bas, j'avais salué le personnel comme des centaines de fois auparavant, et pendant tout ce temps, j'avais l'estomac noué et des remontées bilieuses. Nous avions lentement descendu le couloir plein d'échos jusqu'à la chambre de Karen, où une petite radio jouait la fin de *Heart of Glass* de Blondie, avant d'enchaîner sur une chanson des Smiths K[13] Un couvre-pieds en chenille bleue était étendu sur le lit. « Tout va bien, Megan. Tu n'as pas à avoir peur. Nous t'aimons tous très fort. »

Malgré tous les efforts de maman pour l'embellir, l'apparence de Karen brisait le cœur. Avec du fond de teint et un soupçon de blush, des cheveux fraîchement taillés remontés sous un bandeau, ils avaient tenté de la rendre aussi naturelle que possible. Elle portait un cardigan couleur lavande. Je ne l'avais pas vue un peu apprêtée depuis 1979, et j'avais été envahi par un brutal sentiment de solitude. Quant à Megan, le choc initial de la découverte s'était rapidement dissipé. D'abord, elle n'avait rien manifesté. J'étais resté immobile pendant qu'elle s'approchait du lit. Puis elle avait placé une main sur le front de sa mère, et avec l'autre main lui avait caressé les cheveux, puis dessiné le contour des joues creuses. Ensuite, elle lui toucha les paupières. « Elle est maquillée, fit-elle remarquer. Les gens qui dorment ne sont pas maquillés, d'habitude. » Elle humecta ses doigts et essaya de lui nettoyer les joues et le front, réduisant à néant les efforts cosmétiques de maman. Sa tâche achevée, elle sauta sur le lit et s'allongea. Elle étudia longuement le visage de Karen, en plein milieu d'un cycle de sommeil et dont les dents grinçaient. « Depuis combien de temps elle est comme ça ?

— Depuis le 15 décembre 1979.

— Et qui vient la voir ?

— George vient tous les jours. Et je passe une fois par semaine, le dimanche.

— Mmmm. »

Megan regarda de nouveau sa mère. « Elle ne me fait pas peur, tu sais.

— Très bien, mais tu n'as rien à craindre. »

Du bout des doigts, elle caressa de nouveau le visage de Karen. « À partir de maintenant, je pourrai t'accompagner le dimanche, papa ?

— Tope-là !

— Je ressemble plus à toi ou plus à ma maman ?

— À ta mère », répondis-je avec soulagement.

Megan examina de près le visage endormi, comme si elle essayait de discerner le filigrane d'un faux billet. Puis elle laissa échapper un soupir indiquant la satisfaction, et se recoucha tranquillement. J'étais sorti en quête d'air frais, sidéré par la manière décontractée dont elle avait accepté la situation. La vie aurait dû être le contraire de ce qu'elle était devenue. De ce jour, Megan m'avait accompagné à Inglewood chaque dimanche.

Dans les années quatre-vingts, Hamilton et moi faisions souvent la fête. Je me souviens d'un matin où il m'avait réveillé en récupérant des parcelles de coke non métabolisée au bord de mes narines.

J'avais vaguement récupéré du krach boursier de 1987 et je continuais mon petit train-train dans le quartier des affaires en vendant des valeurs dont le cours flirtait avec la marée basse. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai commencé à boire. Mes collègues étaient des cinquantenaires permabronzés, ornés de bagues serties de pépites d'or et de coupes frisées, qui mentaient dans leur micro-casque à partir de cinq heures du matin. *Seigneur* – de l'intérieur des sinistres box couleur mastic qui nous servaient de bureaux, nous jouions à « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette » comme de vulgaires petits escrocs.

Un petit scandale lié à un faux rapport de carottage me fit virer de la Bourse. Avec mes économies, j'avais acheté une petite baraque dans North Van où je vivais seul – je ne voyais plus Megan que rarement : *trèèèès mauvais père*. J'avais acheté cette maison, puis je l'avais passée à l'enduit, poncée, repeinte, et revendue avec vingt-cinq mille dollars de bénéfice. Et cela devint un système : j'achetais la pire des maisons dans un bon pâté de maisons, je travaillais et je buvais comme un démon le week-end pour la remettre en état, puis je la revendais avec une plus-value raisonnable. Ce n'était pas l'avidité qui me motivait, c'était... une manière d'éviter d'avoir à me parler avec honnêteté – combien d'instant de silence angoissé avais-je hâtivement recouverts d'un glaci de vodka et de plans de rénovation ? J'allais voir Karen deux ou trois fois par semaine.

À Inglewood, je buvais ma vodka orange dans une brique de jus de fruits.

Un jour tu parleras avec toi

Au bout de quelques années, je m'étais rendu compte que je traînais un sérieux problème de boisson – moyen commode de faire face à cette succession de longues journées qui s'étirait à l'infini. Je finissais par me demander si je n'étais pas moi-même dans une sorte de coma, à me traîner péniblement le long de mon existence avec une intraveineuse chargée de whisky plantée dans le bras. La trentaine approchait à grands pas, et la seule bonne chose de ma vie était ma fille que je voyais rarement. C'est pour elle que je m'étais un peu secoué au début des années quatre-vingt-dix, et que j'avais commencé à vendre des propriétés résidentielles avec un minimum de succès. Toutes ces années passées à rénover des cages à lapins m'avaient au moins doté de la capacité d'évaluer correctement une maison.

À la même époque, j'avais commencé à faire des choses difficilement imaginables du temps où j'étais sobre. Il m'arrivait souvent de perdre ma voiture quand je sortais le soir – d'oublier où je l'avais laissée. Le lendemain, j'appelais les services de fourrière pour vérifier s'ils ne l'avaient pas enlevée. En me réveillant un matin, je m'étais rendu compte que j'avais pissé contre le mur. Mais la plupart du temps, je parvenais à faire bonne figure, même si l'intérieur se détériorait. Mon haleine avait l'odeur du vin oublié toute la nuit dans un verre à pied.

Et le temps passait.

Pam m'envoya une carte postale d'Athènes :

DÎNER AVEC DAVID BOWIE. GLAMORAMA. J'AI BU DE L'ABSINTHE POUR LA PREMIÈRE FOIS. P.

Un beau jour de 1990, sans en parler à qui que ce soit, Linus avait quitté la ville. Il était allé en voiture jusqu'à Lethbridge en Alberta, avait garé sa Coccinelle au bord d'une falaise qui marquait la ligne de

partage des eaux, fait son sac à dos, puis était parti à travers les prairies et les champs, les chaumes et les balles de foin, débusquant perdrix et faisans sur son passage. Il avait avancé à petites étapes vers l'est, puis obliqué vers le sud à l'approche de l'hiver, et n'avait jamais récupéré sa voiture. Il avait passé quelques années à vadrouiller dans le sud des États-Unis, s'était laissé pousser la barbe, faisait de petits boulots en échange de nourriture, et envoyait une carte postale de temps à autre de son écriture microscopique :

CHER RICHARD, JE SUIS À LAS VEGAS. VIVA. C'EST L'HIVER EN CE MOMENT. JE TRAVAILLE COMME SERVEUR DANS UN RESTAURANT ITALIEN. ÇA VA. IL N'Y A PAS GRAND-CHOSE À FAIRE ICI. PAS LOIN, IL Y A UN STAND DE TIR, ALORS J'APPRENDS À TIRER. ÇA A L'AIR IDIOT, MAIS AU MOINS J'APPRENDS QUELQUE CHOSE. MERCI POUR TA LETTRE ET LES PHOTOS DE CHEZ NOUS. SYMPA. J'APPRÉCIE LE FAIT QUE TU T'INQUIÈTES POUR MOI, MAIS JE T'ASSURE QUE TOUT VA BIEN. TU AIMERAIS CONNAÎTRE LES RAISONS DE MON CHOIX ET C'EST UNE QUESTION RAISONNABLE. JE CROIS QUE JE N'ARRIVAIS PLUS À M'INSÉRER DANS LE MONDE NORMAL. JOUR APRÈS JOUR J'ALLAIS TRAVAILLER DANS CETTE ENTREPRISE, ET TOUT À COUP J'AI COMPRIS QUE J'ALLAIS FAIRE ÇA TOUTE MA VIE ET ÇA M'A FLANQUÉ LA TROUILLE. JE NE SAIS PAS SI JE TROUVERAI AUTRE CHOSE AILLEURS, MAIS JE PASSE LA MAJEURE PARTIE DE MON TEMPS À ME DEMANDER CE QUE ÇA POURRAIT BIEN ÊTRE. BIEN SÛR, ON PEUT TOUJOURS SE LANCER DANS LA DÉLINQUANCE, MAIS CE N'EST PAS GÉNIAL QUAND TU COMMENCES À VIEILLIR. IL Y A LES DROGUES, MAIS JE N'AI JAMAIS CONNU QUELQU'UN QUE LA DROGUE AVAIT AMÉLIORÉ. CELA DIT, MA JOURNÉE A ÉTÉ BONNE. LES NUAGES ÉTAIENT MAGNIFIQUES ET J'AI ACHETÉ UN SAC DE VÊTEMENTS AU MAGASIN DE L'ARMÉE DU SALUT POUR CINQ DOLLARS. PAMMIE A FAIT LA COUVERTURE DE ELLE. ÉCRIS-MOI SI TU PEUX. LAS VEGAS, POSTE RESTANTE. TON AMI ALBERT LINUS.

En 1989, Hamilton épousa Cleo, une autostoppeuse qu'il avait rencontrée en triangulant des terrains dans le nord, près de Cassiar. Ils avaient emménagé dans une petite maison de ville près de Lonsdale Quay, et étaient devenus un couple d'intérieur, ils organisaient des dîners à thèmes (« *Provence !* »), et se laissaient aller à prendre quelques kilos (« *Encore un petit carré de chocolat ?* » « *Tu crois ?* »). Ils passaient leurs week-ends à poser du papier peint (« *J'adorerais jouer au base-ball, mais les moulures du bureau sont arrivées juste aujourd'hui* »). Hamilton semblait s'être calmé et avait perdu beaucoup de son côté sarcastique. Même s'il ne vivait pas loin, il disparut pendant un moment de mon univers.

En 1991, l'année où un cancer du foie avait tué sa mère, Wendy était devenue une spécialiste de la médecine d'urgence. Elle avait fait sa réapparition dans notre vieux quartier pour vivre avec son père et prendre soin de lui. Ivor était un troll ronchon qui n'avait jamais un

mot gentil pour sa fille, ni pour qui que ce soit d'autre d'ailleurs. Wendy était occupée, mais sa vie méritait à peine ce nom. Je savais qu'elle aurait aimé tomber amoureuse pendant ses études, mais ce n'était jamais arrivé et elle en était désolée.

Cette même année, Pam avait commencé à disparaître de la couverture des magazines, et à la fin de l'année, nous étions tous sans nouvelles, même pas une petite carte marquée de rouge à lèvres. Si son silence nous peinait, nous savions qu'il y avait sans doute une bonne raison. Hamilton était d'humeur moins généreuse. « Elle est en désintoxication, déclara-t-il un jour. Ça n'a rien de romantique. De toute façon, cette chienne l'a bien mérité.

— Et pourquoi l'aurait-elle bien mérité ? » demandai-je. Nous étions dans le nid d'amour de Cleo et Hamilton en bas de Lonsdale : mobilier en pin assorti, magnets en forme d'animaux farfelus sur le frigo, et vin blanc. Cleo rayonnait chaque fois qu'elle entendait Hamilton dénigrer Pammie.

« Pourquoi, Ham ? » insistai-je. Il était incapable de répondre. Il toussota et déclara qu'il devait passer un coup de téléphone. « On dirait que je suis plutôt de mauvaise humeur, ce soir. » Cleo eut l'air vexée.

Au milieu de 1992, Pam rentra chez ses parents, toute menue, fébrile, effrayée, ce qui ne l'empêchait pas de dégager un charme singulier. La vie de mannequin l'avait anéantie.

Nous étions assis dans le patio de ses parents. « Je me suis bien amusée, Richard, je te l'accorde. Mais c'est terminé, maintenant. Il ne reste plus qu'une toute petite fraction de « moi ». Je croyais que les réserves de « moi » étaient inépuisables. Mauvaaaaaise réponse. Maintenant, il faut que je me calme. Mes petites graines ont besoin de temps pour repousser et me permettre de redevenir une personne entière. J'ai tout fichu en l'air... Dix ans à gagner plein de fric et pas un sou vaillant.

— Dans quoi est-il passé ?

— Fringues. Dîners. Drogue. Encore plus de drogue. De mauvais investissements. Un centre commercial en Oklahoma qui ne s'est jamais construit, une maison de retraite dans l'Oregon qui a fait faillite. » Elle crachait les mots. « Merde. Au moins, j'ai encore le droit de fumer. » Au-dessus de nous, les arbres murmuraient dans la brise. Un corbeau croassa. « Et tu sais, Richard, ce n'est même pas la drogue qui me manque. C'est *l'action*. Me sentir la reine à la table de roulette. Rouler dans ces longues voitures noires. Je sais bien que c'est du toc, mais ça me manque. J'aimais me sentir fabuleuse. » Un grand silence, puis : « Loïs me laisse garder Megan de temps en temps. Elle est super. Et vraiment mignonne, elle me rappelle Karen.

— Merci.

— Quand elle n'était qu'un bébé, j'ai bien cru qu'elle allait devenir quelque chose comme ton jumeau en fille. Pendant qu'on en parle, tu as une mine de déterré.

— Merci, une fois encore, Pam. » Quelques gestes d'impatience m'avaient échappé, je devais passer prendre Megan à la patinoire.

— Oh, Richard ! Tu pars déjà ? Tout de suite ? C'est parce que je t'ai fait remarquer que tu as un teint d'alcoolique ?

— Non, il faut que j'y aille, Pam. Je... » Elle se décomposa, au bord des larmes. Alors, je m'étais assis près d'elle et lui avais demandé ce qui n'allait pas. Elle contemplait ses mains croisées en reniflant.

« C'est juste que... Je suis... Je suis...

— Quoi, Pam ? Je t'écoute.

— Seule, souffla-t-elle dans un murmure.

— Je sais. Moi aussi. »

Elle continuait à renifler, je l'avais serrée dans mes bras. « Comment va Hamilton ? Tu le vois beaucoup ? Il est heureux ? me demanda-t-elle.

— Oui, je crois.

— Oh... » Elle portait toujours le médaillon aux poils pubiens. Je lui avais proposé de venir chercher Megan avec moi, et elle avait accepté.

Comme si le destin avait arrangé l'affaire, il n'avait fallu que quelques jours pour que Pam tombe sur Hamilton et Cleo dans une boutique de disques à Park Royal ; ils avaient immédiatement accroché, oubliant complètement Cleo. Dès l'instant où la pauvre fille les avait vus ensemble, elle avait su qu'elle venait de sortir du tableau. Jamais elle n'avait eu l'occasion de voir une telle expression sur le visage de son mari : incrédulité, révérence, intelligence, concupiscence et adoration – tout cet *amour* rayon-lasérisé droit sur Pam.

Le mariage d'Hamilton ne se contenta pas de vaciller, il s'écroula comme un casino dynamité. Six mois avaient suffi pour y mettre légalement fin. Cleo avait gardé la maison, Hamilton avait atterri comme un boomerang à l'ancienne adresse de ses parents où personne n'habitait à ce moment, à peine à trois minutes à pied de chez Pam. Un soir que je dînais chez mes parents, je les avais vus se balader dans Rabbit Lane. Tous les trois pas, un baiser. Tous les cinq pas, une caresse. Hamilton amoureux.

C'était très sympa d'avoir de nouveau Pam auprès de nous avec ses potins où le sexe, la drogue et le cannibalisme tenaient la première place. Sa réputation dans l'industrie de la mode était ruinée, mais elle s'en fichait. « J'aime cent fois mieux être à Mort-ville avec mes potes, mes vrais copains. » Je l'avais interrogée sur ses projets. Elle avait

l'intention de devenir maquilleuse sur les films de cinéma ou de télévision produits par les studios américains dans leurs succursales de Vancouver. Cela se révéla être la meilleure idée que n'importe lequel d'entre nous ait jamais eue.

Karen ? Après toutes ces années, toujours dans le même état. Ni vivante ni morte – son souvenir s'estompait dans la conscience du monde. Aveugle, grinçant des dents, recroquevillée dans une chaise roulante, une demi-chemise en chenille masque la partie exposée de son corps. Elle bouge la tête, ses yeux cillent, et pendant trois secondes, elle voit le ciel et les nuages, mais personne n'est là pour assister à son bref retour dans le monde des vivants. Elle repart de l'autre côté de la Lune. Nous ne savons toujours pas ce qu'elle a vu cette nuit de décembre, et peut-être ne le saurons-nous jamais.

Au début des années quatre-vingt-dix, les chances de réveil de Karen étaient de une sur un milliard, mais il en restait une. Non, elle ne « contribuait » pas à la société, mais combien de personnes le faisaient vraiment ? D'ailleurs, elle participait peut-être à sa manière : elle fournissait une plate-forme à partir de laquelle des gens pouvaient espérer. Elle permettait de croire que l'essence évanescence d'une ère depuis longtemps révolue continuait à exister, que la brutalité et les excès du monde moderne ne représentaient pas l'unique possibilité, mais qu'il y avait aussi les douces pluies du Pacifique, les doudounes, le vin amer dans les outres, et le doux charme de la naïveté.

Le Destin n'assure pas

Après deux ans de vagabondage, Linus était rentré fin 1992. À cette époque, il était plus lointain que jamais. « Arriver à déchiffrer ses expressions relève de la haute Kremlinologie, avait dit un jour Hamilton. Et ce n'est pas très commode d'aborder directement le sujet. *Eh, Linus, tu as l'air un peu lointain, ces jours-ci. Alors qu'est-ce qui se passe ?* » Les conversations avec lui étaient toujours remplies d'embarras, et nous avions fini par les éviter. Nous considérions ses années d'absence comme un événement aussi anodin que s'il était sorti s'acheter un paquet de cigarettes et revenu quelques minutes plus tard.

Wendy avait dîné avec Linus une semaine après son discret retour. Elle m'avait ensuite raconté qu'il « s'était replié sur lui-même », et n'avait pas encore émergé. Il parlait de dunes de sable, de crème glacée, de barres chocolatées et d'auto-stop. « Enfin, tu vois... des choses qui comptent beaucoup pour les routards. Les marques à la craie, tout ce genre de trucs. »

J'étais jaloux du voyage de Linus au royaume de nulle part, mais aussi ennuyé qu'il n'ait reçu aucune révélation au cours de ses vagabondages. Hamilton et moi partagions la conviction que le sens pouvait surgir dans notre existence à n'importe quel moment. Je – nous – ne rajeunissions pas, mais pour une obscure raison, nous n'en étions pas devenus plus sages pour autant.

Deux ans plus tôt, les parents de Linus avaient déménagé à Bellevue sur le front de mer – pas de chambre d'amis. Souffrant du mal du pays, il avait loué un bungalow sur Moyne Drive, quatre maisons après celle où il avait passé son enfance, le loyer était payé grâce à ses revenus d'entrepreneur en électricité indépendant. Il s'était spécialisé dans les générateurs. Cela semblait être une conclusion bien décevante de sa romantique errance en solo.

Ravie d'avoir une excuse pour ne pas passer trop de temps avec son revêche sers-moi-mon-gruau de père, Wendy rendait visite à Linus chaque soir en quittant son service aux urgences du Lions Gate. Et

pendant une fête d'Halloween à North Van, elle s'était lovée amoureusement dans ses bras. « Génial ! », avions-nous tous dit. Wendy s'était mise à passer moins de temps à l'hôpital et se mêlait de nouveau à la vieille bande.

Un après-midi, j'étais tombé sur elle dans Moyne Drive. Un sac en papier dans les bras, elle semblait danser plutôt que marcher. Je lui avais demandé ce qu'elle portait et elle avait ouvert le sac pour me laisser regarder. « C'est une pile au soufre que m'a donnée Albert.

— Albert ? Ah, oui, le vrai prénom de Linus.

— Il est adorable, non ? »

Wendy emménagea avec Linus, et dès l'été, tous deux étaient mariés, ainsi que Pam et Hamilton. Une semaine après la cérémonie, Wendy et moi étions assis sur des caisses en carton dans leur salon, la pluie tambourinait sur le toit. Je lui avais demandé pourquoi Linus et elle avaient attendu si longtemps avant d'être ensemble. « Chaque jour de ma vie, j'ai eu ce problème avec la solitude, m'expliqua-t-elle. Puis, une nuit, la solitude a envahi mes rêves. Je croyais que j'étais maudite, hantée, ou vaudouée, condamnée à être seule toute ma vie. Puis Linus m'a dit qu'il avait le même problème. Tu n'imagines pas le soulagement ! Ensuite, je me suis dit que nous avons peut-être d'autres points communs. »

« Ils ont tous les deux des natures solitaires, avait commenté Pam à une autre occasion. Aucun des deux n'a besoin de s'expliquer auprès de l'autre. Bonus ? Ils sont détendus l'un avec l'autre. Que demander de plus ? »

À l'automne, j'avais aussi emménagé chez Linus. On m'avait retiré mon permis de conduire, ce qui m'amenait à prendre des taxis aux intérieurs confortables dans lesquels je pouvais boire encore plus. La boisson n'avait pas amélioré mes capacités de vendeur.

Complètement fauché, j'avais eu besoin d'un endroit pas cher où atterrir. Linus m'avait loué une partie de son sous-sol, une pièce munie d'une seule lampe et d'une fenêtre qui donnait sur la cabane à outils.

« Je crois que tu bois pour tuer le temps en attendant que Karen se réveille, m'avait-il dit le jour du déménagement. C'est ça ? »

Bien qu'il eût probablement raison, je lui avais d'abord rétorqué de s'occuper de ses affaires, puis j'avais ajouté : « Mais il y a sans doute autre chose... » Nous discussions de mon alcoolisme comme d'un simple rhume.

J'étais le dernier de l'équipe à réintégrer le quartier. Hamilton commençait à vivre chez Pam. Notre situation prenait des allures sauvagement régressives. Le Cercle des Ratés. Au cours d'une promenade en forêt, Pam m'avait demandé si nous étions des gagnants ou des perdants. « Où est notre place, Richard ? Nous travaillons tous. Nous avons tous des boulots, mais... il manque quelque chose.

— Peut-être est-ce parce que nous sommes vides ? » Quelques oiseaux pépiaient.

« Je n'en suis pas sûre. Mais nous n'avons pas d'enfants... ça doit vouloir dire quelque chose. Oh, je suis idiote. Il y a Megan, bien sûr. Et avec un peu de chance, j'aurai une petite brute un de ces jours. Ça me rappelle ce que tu me disais l'autre fois. Tu sais, cette phrase que Linus t'avait écrite. *Pourquoi la vie semble à la fois si longue et si courte ? Pourquoi est-ce ainsi ?* » Il commençait à bruiner.

« Nous vivons dans le monde, mais nous ne le changeons pas. Non, c'est pas exactement ça. Nous sommes nés. Il doit y avoir une logique quelque part... une sorte de plan qui nous dépasse. »

Nous avons continué à marcher. Nous nous étions tous réveillés X années après la fin de notre jeunesse, avec l'impression d'être devenus cruels et scabreux. Il nous restait des choix, mais ils n'étaient plus infinis. Le plaisir était devenu une mêlée derrière laquelle l'hystérie guettait. Nous nous étions docilement installés dans un précoce automne de la vie – pas une douce maturation, ni la somptueuse beauté d'un été indien, non, juste une gelée soudaine, un rude hiver avec des congères qui s'accumulaient sans jamais fondre.

Dans mon esprit, je souhaitais amorcer le *dégel*. Je voulais passer une *commande* pour un monde nouveau. Je ne voulais pas être vieux avant mon heure.

Nous étions arrivés à une portion droite et dégagée du sentier. « Regarde ça. » Elle commença à se déhancher sur un invisible podium. « Calvin Klein. Milan. Collection d'automne, 1990. À quoi je pensais à ce moment-là ? J'avais peur que mes jambes aient l'air trop maigres. Je me demandais s'il y aurait de la coke gratuite après. Mannequin plus vraie que nature, non ? »

Après avoir franchi un cours d'eau, nous avons abordé un petit coin moussu éclairé par un trait de soleil qui traversait la pluie.

Cette nuit-là, j'avais pris une cuite sans la moindre raison, excepté qu'il n'y avait personne à la maison, et que je n'étais pas parvenu à joindre qui que ce soit au téléphone. Je remâchais ma conversation avec Pam et je me sentais plus solitaire que jamais, car je devenais vieux, j'étais seul, et je ne voyais aucune chance que ça change un jour.

Après avoir ouvert la deuxième bouteille de vodka (il ne s'agissait pas de goûter sa saveur ou sa finesse, mais juste de l'ingurgiter), je n'avais gardé aucun souvenir de ce qui s'était passé. Le lendemain matin, je m'étais réveillé avec la tête qui reposait mollement dans la cuvette des toilettes, comme un morceau de viande sur l'étal d'un boucher. J'avais vomi sur et *dans* ma stéréo, j'avais coupé la chaîne de mon vélo d'appartement, chié sur mes draps, dont j'avais frotté le mur par endroits. Aucun souvenir de tout ça.

J'étais encore étendu sur le sol quand Wendy m'avait trouvé. Linus était arrivé en renfort. « Tu ne peux pas continuer comme ça, Richard », avait dit Wendy, Linus avait fait couler un bain et m'avait hissé dedans avec l'aide de Wendy. Ensuite, tous les deux avaient nettoyé ma chambre, pendant que je marinais dans l'eau, encore ivre, mais avec un début de gueule de bois enragé et tétanisant qui commençait à battre le rappel dans mon crâne. Ils m'avaient fourré dans le 4x4 de Wendy et emmené à l'hôpital. C'était la fin. « Mais je voulais tomber dans les vapes !

— Non, tu ne veux pas, répliqua Wendy avec calme.

— Je veux rejoindre Karen, là où elle est.

— Non, tu ne veux pas.

— Si.

— Ça ne t'est pas permis.

— Si.

— Grandis un peu, dit Linus. Sois un homme. »

Le 31 décembre 1992, nous étions réunis tous les cinq dans l'igloo à peine chauffé qui tenait lieu de cuisine à Linus. Autour de la table en Formica et d'une partie de poker languissante, nous tentions de nous convaincre mutuellement de la noblesse de nos existences, malgré leur indiscutable ressemblance avec une passe latérale loupée.

La pluie battait les carreaux, des chandelles remplaçaient la lumière électrique. Un mois plus tôt, Sa Morosité Hamilton était tombée d'une falaise de Howe Sound. Cette chute d'une dizaine de mètres avait valu à Ham d'être affligé d'une jambe dans le plâtre. Par ailleurs, il avait été surpris au milieu d'un « emprunt » de matériel explosif dans un des entrepôts de la société. Pour éviter d'avoir à le licencier, ils lui avaient demandé de partir. Son existence n'était pas complètement en ruines, mais tout de même bien attaquée.

« Que diable voulais-tu faire avec du plastic et des détonateurs, Hamilton ? Faire sauter le centre commercial ?

— Non, Richard, je voulais aller dans l'arrière-pays faire exploser des formations rocheuses. C'est ma forme d'art. Comment développer mon talent si je ne prends pas de risques artistiques ? Ma palette, c'est la dynamite, et les rochers, ma toile. Merde. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? »

Linus aussi était de mauvaise humeur, ce qui était déjà un événement en soi, car il semblait ne jamais avoir d'humeurs. Pam avait embarqué dans son « train mensuel pour l'enfer » et Wendy manquait de sommeil pour avoir été de garde toute la semaine de Noël. J'avais un mal de tête bizarre après avoir inhalé l'hélium d'un petit clown que m'avait offert Hamilton comme cadeau gag. Même si je n'avais absorbé que du lait de poule sans alcool, j'avais l'impression

que l'intérieur de mon estomac était tapissé de fourrure. Ma sobriété était un défi fort fastidieux.

Hamilton nous faisait part de ses théories sur le travail. « Vous savez les gars, pour que le système fonctionne, il faut des récompenses qui brillent. *Une autre carte, Richard. Et tu ne la prends pas en bas du paquet, je te surveille.* Une société compétitive doit avoir des règles simples et prévoir de terribles conséquences pour ceux qui les enfreignent. *Je passe.* Il faut des perdants aux marges pour servir d'avertissement à ceux du centre. Personne n'aime fréquenter les perdants. *C'est à Wendy de donner...* Les ratés représentent le côté obscur de la société, et c'est la peur de devenir comme eux qui maintient les gens dans leur soumission. *Il me faut du pinard. Linus ? Il me faut absolument un peu de ta bibine jaune ! Tout de suite ! Mush[14] ! »*

Linus se contenta de lui adresser un sourire ironique. « Hamilton, espèce de porc unijambiste, va le chercher toi-même, ton verre, dit Pam. Et pendant que tu y es, tu peux aussi m'en verser un. » Les cartes étaient restées sur la table. Wendy construisait de petites tours d'Angkor Vat avec ses jetons. Son geste m'avait ramené des années auparavant, au jour de notre diplôme et aux cailloux qu'elle avait empilés de la même façon. La soirée avait continué sur le même thème, un examen approfondi de ce que nous étions devenus jusqu'à présent – féroce auto-critique, additions, soustractions, comptes et décomptes de la vie de chacun. Nous étions individuellement rassurés d'entendre que les existences d'autres personnes pouvaient être aussi instables que les nôtres. J'avais lancé une question : « Vous pensez que les animaux ont des loisirs ? Est-ce que ça leur arrive de flâner ? Ou est-ce que leur vie tourne toujours autour de l'abri ou de la nourriture ?

— Les faucons, peut-être, suggéra Linus. Ils se laissent porter par les courants ascendants pendant des heures, sans bouger une aile, sans même piquer sur un rongeur. Ils se contentent de chevaucher le vent.

— Les chiens aussi ont des loisirs, ajouta Pam. Ils rapportent des bâtons, ils se bagarrent sur le tapis. Ils s'amusent bien.

— Je n'en suis pas si sûre, intervint Wendy. Les faucons sont toujours à l'affût d'une proie. Quant aux chiens qui rapportent des bâtons, il s'agit surtout pour eux d'actes destinés à renforcer l'esprit de meute. De plus, les animaux n'ont pas de *temps*. Seuls les humains ont la notion du temps, c'est justement ce qui nous différencie des autres espèces. » Wendy distribuait les cartes comme la déesse des croupiers, elle massait le jeu plus qu'elle ne le battait. Un vrai régal.

Linus avait pris une gorgée de son verre. « Vous savez, pour ce que j'en ai vu, à vingt ans, on comprend qu'on ne va pas devenir une rock star. *Oh là, c'est le tour des trois, ils sont déchaînés, cette fois-ci. À*

vingt-cinq ans, on comprend qu'on ne va pas devenir dentiste ni un quelconque spécialiste. » Wendy posa un petit baiser sur la joue de Linus. « Et à trente ans, une ombre fait son apparition, continua-t-il. On se demande de plus en plus souvent si on parviendra à s'épanouir, voire à devenir riche ou à avoir du succès. *Alors, Pam, tu passes ? Réveille-toi, ma vieille !* À trente-cinq, on sait plus ou moins ce qu'on va faire le restant de sa vie ; on se résigne à son sort. *Bon Dieu, j'ai une main de merde. Je parle de mes cartes, bien sûr.*

— Hamilton, et mon pinard ? réclama Pam. Onk ! »

Elle, au moins, avait réalisé son rêve d'être mannequin. Et Hamilton, quel rêve avait-il réalisé ? Il clopina jusqu'à la table avec la bouteille. « Onk, toi-même, Pamela. »

La partie virait à la farce, ce que nous attendions tous en réalité. Si nous avions joué sérieusement, il y a longtemps que nous aurions dû chacun dix millions de dollars à Linus. Il gagnait toujours. Je le soupçonnais d'avoir appris à compter les cartes pendant son séjour à Vegas.

« J'ai lu une étude dernièrement, avait commencé Wendy. D'après les auteurs, peu importe à quel point on s'applique, on ne peut pas changer sa personnalité, son *moi*, à plus de cinq pour cent.

— C'est déprimant, commenta Pam.

— C'est des conneries, contra Hamilton. J'y crois pas. »

Les explications de Wendy m'avaient donné la nausée. L'information avait réveillé une souffrance coutumière, celle d'être la personne que j'étais. Mon rêve le plus cher était de réussir une transformation à cent pour cent.

Quelques minutes plus tard, Linus interrompit son silence de joueur de poker impénétrable : « J'ai remarqué qu'en ce moment, tout le monde accuse tout le monde de *jouer la comédie*. Vous voyez ce que je veux dire ? Disons plutôt de ne pas être sincère. » Il baissa les yeux sur son café Kalhua[15]. (« Boisson de gamin », s'était moqué Hamilton.) « Personne ne croit aux identités que nous nous sommes forgées. J'ai l'impression que tout le monde est faux maintenant. Comme si les gens avaient eu une vraie âme et qu'ils l'avaient mise au clou pour la remplacer par quelque chose de plus séduisant, mais aussi parfaitement vide. *À toi de jouer, Wendy...* »

Nous avons continué le poker pendant quelques minutes, encore troublés par le long exposé du fruit des réflexions de Linus.

« Amen, Révérend, dit enfin Hamilton. Trois valets et le pot est à moi. Richikins, à toi de parler. Mais es-tu vraiment Richikins ? Prouve-moi que tu es toi, imposteur !

— Ta façon de parler est vraiment bizarre, Hamilton, aboya Linus, d'une voix inconnue qui nous saisit tous. Tu parles avec des petits bouts de télé. Tu n'es jamais sincère. Tu n'es jamais gentil. Au moins

avant, tu étais un peu sympa. Je crois que tu n'as jamais eu une vraie conversation de toute ta vie. » Personne n'avait bougé. « Quand tu étais jeune, tu étais drôle, mais maintenant que ta jeunesse est passée, tu n'es même pas ennuyeux. En fait, tu es plus ou moins effrayant. À quand remonte la dernière fois où tu as eu une vraie conversation avec quelqu'un ? »

Hamilton gratta une démangeaison sous son plâtre. « J'en ai rien à foutre de toute cette merde.

— Réponds. C'était quand, la dernière fois ? »

En quête de soutien, Hamilton chercha le regard de Pam, mais elle avait posé ses cartes sur la table et s'absorbait dans la contemplation de l'éclat élégant, style parquet ciré, de la dame de carreau. « Je... Euh, bredouilla-t-il, pris au dépourvu. Pam et moi avons tout le temps des conversations. N'est-ce pas, Pam ? »

Elle ne leva pas le nez de ses cartes. « Gardez-moi hors de votre conversation de merde, les mecs.

— Merci *beaucoup*, chérie. Alors qu'est-ce que tu cherches à dire, Linus, que je suis un fraudeur parce que j'aime les « conversations légères » ? Tu devrais te regarder dans le miroir de temps en temps. Toi, t'es un vrai mec !

— Je m'y regarde tous les jours, Hamilton. Je répète qu'en oubliant la gentillesse et l'honnêteté, tu t'apprêtes à refermer la seule porte qui puisse encore te sauver. Il te reste au mieux trente-cinq ans devant toi. La vie commence à dévaler la pente, maintenant.

— Qu'est-ce que... » Hamilton se souleva et tendit la main vers ses béquilles posées dans un coin, sur une pile de bottes et un bac à litière.

« By Jove ! Je ne vais pas supporter ça plus longtemps. (Hamilton était au milieu d'une phase où il ne louait que des cassettes vidéo britanniques, ce qui anglicisait sa diction.) « Je me tire de chez Monsieur le Prêcheur et je vais clopiner jusqu'à chez moi. Pam ? Tu m'accompagnes ou tu préfères rester ici à être *réelle* avec Jésus et ses potes ? »

Pam le regarda droit dans les yeux. « Oui, je vais rester un peu.

— Très bien, *mon amuuuur*. Faut que j'y aille, maintenant. » Wendy aida Hamilton à prendre ses béquilles. Il passa la porte, sortit sous la pluie, nous balança un « Allez vous faire foutre ! » collectif, et s'éloigna en grommelant vers la maison de Pam, où il allait sans doute s'enfoncer dans un brouillard de Démérol. Assis autour de la table, nous avions tranquillement rangé les cartes et les jetons.

« Il oubliera que c'est arrivé, avait dit Pam. Il n'est pas du genre à changer. » Du bout des doigts, elle ramassa trois verres à la fois. « Quelqu'un voudrait bien m'expliquer pourquoi les types complètement foutus sont aussi sexy ? Je suis paumée.

— Eh, Linus, dis-je. C'était quoi toute cette histoire ?

— Je ne sais pas. J'avais besoin de le dire, voilà tout. Je me fais du souci. Parfois, je m'inquiète en me disant que nous n'arriverons pas à changer *du tout*. Tu n'y penses jamais ?

— Si », avais-je répondu.

Le lendemain matin l'incident était oublié.

En allant chez Hamilton, j'étais tombé sur Megan. Elle était avec deux autres filles de treize ans et un garçon. Ils tiraient tous sur des cigarettes. Le garçon portait un baggy, et les trois filles arboraient des clones de la même tenue, elles se ressemblaient presque biologiquement (juste comme Karen, Pam et Wendy). « Qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui, Meg ?

— Je suis sortie.

— Sortie où ça ?

— Bon sang, p'pa. Nous sommes allés livrer des œufs de Pâques aux bébés du crack. » Ses amis avaient ricané. Pour la première fois, je m'étais rendu compte que Megan pouvait avoir honte d'être vue en ma compagnie. Bien sûr, je comprenais, mais la flèche n'en était pas moins douloureuse.

« N'oublie pas de rentrer à l'heure pour le dîner chez tes grands-parents, d'accord ? »

Elle avait levé les yeux au ciel, ses amis avaient détourné la tête. « D'accord, papa. »

La cruauté des adolescents. Dire que j'avais pensé qu'il était facile d'élever un ado. Comme la plupart des parents, je croyais avoir la « touche magique », celle qui me permettrait de faire de mon propre enfant un copain plutôt qu'un ennemi pendant sa puberté. Je n'ai pas eu cette chance.

Le Futur est toujours plus extrême que tu ne le penses

Notre carrière dans le cinéma avait débuté au début de 1993, par un mardi matin humide, les jonquilles étaient encore à l'abri dans l'herbe, les nuages ressemblaient à d'énormes serpillières détrempées laissant échapper des hoquets gris et mouillés. Pam travaillait comme maquilleuse et coiffeuse pour l'industrie locale du cinéma et de la télé, alors en pleine expansion. Elle s'était arrangée pour permettre à Hamilton, Linus et moi de visiter le plateau d'une *Fiction de la Semaine* qui allait se tourner au-dessus de Rabbit Lane. Un scénario du style maman-a-perdu-son-bébé-maman-récupère-son-bébé, genre qui allait bientôt nous devenir trop familier.

Profitant de la morosité du marché immobilier en janvier, j'avais pris quelques jours de vacances supplémentaires pour jouer aux cartes et glander. Le statut d'indépendant de Linus lui permettait aussi d'organiser son temps libre à sa guise. Nous avions tous les deux décidé de monter à pied jusqu'au lieu du tournage, Hamilton y allait en voiture. En coupant par le golf, nous avons fait une bataille de balles, qui s'était terminée au moment où Linus s'était retrouvé jusqu'aux genoux dans la mare couleur expresso. « Juste récompense d'un mode de vie dissolu », dit Linus en ôtant un jonc enroulé autour de ses tibias et une sangsue qui s'était installée sur son mollet.

Nous étions arrivés sur le tournage à Southborough Drive crottés, avec l'air d'être des figurants et l'impression d'être des étrangers. La Javelin d'Hamilton s'était arrêtée en rugissant sur le bas-côté, et bientôt nous déambulions sans but tous les trois parmi le cercle de vans blancs et de camions qui environne tous les tournages. Nous avons fini par trouver Pam. « Allez manger quelque chose au camion de la cantine et attendez-moi là-bas.

— Où sont les *stars* ? demanda Linus.

— Vous vous attendiez à quoi exactement, les gars ? répliqua Pam. À des danseuses chargées de rochers en mousse ? À des

centurions romains sur des voitures de golf ? Laissez-moi vous dire que le credo officiel du film c'est, *Fais-vite et attends*. Je vous rejoins dans cinq minutes. »

Nous avons mangé des pâtes froides, regardé des kilomètres d'épais câbles blancs destinés à l'éclairage passer par une porte d'entrée, et commencé à nous ennuyer fermement. « On se fait chier, dit Hamilton. Si on se cassait ? »

Nous étions sur le départ, quand Tina Lowry, une vieille camarade de classe, m'avait reconnu : « Richard ! Richard Doorland, c'est bien toi ? C'est moi, *Tina*. » Comme la plupart des gens qui travaillaient dans le cinéma ou la télé, elle avait ce petit air je-suis-à-la-bourre-et-je-ne-peux-pas-discuter-longtemps. Un petit bout de ciel bleu laissa passer un rayon de soleil qui fit scintiller le photomètre relié à un cordon autour de son cou.

« Tina. Tu bosses ici ?

— Ouais. Et toi, qu'est-ce que tu fais sur le plateau ? Tu es avec les machinos ? Les figurants ?

— Non, j'habite juste à côté. Une de nos amies, Pam, s'occupe du maquillage, ici. C'est toi qui réalises ?

— Pas encore. Je suis assistante de prod. Autrement dit, j'occupe la niche tout au bas de l'échelle, mais le boulot est cool. Tu connais Pam ?

— Nous avons grandi ensemble un peu plus bas sur la colline. » Je lui avais montré le grand échelas ramolli à côté de moi. « Et Hamilton, ici présent, est son esclave d'amour. »

Pendant quelques secondes, elle avait contemplé Hamilton avec des yeux ronds. « Vous vous rendez compte ? J'avais l'habitude de découper ses photos dans *Vogue* et tout ce genre de magazines. Je mourais d'envie d'être *elle* et maintenant, on travaille ensemble, c'est vraiment le pied... Et toi, Richard, Que fais-tu ces temps-ci ?

— Tu veux dire ici ? Là, maintenant ?

— Non, dans la vie... Enfin, tu vois... »

J'avais appris qu'il était plus facile de répondre « rien » plutôt que de mentionner mes affaires immobilières. « Rien. Je la joue cool. » Puis j'avais attendu le « Ohhh... » contraint qui exprimait l'embarras. Mais la réponse de Tina m'avait vraiment pris au dépourvu.

« T'as besoin de boulot ?

— Ouais, pourquoi pas... mais quoi comme boulot ?

— On te trouvera quelque chose. Il nous manque du personnel et on a besoin de bras tout de suite. Je t'aiderai avec les trucs du syndicat. Appelle-moi. » Un coup de Klaxon avait retenti. « Faut que j'y aille. » Comme la plupart des gens du cinéma, elle s'évanouit dans un petit nuage de dessin animé.

Une fois de plus, pour la première fois dans ce qui ressemblait à une décennie, la ville était redevenue un lieu enchanteur. *Voilà** ! Hamilton, Linus et moi étions employés à faire les repérages pour les extérieurs, et pendant deux semaines intenses, nous avons fait les fous à travers ville et campagne, dans la Javelin qui renversait les poubelles, défilait les yuppies à la course, ou se collait au pare-chocs des automobilistes ombrageux, ces âmes agitées qu'Hamilton repérait avec une incroyable aisance. « Tous les tarés qui meurent d'envie de tuer quelqu'un, les poivrots au cerveau confit dans l'alcool, les tas de muscles qui sortent du gymnase... Ils ont des boutons partout, suffit d'appuyer. » Nous trouvions en un temps record les extérieurs que nous demandait le metteur en scène, parce que c'était notre ville natale, mais aussi grâce à mon travail dans l'immobilier. Nous nous sentions utiles.

Scott, un type de la prod qui venait de Los Angeles, nous avait expliqué l'engouement des professionnels. « Ils tournent tous ici parce que Vancouver est unique. Avec un minimum d'effort et d'investissement, cette ville peut se transformer en n'importe quelle ville ou espace vert de l'Amérique du Nord, tout en gardant sa propre identité. Vous voyez ce motel, par exemple ? Eh bien, ça a été « Pittsburgh » dans une *Fiction de la semaine*. »

Scott n'avait jamais été formé à travailler pour le cinéma. Comme nous et tous ceux qui travaillaient dans l'industrie locale, il venait d'un domaine différent. Mathématiciens, avocats, assistants dentaires, ex-hippies – tous improvisaient. Cette profusion d'énergie créait une véritable dépendance.

La vie était devenue très *cha-cha-cha*. « Mon Dieu, mon Dieu, plastronnait Hamilton. Ne sommes-nous pas tout simplement les plus malins, les plus cool, les plus branchés, les plus sympas, les plus sexy, les plus dans le coup, les plus in, de tous ceux que nous connaissons ?

— Oui, Hamilton, répondions-nous en prenant des voix de robots. Nous savons que tu es ainsi. »

D'après la rumeur, parmi les dizaines de films qui se tournaient dans l'année, la Fox s'appropriait à mettre en chantier le pilote d'une série. Après quelques échanges de coups de fil, Pam, Hamilton, Linus et moi avons fini par nous retrouver à travailler sur une nouvelle série dans laquelle les complots, qu'ils soient extraterrestres, gouvernementaux, paranormaux ou religieux, avaient un impact sur la vie de gens ordinaires. Les enquêtes sur ces diverses manifestations étaient menées par un agent qui croyait dans le paranormal et une agente plutôt sceptique. La formule était simple, mais nous avait bien accrochés.

Les tournages des pilotes de série sont généralement merdiques. Nous profitons autant que possible de nos missions de repérage,

sautant sur l'occasion qu'offrait une journée ensoleillée pour aller chercher des versions de la Floride, de la Californie, du Wisconsin ou de la Pennsylvanie, qui avaient en commun la particularité d'être froides, humides, et d'offrir une dense végétation à feuillage persistant. « C'est une bonne chose qu'il n'y ait pas trop de botanistes parmi le public, ni de météorologues d'ailleurs, disait Linus avec une fréquence légèrement agaçante. » La pluie était fréquente à Vancouver, il y avait donc beaucoup de scènes pluvieuses. La critique avait particulièrement applaudi cette récurrence des précipitations qui soulignait l'atmosphère « noire » de l'œuvre. Chaque fois qu'on évoquait le sujet, Pam lançait joyeusement : « Boîte à rires ! »

Après quelques semaines, Tina introduisit Hamilton et Linus dans le monde des effets spéciaux, en les emmenant à Monster Machine, une entreprise spécialisée, installée de l'autre côté de la ville. Leur regard s'était éclairé en entrant là-bas, et en moins d'une semaine, ils avaient quitté la Fox pour s'y faire engager et évoluer dans un sous-univers fait de flashes sur trépied, de membres en latex, de seaux de sang et de fonds bleus. L'alliance de leurs aptitudes en électricité et en explosifs en faisait un duo indispensable. Moi ? J'étais resté sur le tournage de mon petit drame paranormal hebdomadaire. Il n'était pas encore devenu un succès, mais j'aimais bien ses vibes, et c'était un des plateaux les plus courtois sur lesquels j'ai eu l'occasion de travailler.

Pam avait assez rapidement laissé tomber son travail de maquilleuse pour rejoindre Hamilton et Linus aux effets spéciaux ; tous les trois avaient fini par acquérir une certaine notoriété locale comme spécialistes de qualité dans leur domaine. Ils réussissaient particulièrement les corps moulés en latex et les explosions convaincantes. Leurs talents réunis avaient aidé à créer des extraterrestres, des zombies, des vampires, des corps abattus par la mafia, des humains à tous les stades de décomposition et de momification, plus ou moins déchiquetés par les explosions ou déformés par la terreur. Ils voyageaient souvent, la plupart du temps pour se rendre en Californie prendre des cours avec les maîtres, et rentraient au Canada en passant en contrebande des sacs Ziploc, bourrés d'yeux allemands en céramique enveloppés dans des mouchoirs. « Ne sont-ils pas *wunderbar* ? » couinait Pam sur la banquette arrière de ma voiture, pendant que je les ramenaient de l'aéroport.

Elle était si heureuse. Dans les magazines, son nom avait glissé des rubriques « Que sont-ils devenus ? » aux articles du style : « Fantastique retour ! » Un ancien mannequin devenue artiste en effets spéciaux représentait une combinaison irrésistible pour les médias. Bonus supplémentaire : « J'ai vaincu la drogue ! », avec à la clé une suite d'histoires dans les magazines et de téléfilms.

Ce qui a le plus marqué cette première période dans la production télé, c'est la profusion de corps : corps sur des civières, corps dans des boîtes, lambeaux de corps, corps ensanglantés, faux corps complets, corps d'extraterrestres, corps truqués pour disparaître, corps jaillissant d'autres corps, corps revenant de l'au-delà, corps trafiqués pour exploser. Quelques-uns de ces corps étaient utilisés sur mon plateau, mais c'est en visitant Monster Machine que je vis une « pléthore de corps » (l'expression est de Linus). Ils étaient experts dans l'art d'assembler des pièces de mannequins en latex et des gens réels. Leurs sujets explosaient, crachaient du sang, vibraient ou irradiaient des rayons de lumière verte, à la demande.

Ils travaillaient là-bas depuis peut-être un an, lorsque j'étais passé les voir par une journée pluvieuse, et je les avais trouvés tous les deux occupés à garnir une ceinture d'homme d'explosifs et de faux sang, un dispositif prévu pour être porté sur le tournage d'un thriller à Downtown, dans lequel le final devait être ponctué d'une fusillade générale. « Salut, Richard, avait dit Linus. Regarde un peu, on met du sang dans ces petits cubes genre raviolis, et ensuite on les attache à une charge dirigée vers l'avant.

— Un vrai festival gore », avait fièrement ajouté Hamilton. Il avait achevé d'installer du fil multicolore dans un détonateur à modulation de fréquence, puis avait déchargé une grosse masse gélatineuse sur une planche de contreplaqué. « On va déjeuner ?

— Ouais. C'est l'heure du casse-croûte », avait répondu Linus.

Nous nous apprêtions à partir quand le bipeur d'Hamilton avait sonné, Linus en avait profité pour aller aux toilettes. Livré à moi-même, je m'étais un peu baladé et j'avais vu une porte entrouverte. Je l'avais poussée, pensant découvrir un studio. En réalité, je devais être dans une chambre de stockage des corps, une pièce comme je n'en aurais jamais imaginé : des hommes et des femmes, des enfants et des aliens, entiers, coupés en deux ou éclaboussés de sang ; des flacons en verre remplis d'yeux et des étagères entières de nez. L'endroit était chichement éclairé, l'air poussiéreux prenait à la gorge. Au centre de la salle étaient rassemblés une pile de corps usagés, qui semblaient avoir accompli leur destin cinématographique et se trouvaient maintenant à l'heure du recyclage – des extraterrestres roses, moites et flasques. Fasciné par ce bûcher funéraire non allumé, je m'étais approché du tas.

J'avais fait le tour de la pièce et un fil qui dépassait avait accroché mon pull. Derrière moi, j'avais entendu un *bonk* et, en me retournant, j'avais découvert un mannequin que je n'aurais certainement pas dû voir : un corps de femme en mousse de polyuréthane qui était presque la réplique de celui de Karen – osseux, squelettique, tendu d'une peau jaune, avec de longs cheveux bruns

d'Orlon séparés par une raie au milieu. Le mannequin était tombé contre un mur, près d'un module électrique et semblait desséché comme s'il avait gelé à mort. J'avais entendu la voix d'Hamilton dans le couloir : « Eh, Linus, où est passé Richikins ? » Il était entré, m'avait vu, et adressé un sourire, pensant que je profitais de l'attraction locale. Puis, lorsqu'il avait fait le tour du tas de corps pour venir me rejoindre, il avait remarqué le mannequin. « Oh... Désolé, Richard. Nous l'avons utilisé sur un film le mois dernier... Tu sais, ce truc sur les gens qui ont survécu à un accident d'avion, mais n'ont jamais été secourus.

— Ouais.

— On aurait dû le stocker dans une boîte.

— Merde, Hamilton ! Vous étiez vraiment obligés de lui mettre un haut en *chenille* ?

— Eh bien au moins, ça faisait authentique. »

J'avais soupiré. Ils ne pensaient pas à mal. Je m'étais approché et avais examiné de plus près les yeux de verre, qui n'auraient pas déparé dans un atelier de taxidermiste, et les cheveux de plastique poussiéreux. Dans mon estomac, un poisson s'était mis à gigoter, j'avais détourné la tête. Hamilton sandwicha tranquillement le corps parmi les extraterrestres. Après le déjeuner, j'étais parti pour Inglewood. Je voulais voir la vraie Karen, même si elle ne différait que légèrement de la réplique que je venais d'avoir sous les yeux.

Avec les années, je m'étais rendu compte que mes idées évoluaient, et j'avais aussi détecté des changements dans mon cœur – mon âme ? De fait, notre travail nous exposait en permanence à une chaîne de fabrication qui produisait de la paranoïa, des croyances extrêmes, des simplifications spirituelles. La récurrence routinière de ces concepts avait activé des parties de mon cerveau qui jusque-là étaient demeurées intactes. Comme la plupart des gens de ma connaissance, je ne réfléchissais guère à ce qui *m'arriverait* après la mort. Une vague notion implicite voulait que je continue sous une autre forme, et ça s'arrêtait là. Mais à l'époque, de nouveaux doutes avaient fait surface : Allais-je *réellement* continuer à être ? Et *comment* ?

Lorsque je tombais dans ce type d'état méditatif, Linus savait toujours me poser de bonnes questions, « Tiens, Richard, j'ai un truc à te demander. Quelle est la différence entre le futur et la vie après la mort ?

— C'est à ce genre de trucs que tu pensais quand tu étais à Las Vegas ?

— Peut-être, mais réponds à ma question.

— La différence c'est que... » Je séchais temporairement.

« Je t'écoute, insista Linus.

— La différence, c'est que l'au-delà a quelque chose à voir avec l'infini, alors que le futur ne concerne que des changements dans ce monde... la mode, les machines ou l'architecture. » Nous étions sur le tournage d'un téléfilm dont le scénario parlait d'anges descendus sur terre pour aider des mères de famille. Même derrière mes lunettes sombres, le soleil me faisait mal aux yeux.

« Alors, reprit Linus. À ton avis, tu vas continuer à regarder la télé, à lire les journaux et à voir ce qui arrive sur Terre ? Ou tu vas aller quelque part où tout ça n'aura aucune importance ?

— Je n'en sais trop rien. En tout cas, ça m'embêterait de ne pas savoir ce que deviendra la ville dans cent ans. Ou quelle tête auront mes stars préférées d'ici une cinquantaine d'années.

— Je vois... » La « star » du film sur les anges était arrivée près de nous et avait demandé à Linus du lait hydratant pour ses épaules. « Je suis dans les effets spéciaux. Tout ce que je peux vous proposer, c'est une petite goutte de gélatine sanglante. » Vexée, la « star » avait tourné les talons. Aucun sens de l'humour.

D'autres sujets de réflexion m'étaient venus à l'esprit – notamment à propos du pouvoir : qui était en charge du monde et qui ne l'était pas ? Comme beaucoup de personnes exposées de manière répétitive aux situations paranormales, j'avais fini par développer le sentiment diffus que certaines vérités n'étaient pas divulguées. Les OVNIS manquaient de sérieux, mais une minuscule part de moi-même disait : *peut-être*.

« Essaye de prendre l'histoire d'une autre façon, dit Linus avant de se lever pour arranger une aile qui menaçait de tomber. Il te faut prendre tous ces petits bouts de rien qu'on nous donne – extraterrestres, conspirateurs, anges, gouvernement secret – et à partir de ça, tu dois construire une image utile de la vie après la mort. Ou du futur. D'un autre côté, est-ce suffisant ? Toutes ces fictions hebdomadaires nulles que nous aidons à réaliser, ces téléfilms où des pilotes de combat morts depuis longtemps émergent dans le monde moderne, où des enfants bizarres écrivent des messages en binaire et sont enlevés par le gouvernement, les histoires de cannibalisme, de disparitions, d'étudiants kidnappés, de personnes brûlées qui reviennent à la vie, de bûcherons qui ont vu Dieu, de sang vert, d'âmes désincarnées qui sont attirées dans un corps... » Son bipeur avait sonné. « Le reste, *mañana*. Il faut que j'y aille. »

J'étais resté assis au soleil. On nettoyait le camion du traiteur à grand renfort de clangs et de slams. La lumière et la chaleur étaient intenses. J'avais l'impression d'être au cœur d'un rayon tombant d'une soucoupe volante – un rayon qui allait m'emmener en flottant dans le ciel, jusqu'au paradis où je recevrais des réponses.

Rejette chaque idée

Quand j'avais découvert que Pam et Hamilton prenaient de l'héroïne, je m'étais d'abord dit que c'était une farce, parce qu'à cette époque la drogue était devenue un cliché local – depuis quelques années on trouvait des drogues asiatiques bon marché dans le port de Vancouver aussi facilement qu'une salade dans un snack. Tous les deux avaient loué une petite maison des années cinquante au bout de Moyne Drive, à un jet de pierre de la famille de Karen, non loin de chez Linus et Wendy. En mars, pendant une fête de fin de tournage, j'avais trouvé deux seringues, des tampons de coton souillés, ainsi de suite, dans la poubelle de la salle de bains de leur chambre, et un morceau de tuyau en caoutchouc qui traînait sur la tablette du lavabo. Ça n'avait rien d'une plaisanterie ; ils avaient été simplement trop paresseux ou trop partis pour nettoyer. C'était si irresponsable et dangereux sur le plan médical, si inutilement à la mode, que j'avais éprouvé une irritation disproportionnée.

J'étais encore en train de m'énerver à propos de ma découverte quand Hamilton était arrivé dans la chambre. Je lui étais rentré dedans sans même réfléchir. « Si je comprends bien, Hamilton, vous étiez dans une soirée, et entre deux poignées de Doritos, quelqu'un a dit : « Hé, ça te dit un peu d'héro ? » Et t'as répondu : « Ouais, cool ! Pique donc par ici, mon vieux ! » C'est ça ? Au moins, ça explique pourquoi Pam et toi avez l'air aussi blasé ces derniers temps. Et aussi les manches longues en permanence. »

Hamilton était resté serein. Il avait laissé échapper un petit soupir tendre et baissé les yeux vers moi. « La vie peut être très excitante, Richard. Mais elle devient aussi très rapidement chiante. Le vieux matou que je suis a décidé de jouir de sa neuvième vie. L'héroïne n'est pas un moyen, mais elle me donne l'impression que la vie est encore pleine de possibilités. Je me fais vieux ; et ça devient de plus en plus difficile d'être un individu unique.

— La vie est *chiant*e ? Qu'est-ce... Tu es redevenu un ado, ou

quoi ? « *Tu vois, euh, c'est nul, quoi* ». Merde, Hamilton, c'est complètement démodé ton truc ! *La vie est chiante, alors je prends de l'héro ?* T'es carrément en retard d'une dizaine de trains, mon vieux. » Une vague d'overdose à la White China courait à travers la ville, ce qui me rendait d'autant plus protecteur et pudibond.

Hamilton avait pincé les lèvres. Visiblement, il n'allait pas tarder à me planter là. « C'est bizarre que tu sois devenu un tel éteignoir, Richikins. *Excusez-moi** si mon attitude représente une entorse à un mode de vie décent.

— Depuis quand la vie est-elle *chiante*, Hamilton ? Les choses vont bien. Ça n'a jamais été aussi bien. »

Il émit un *pfffff* et me lança un regard condescendant qui me ramena à mes huit ans, quand je cachais les cigarettes de ma mère pour l'empêcher de fumer. Il s'assit sur le lit. « Il n'y a rien au centre de ce que nous faisons. Tu ne comprends pas, Richard ?

— Je...

— Pas de centre. Il n'existe pas. Regarde nos vies. Nos revenus sont corrects. On s'amuse bien. Nous n'avons pas trop peur. Mais c'est tout, il n'y a rien d'autre. » J'avais l'impression de recevoir la mauvaise nouvelle que je tentais d'éviter depuis si longtemps.

« Mais...

— *Chuuuut*, m'interrompit-il. Au moins, Pam et moi acceptons les choses telles qu'elles sont. Et je souhaiterais qu'on nous laisse tranquilles, Richard. Nous faisons notre boulot, nous payons nos impôts, nous n'oublions jamais les anniversaires. Alors, laisse-nous vivre. » Il se leva. « Bonsoir, Révérend. *Ta ta*. » Il avait flotté hors de la pièce et j'avais de nouveau éprouvé ce sentiment de malaise qui accompagne les blessures d'amitiés. J'avais repensé à toutes mes années d'abstinence d'Alcoolique Anonyme – certaines fins de semaines, j'avais le sentiment que ma tête n'était plus qu'une citrouille pourrie – tout cela pour combattre les doutes, pour tuer le temps, pour attendre quelque chose qui n'arriverait peut-être jamais, une confirmation quelconque que ce fameux centre n'était pas une simple chimère. Dans cette chambre à coucher, je m'étais soudain senti seul et perdu. J'étais rentré en parcourant à pied les six kilomètres et demi qui me séparaient de chez moi.

Chez moi était un petit appartement de deux pièces que j'avais récemment acquis dans une copropriété de North Vancouver – un trois pièces des années soixante-dix avec des murs lambrissés de cèdre et des bulles en Plexiglas en guise de vasistas. D'après Linus, il s'en dégageait une légère aura de « baiser-dans-un-bain-chaud, jouir-sur-le-canapé-en-daim ». Quant à moi, l'endroit me plaisait surtout pour le calme, la fraîcheur et la vue sur les montagnes derrière l'immeuble ; de tous les lieux où j'avais vécu, c'était le premier dans lequel je me

sentais vraiment chez moi. J'étais content de rentrer à la maison.

Le lendemain soir, on avait sonné à ma porte vers huit heures : Pam, presque livide, complètement crevée après avoir fait l'assistante de production pendant huit heures sur un tournage en extérieurs, pas très loin de chez moi. « Le fantôme de la mère revient aider sa famille à lutter contre les promoteurs. » Elle s'était installée sur le divan comme un oiseau épuisé, et d'un geste, m'avait demandé le silence. Bras croisés, elle avait gardé les yeux fixés sur le plancher.

« Alors ? » avais-je dit au bout de quelques minutes, en essayant de garder un ton détendu.

Silence. Puis : « Ça a recommencé, Richard.

— Quoi ?

— Tu sais bien. Je *sais* que tu le sais. Le truc. La dope.

— Ça dure depuis combien de temps ?

— Juste quelques mois... Ça reste gérable. Il n'y a encore rien de trop dur. Mais ça commence à augmenter. Comme toujours. » Elle était allée se poster devant la fenêtre.

« Et toi...

— *Chuuut !* » Elle vaporisa un fantôme d'oxyde de carbone sur la vitre et continua : « Je m'en suis déjà sortie une fois, Richard, nous le savons tous. Je pourrai peut-être y arriver de nouveau. Je suis encore *un tout petit peu* fabuleuse.

— Bon. Et ça ne t'empêche pas de fonctionner ? Enfin..., ça ne te défonce pas trop ?

— *Au contraire**, ça nous donne la pêche.

— *La pêche ?*

— Tu as l'air triste, Richard. Ne le sois pas. Tu veux bien me faire une faveur ? »

Un silence. « Bien sûr.

— Nous ne t'avons jamais jugé. Alors fais-en autant pour nous. Nous préférons t'apprécier, Richard. Et que ça continue.

— Ça *devrait* continuer. »

Nous avions parlé encore pendant quelques minutes, puis étions passés à la cuisine où elle avait bu un Crush Orange. Nous avions un peu prolongé la conversation, mais elle était surtout faite d'allusions. Puis après avoir terminé son soda, Pam avait sautillé sous la pluie jusqu'à sa voiture. Elle était repartie vers Hamilton, mais son démarrage sur les chapeaux de roues manquait singulièrement de conviction.

Pendant ce temps, Megan traversait les drames de l'adolescence. En 1996, elle avait seize ans et à bien des égards restait une petite fille. Elle lisait de la fantasy et son regard s'illuminait lorsqu'elle

parlait de magie. Je trouvais que c'était une gamine sage et cool, sans doute capable d'obtenir de meilleures notes à l'école si seulement elle s'en donnait la peine. Elle s'habillait bizarrement, mais la belle affaire. Elle se teignait les cheveux d'un noir profond (avec des racines marron), et utilisait exclusivement du vernis à ongles noir. Elle avait la peau blanc-morgue, des piercings le long des oreilles, dans le nez, et Dieu seul savait où encore. Elle passait des semaines cloîtrée derrière la porte verrouillée de sa chambre, où un radiocassettes passait en boucle les albums de Cure. Rébellion typique.

Megan et Loïs avaient des relations particulièrement animées. Loïs considérait que les mauvaises fréquentations de Megan étaient l'unique cause de sa révolte. Et Megan ne perdait pas une occasion de faire tourner Loïs en bourrique. Une fois par exemple, sachant que sa grand-mère épiait la communication cachée dans la pièce voisine, elle avait monté une fausse conversation téléphonique avec son amie Jenny Tyrell.

« À ton avis, Jenny, combien de pailles à cocaïne on peut tirer de ces pailles jaunes de chez McDo ?

— Je ne sais pas. Trois, peut-être.

— Non. Pas plus de deux et demi, à mon avis. J'en ai un tas dans ma chambre. Je vais en couper pendant qu'on bavarde, ça me donnera une idée de la meilleure taille. » Bien entendu, Loïs fit irruption dans la chambre et trouva Megan pliée en deux.

« Tu te crois très *intelligente*, n'est-ce pas ? Qui te donne l'argent pour acheter tous ces trucs ?

— Moi. Je vends tes affreuses petites figurines de chouettes aux collectionneurs, mamie. »

Nouvelles imprécations.

Une fois qu'un ado a décidé d'avoir un mauvais comportement, le cycle est difficile à rompre. La phase difficile de Megan continuait à suivre une spirale descendante. À vrai dire, le problème de la drogue me tracassait. Même si, à mon avis, elle n'en faisait pas autant que le suggérait Loïs, c'était quand même un sujet d'inquiétude. Les drogues étaient différentes de celles de ma propre jeunesse. L'herbe, ça se limitait à quelques fous-rires, des fringales, on se retrouvait dans le brouillard pendant quelques heures et puis on s'en tirait avec un bon mal de tête. En revanche, les drogues modernes – nouvelles molécules d'acide, diméthyl-tryptamine, crack –, représentaient un condensé des pires craintes qui pouvaient naître dans l'imagination des parents.

Une petite crise était survenue au début de 1997. Petite-fille et Grand-mère avaient eu une dispute féroce autour de la présence d'une chaussette noire de Megan dans une des lessives de blanc de Loïs. Par la suite, Megan avait disparu. La nuit suivante, un jogger l'avait découverte évanouie sur un banc de Burnside Parle.

L'agent de police avait expliqué qu'elle avait beaucoup bu. « Il y avait une bouteille de rhum vide auprès d'elle. Nous avons fouillé son sac pour essayer de trouver ses coordonnées, et nous y avons trouvé une grosse quantité de marijuana, ainsi que des champignons. Des psilocybes. »

Les flics la laissèrent partir avec un avertissement. « Elle ne peut plus rester ici, dit Loïs en rentrant. C'est ainsi. Je l'aime, mais elle est perdue pour moi. »

Je comprenais. Le lendemain, aux prises avec la gueule de bois et l'esprit vaguement embrumé, j'avais suggéré à Megan de s'installer dans ma chambre d'amis, et elle avait accepté mon offre avec réticence. La maison était tranquille, George, Loïs et le chien étaient de sortie pour la journée. Nous en avions donc profité pour attraper quelques bibelots, deux ou trois posters pour recréer un environnement familial dans son nouvel espace. Elle passait la plupart du temps chez moi aussi, les renvois temporaires du lycée se succédaient avec une telle régularité que l'avoir à la maison en semaine était presque devenu la norme.

« Qu'est-ce que c'est cette fois ?

— J'ai dit à mon prof de lettres d'aller se faire voir chez les Grecs. »

Ou :

« Qu'est-ce que c'est cette fois ?

— J'ai porté un suaire en dentelle noire en cours de gym.

— C'est tout ?

— J'ai allumé une cigarette et j'ai fait des ronds de fumée. »

Nous avons fini par inscrire Megan dans une école alternative de North Van ; là-bas, elle semblait s'en tirer plus ou moins bien. Ses progrès nous réjouissaient jusqu'à ce que nous apprenions la vraie raison de cette relative assiduité ; le lycée se trouvait à quelques pas de la maison de son charmant nouveau petit ami, Skitter, que j'avais rencontré par accident en allant déposer des documents à l'école. Megan et lui partaient déjeuner (de drogues) quelque part du côté de Lonsdale.

« Vous devez être son paternel, hein ? » Rouflaquettes. Tatouage de dé à jouer. Yeux de fouine qui me regardaient par la vitre d'une Satellite Sebring de 71, surélevée. Le parfait négatif du petit ami idéal.

« Je suis en effet le père de Megan. » Dieu que je me sentais vieux d'un seul coup. « Et vous êtes...

— Skitter, mec.

— Skitter ! hurla soudain Megan. Vas-y démarre, d'accord ? » Rencognée dans le siège du passager, elle refusait de croiser mon regard. « On se casse !

— Là, faut que j'y aille, mec. » Sur ce, la voiture de Skitter

pétarada hors du parking.

Quand les parents cauchemardaient en pensant au pire petit ami que pouvait avoir leur fille, c'est sûrement Skitter qui hantait leurs nuits. Il vivait dans une boîte d'allumettes au toit moussu de 1963, dans la partie la plus mal famée de Lynn Valley, au milieu d'une pelouse jonchée de pièces détachées de voitures inutilisées, dont l'herbe avait été brûlée çà et là par l'essence. Une Trans-Am noire sur cales squattait l'abri pour voitures. Les grommellements indignés des voisins avaient presque laissé une trace palpable dans l'air. Parfois, Megan lui empruntait son mobile pour m'appeler. « Tu ne comprends pas, papa. Skitter est *différent*. »

Dans l'avenir tout coûtera de l'argent

Le 31 octobre 1997, le vendredi d'Halloween fut une journée riche en présages et coïncidences ininterrompus, mais sans le mode d'emploi qui m'aurait permis de discerner une signification supérieure. Ce jour-là, le monde s'était transformé en une gigantesque machine à produire des augures, une usine à chance. Plus tard, j'apprendrais que les coïncidences sont les événements les mieux planifiés du monde. Plus tard, j'apprendrais que chaque instant est une coïncidence.

Après une nuit ponctuée par un rêve érotique digne de ceux de mon adolescence, à peine avais-je ouvert les yeux que ma journée enchantée commençait. Ma chanson favorite, *Bizarre Love Triangle*, passait sur le radio-réveil.

Pendant que je me rasais, j'avais regardé par la fenêtre de la salle de bains, juste à temps pour voir une hirondelle voler droit sur moi, heurter la vitre, et tomber vers la terre, morte sans doute. Mais l'oiseau avait repris conscience alors que la chatte écaille de tortue des voisins s'apprêtait à bondir. Quelques minutes plus tard, j'avais découvert la toile fraîchement tissée d'une araignée au-dessus de mon évier. Je lui avais donné une parcelle de hamburger, elle avait dépiauté la viande de toute la vitesse de ses membres déliés avec l'élégance précise d'une grue.

J'avais appelé Tina pour mettre au point le programme de la journée, mais je l'avais eue en ligne avant que son téléphone ne sonne. (« *Ça alors, quelle coïncidence !* ») Je lui donnais un coup de main sur le tournage d'un thriller – une équipe de foot de lycée qui développait un esprit collectif susceptible d'être utilisé plus tard par les forces du mal.

Sur le trottoir, j'avais trouvé un billet de vingt dollars. Une fois dans ma voiture (constellée d'empreintes fraîches de raton-laveur), j'avais branché la radio pour apprendre qu'il y avait eu un meurtre à une rue de chez moi ; puis ils avaient passé mes trois chansons préférées après celle que j'avais entendue au réveil.

À un feu, j'avais regardé mon compteur pour la première fois

depuis des mois et je l'avais vu passer de 29 999 à 30 000. En levant les yeux, j'avais découvert deux hommes frappés de l'atrophie des bras que donne la thalidomide, qui me regardaient du trottoir.

En arrivant au boulot, j'avais trouvé la meilleure place de parking. En descendant de ma voiture, j'avais croisé une femme avec une poussette débordante de jumeaux hurleurs. Elle m'avait adressé un clin d'œil. « La vie est fantastique, non ? » avait-elle ajouté en souriant. Sur le bord du parking, des terrassiers coulaient une dalle de béton. Ils m'avaient proposé d'inscrire mes initiales sur le ciment frais, et pendant que je m'exécutais, une boîte de circuits électriques s'était ouverte en toussant dans une gerbe d'étincelles.

La liste des coïncidences, signes et coups de chance, s'allongeait inexorablement. Notre équipe de tournage était en extérieurs dans les plaines agricoles de Chilliwak à trois quarts d'heure de voiture. En route, nous avons assisté non à un, mais à deux accidents spectaculaires de l'autre côté de l'autoroute. Quelques kilomètres plus loin, un couple de faucons à l'affût d'un pigeon volait en cercles au-dessus de la route.

Tout en conduisant, j'avais gagné vingt-cinq dollars grâce à un ticket de loterie à gratter qui traînait depuis des semaines sur mon tableau de bord. Puis nous avons appris que les trois personnes présentes dans la voiture avaient la même date anniversaire.

Environ un kilomètre et demi avant d'arriver sur le tournage, une vache égarée s'était assise sur l'étroit terre-plein central. J'avais arrêté la voiture et nous étions descendus, nous avons vu un arc-en-ciel, la vache s'était sauvée. Au moment où nous arrivions à destination, une tempête de grêle s'était déclenchée. Mon mobile avait sonné, c'était Megan, qui voulait me dire qu'elle m'aimait. L'appel suivant venait de George, il appelait du Lions Gate, où Karen avait été transférée la semaine précédente à cause de légères difficultés respiratoires. Apparemment, elle allait mieux et son retour à Inglewood était prévu dans le courant de la semaine suivante.

Pendant que nous patientions en attendant que la grêle fonde, nous avons fait un concours de lancer de cailloux avec pour cible un poteau de téléphone de l'autre côté du terrain. Mon premier jet atteignit son but du premier coup.

La journée avait continué dans la même tonalité. J'étais entraîné par une rivière de grâces et de merveilles. L'air était devenu sec et vif, avec l'éclat de l'été indien. L'équipe espérait que nous finirions tôt pour que tout le monde ait le temps de s'habiller pour la fête d'Halloween prévue plus tard dans North Van, chez une accessoiriste qui vivait non loin du barrage de Cleveland.

La succession de coïncidences se prolongeait : j'avais trouvé une bague en or dans l'herbe au bord du terrain. Scott, un des acteurs, qui

interprétait le rôle de l'entraîneur, était un vieux copain de lycée ; il m'avait appris qu'une fille de notre classe venait de mourir d'un cancer de l'estomac.

Une passe ratée avait atterri dans le fossé, j'étais allé récupérer la balle et j'avais aperçu trois serpents qui ondulaient autour avant de disparaître dans les roseaux. Juste à droite, poussait un pied de marijuana gros comme un séquoia, qu'un de mes collègues, nommé Barton, accepta volontiers en guise de paiement au lieu d'argent pour la chaîne stéréo que je prévoyais de lui acheter.

Dans la poche de poitrine de ma veste, j'avais aussi retrouvé une clé de chez moi que je pensais avoir perdue depuis un mois. J'avais presque l'impression de ressentir l'ivresse du karma. Les prises s'étaient déroulées comme dans un rêve et tout était dans la boîte avec deux heures d'avance sur le programme. J'avais raccompagné en ville Tina et deux autres membres de l'équipe, puis j'avais fait un saut au studio pour y emprunter une tenue argentée d'astronaute Apollo que nous avions utilisée dans un des épisodes précédents. Ensuite, j'étais rentré chez moi pour me détendre et me changer avant la fête.

Après une petite sieste, je m'étais habillé. J'étais d'excellente humeur. Quelle journée ! Comment aurais-je pu savoir que ces heures passées dans le calme de ma petite maison par ce frais et vif après-midi d'octobre allaient devenir les ultimes instants de tranquillité de ma vie – le dernier moment normal et silencieux de ma vie.

Avant d'aller à la fête, j'étais passé chez Linus. Il avait installé divers spécimens de monstres plutôt terrifiants dans son jardin, et disposé l'éclairage de telle façon que lorsque les petits quêtés d'Halloween auraient fini leur récolte et repartiraient, les monstres surgiraient du néant. Je m'étais attardé pour assister aux festivités et voir quelques enfants se faire surprendre. Les premiers étaient deux mignons petits gamins accompagnés de leur père. Un des gosses avait à peine six ans. Linus leur avait remis à chacun une barre Crunch, et avait attendu qu'ils repartent en trotinant vers la rue avant d'éclairer les monstres. Les gamins avaient hurlé de frayeur. Linus n'avait pas prévu ça. Le père s'était mis de la partie. « Vous êtes taré, ou quoi ? Bon sang, ce ne sont que des gosses ! »

Sursaut de conscience, oups ! Le flot de lumière s'éteignit. Les monstres s'éclipsèrent.

Linus avait posé son bol de confiseries devant la porte et était allé chercher son costume, une boîte en carton d'emballage peinte en noir. Je lui avais demandé ce que c'était et il m'avait répondu qu'il s'était déguisé en Borg. Ces fans de *Star Trek* m'étonneront toujours.

La fête avait commencé à la nuit tombée et s'était rapidement animée. Chacun était déguisé selon un des aspects de son

subconscient : en Wonder Woman, en vagabond, en chat, en Hell's Angel. Cette diversité de tenues me rappelait une scène d'un dessin animé que j'avais vu des années auparavant. Un camion de livraison de la chapellerie Acme[16] traversait un pont en hauteur. Des centaines de chapeaux s'échappaient de l'arrière pour flotter jusqu'au sol et se poser sur la tête des personnages, qui aussitôt prenaient l'aspect du couvre-chef dont ils étaient coiffés : pèlerins, Walkyries, toreros, gangsters ou ballerines. Wendy était de garde de nuit aux urgences. Je me demandais ce qu'elle aurait choisi de porter : le casque armorié de Jeanne d'Arc ? Le bonnet blanc de Florence Nightingale ?

Mon costume d'astronaute s'était avéré un choix judicieux. Je ne crois pas m'être autant fait draguer par les femmes ou les hommes que ce soir-là – la peau argentée semblait exsuder le sexe. J'avais commencé à me demander ce qu'il faudrait faire pour prolonger le look astronaute dans la vie de tous les jours. Une coupe militaire ? Une Corvette Stingray orange ?

Mais cette nuit-là, les stars incontestées du déguisement furent Pam et Hamilton. Elle entra la première, portant deux grands cœurs de carton rouge, l'un côté pile, l'autre côté face. « Je suis un bonbon à la cannelle ! » Derrière elle, venait Hamilton qui passa la porte en marchant comme un zombi, imposant le silence à toute l'assemblée. Le travail de Pam et Linus était remarquable, il ressemblait vraiment à un mort-vivant en pleine putréfaction. Des lambeaux de chair pendaient le long de ses bras et de ses jambes, sa peau était devenue une carte de lésions ocre, d'éruptions qui ressemblaient à de la purée de pommes de terre trop liquide, sur fond de vert olive. Des bubons de peste noire parsemaient son corps comme des contours d'archipels sur la carte de l'Asie du Sud-Est. Après avoir attendu que son costume ait fait totalement son effet, Hamilton pépia : « Je suis un Goutteur !

— Quoi ? avions-nous tous dit en chœur.

— Un Goutteur. Vous ne savez pas ce que c'est ? »

Nouveau chorus, négatif, cette fois.

« Ah, mais il faut que je vous raconte. Oh... Une petite minute, ajouta-t-il en portant la main à son œil. Oups ! mon œil vient de tomber. » Tout le monde poussa obligeamment un cri d'horreur quand Hamilton ferma la paupière et exhiba un œil de verre. La musique baissa légèrement. Il fit semblant de le remettre en place. « Ah, ça va mieux. Et maintenant, un petit cocktail avant tout. M. Foie a encore plus soif que d'habitude. » Un plateau de martinis passa à sa portée, Hamilton attrapa un verre et y laissa tomber l'œil de verre.

La fête reprit son cours, Hamilton et Pam étaient venus se joindre à Tina Lowry, Linus et moi. « Allez Hamilton, c'est pas du jeu, dit Tina. Tu as promis de nous dire ce qu'était un *Goutteur*.

— Avec plaisir. Ça fait à peu près une quinzaine d'années que j'ai rencontré mon premier Goutteur. À l'époque, j'avais un appartement dans un immeuble de Gastown. Ça devait être vers 81 ou 82, je ne m'en souviens pas très bien. Bref, les voisins étaient un mélange d'artistes fauchés et de personnes âgées aux revenus fixes.

— Et les Goutteurs dans tout ça, Hamilton ? s'impatienta Tina.

— D'accord. On y va, on y va. Bon, j'ai vécu là-bas deux ans et il se passait toujours la même chose chaque mois d'août, au moment de la vague de chaleur annuelle. Un de nos concitoyens âgés vivant dans les étages supérieurs payait son loyer, fermait portes et fenêtres, se mettait devant la télé, et s'empressait de mourir. Mais parce qu'ils étaient vieux, ou n'avaient pas d'amis, ou à cause de ce que tu veux, personne ne remarquait leur absence d'un mois sur l'autre. Et alors...

— Je ne sais pas si j'ai envie d'entendre la suite, dit Tina.

— Et alors, un matin que je rentrais après avoir petit-déjeuné de pirojki au Gunther's Deli, je trouve non pas un, mais trois camions de pompiers devant l'immeuble, plus des voitures de police et des camions équipés de générateurs d'air comprimé. Les pompiers portaient des masques avec des respirateurs, comme dans les cas de fuites toxiques, ils avaient des haches et des pieds-de-biche, et ils évacuaient des tonnes de débris de matériaux de construction qu'ils empilaient dans une camionnette spécialisée.

— Oh, mon Dieu, commenta Tina en se tenant l'estomac.

— Exactement. Appartement 403, Mme Kitchen. Les gens qui habitaient juste en-dessous avaient signalé que quelque chose de noirâtre tachait leur plafond, juste au-dessus de la télé. Le propriétaire était monté pour voir de quoi il s'agissait. Pas de réponse à ses coups de sonnette, il a donc ouvert la porte avec son passe et la pire des odeurs de l'univers connu lui a sauté aux narines – la merde, la pisse et le vomi en mille fois pire. Quand les pompiers sont arrivés, ils ont dû tout enlever de la maison jusqu'à la moindre épingle et tout brûler. Même le plan de travail en Formica de la cuisine et les panneaux des murs étaient imprégnés. L'appartement du dessous avait aussi été contaminé. Et c'est ici que Pamela entre en scène. »

Nous nous étions tournés vers Pam dans son costume de cœur à la cannelle. Elle fit une petite révérence. Hamilton continua : « La police a fait venir des experts en odeurs de l'université. Ils nous ont raconté un truc bizarre. D'après eux, les odeurs seraient comme deux équipes de tir à la corde. Si une odeur tire d'un côté, il y en a une autre pour tirer exactement du côté opposé. Et apparemment, l'inverse de l'odeur de la mort, c'est la cannelle artificielle. »

Hamilton laissa passer le concert de cris d'étonnement avant d'enchaîner. « Pendant des semaines, l'immeuble a été imprégné du parfum douceâtre des bonbons à la cannelle. Au bout d'un moment,

l'odeur a fini par disparaître. Mais l'année suivante, en rentrant d'une mission dans le Nord, j'ai retrouvé la cannelle. J'ai demandé à Dawn, ma voisine de la porte d'à côté, s'il y avait eu un autre Goutteur et elle a dit : « Ouaip. Suite 508. M. Huong. » Alors, la prochaine fois que vous sentez la cannelle... »

Quelques instants plus tard, Tina et quelques-uns des costumiers étaient sérieusement partis. Moi, je buvais de l'eau de Seltz. Nous devenions de plus en plus potaches ; Suzy, du service du personnel, et moi étions sortis dans la cour de derrière pour nous peloter comme des ados, entre le composteur et la cabane à outils. Une fois sur place, nous avions brûlé les étapes dans la progression de notre degré d'intimité, jusqu'à ce que nous ne soyons plus que nous-mêmes. Le ciel sombre était étoilé et un nuage d'un doux bleu japonais en forme d'arête chatouillait la lune. Nous étions allongés. Il faisait froid. Et alors ?

Nous regardions le ciel en silence, comme si une brise douce soufflait sur nos esprits. C'est à ce moment, peu après minuit, que mon bipeur avait sonné, pulvérisant notre intimité. Rapidement rhabillés, nous étions rentrés. J'avais rappelé le numéro. C'était Wendy qui avait essayé de me joindre de l'hôpital pour me dire que Karen avait des problèmes. « Ses relevés vont dans tous les sens. Son cœur bat irrégulièrement et on dirait que son électroencéphalogramme ressemble à un tracé de sismographie. »

Je ne parvenais pas à imaginer le monde sans Karen. « J'arrive tout de suite.

— Non. Tu ferais mieux de dormir. Attends jusqu'à demain matin. Je sais que ça a l'air cruel, mais nous en saurons plus à ce moment. George et Loïs viendront aussi demain. »

Je m'étais mis à pleurer. « Vous avez besoin que je vienne vous prendre ?

— Non. Tu manques une belle fête, Wendy. Tout le monde est bourré.

— Ne fais rien d'excessif, Richard. » Elle voulait dire : *ne bois pas*.

— J'irai là-bas demain matin. Pour l'instant, j'ai plutôt besoin d'être seul.

— D'accord. En cas de besoin, tu as mon numéro. »

Et bien sûr, j'avais bu – en quittant la fête, j'avais attrapé au passage une bouteille de J & B presque pleine, puis j'étais allé vers le barrage et son silence. Les vannes étaient fermées car le niveau des eaux était au plus bas juste avant la saison des pluies. Sous la lumière puissante et propre de la pleine lune, le béton luisait comme de l'aluminium blanc. J'avais traversé en buvant de temps à autre à la bouteille. Une fois parvenu de l'autre côté, j'avais conçu le vague

projet de regagner Rabbit Lane par les sentiers du canyon et une fois là-bas, de poser mes fesses sous le porche de Lois et George, ou sous celui de Linus et Wendy. Des années s'étaient écoulées depuis la dernière fois où j'avais bu et quelques mini gorgées avaient suffi pour me transporter là où je voulais être.

Pendant que je descendais en trébuchant un sentier abrupt, je sentais le monde tapi autour de moi, l'air et les arbres attendaient de bondir à mon passage en criant : « Surprise ! » Des nuages bleus aux nuances perlées éclairaient mes chaussures qui butaient sur toutes les racines ; mes mains froissaient de fragiles feuilles mortes. Ma bouche projetait de petites bouffées de vapeur qui s'évanouissaient instantanément, comme l'idée de l'idée d'une idée. Les fantômes des vieux trains de grumes qui autrefois traversaient le paysage défilaient dans mon imagination. Même maintenant, quatre-vingt-dix ans plus tard, la terre était paisible et guérissait lentement, sans faire cas des lotissements stériles de la banlieue qui avait poussé au-dessus, indifférente aux allées, aux massifs fleuris et aux mangeoires à oiseaux. De longs arbres minces émergeaient comme des flèches d'antiques souches puissantes dont ils étaient les rejetons.

Quelques gorgées plus tard, j'étais arrivé aux incubateurs de saumons, une installation construite dans les années soixante-dix, destinée à faciliter la croissance et le développement du saumon du Pacifique. Comme le barrage en amont, les incubateurs avaient pris un éclat blanc et métallique sous la lune. C'était un labyrinthe de stalles rectangulaires remplies d'eau froide qui montaient à hauteur de cuisse. On aurait dit un immeuble de bureaux miniature, renversé sur le côté. De jeunes saumons rôdaient sans fin de stalle en stalle, comme des touristes blasés dans un parc d'attractions.

Une gorgée plus tard, j'avais laissé les incubateurs de saumons derrière moi, et j'étais seul sous le ciel de l'aube où le soleil commençait à poindre. Sans l'eau qui tombait du barrage, la rivière s'était réduite à une succession d'étangs sombres. Mon sens de l'équilibre m'avait lâché, je trébuchais sans fin sur la berge caillouteuse et j'avais fini par briser la bouteille. Dans le bruit du verre qui explosait, j'avais découvert un bassin, jusque-là dissimulé derrière un rocher, un grand bassin de rivière. Puis j'avais vu un millier de saumons qui attendaient de pouvoir frayer, prisonniers, incapables de continuer leur remontée de la rivière, une masse de poissons couleur aubergine dont le seul souhait, l'unique désir, était de rentrer à la maison. Ils marinaient dans l'eau tranquille – cerveau sombre et voluptueux –, agglutinés sur les bords comme des fleurs de pommier noires. Les saumons rêvaient de sexe et de la mort qui viendrait ensuite.

Le whisky m'avait eu par surprise. La nausée était montée à pleine

vitesse et je m'étais détourné pour vomir au milieu d'un tas de rochers. Un peu plus loin en aval, le Scotch s'était allié aux cailloux lisses pour me faire un vicieux croc-en-jambe, et je m'étais lourdement écroulé. Mon crâne avait heurté une grosse pierre. Étourdi par le choc, j'étais resté un moment affalé sur le ventre, la tête posée sur le rocher, regardant dans l'eau. Puis je m'étais frotté le crâne, le ciel s'était éclairci.

J'avais levé la tête vers la voûte bleu pâle. Je voyais aussi des arbres qui avaient la couleur des yeux de Karen. Une mouette cria, un héron sauta et de l'eau ruissela. Une vieille histoire m'était revenue à l'esprit : pendant mon enfance, mon père s'arrangeait toujours pour que la famille aille visiter Stanley Park Aquarium et ses épaulards, au moins une fois par an. C'était sa manière de nous faire savoir que notre ville était près d'un océan et que nous y vivions uniquement grâce à la bonne volonté de la Nature. L'aquarium était moins fréquenté que maintenant, on pouvait facilement demander aux soigneurs la permission de toucher les orques – le cuir doux et luisant de leurs taches blanches, leurs dorsales noires armées d'acier. Leurs dentitions d'ivoire affûtées encerclaient des langues propres, roses et charnues, grandes comme un dessus de table, qui avalaient d'un coup des seaux entiers de poissons argentés. Dix ans plus tard, quand ce fut mon tour d'emmener Megan visiter les épaulards, je découvris que ma fille avait déjà décidé que parquer des orques dans un zoo était un geste cruel. La prison pour animaux. Elle s'était mise à suivre avec assiduité toutes les informations concernant des captures ou des libérations de cétacés. Sa nouvelle passion avait fait résonner une corde sensible en moi, et réveillé le souvenir d'une des peurs qui avaient hanté mon enfance. Je m'étais toujours demandé ce que pouvait éprouver une baleine née et élevée en captivité, qui se retrouvait ensuite relâchée dans la nature – dans sa mer ancestrale –, aux prises avec un monde sans limites qui se développait autour d'elle à l'instant précis où elle était lancée dans des profondeurs inconnues, goûtait des eaux nouvelles, croisait des poissons étranges, sans posséder la moindre notion de profondeur, et sans connaître le langage des cétacés qu'elle pourrait rencontrer. Toutes ces inquiétudes pour les baleines traduisaient ma peur d'un monde soumis à une expansion brusque et violente, sans lois ni règles : bulles, algues, tempêtes, et ces énormes étendues d'eau bleu sombre, infinies et terrifiantes. Je mentionne tout ceci, en pensant à ce qui est arrivé ensuite dans ma vie et aux changements qui ont suivi.

Au-dessus de ma tête, un oiseau poussa un trille. Je cillai et restai un instant sans bouger, puis je me mis à pleurer parce que je savais qu'en ce moment même, à cinq kilomètres d'ici dans une chambre d'hôpital qui ressemblait à une crypte, Karen cillait aussi. Après 6 719

jours de sommeil, elle venait juste de se réveiller.

Deuxième partie

Pas d'enfants impériaux

Imaginez que pour une raison inconnue vous avez commencé à perdre la mémoire. Disons que vous ne savez plus quel mois on est, par exemple, ou la marque de votre voiture, la saison, ce qu'il y a comme provisions dans votre réfrigérateur, ou le nom des fleurs. Votre mémoire se fige à toute vitesse, devient un parfait petit iceberg, tous les souvenirs gelés, verrouillés. Votre famille. Votre sexe. Votre nom : tout est devenu un bloc de glace silencieux. Vous n'avez plus de mémoire : le monde vous apparaît à travers l'esprit d'un embryon, aucune connaissance, mais uniquement des sensations, voir, entendre. Puis soudain, la glace fond et vos souvenirs commencent à revenir. La glace est dans un étang – et le dégel commence, vos souvenirs reviennent peu à peu, les eaux se réchauffent, les nénuphars poussent sur votre mémoire, et les poissons nagent autour. Vous êtes vous.

Et voilà Karen, endormie depuis dix-sept ans, dix mois, et dix-sept jours. Au-dessus d'elle, une infirmière change sa sonde J. Cela fait douze ans que cette femme change des sondes, elle regarde Karen, ne ressent rien de particulier et pense à autre chose – à la répétition du chœur ce soir, à un manteau de laine en vente à la Bay.

L'infirmière se souvient que quand elle a quitté son service, Karen risquait sans doute de mourir à cause de sa pneumonie – pas d'héroïsme, cette fois. *Vraiment ?* Elle semble s'être plutôt bien remise de la maladie qui l'avait amenée ici. La femme interrompt sa tâche pour observer plus attentivement sa patiente : pauvre créature, la mort n'est pas passée loin, cette fois. Maintenant, retour à Inglewood, et après ? Elle était plus morte que vive. Pas d'amour, pas de passé, pas d'avenir, pas de présent, pas de sexe. Une chose triste. Une moitié de personne. Presque dix-sept ans après, on discerne encore la beauté, par-delà les formes anguleuses de son visage osseux. Quand on pense tout ce qu'elle a manqué dans la vie ! L'infirmière quitte des yeux le visage de Karen et reprend l'opération.

Puis la femme entend une voix gentille, enrouée, mais juvénile et

directe, qui évoque deux pierres ponce frottées l'une contre l'autre : « *Salut.* »

L'infirmière lève la tête. *Salut*, répète Karen de sa voix râpeuse. La femme voit les yeux couleur de mousse, encore plissés et dont les coins sont incrustés de cristaux de sommeil, mais le regard est clair. Une protubérance s'agite dans le cou de poulet nu qu'elle voit de profil. Karen est immobile, mais elle parle : « *Ça chatouille.*

— Mon Dieu... Oh, mon Dieu ! » dit l'infirmière qui file hors de la chambre. Elle court chercher le médecin de garde – Wendy, le docteur Chernin.

Infirmière, le mot a surgi dans son esprit.

C'était une infirmière. Je suis dans un hôpital. Je... Attends un peu. Qui suis-je ? Je suis Karen... Où suis-je ? Quelle heure est-il ? L'impression de confusion disparaît cependant rapidement, elle sent son cerveau monter en régime, puis pétarader comme une Camaro à l'accélérateur susceptible. La dernière chose dont elle se souvienne c'est d'avoir été avec Wendy et Pam devant une fête à Eyremont Drive – un saccage de maison, un truc idiot. Juste avant, elle était allée skier avec Richard. Ils avaient fait l'amour. Elle se souvenait d'avoir rigolé avec les filles, d'avoir pris un verre, et de s'être demandé si elle allait leur dire pour ce qui s'était passé avec Richard. Et puis, elle ne se rappelait plus rien. Pourquoi ? Elle s'était sans doute évanouie et ça avait été assez grave pour qu'on la transporte à l'hôpital. *Qu'est-ce que j'ai pris ? Deux Valium ? De la vodka ? Ça ne peut pas être ça... Oh, là, là, quelle gueule de bois. Et il va falloir s'expliquer avec maman. Oh, mon Dieu.*

L'obscurité. Cette obscurité devant elle. Un rêve ? Elle se souvient d'avoir eu peur de l'obscurité et d'avoir souhaité dormir pour toujours afin de l'éviter – un vœu stupide qui avait mal tourné.

Elle referme les yeux, agressés par les rayons du soleil matinal qui passent par la fenêtre, puis les ouvre de nouveau pour regarder son corps. *Où est passé mon corps ? Je ne sens pas mes jambes. Je ne peux pas bouger. Je...*

Elle hurle de toutes ses forces, mais le faible cri qu'elle a réussi à produire s'achève en une quinte de toux sèche qui lui impose le silence. Une autre infirmière entre dans la chambre, les yeux écarquillés. « *De l'eau. De l'eau, s'il vous plaît* », parvient à articuler Karen entre deux accès de toux.

La plupart des invités de la fête d'Hillary Markham sont partis. Encore sous l'effet d'un cocktail de substances euphorisantes, Hillary jette un œil sur les vestiges cocasses de sa fête – pièces de costumes, fragments de citrouilles, dizaines de verres à vin portant des marques de rouge à lèvres séché, et bouteilles de bière qui ont servi à fumer de

la skunk. Teddy Liu et Tracy sont endormis sur le canapé ; Linus est dans la chambre d'amis avec les deux chats d'Hillary.

En entrant dans sa chambre, elle voit qu'il reste encore quelques manteaux empilés sur son lit, et en même temps, elle entend deux bruits sourds de chute. En passant dans la salle de bains, elle découvre d'abord Hamilton étendu sur le carrelage, pâle comme de l'ivoire, bouche ouverte ; Pam est dans la baignoire, la tête renversée sur le côté, ses longs cheveux passent par-dessus le rebord. Elle est aussi blanche qu'Hamilton. Il n'y a même plus le temps de paniquer. *Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais ? Teddy ! Teddy Liu est ambulancier !* Elle se rue dans le salon en hurlant et secoue Teddy qui se réveille dans son costume de pilote de course. En moins d'une minute, Hamilton et Pam ont été reliés à des intraveineuses contenant un mélange de Narcan, un médicament qui combat l'effet des opiacés, et de solution D5W Des respirateurs sont mis en place et tout le monde démarre vers le Lions Gate.

Quelques minutes plus tard, tous les deux émergent de leur trop profond sommeil. « Teddy, espèce d'abruti, hurle Hamilton. C'était le meilleur trip que j'ai jamais connu. Pourquoi tu es venu tout foutre en l'air ?

— Les chiens aboient, la caravane passe.

— Où sommes-nous, Teddy ? gémit Pam.

— On va au Lions Gate.

— Oh, merde, dit Pam. Je me sentais si bien. »

Silence. « Linus, c'est toi ? demande Pam.

— Ouaip.

— Demande à ces enfoirés de se tirer. »

L'infirmière de Karen sait que sa patiente est intimement liée au Dr Chernin – quelqu'un de sa famille, peut-être ? Elle passe avertir ses collègues au bureau des infirmières, et se précipite en bas, aux urgences, où le Dr Chernin est de service. « Docteur, votre amie !

— Je sais, *je sais* », jette Wendy, dont l'attention est entièrement tournée vers deux civières qui viennent de débouler par les portes battantes.

« Mais... », balbutie l'infirmière, complètement perdue.

Wendy, les ambulanciers et deux corps sur des civières défilent devant elle, suivis par un jeune homme longiligne qu'elle reconnaît comme le mari du Dr Chernin, croisé à une fête de Noël. Il y a aussi une adolescente habillée de noir, un déguisement de sorcière pour Halloween, sans doute, les yeux aussi charbonneux qu'au bon vieux temps d'Alice Cooper.

Sur la première civière est étendue une sirène blonde, dont la peau est d'un blanc bleuté sous le masque ; le visage lui paraît

familier – magazines ? télé ? De toute façon, l'infirmière n'est pas impressionnée, elle a déjà vu des célébrités. Sur l'autre civière, c'est un homme d'une trentaine d'années qui souffre d'une horrible maladie de peau. Le sida ? C'est le patient le plus gravement atteint qu'elle ait jamais eu l'occasion de voir. Il hurle aussi à tue-tête en insultant tout le monde et en réclamant plus d'héroïne. Elle demande à l'ambulancier ce qui s'est passé, et la réponse qu'elle reçoit est devenue un lieu commun à Vancouver en 1997. « Overdose de China White à une fête d'Halloween. » L'infirmière comprend que l'homme à l'air malade est en fait maquillé. Quel épouvantable costume.

Les civières avancent et l'homme longiligne, le mari du Dr Chernin, s'adresse à la jeune sorcière. « Qu'est-ce que tu fais *ici*, Megan ? Comment as-tu appris ce qui s'est passé ?

— J'ai juste accompagné Jenny Tyrell qui avait besoin d'une pilule du lendemain. On est venues dans sa voiture. Et ensuite, je vous ai vus arriver. Alors, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ils se sont trop défoncés à l'héroïne, dit Linus.

— Wouah ! Hé, tante Wendy... Wendy, dis-moi vite, ils vont mourir ? Pour de bon ? Cette China White...

— Nous discuterons plus tard, Megan. » Wendy se détourne pour parler à un infirmier.

Linus tente d'imaginer le monde sans Ham et Pam. Il a la nausée et l'estomac en feu. Il se souvient de ses visites à Jared, voici presque vingt ans, et pense à Karen : toutes ces années à Inglewood, son regard vide fixé sur la mort et le néant. Pauvre Richard, condamné à vivre ça pour toujours. L'hôpital est un endroit où la vie arrive à son terme. C'est un endroit qui annihile l'espoir. Il admire Wendy d'avoir le cran de travailler ici, d'être une spécialiste des urgences.

Ils se shootent depuis combien de temps, ces imbéciles ? Qu'ils aillent se faire foutre ! Pam et Ham entrent en grinçant dans l'unité de soins intensifs. Ils sont piqués, pompés et sondés. De nouvelles intraveineuses sont posées, une dose supplémentaire de Narcan administrée. Wendy est frustrée, parce qu'il n'existe aucun test significatif pour les overdoses qui puisse lui donner une idée claire de la situation. Aucun équivalent du scanner, de la numération des globules blancs ou des T4. Elle ne peut jamais avoir une réponse précise à la question : *Cette personne est-elle perdue ?*

Les têtes sont inclinées d'avant en arrière – la procédure « Doll's Eye » – pour vérifier l'état du système neurologique.

Les pauvres corps à la respiration difficile sont brièvement mis sous une tente à oxygène. Ils vont aussi bien que possible et dormiront quelques heures. Le pire est passé et Wendy émerge de l'unité de soins intensifs. *Ils vont s'en sortir*, dit-elle. Puis elle va s'asseoir dans le hall à côté de Megan et Linus, tente de se détendre après cette chaude alerte.

L'idée de perdre deux nouveaux amis de toujours est plus terrifiante qu'ils ne l'avaient imaginé. Des bouffées d'air froid arrivent de l'extérieur et ils frissonnent. Wendy a l'impression qu'une stalactite de glace est enchâssée dans sa colonne vertébrale de ses reins à son cerveau. Son service est terminé pour la nuit. L'infirmière de l'étage de Karen approche du trio. « Docteur Chernin, il *faut* que je vous parle...

— Oui, dit Wendy, qui tente de cacher sa lassitude et vide ses poumons pour relâcher la tension. Je ne suis plus de garde, vous savez. Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai pensé que vous devriez savoir que votre amie parle maintenant.

— Elle parle ? Mais elle devrait rester endormie pendant au moins les quatre prochaines heures... voire plus. On leur a donné des séd...

— Non. Non. Pas ces amis-là. Votre... ancienne amie. Celle qui était dans le coma, Karen. Elle est réveillée en 7-E. »

Wendy se tourne vers Linus et Megan, leurs corps caillent ; de petits poils se hérissent sur leurs nuques ; leurs bras ne pèsent plus rien. Ils viennent d'entrer dans un royaume redoutable et fascinant. « Karen, vous savez... Vous la connaissez certainement, insiste l'infirmière, elle est dans le coma depuis quinze ans.

— Dix-sept », rectifie instantanément Linus. Megan sent monter la nausée.

« Elle m'a dit bonjour deux fois. Elle a le regard clair et intelligent. Je pense qu'elle est complètement revenue. »

Wendy se tourne vers ses amis, tous trois se regardent en silence. Le cerveau de Linus se vide comme s'il était passé par une trappe dans le sol. En quelques secondes, ils sont arrivés au bout du couloir à l'odeur d'ozone. Il faut ensuite endurer le long trajet chargé de tension dans l'ascenseur. Personne ne parle et quelques respirations plus tard, ils arrivent dans la chambre de Karen, pleine de membres du personnel. Karen pleure. Quelqu'un s'apprête à lui administrer un sédatif, Wendy attrape la seringue et la jette à la poubelle. « Ne faites pas ça, Bon Dieu ! C'est comme ça qu'elle a atterri ici. Pas de médicaments, d'aucune sorte. Pas question. Jamais. Sortez tous. Dehors... *Dehors !* » Tout le monde quitte la pièce, sauf elle, Megan et Linus. « C'est moi, Karen. Wendy. Je suis là, chérie. »

Karen lève les yeux, son hystérie se calme. « Wendy ? C'est toi ? Wendy ? »

Wendy s'avance, s'agenouille près du lit, pose la main gauche sur l'épaule de Karen, et lui essuie les yeux avec l'autre main. « Hé, Karen ? Ouais, c'est bien moi. Je suis là, ma belle. » Wendy pratique la médecine depuis assez longtemps pour savoir que le réveil de Karen est un miracle. Elle essaye de garder une contenance comme elle l'a fait toute sa vie, sans être certaine d'y parvenir cette fois.

« Qu'est-ce qui m'est arrivé Wendy ? Mon corps... je ne peux pas bouger. Je ne peux pas le voir. Dis-moi ce qui s'est passé.

— Tu as dormi pendant longtemps, Karen. Un coma. Ne t'inquiète pas. Tu récupéreras ton corps. Bientôt. » Wendy espère que son visage ne trahit pas ce dernier mensonge.

« Oh, Wendy. Je suis contente que tu... » Karen ferme les yeux. Plusieurs respirations plus tard, elle les rouvre. Son regard glisse sur le côté. « C'est Linus ? » Sa voix voilée fait penser au frottement d'une barbe de deux jours contre du papier. Linus s'avance et s'assoit auprès de Wendy.

« Salut, Karen. Bienvenue à la maison. » Il lui embrasse le front. Karen observe ses deux amis. Ils ont vieilli. Beaucoup vieilli. Quelque chose ne va pas.

« Mon corps ? Où est passé mon corps ? dit-elle avec des larmes dans la voix. Je suis un foutu bretzel.

— Chut, dit Wendy. Tu es partie pendant longtemps. Tu retrouveras ton corps. C'est sûr. Je suis médecin, maintenant. Tu nous as manqué, chérie. Si tu savais comme tu nous as manqué. »

Karen regarde autour d'elle, ses yeux se fixent sur une chose après l'autre. Elle demande à Linus son âge actuel. « Tu as trente-quatre ans, Kare.

— Trente-*quatre* ? Oh, mon Dieu !

— Ne te fais pas de souci, Kare, nos vingt ans étaient nuls. Crois-moi, tu devrais être contente d'y avoir échappé.

— En quelle année sommes-nous, Linus ?

— 1997. Samedi 1^{er} novembre, 1997, 6 h 5 du matin.

— Oh. Oh, Seigneur ! Bon sang ! Et ma famille ? Comment vont-ils ?

— Ça va. Ils sont en vie et ils vont bien.

— Et Richard ?

— Lui aussi va bien. En forme. Pendant toutes ces années, il est venu te voir une fois par semaine. »

Elle s'arrête sur Megan, debout à l'entrée. « Et toi, là, près de la porte. Je... j'ai l'impression de te connaître.

— Non », dit Megan. C'est une des rares fois dans sa vie où elle éprouve de la timidité.

« Approche », dit Karen. On lui a dit quelque chose au sujet de cette adolescente, mais qui ? Elle se souvient de la Lune. Elle se souvient d'avoir parlé à Richard sur la Lune. N'importe quoi. « Approche, s'il te plaît. » Megan avance docilement, presque paralysée. Espoir, anticipation, nausée et peur. Karen regarde calmement la jeune fille. « Nous sommes parentes, non ? » Megan hoche la tête. « Sœurs ?

— Non. »

Karen commence seulement à comprendre que son absence a été longue. Elle se concentre sur l'adolescente comme s'il s'agissait de résoudre une équation d'algèbre compliquée. « Comment tu t'appelles ? demande-t-elle, sourcils froncés.

— Megan. »

Karen réfléchit à haute voix : « Maman a fait une fausse-couche... En 1970 ? C'était une fille qui s'appelait Megan. »

Les genoux de Megan cèdent. Elle s'avance jusqu'au lit, saute dessus sans se soucier du châssis branlant, et s'allonge près de sa mère comme elle l'avait fait le jour de leur rencontre. Elles sont face à face, et s'examinent avec attention, pupille à pupille, cerveau à cerveau. *Qui est cette créature ?* Le scénario n'affole plus Karen, maintenant. Elle sait que les réponses viendront en leur temps. « Tu es jolie, tu sais, dit-elle à Megan.

— Je sais bien que non, répond Megan en reniflant.

— Je n'ai jamais vu un maquillage comme le tien. Tu étais au concert hier soir ?

— Je le porte tout le temps. Mais si tu veux, je peux l'enlever. Je vais le faire tout de suite. » Elle plante ses deux paumes sur ses paupières.

« Arrête, croasse Karen. Arrête. »

Megan tremble. « J'ai effacé ton maquillage une fois, dit-elle. La première fois que je t'ai vue. J'avais sept ans. »

Karen garde le silence. Elle s'arrête, regarde le plafond, soupire et médite : *C'est sans doute ma sœur, mais elle me dit le contraire. Et elle ressemble aussi à Richard* « Comment vont maman et papa ? »

Les vannes s'ouvrent. « Je... j'ai vraiment été dégueulasse avec eux. Je suis quelqu'un d'horrible. Et tu es réveillée. Maman... ma vraie maman. »

Karen est incapable de bouger le cou, mais elle garde les yeux fixés sur cette adolescente qui sanglote blottie contre son flanc droit. « Je ne pensais pas que tu allais te réveiller un jour. Et maintenant que c'est fait, je me rends compte que j'ai été *horrible avec tout le monde*. » Megan se sert de ses larmes pour enlever khôl et eye-liner, transformant ses orbites en cavités noirâtres et dégoulinantes.

« Chuuuut..., murmure Karen. C'est terminé maintenant. C'est fini, je suis là. » Elle réfléchit à ce qu'elle vient d'entendre, *maman ?* « Dis, Megan, tu m'as appelée *maman* ?

— Ouais, parce que tu l'es. Ma mère, quoi. »

Karen se sent défaillir : « De quoi... Oh, *bon sang*. » Cette unique nuit avec Richard à Grouse Mountain. C'est impossible.

« J'avais tellement envie de te parler pendant toutes ces années. Tu aimes le rock punk ? Ça revient en ce moment. »

Ce dernier commentaire distrait Karen. Soudain, Megan part sur

un chemin de traverse, discutant des mérites comparés des Buzzcocks et de Blondie. Entretemps, Karen rassemble les pièces du puzzle. Elle remarque l'absence de miroir dans la chambre. Les cheveux qui sont dans son champ de vision sont gris. Malgré son état de santé et son esprit de dix-sept ans, elle comprend que c'est à elle de se conduire avec maturité.

Pendant que Karen réfléchit, Wendy lui prend le pouls et fait des trucs de médecin. Elle a demandé au personnel de ne pas entrer dans la chambre, mais ils se pressent en silence dans le couloir. La nouvelle se répand rapidement. Un visiteur a prévenu le bureau d'un journal local.

« Eh, Wendy, dit Karen. Quelque chose ne va pas. J'en suis sûre. Attends un peu. Tu peux me dire ce que vous faites tous *ici* ? Enfin, c'est dimanche matin. Comment *saviez-vous* que... que ça allait arriver ?

— Nous ne savions pas, répond Wendy, prenant à son tour conscience des coïncidences de la matinée. C'était tout simplement inimaginable. »

Megan intervient pour livrer un potin tout chaud. « Hamilton et Pam ont fait une overdose d'héroïne cette nuit. Ils sont en bas, aux soins intensifs. On dirait bien que ce sont de vrais camés, maintenant, complètement accros. Linus était à une fête avec eux. Wendy les a sortis d'affaire, il y a même pas une heure.

— *Merci beaucoup*, Megan », dit Wendy.

Karen réfléchit. Puis : « Ils prennent de *l'héroïne* ? À trente-quatre ans ? C'est un peu vieux pour ça, non ? C'est mon âge.

— L'héro marche très fort en ce moment, dit Linus.

— Ah. »

Toutes les phrases dramatiques que Wendy et Linus avaient autrefois prévu de dire à Karen quand elle se réveillerait ont disparu... *Pouf*. Au lieu de ça, ils ont une conversation ordinaire. « Hé, Wendy, je fume toujours ?

— Non, tu as arrêté, ma chérie. » Puis Wendy ajoute, plus pour elle-même que ceux qui l'écoutent : « J'ai du mal à me faire à toutes ces coïncidences – Ham, Pam, Linus, Megan et toi... Ça nous laisse Richard. Mais j'imagine qu'il va se montrer d'un instant à l'autre. »

Maintenant, Karen peut regarder son bras, osseux, décharné, il semble aussi malingre que celui d'un prisonnier de guerre. « Merde. Regarde-moi, Wendy. J'allais partir à Hawaï. Quel désastre. On dirait une mante religieuse. » Maintenant, Karen porte un regard singulièrement objectif sur son corps, sur son *être*. Elle lève les yeux sur Wendy, et bâille. « Hé là, ma vieille, j'ai vu que tu me regardais faire. Ne te prends pas la tête. Je ne vais pas tarder à m'endormir, mais ce sera un sommeil *normal*. Je ne vais plus jamais repartir dans la

grande léthargie. » Elle cille. D'où lui vient cette certitude ?

Wendy demande encore à Karen comment elle se sent. « Un peu brumeuse... Et j'ai soif aussi. Il n'y aurait pas un peu de limonade quelque part ? Il fait soif en 1997. Oh, j'ai un tube dans le nombril ! » Un petit remue-ménage explose dans le couloir, une canette de Gatorade et une paille sont soustraites au déjeuner de quelqu'un. « Ma langue est comme une boîte pleine de coton, dit Karen. Linus, tu pourras passer voir mes parents ? Je ne veux pas qu'ils l'apprennent au téléphone. Tu veux bien faire ça ?

— Bien sûr.

— Parfait. Si je dors quand ils arrivent, ne me réveillez pas. » Elle se tait un instant. « J'ai conscience que ça a l'air dingue, mais demandez-leur d'attendre. Je reviendrai. »

Megan embrasse Karen sur la joue, puis reprend sa place tout contre son flanc.

Maintenant, Wendy contrôle les relevés des machines qui enregistrent les signes vitaux de Karen. Compte tenu des extraordinaires circonstances, tout est aussi normal que possible. Megan est accrochée à Karen comme un papoose. « Écoute, je vais te faire les ongles, dit-elle. Et on va aussi s'occuper de tes cheveux. Bon, ils sont gris pour l'instant, mais on va les teindre ensemble. Ma copine Jenny s'y connaît vachement bien.

— Pourquoi es-tu habillée tout en noir ? » demande Karen.

Megan se sent soudain immature. Elle ne veut pas dire à sa mère qu'elle se voyait comme la mort – la cause de toute cette noirceur. « C'est une phase. Mais c'est terminé, maintenant. »

Linus est assis sur une chaise près du lit. Heureux. Le monde selon Linus est un endroit cruel, il repense aux déserts qu'il a traversés, à la succession des petites villes minables, à la méchanceté des gens, et puis, ici, une fleur s'épanouit venant de nulle part. De tels instants étaient rares, aussi rares que de découvrir un rubis dans les entrailles d'un saumon, comme cela lui était arrivé une fois dans son enfance. D'accord, c'était seulement un bout de plastique rouge usé, vestige d'un feu arrière de voiture qu'il avait trouvé en éventrant un saumon sur un quai de Pender Harbour. Mais pour lui, c'était un rubis.

Karen essaye de rester éveillée pour savourer son retour à la conscience. Elle est contente d'avoir des amis à proximité et sa fille magique qui bavarde auprès d'elle. Le personnel a dégagé le couloir, et entre les quatre personnes présentes dans la chambre s'installe une sorte de tension, ou plutôt une impression de légèreté partagée par tous, la certitude d'avoir été témoins d'une renaissance émotionnelle qui n'allait pas sans rappeler le dégel des chutes du Niagara, les fragments du manteau de glace basculant majestueusement en énormes blocs par-dessus la barrière de schiste. Les personnes

présentes dans cette chambre se sentent enchantées, *choisies*.

« Nous allons devoir te déménager le plus vite possible, Karen, dit Wendy. Tu vois, les médias ont un peu changé depuis 1979, et il n'est pas question de te laisser à portée de ces vautours. » Elle décroche le téléphone. « *Oui. Entièrement. Normal. Immédiatement. Ouais. Ouais. Une demi-heure. Merci d'essayer.* »

Richard n'est plus ivre. Il est un astronaute moulé dans son habit d'argent qui escalade une berge escarpée au sol aussi riche, friable et moite que de la pâtée pour chiens en conserve. Après avoir atteint Capilano Road, il clopine aussi vite que possible à travers les routes et les lotissements, comptant les débris de pétards et les morceaux de citrouille qui jonchent les rues. Au-dessus de lui, le soleil monte dans un ciel qui a la couleur d'une orange navel. Acidulée.

Richard marche dans Edgemont Boulevard en direction de Delbrook, puis traverse les passerelles de Westview. Un chauffeur de taxi qui s'apprête à finir son service propose de le déposer quelque part, et peu de temps après, il se retrouve devant l'hôpital, où sont garés des vans affichant les sigles des médias locaux. Le costume de Richard est un nouvel événement remarquable dans une journée déjà extraordinaire. Il voit une équipe de télé et des journalistes qui organisent une mêlée silencieuse vers les ascenseurs. Une infirmière qui connaît Richard depuis dix ans le laisse pénétrer dans la cabine. « Hé, qui c'est celui-là ? demande quelqu'un.

— Sûrement le petit ami. Hé, vous, *le petit ami*. Une déclaration ? »

Richard quitte l'ascenseur à l'étage de Karen. Les infirmières le reconnaissent et retiennent leur souffle en le regardant passer dans le couloir, silhouette argentée, puissante, portée par un souffle régulier, et surmontée d'un visage serein. Un astronaute qui foule le sol d'une planète étrangère. Le bruit de sa respiration lui parvient de l'intérieur de sa poitrine. Il rentre dans la chambre, voit Linus et Wendy. Poliment, ils s'éclipsent. Richard embrasse Karen sur les lèvres.

« Hé, Beb. Je suis revenue, dit-elle.

— Salut, ma chérie. Bienvenue à la maison, dit Richard. Tu m'as manqué tout le temps. » Il se met à genoux devant elle et l'embrasse encore.

Silence. Ils se regardent dans les yeux avec toute l'intensité de deux personnes dans l'élan du premier amour. « Ils ne m'ont pas permis de regarder dans un miroir, Richard. Mais je sais que je dois avoir l'air d'un vieux truc oublié dans un coin.

— Tu es magnifique.

— Flatteur. Autant pour Hawaiï.

— Je vois que tu as fait la connaissance de notre fille. »

De l'autre côté de sa mère, Megan se redresse sur un coude.
« Salut, papa.

— Salut, mon petit chou. »

Un silence embarrassé suit. « C'est sûr que ça secoue, dit Megan. Allez viens. Monte. Viens à bord, il y a juste assez de place. »

Richard défait la fermeture Éclair de sa combinaison d'astronaute qui se détache de son corps jusqu'à son nombril comme une peau de banane chromée. Il grimpe sur le lit et Karen se transforme en sandwich humain à la viande chaude, avec d'un côté une sorcière et de l'autre un astronaute. Elle a l'impression qu'ils sont dans un bateau à rames, flottant vers un nouvel endroit. C'est un rêve, mais ça n'en n'est pas un. Richard a l'impression d'avoir trouvé une mine d'or au fond de son cœur, un klondike[17] de sentiments qu'il croyait enterrés depuis longtemps.

« Tu sens la sueur, Richard, dit Karen.

— Je suis venu du barrage de Cleveland à pied. » Un silence.
« C'est une longue histoire.

— Nous sommes tous fatigués, n'est-ce pas, les gars ? dit Karen. Vous voulez dormir ? »

Ils veulent effectivement dormir, car ils se rendent compte qu'ils sont tous fatigués d'avoir espéré, attendu, d'avoir perdu la foi et de l'avoir retrouvée. Richard passe son bras sous la tête de Karen.
« Ouais, dormons un peu. Ça a été long et nous sommes fatigués.

— Regardez-nous, murmure Megan à Karen et Richard, avec l'intonation de bonheur qu'elle réservait autrefois exclusivement aux petits animaux, aux gâteaux d'anniversaire et aux montagnes russes. Nous sommes une vraie famille. Enfin. Et pour *toujours*. Et je ne suis plus la Mort, n'est-ce pas, papa ?

— Non, mais tu ne l'as jamais été », chuchote Richard.

Et tous les trois glissent dans le sommeil.

« Et les costumes ? demande Karen d'une voix presque inaudible, avant de s'endormir.

— Les costumes ? Quels costumes ? » répondent Megan et Richard en stéréo. Ils voguent avec Karen dans leur bateau qui ne va pas chavirer.

16

Le Futur et la vie après la mort sont des choses totalement différentes

Stéréo.

À quelques étages de là, Pam et Hamilton entrent maintenant dans un nouveau cycle cérébral. Si leurs cerveaux sont trop intoxiqués pour générer des images, ils sont cependant capables d'entendre les mots, les sons et la musique. Un chœur. Des bruits qui semblent venir du paradis : douceur, séduction et sensualité. Des mots. En regardant leurs corps allongés dans l'unité de soins intensifs, personne ne soupçonne l'existence des harmonies qui se déchaînent dans leurs esprits. *Oranges and lemons, say the bells of Saint-Clement*^[18]...

Et puis, seulement après ce pic de musique, les images font leur apparition. Une projection de diapositives : une autoroute de Houston déserte, à l'exception de quelques voitures garées çà et là ; une pluie de boue sur les maisons de la banlieue de Tokyo ; la brousse africaine en feu ; des fleuves indiens charrient des cadavres et des soieries vers l'océan dans leurs eaux épaisses et tourbillonnantes, couleur de brouet ; en Floride, un tableau lumineux indiquant l'heure et la température au-dessus d'un concessionnaire Chrysler clignote sur 00:00/60°.

L'infirmière de garde surveille les deux patients. Quelque chose ne va pas. Quelque chose cloche dans le tableau. Et elle finit par comprendre. Ils se désintoxiquent en stéréo. Leurs têtes s'agitent de droite à gauche ou de haut en bas de manière simultanée. Ils sursautent ensemble – répétition de la danse de mort. Une autre infirmière, alertée par la première, enregistre la scène sur le caméscope de son frère, qu'elle avait prévu de lui rendre plus tard dans l'après-midi.

Une minute ou deux plus tard, les mouvements synchronisés de Pam et Hamilton gagnent en intensité et affectent leurs membres, agités de mouvements spasmodiques. Copies conformes l'un de l'autre, leurs relevés bondissent et tressautent de la même façon désordonnée.

Puis brusquement la danse est terminée. Les patients reprennent leur sommeil individuel, et la cassette est mise de côté.

Ce n'était pas censé arriver.

Loïs manœuvre la Buick comme s'il s'agissait d'un encombrant bateau de plaisance. Mains gantées, elle change les vitesses. À côté d'elle, George ne parvient pas à contrôler ses larmes. Les implications de cette visite à l'hôpital sont si lourdes de sens que tous deux ne peuvent communiquer que par phrases à peine formulées. (*Tu as ta ceinture ? Oui. On y va.*) Leurs espoirs les ont devancés de trop loin, et comment pourrait-il en être autrement ? Il y a moins de deux heures, jamais ils n'auraient imaginé éprouver des sentiments aussi extrêmes. Linus a sonné à la porte peu après neuf heures. George, qui suit sa petite routine dans la cuisine, en est à boire son café en se demandant laquelle de ses azalées il va tailler cet après-midi-là ; encore à moitié assoupie dans son lit, Loïs envisage mollement de nettoyer les décorations de Noël. Et là-dessus arrive Linus. Ils ont pensé que Karen est peut-être morte – la pneumonie. Mais non. « *M et Mme McNeil, Karen est réveillée, elle parle normalement, et tout. Elle a demandé de vos nouvelles. Je crois qu'elle aimerait vous voir ?*

La réaction de George et Loïs a été la même. Livides, la langue nouée, ils sentent le goût du sang au fond de leur gorge – mais leurs motivations sont différentes. George voit se réaliser la seule chose qu'il ait vraiment désiré dans sa vie, et Loïs se sent submergée par une vague de culpabilité, pour avoir ignoré Karen pendant toutes ces années, abandonné tout espoir, et menti à George en prétendant rendre visite à leur fille. Loïs se souvient aussi que c'est elle qui voulait « débrancher » ; c'est elle qui, pas plus tard qu'hier, a demandé à l'hôpital : « ... pas d'acharnement, *laissez-la simplement partir cette fois.* »

Soudain, Loïs doit s'imaginer comme la citoyenne d'un monde où l'espoir existe, et cette idée l'effraye, lui donne le vertige. Elle se dit que maintenant, elle a peut-être *deux* filles qui la détestent au lieu d'une seule. Il se produit une sorte d'effondrement dans son esprit, un mouvement comparable à l'impétueuse coulée de boue chargée d'arbres brisés et de rochers fracassés qu'elle avait vue dévaler une montagne, pendant son enfance, dans le nord de la Colombie-Britannique.

Après avoir appris la nouvelle de la bouche de Linus, George s'est laissé tomber sur un tabouret, sous une petite chouette en macramé. Loïs se met à lui masser les épaules tout en disant à Linus qu'ils allaient s'habiller correctement et partir rapidement à l'hôpital. Un coup de fil à Wendy a confirmé la bonne nouvelle.

« Papa ? » George entend la voix et s'effondre en serrant le téléphone. « C'est toi, papa ? C'est moi. Karen. » George ne peut plus

respirer. Loïs craint une crise cardiaque. « C'est moi, continue Karen. Je suis là. Je ne sais pas très bien où j'en suis. Mon estomac me démange. »

Loïs prend le combiné à George. « Karen ?

— Maman ?

— Je... Salut, chérie.

— Salut, maman.

— Ça va ?

— Je ne peux pas vraiment bouger. Venez me voir. J'ai faim.

— Cesse de pleurer George. Karen ? Nous arrivons tout de suite.

— Vous êtes à Rabbit Lane ?

— Rien n'a changé, chérie. Calme-toi, George. Dis bonjour à Karen, pour l'amour de Dieu.

— Salut.

— Salut, papa. »

Les sanglots de George redoublent. « Tu peux raccrocher, Karen. Nous arrivons tout de suite. »

Megan n'était pas dans le coin. *Elle est chez Richard.* Loïs enfila rapidement un twin-set et un collier de perles, et colmata les rides que le temps avait laissées sur son visage. L'esprit confus, George boutonnait de ses doigts gourds la veste de son unique « bon costume », et eut un petit sursaut lorsqu'il se rappela l'avoir acheté en prévision de l'enterrement de Karen.

En quittant la maison, une Loïs enrichie au Valium éprouva une bouffée de satisfaction à l'idée d'avoir gardé sa silhouette élancée et ses cheveux soyeux. Le temps l'avait à peine effleurée.

Ce dimanche, le temps est clair et froid. Leur respiration produit de petites bouffées de vapeur. La plupart des feuilles sont déjà tombées. Loïs descend la vitre, elle pense à Karen tout en roulant vers l'hôpital.

Jamais elle n'a dévoilé les sentiments que lui inspirent le coma de sa fille. George ne l'a vue pleurer qu'une fois. Une dizaine d'années auparavant, ils regardaient la télé tous les deux. Un reportage aux informations traitait du cas d'un arbre historique du Texas, empoisonné par un déséquilibré. Les citoyens de la ville avaient tenté de le sauver en pompant de l'eau dans le sol pour rincer le poison, mais l'arbre souffrait de désorientation. Il avait perdu sa capacité à détecter les saisons. Égaré dans le temps, il avait perdu ses feuilles, mais en avait fait repousser d'autres en automne, puis en hiver. Son feuillage avait voleté vers la terre une dernière fois, puis l'arbre avait fini par mourir. Loïs avait regardé le reportage, la gorge serrée, le souffle coupé. Elle était allée dans la cuisine, s'était appuyée contre le plan de travail, et s'était efforcée de reprendre son calme, mais le

barrage avait cédé et elle s'était écroulée, un océan de larmes au creux de la main droite. La cuisine était sombre et le lino glacé, mais George était venu la rejoindre et l'avait prise dans ses bras. « Chut, ma chérie. » Ils étaient restés assis sur le sol de la cuisine, avec le son de la télé en toile de fond.

Un panneau stop.

Loïs pense à Karen – sans jamais le lui avoir dit, elle retrouvait beaucoup de sa propre personnalité dans sa fille. Karen, brillante, pleine de vie. Après le début du coma, Loïs s'était sentie sèche et vide, comme ces bacs à fleurs inutilisés et remisés au fond du garage. Elle pense à ses fausses-couches, surtout à Megan la Première, qui aurait dû naître en 1970, et qui a emporté une petite, mais essentielle, partie de Loïs. Depuis, elle a l'impression d'être une voiture dont on avait perdu la clé de contact.

Et Loïs pense à Richard... Il était tellement balourd à la naissance de Megan. Ensuite, il est devenu un ivrogne. Et il ne cesse de changer de métier. Aucune stabilité. Cela dit, il a commencé récemment à avoir le sens de la famille, et semble s'être calmé. Il se conduit moins comme un idiot ces temps-ci. Il essaye de prendre des décisions en adulte, se montre raisonnable. « Non, George, disait-elle encore le mois dernier. Il n'est pas encore tout à fait en ordre, disons qu'il est sur la bonne voie. Enfin, il faut espérer que ça continue. »

Les caméras des télévisions locales et des éclairagistes ont envahi le hall et le parking de l'hôpital. Des présentateurs se font maquiller près de camions équipés de liaisons satellites – un cirque tranquille, mais plein de détermination. George et Loïs, bien placés pour savoir la cause de ce remue-ménage, choisissent de se faufiler par une entrée latérale, que George a parfois utilisée au cours des années. Ils se glissent dans les couloirs et finissent par rencontrer une infirmière dont le visage s'illumine en les voyant. Elle les conduit à la nouvelle chambre de Karen. « C'est un véritable miracle, dit-elle. Je n'aurais jamais... bon, enfin, vous comprenez sûrement ce que je veux dire. »

Beaucoup de gens sont massés devant la porte. George et Loïs aperçoivent Wendy et lui foncent dessus en ligne droite. Elle les accueille avec un large sourire. « Karen fait une petite sieste en ce moment. Pas un coma, d'accord ? Juste un petit somme. Richard et Megan dorment avec elle à l'intérieur, mais ne vous inquiétez pas. Ça lui fait le plus grand bien. Elle a besoin d'être entourée, en ce moment. J'ai donné des ordres pour que personne ne soit admis dans la chambre, sauf la famille. Vous avez vu toute la troupe en bas ? »

Karen se réveille sans bruit. Elle entend Wendy au téléphone, de l'autre côté de la porte. Elle voit et elle sent Richard et Megan de part

et d'autre, leur souffle, leur chaleur. Comment ça a pu arriver ? Pourquoi suis-je ici maintenant ? Dix-sept ans. *Ooh*. Est-ce que le monde a *beaucoup* changé ? Richard n'est plus aussi mignon... il est beau maintenant, poilu aussi, et tellement plus fort qu'il ne l'était... *la nuit dernière* ? Il est devenu un homme. Il est plus grand. Un homme. Beau gosse, mais un *homme*, plus un adolescent. Son odeur est différente de la nuit dernière... ou plutôt, c'est la même, mais plus intense. Et Megan. Une fille ? Un rêve plutôt ! *Mais la nuit dernière, j'étais encore jeune et en pleine forme*. Megan sent le maïs fraîchement cueilli de l'épi, une douce odeur de jeunesse. Karen se demande si Megan et Richard s'entendent bien. Et est-ce que Megan aime maman ? Peut-être, mais sans doute pas. Maman ne facilite pas la tâche de ceux qui veulent l'aimer. Je n'ai jamais compris pourquoi, d'ailleurs. *J'ai mal à l'estomac*. Et ça chatouille aussi. Des crampes. Faim. Un tube dans mon estomac. *Dégueulasse*. J'ai eu mes règles ou pas pendant tout ce temps ? Et maintenant ? Et est-ce que je pourrai absorber des solides ? Je ne suis même pas redevenue comme un bébé. *Je suis un fœtus*. Et pourquoi ai-je l'esprit si clair, si lucide ?

Karen essaye de bouger un bras et cet effort est une torture. Son nez la démange, mais ses tendons manquent trop d'exercice pour lui permettre de l'atteindre et de se gratter. Son corps tout entier est dans un état de raideur épouvantable. Ses mâchoires la font souffrir et elle a l'impression d'être un arbre qui vient d'être abattu... *Je suis partie si loin d'ici. Mon corps ! Attends, ça c'est trop. Je ne peux pas m'inquiéter de ça maintenant*. Elle est immobile, mais attentive, et pleine de curiosité. Elle ferme les yeux, les ouvre de nouveau et tout ce qu'elle voit lui semble difficile à croire. Aucune envie de parler à des étrangers. Elle veut que ça soit un dimanche matin. Elle veut que ça soit un jour comme un autre. Imaginez un peu, le nombre de personnes dans le monde qui n'ont pas dormi pendant dix-sept ans !

Wendy quitte la pièce. Il y a du bruit dehors. Elle revient avec un téléphone. Sans cordon ! En la voyant réveillée, elle propose à Karen de saluer maman et papa – ce qui lui semble bizarre, puisqu'ils se sont vus la veille. Après la communication, elle interroge Wendy. « En quelle année sommes-nous, déjà ?

— 1997.

— Oh, mon Dieu, mon Dieu.

— Il faut que je te demande un service, dit Wendy d'une voix tendue. Pam et Hamilton sont sérieusement malades, mais ils ne vont pas tarder à se remettre. Ils ont besoin de quelqu'un qui leur redonne de l'espoir.

— Ils n'ont plus d'espoir ?

— D'une certaine manière, on peut même dire qu'ils sont désespérés. C'est dans leurs têtes. J'aimerais les installer ici avec toi.

Ça les aidera.

— Ils prennent vraiment de la drogue ? »

Prendre de la drogue – quelle expression démodée. « Aussi pathétique que cela paraisse, oui. Mais les drogues ont changé de nos jours. Tu l'apprendras bientôt. Comment te sens-tu ? »

— Réveillée, et c'est fantastique. Alors, ils ont fait une overdose ?

— Ouaip.

— Amène-les. Je veux avoir un tas de gens autour de moi. Mais seulement des gens que j'aime.

— Ta mère ne va pas sauter de joie.

— Je m'en débrouillerai. » Elle fait claquer ses lèvres. « Je peux avoir une petite goutte d'eau ? » Wendy se précipite et revient avec un verre. Karen remarque son alliance. « Merci. Il y a longtemps que Linus et toi êtes mariés ? »

George et Lois poussent la porte sans bruit. La chambre est plongée dans la pénombre. Ils sont surpris de voir Megan et Richard dans le même lit que Karen – peu orthodoxe, mais les hôpitaux ne sont plus les antres de solitude et de cruauté systématique de naguère. Richard ronfle et Megan respire bruyamment Et voici Karen. Elle a les yeux ouverts et elle sourit. « Salut, maman. Salut, papa, chuchote-elle. *Chhhht...* Les enfants dorment. » Elle a mal à la mâchoire.

Sa voix ! Elle est vraiment de retour ! George pleure comme un veau et lui macule les joues de larmes, inconscient du spectacle qu'il offre. « Salut, papa. » Il est submergé par l'émotion. Par-dessus l'épaule de George, Karen sourit et lève les sourcils dans une mimique de bonheur adressée à sa mère, puis elle lui adresse un clin d'œil. Ce n'est pas très facile pour elle d'être sensible à tout cet émoi, après tout, elle n'a fait qu'un petit somme depuis 1979.

Richard se réveille au même moment. « Salut, George. Oh, *pardon*. Voilà. Je me lève et je vous laisse la place. Laissez-moi descendre de là. Salut, Lois... » Richard quitte maladroitement le lit, le haut de sa tenue d'astronaute traîne derrière lui comme une queue de castor. George l'étreint. Pendant ce temps, Lois est restée loin du lit. Son sac est serré contre sa poitrine. Elle se rapproche, le regard rivé sur celui de sa fille.

« Salut, *maman*, dit Karen.

Un silence. « Salut, Karen. » Un autre silence. « Bienvenue à la maison. » Lois lui donne un petit baiser.

George et Richard se taisent. Karen voit que le temps a eu peu de prise sur sa mère. Quelques cheveux gris ici et là, quelques rares rides – l'attitude et la voix sont intemporelles. « Tu as toujours l'air aussi bien, maman, dit Karen.

— Merci, chérie. » Lois n'est pas passée la voir depuis un an et

elle a du mal à supporter le délabrement physique de Karen. « Peux-tu déjà manger, chérie ? As-tu faim ? » Les vieux jeux avec la nourriture ont déjà repris. « Je t'ai apporté une petite chouette pour te remonter le moral.

— Merci. » C'est comme si dix-sept années ne s'étaient pas écoulées.

Megan touche sa mère, lui caresse le cou. Les cheveux gris de Karen sont ternes et tristes, ils ont été taillés avec des ciseaux émoussés ; elle les porte à son nez et perçoit une odeur douce et poussiéreuse. Toute sa vie, Megan s'était sentie maudite, elle pensait que tous les gens autour d'elle étaient condamnés à mal finir. Richard éprouvait aussi ce sentiment depuis des années, mais aucun d'eux ne savait qu'ils partageaient la même conviction. Elle s'habillait de noir depuis longtemps et poursuivait une mort précoce, tous les détails s'inséraient dans le tableau – les drogues, les petits copains effrayants, et les voitures rapides. Et à qui manquerait-elle ? À Richard, peut-être... Oups, *papa*. Mais il se contenterait de picoler jour et nuit pour l'oublier. Non, c'était injuste. Il avait *vraiment* arrêté de boire. Mais de toute façon, est-ce qu'il ne l'avait pas refilée à Lois et George ? *Lois*... serait trop contente d'être débarrassée d'elle. George ? George était gentil, mais il avait toujours préféré Karen.

Un peu plus tard, Megan accompagne Richard, Lois, George, Wendy et Linus. Les couloirs sont déserts. Les roulettes grincent. Tout est tranquille.

Le groupe arrive dans une nouvelle chambre, plus grande. Oncle Hamilton et tante Pam sont déjà là, endormis dans des lits séparés, on dirait des extraterrestres morts dans un film de SF. *Tarés de drogués*, pense Megan, mais elle se souvient aussitôt qu'elle est assez mal placée pour leur donner des leçons dans ce domaine. D'où sort cette pulsion de jugement expéditif ? Megan décide tout à coup de rentrer dans le droit chemin : elle ne prendra plus jamais de médicaments ou de drogues. Pas même une aspirine. Elle va devenir la mère que Karen n'a pas eue. Elle va la protéger – lui rendre son élégance, l'aider à se rassembler. Puis Megan se souvient de la raison pour laquelle elle était venue à l'hôpital : à cause de la nuit dernière, avec Skitter, sur un matelas dans la cave de Yale, un copain de Skitter qui deale de l'herbe. Ce matin, elle a dit à Linus que la pilule était pour sa copine Jenny, mais ce n'est pas vrai. Megan sait qu'elle est enceinte. C'était écrit.

Tout le monde est allongé

« Je veux qu'ils partagent la même chambre parce qu'ils vont se stimuler mutuellement, ça les aidera à se remettre. »

Pam et Hamilton entendent la voix de Wendy et ouvrent leurs yeux embrumés sur des rideaux blancs. Ils distinguent d'autres voix et des bribes de conversation en arrière-plan. La gorge d'Hamilton expulse une glaire sanguinolente ; Wendy se tient devant lui, le visage impassible. « Bienvenue dans la réalité, espèce de demeuré.

— Wendy ? Ooh. Ahh. J'ai l'impression d'être un sac en papier plein de merde de chien. Quelle heure est-il ?

— L'heure de changer de vie, taré de junkie.

— Hamilton, tu es là ? demande Pam.

— Oui, ma chère, en admettant que nous ne soyons pas morts. Quelle heure est-il, Wendy ? On est où ici ? Qu'est-ce qu'on fait là ? » Il soulève la tête et s'aperçoit qu'il vient de réveiller un essaim de frelons énervés sous son crâne.

— C'est dimanche, les gars. Et vous êtes tous les deux à l'hôpital. Entrés en urgence pour des mammectomies surnuméraires.

— Des quoi surnu*quoi* ?

— On a enlevé votre troisième nichon.

— *Quoi* ? Oh, très drôle, Wendy.

— Humour de carabin. C'est mon style... Oh, et ne me fais pas le coup du regard blessé, style « *Je n'ai aucune idée de ce qui a bien pu arriver !* » Tu es passé à un cheveu de la mort, mon salaud. » Elle s'approche d'Hamilton et lui donne une petite tape sur la joue.

« Oh, merde Wendy, pourquoi t'as fait ça ? Tu as ruiné le trip le plus fantastique de ma vie. C'était le super pied hier soir.

— *Pourquoi* ? Parce que hier soir vous étiez presque morts, crétin. » Wendy va près de Pam et l'embrasse sur le front. « Vous nous avez flanqué une trouille bleue. Vous êtes vraiment trop vieux pour faire des trucs aussi pathétiques que de vous piquer à l'héro. Je ne tiens pas à ce que mes amis se cament. Et sur ce, j'aimerais que vous

vous redressiez pour regarder de l'autre côté de la chambre.

— J'ai mal à la tête... protesta faiblement Pam.

— Contentez-vous de regarder, bande de nuls. »

Wendy presse deux boutons et le dossier des lits se relève, puis elle ouvre les rideaux, dévoilant Richard et Karen de l'autre côté de la pièce. Richard tient le bras de Karen et l'agite d'avant en arrière, ils font tous les deux des grimaces. Karen porte une chemise que Loïs a pensé à prendre – une chemise en jean qu'elle portait au lycée : coton brut et perroquets brodés.

George, Loïs et Megan sont relégués sur des tabourets, et Loïs a l'air très en colère, d'abord contre Wendy, en ensuite contre Hamilton. « Wendy, je ne vois pas en quoi la présence de ces deux... *toxicomanes* dans la chambre de Karen peut être un bien. Au contraire, ils auront la pire des influences, et enfin, *regardez* Hamilton. Quelle vision horrible quand on se réveille après dix-sept ans. Il devrait y avoir des règles contre ce genre d'abus.

— Loïs, vous n'imaginez pas le nombre de ficelles que j'ai dû tirer pour arriver à ce résultat dit Wendy. Vous croyez que ça a été *facile* ?

— Mais ils sont... beurk.

— Encore une fois, Loïs, essayez de comprendre que ce sera bon pour eux tous de se retrouver ensemble. Ils ont tous besoin d'aide.

— Mon Dieu, c'est une *hallucination*, dit Hamilton.

— Salut, Hamilton, dit Karen. C'était qui ta cavalière au bal de la promo ? »

Pam n'a pas encore bien intégré le tableau qui s'offre à elle, mais elle entend la voix – Karen est revenue du McDonald. « Karen, c'est toi ? dit-elle d'une petite voix.

— Salut, les gars, dit Karen. Alors, comment était la cérémonie de remise des diplômes ? Je l'ai loupée, vous savez.

— Oh, tu ne le croiras jamais, Hamilton a emmené Cindy *Webber*. Un rendez-vous sur ordinateur. Moi, j'y suis allée avec Raymond Merlis.

— Non ?

— Si, et...

— Ce n'était pas un rendez-vous sur ordinateur, proteste Hamilton.

— Oh, ferme ta grande bouche. Sans ça, personne n'aurait voulu t'accompagner.

— Et Raymond ? intervient Karen. Il avait enlevé Keith pour la soirée ? » Keith était le surnom de l'unique poil frisé qui poussait au milieu d'un grain de beauté sur le visage de Raymond Merlis.

Toutes les deux retrouvent immédiatement leurs personnalités juvéniles, et bavardent comme deux oiseaux exotiques dans un manguier. Pam essaye de sortir du lit et trébuche vers Karen, mais son

corps souffrant est incapable de rester debout. Ses genoux se dérobent. Les granulés de charbon actif administrés plus tôt semblent avoir coulé au bas de son colon telles des billes d'acier. En même temps, Hamilton est pris d'un accès de nausée, niveau pont de bateau par gros temps. Il vomit du chocolat d'Halloween et des martinis morts dans un seau de toilette ; pendant que les spasmes le malmènent, il sent s'installer les prémices d'une diarrhée de l'espèce ardente-et-urticante.

« Puisque tu tiens vraiment à le savoir, Kare... Eh bien, Keith aussi est venu, dit Pam.

— Wendy, aboie Loïs. C'est révoltant. Ils sont malades. Je proteste.

— La maladie fait partie de l'existence, Loïs.

— *Mi scusa*, tout le monde, mais vous ne pouvez pas continuer à répéter qu'on est nuls, comme ça. » Pam commence à transpirer et à avoir la peau moite ; son anxiété grimpe en flèche. Hamilton meurt déjà d'envie de se faire un fix, elle n'en est pas encore là, mais ça ne saurait tarder.

En arrière-plan, on entend Loïs : « Très bien, *docteur* Chernin. Vous allez avoir affaire à mon avocat. George ? Appelle mon avocat.

— Reste donc tranquille, Loïs », dit George d'une voix ferme.

Karen est réveillée depuis quelques jours et a eu peu de temps pour faire le point. Les deux premiers jours ont été un tel défilé qu'elle a demandé à Wendy d'interdire tout le monde, hormis maman, papa, Richard et Megan.

Pam et Hamilton sont partis maintenant ; elle est seule dans la chambre. Elle regarde son corps – des os qui marinent dans du liquide et consentent vaguement à répondre à sa volonté. Elle a déjà pris un kilo et demi. Quelle triste plaisanterie. Elle lève la main à l'endroit où autrefois se trouvaient ses seins, touche ce qui est essentiellement de l'os et du parchemin, laisse échapper un petit cri, et soupire.

Elle examine son univers. Une chambre d'hôpital presque identique à celle qu'elle occupait lorsqu'on lui a enlevé son appendice quand elle était à l'école primaire. Où avait-elle *été* pendant dix-sept ans ? Quel autre monde avait-elle visité ? Elle était furieuse de ne pas s'en souvenir. Son coma a été sans rêves, mais elle est *certaine* de s'être rendue dans un endroit *réel*. Pas là où on va après la mort – quelque part d'autre. Elle pense à la semaine précédente, la semaine avant le coma, et elle se souvient d'avoir été obsédée par l'obscurité. L'obscurité ? *Quoi* ? Des choses lui reviennent vaguement. Elle essayait de trouver un moyen de tromper l'obscurité. Et à la fin, elle avait perdu. *Merde*.

Elle tente de lever le bras, mais arrive au même résultat que si

elle tentait de soulever un poteau téléphonique. Megan, « sa fille surprise », sera là d'un instant à l'autre pour l'aider à faire ses exercices de flexion. Megan, Lois et Richard se relaient. Ses tendons ont apparemment besoin de s'attendrir avant que les muscles puissent se régénérer. Elle a l'impression d'être un article dans un menu.

Pourquoi l'a-t-on gardée en vie ? Elle ne parvient pas à comprendre. Elle est heureuse d'être réveillée, mais secrètement épouvantée à l'idée de l'argent dépensé et des efforts humains qu'il a fallu déployer pour la garder en vie aussi longtemps.

Qu'est-ce qui est arrivé au monde ? Qu'est-ce qui est arrivé aux gens dans le monde ?

Elle était réveillée depuis peu de temps, mais beaucoup de choses lui sont déjà apparues. Richard : il est vraiment différent, même s'il la prend dans ses bras comme avant – les corps ont plus de mémoire que l'esprit. Son visage est marqué. L'alcool ? *Comment* est-ce arrivé ? Quant à Pam et Hamilton sous *héroïne* ? Quelle fin inattendue. C'est comme si Karen avait passé une porte en 1979, pour rentrer directement dans un cours d'éducation sanitaire, avec projection de film sur les dangers cachés de l'âge.

Wendy travaille dur – trop dur, semble-t-il. Elle n'est pas très amoureuse de Linus, tout le monde s'en rend compte. Et Linus n'est pas non plus très amoureux d'elle. Son âme à lui est pleine de colle. Karen a l'impression d'avoir immédiatement compris la vie de chacun ; les autres pensent qu'elle est déphasée – trop déroutée par le monde moderne – mais elle voit tout. Elle se souvient des projets innocents et futiles de leur jeunesse (*Hawai ! Fan de ski à Whistler !*), dont aucun n'a été réalisé. Mais ils n'ont pas défini de nouveaux objectifs plus élevés pour les remplacer. Ses amis sont devenus tels qu'ils sont par défaut. Leurs rêves sont oubliés, ou n'ont jamais été clairement formulés pour commencer.

Ils ne sont pas particulièrement satisfaits de leur vie. Pam a levé les yeux au ciel quand Karen lui a demandé si elle était heureuse.

« Non.

— Comblée ?

— Non.

— Créative ?

— Un peu. »

Les monstres qu'ils construisent et les séries télé auxquelles ils collaborent leur donnent l'occasion de soulager cette sensation de vacuité intérieure qui ne les lâche pas, leur permettent d'évacuer le sentiment de défaite et de corruption, la mesquinerie qui leur pèse. Karen a demandé à ne plus voir leurs photos d'effets spéciaux. Beurk. Les clichés sont restés en tas, près d'un bouquet offert par le maire, qui voisine avec d'autres fleurs, envoyées par des studios et des

compagnies de production qui souhaitent acheter les droits d'adaptation de son histoire.

Par-dessus tout, le monde lui-même a changé. Karen doit essayer d'absorber dix-sept ans de changements planétaires. Ça attendra un peu... Si jamais une seule personne s'avise de lui répéter que le Mur de Berlin est tombé et que le sida infeste le monde, elle deviendra sans doute folle.

Une semaine plus tard, Wendy ne comprend toujours pas le miracle du retour à la vie de Karen, et la rétention complète de *l'ensemble* de ses facultés cérébrales. Elle connaît les statistiques médicales. Pour les autres, l'événement a quelque chose à voir avec un prix gagné à la loterie – derrière la Porte Numéro 3... une paire de motoneiges ! Mais pour Wendy, le réveil de Karen est une rivière qui coule vers sa source, une rose qui s'épanouit au clair de lune – un événement transcendant, une épiphanie.

Elle songe au long parcours qui attend son amie en rééducation avant qu'elle soit de nouveau capable d'accomplir les gestes de tous les jours. Os friables, ligaments atrophiés. Mais le visage a déjà récupéré toute sa mobilité, et son sourire est aussi clair que toujours. Ses bras commencent à bouger de manière capricieuse, des baguettes semblables à des pattes de héron qui se tendent pour prendre du chewing-gum ou la bouteille en plastique mou pleine d'eau. Contrôle croisé. Karen est une capsule temporelle – créature d'une autre ère revenue à la vie, une graine de lotus endormie depuis dix mille ans et qui s'épanouit, aussi claire et réelle que si elle était née la veille.

Cependant, Wendy s'inquiète, il ne faut pas que Karen soit submergée d'informations, ou par trop de nouveauté. Grâce à son autorité de médecin, elle peut poser certaines limites. Richard est venu avec les volumes annuels de la *World Book Encyclopedia* et enseigne à Karen l'histoire des années qui conduisent jusqu'à 1997. Il est déjà à 1989 : la chute du Mur de *Berlin*, *l'expansion du sida* – Karen doit être bien étonnée d'apprendre ça. Et il y a aussi le crack. Le clonage. La vie sur Mars. Le Velcro. Charles et Diana. La ligne de cosmétiques MAC. Tout ça à apprendre d'un seul coup. Imaginez.

Karen et Pam ont passé des heures ensemble à feuilleter des magazines de mode ; Wendy souriait de plaisir en les regardant – ça ressemblait tellement au bon vieux temps. Orgie de potins : « Oh, Karen, la nourriture est étonnante ces jours-ci. C'est tout d'un coup devenu bon autour de 1988 », dit Pam. Du coup, Karen est impatiente de goûter à toutes les nouvelles tendances – tex-mex, cajun, vietnamien, thaï, nouvelle cuisine, japonais, fusion, ou cuisine californienne. « ... des sushis, des pizzas gastronomiques, des hot-dogs au tofu, des fajitas, des thés glacés parfumés, et absolument *tout en*

light. » Les cauchemars d'héroïnomanes en stéréo de Pam et Hamilton trottent aussi dans l'esprit de Wendy. L'infirmière lui a montré la cassette et les stalagmites parallèles des relevés de leur activité cérébrale. Maintenant, Wendy a deux mystères médicaux sur les bras en même temps. Il vaut mieux garder cette vidéo à l'abri. Pam et Hamilton n'ont aucune idée de son existence. Et il vaut mieux aussi transporter Karen chez elle au plus tôt, histoire d'éviter les intrusions.

Megan aime rendre visite à sa mère à l'hôpital, où elle l'aide à faire ses flexions des bras, des jambes et des doigts. Jusque-là, elle n'a jamais été capable d'aider les autres, et elle a la sensation d'avoir ouvert la porte de sa chambre et d'avoir découvert une gigantesque nouvelle maison pleine de beaux objets et de pièces à explorer, de l'autre côté du battant.

Elle a aussi découvert avec soulagement que Karen était dotée d'un bon sens de l'humour, et bien qu'elle soit physiquement plus âgée, toutes les deux ont virtuellement le même âge. « Dis-moi, Megan, toutes ces jeunes filles que je vois ces jours-ci à la télé sont habillées... Euh...

— Comme des traînées ?

— C'est toi qui l'as dit.

— Non, l'expression est de Lois. » Megan glousse. « Elle est d'une autre ère, de l'époque où les filles devaient être des paillassons. Aujourd'hui, nous nous habillons pour montrer notre force. Et vous, comment c'était ? »

Karen réfléchit à son adolescence. « Non. Je crois que nous nous sentions les égales des mecs, mais pas spécialement plus fortes qu'eux.

— Je pense qu'il y a eu un glissement... Il sera bientôt temps d'aller au gymnase.

— Je crois que j'en suis encore loin.

— Allez, *maman !* » Megan adore dire ce mot avec un enthousiasme prononcé, sachant que chaque mention fait tressaillir Lois.

Oui, Karen est satisfaite de voir que Megan est en pleine rébellion et qu'elle tient tête à Lois. Elle-même n'a jamais osé. Megan est aussi en colère contre Richard, ses parents et le monde entier. D'ailleurs, Karen en veut beaucoup à Richard de s'être aussi peu impliqué dans l'éducation de sa fille. Un problème à régler dans l'avenir. Karen, perdue et retrouvée, est furieuse et perplexe. Le nouveau monde est étalé devant elle comme un coffre au trésor grand ouvert, un vol d'oiseaux au-dessus de l'Afrique, un millier de téléphones fonctionnant en même temps.

Wendy pense à Karen. Sans surprise, son réveil fait la une de tous

les journaux du monde ; une curiosité médicale, une histoire qui mérite des articles de fond, une nouvelle pâture pour la presse de caniveau. Cependant, la seule photo de Karen dont dispose les médias est toujours son vieux cliché d'étudiante. Ils ont été incapables de prendre une nouvelle photo, et ce cliché fantôme est devenu la toison d'or du monde de la presse. Ils ont essayé de soudoyer l'entourage – Wendy elle-même a été approchée par un photographe français et Linus par des Allemands. Quel *culot*. Karen n'a jamais voulu être photographiée en des temps meilleurs, il aurait été particulièrement cruel de l'exhiber, fragile et émaciée comme elle l'est.

La famille et les amis veulent la protéger et préserver son innocence du monde moderne, des changements qui se sont produits depuis le début de son sommeil. Cette candeur est le point de référence qui leur permet de mesurer à quel point ils sont désabusés et corrompus. Le monde est rude maintenant. Le monde n'aime pas la simplicité ou la souplesse.

Le monde voulait aussi des photos de Megan – la fille qui avait retrouvé sa mère morte. Par la grâce de ses camarades de classe, des dizaines d'images de Megan sont en circulation. Elle était « l'Enfant Perdue », « l'Enfant Née d'Une Morte ».

Les chaînes d'informations américaines se sont montrées les plus redoutables en proposant des sommes énormes pour des interviews qu'ils exigent pleines de révélations. « Peut-être plus tard, Richard, mais pas maintenant. » Ce que Karen ne dit pas à Richard, c'est qu'elle a l'impression de sentir que des informations jusque-là occultées sont sur le point de se manifester au grand jour. D'où ? Quoi ? Un message de l'autre endroit – de l'endroit où elle était pendant toutes ces années. Il lui faut attendre le moment de s'en servir correctement.

Défaillance physique extrême

Moins de deux semaines après son réveil, Karen est ramenée à Rabbit Lane. Elle a pris près d'un kilo ; Loïs change ses couches et inspecte ses selles comme s'il s'agissait de celles d'une impératrice de Chine. À croire qu'elle peut y trouver un sens, telle une voyante lisant dans le marc de café au fond d'une tasse.

« Maman, fais ça ailleurs, s'te plaît.

— Le docteur Menger a dit que tu pourrais recommencer l'alimentation solide la semaine prochaine.

— Super.

— Inutile d'être sarcastique, jeune dame. »

En retrouvant la maison, Karen a été à la fois soulagée et agacée de ne voir aucun signe du passage du temps, la décoration a peu évolué, elle retrouve les mêmes chouettes, le mobilier, les bibelots et les tapis. Seule son ancienne chambre, devenue celle de Megan, donne l'impression d'être dans le présent : posters de jeunes pop stars conçues pour désespérer les parents, vêtements étranges, à la coupe excessivement provocatrice, étalés ça et là, et une plaque fabriquée en atelier de menuiserie et fixée sur la porte proclamait : CHEZ MEGAN.

Richard passe un temps infini dans la nouvelle chambre de Karen, le bureau que George n'a jamais utilisé. La nuit, il dort sur le plancher près du lit, et parfois dans le lit avec elle. La géographie de leur existence est redevenue ce qu'elle était dans leur adolescence. Tous les deux développent rapidement un langage enfantin qui leur est personnel, et les séparations prolongées les emplissent d'une exquise souffrance. Leurs conversations se déroulent dans ce patois secret et tous deux sont délicieusement conscients d'être amoureux.

« J'ai l'air d'un gamin du Téléthon, dit-elle à Richard. À part pour un projet de science, je ne vois pas comment on pourrait s'intéresser à moi. Je n'ai plus rien de sexy.

— Eh bien, *moi*, tu me mets dans tous mes états.

— Tut-tut, Beb.

— Beurk », dit Megan, qui surprend quelques bribes de conversation. Elle commence à éprouver un début de jalousie. Bien sûr, sa présence est parfois utile, mais entre Loïs et Richard, elle a l'impression de comprendre ce que ressent le Meilleur Second Rôle Féminin quand elle perd son Oscar. Bien sûr, elle bavarde souvent avec Karen, mais leurs échanges ne sont jamais aussi profonds et personnels que ceux qui existent entre ses deux parents. Karen ne partage son intimité qu'avec Richard. Comment se frayer un chemin jusqu'à son cœur ? La mode ? Pathétique. Bien sûr, c'était sympa de lui teindre les cheveux, et au moins utile de lui foire une nouvelle coupe. Mais ça n'a duré que quelques heures. Il faut s'appliquer encore plus. La nourriture ? Loïs a pris en charge tout ce qui concerne la nutrition de Karen et ses besoins sanitaires. Loïs est rayonnante. Même quand, quelques jours auparavant, un coyote du canyon a emporté le *bison friché*, elle avait pris l'événement avec une sérénité presque joyeuse. « C'est la loi de la nature. (*Soupir*) Tiens Karen, du jus d'orange fraîchement pressé... sans pépins. »

Karen ironise sur la situation avec Richard. Elle prétend que sa chambre est une prison, et Loïs sa geôlière. « Elle n'aurait pas pu rêver mieux, Richard. Je suis son rat de laboratoire diététique. Aucune possibilité d'évasion. » Elle se mord les jointures. « Ça doit être une histoire de karma. Tu vois, c'est comme si j'étais un nouveau-né.

— Tôt ou tard, on te fera sortir d'ici, dit Richard.

— Tu parles.

— Ne sois pas si négative. »

Richard est plus heureux que jamais, il jongle entre Karen et son travail à la télé. Hamilton et Pam sont aussi plutôt heureux, ils jonglent entre leur travail, les réunions des Drogues Anonymes et les visites à la clinique. Leur chambre est transformée en cocon, ils vivent au milieu des cassettes vidéo non rembobinées, des pots de yaourt ranci, flacons de médicaments vides, flacons de vitamines codés par couleur, repas à moitié consommés, serviettes de table maculées de rouge à lèvres, couvertures tachées, livres et magazines à moitié lus. Wendy supervise leur convalescence.

Richard regarde leurs vies de loin, et constate que le schéma récurrent est encore à l'œuvre, celui dont ils avaient discuté des mois auparavant pendant une nuit pluvieuse où ils avaient joué au poker – une figure imposée dans laquelle ses cinq amis semblent destinés à revenir dans leur douillet petit quartier. Karen aussi l'a remarqué. Cependant, ce qu'elle n'a *pas* dit à Richard, c'est que de manière étrange, ses vieux amis ne sont pas réellement des adultes, ils en ont l'apparence, mais au fond, n'en sont pas. Ils n'ont pas fini leur croissance ; il leur manque quelque chose. Et ils semblent tous

travailler trop dur. Le *monde* entier semble travailler trop dur. Karen croit se souvenir des loisirs et du temps libre comme d'aspects importants de l'existence, mais ces valeurs sont absentes de l'univers qu'elle découvre maintenant, dans la vie réelle ou à la télé. Travailler travailler travailler travailler travailler travailler travailler.

Regarde ça ! Regarde ça ! Les gens sont toujours à lui montrer un nouveau gadget électronique. Ils parlent de leurs machines comme si elles possédaient un caractère religieux, magique – comme si elles étaient censées compenser les failles internes de leur propriétaire. Cela dit, ces nouveaux trucs sont extraordinaires – le mail, le fax, le téléphone sans fil – mais bon... la belle affaire.

« Mais et *toi*, Hamilton, es-tu aussi nouveau, perfectionné, plus rapide et meilleur ? Enfin, depuis que tu as ce fax ?

— C'est marche ou crève, Kare. Tu finiras par t'y faire.

— *Ah oui ?*

— Il n'y a pas à discuter. Nous avons perdu. Les machines ont gagné. »

Quand la vie est devenue un peu plus calme, après les premiers élans et l'émerveillement, Richard attend que Karen et lui soient seuls dans la maison. C'est un après-midi gris et froid, gros de neige, mais pas encore prêt à la libérer.

« Karen, tu te souviens de la lettre que tu m'as donnée ?

— La lettre ?

— Oui, tu sais bien, l'enveloppe. Cette nuit-là, à Grouse. Je devais te la rendre le lendemain, à moins que quelque chose ne soit arrivé... ce qui a été incontestablement le cas.

— Ouais. » Elle réfléchit un instant. « Je me souviens. Tu n'en as jamais parlé, alors, j'ai cru que tu ne l'avais pas ouverte, que tout ça était oublié. »

Richard tire la lettre de l'enveloppe où elle est restée pendant près de vingt ans. Il ne la sortait que de temps à autre, juste pour confirmer son existence. « Voilà. » Il la tend à Karen.

15 décembre... Hawaï moins 6 jours !

Note : Appeler Pammie, perles tresses plaquées.

Prévoir aussi pour les mèches.

Salut, Bebe, ici Karen.

Si tu lis ceci soit a) tu es le plus grand enfoiré de la Terre et je te déteste d'avoir fourré ton nez dans mes affaires, soit b) une journée est passée et il y a eu de très mauvaises nouvelles. J'espère qu'aucune de ces deux solutions n'est la bonne !

Je me demande pourquoi j'écris ces lignes, sans parvenir à trouver de

réponse. Disons que c'est un peu comme si je souscrivais une assurance avant de prendre l'avion.

J'ai eu des visions cette semaine. Je t'en ai peut-être déjà parlé. Enfin, peu importe. En temps normal, dans mes rêves les plus fous, je me contente de galoper à cheval, de nager, ou de me disputer avec ma mère (et de gagner !), mais ce que j'ai vu n'avait rien à voir avec un rêve.

Tu sais, dans les séries, si quelqu'un voit le visage du voleur de banque, il est tué ou pris en otage, d'accord ? Voilà, j'ai l'impression que je vais être prise en otage parce que j'ai vu des choses qui étaient censées rester secrètes. Je ne sais pas comment ça va se passer. Il y avait aussi ces voix qui se disputaient – j'ai cru reconnaître celle de Jared – et pendant cette dispute, j'ai pu voir des bouts du Futur (ça ne s'annonce pas bien).

Ce n'est pas très sympa, là-bas – enfin, dans le Futur. L'endroit n'est pas agréable. Tout le monde a l'air vieux et le quartier est devenu merdique (excuse le langage !!).

Si j'écris ce mot, c'est parce que j'ai peur. C'est nul et je me sens un peu idiote. Mais j'ai envie de m'endormir pour mille ans pour ne pas avoir à vivre cet avenir bizarre.

Dis à papa et à maman qu'ils vont me manquer. Salue toute la bande de ma part. Et Richard, j'aimerais te demander une faveur. Veux-tu bien m'attendre ? Quel que soit l'endroit où je vais, je reviendrai. Je ne sais pas quand mais c'est certain.

Je ne pense pas que mon âme soit pure, mais elle n'est pas non plus souillée. Je ne sais même plus à quand remonte mon dernier mensonge. Pour l'instant, je suis de sortie avec Wendy et Pammie pour les achats de Noël. Ce soir nous nous retrouvons pour aller skier. Je pourrai déchirer cette lettre demain quand tu me l'auras retournée *ENCORE FERMÉE* Dieu te surveille.

Je t'embrasse

Karen.

Des preuves solides confirment ses craintes. « C'est bien moi qui ai écrit ça, n'est-ce pas ?

— D'accord...

— Et ce dont je parle là-dedans est réel. Ça existe. C'est vrai, dit-elle encore avec une note de défi dans la voix.

— Je ne doute pas de toi, Karen, pas du tout. » Le silence s'installe. Karen tripote un Tetris de poche que lui a donné Megan pour exercer sa dextérité. Richard cherche son regard. « De quoi s'agit-il ? demande-t-il tranquillement. Qui sont-ils ?

— J'aimerais mieux ne pas en parler si tu es d'accord. J'ai mal à la cheville.

— Tu sais qui ils sont ? »

Elle lève les yeux : « Oui et non. J'ai essayé de m'enfuir et j'ai été

prise. Ils ne me laisseront plus m'échapper.

— Que veux-tu dire par t'échapper ? Et qui sont ces mystérieux « ils » ? »

Karen aurait aimé pouvoir être plus claire. À ce moment, Megan fait irruption dans la chambre, et se cogne dans une chaise en entrant. « *Ouille !* Salut, les gars. Alors maman, prête pour les flexions ? »

Son arrivée met fin à la conversation, au grand soulagement de Karen. « Bien sûr. On y va. » Une pulsation parcourt l'estomac de Richard, il a l'impression qu'il vient de partir à la guerre.

Maman.

Loïs.

Les chouettes... Rien n'a changé. Ou peut-être si. Loïs semble légèrement plus dure, sans doute le résultat des coups pendables de Megan. Mais en tout cas, elle n'est plus aussi vaniteuse qu'elle l'était auparavant. Les tenues élégantes sont encore là, mais elle ne se pomponne plus constamment. George – papa – rentre tôt de l'atelier. Il s'assied auprès du lit, l'œil humide.

Karen aime bien les gens de 1997 parce qu'on ne s'ennuie jamais avec eux – ils ont un tas de mots nouveaux – toujours un potin en souffrance à raconter, ils discutent aussi bien des événements de tous les jours que de l'histoire.

« Comment c'était ? » lui demandent toujours George et d'autres. « Comment c'était de se réveiller ? »

Comment ? Comme rien. Honnêtement. Comme elle se réveille... Il est dix-sept ans plus tard, et son corps a disparu.

Mais ses réponses sont volontairement inexactes, pour les détourner des pensées plus sombres qui commencent à affleurer à la surface de son esprit. Sa mémoire au jour le jour est satisfaisante. Quelques types de l'UBC lui ont fait passer des tests psychologiques pour mesurer sa capacité mémorielle. Ses souvenirs sont aussi frais que le jour où elle s'est évanouie. Elle se rappelle même le numéro de page de son dernier devoir d'algèbre. Mais l'obscurité ? Elle prend tout son temps.

Elle sait qu'on attend autre chose d'elle. Une certaine noblesse est requise, fruit d'une hypothétique sagesse acquise à travers une extrême souffrance. Les gens se déplacent avec précaution autour d'elle.

« Eh, tout le monde ! Je ne suis pas faite de spaghettis crus. Allez, rapprochez-vous un peu, je vous promets de ne pas me casser. »

Un après-midi, Wendy prend un café avec Pam. Elle est décidée à apprendre ce que son amie a vu pendant le rêve en stéréo. « Dis Pammie, tu te souviens de votre overdose au dernier Halloween ? Je

me suis souvent demandée ce que tu avais vu, parce que ton encéphalogramme ressemblait à de la farine emportée par le vent. Alors, tu t'en souviens ?

— Ouais. C'était assez sauvage, d'ailleurs. Il ne me semble pas que j'y ai pensé depuis. » Elle ajoute du sucre dans sa tasse. « C'était comme une vidéo pirate de catastrophes naturelles. Il y avait même de la musique. Tu te souviens quand on chantait dans le chœur ? *Oranges and lemons, say the bells of Saint Clement...*

— Continue.

— Il y avait une autoroute vide. Au Texas. C'était très clair. Et aussi de la boue... Une espèce de mousson au Japon. Là non plus, on ne pouvait s'y tromper. Des champs en feu en Afrique. Et puis aussi cette image horrible au Bangladesh ou en Inde, des rivières pleines de cadavres et de tissus. Et le dernier truc, c'était une grosse horloge digitale en Floride. C'était la Floride, sans aucun doute. L'heure était à 00:00 et la température à 60°. » Pam pose sa tasse. « Wouah. Je n'arrive pas à croire que je me sois souvenue de tout ça. Mais c'est le cas, même avec mon cerveau mou comme un essuie-tout mouillé.

— Angoissant. Mais il y a aussi une certaine beauté dans tout ça.

— Ça *l'était*. Et c'était *réel* aussi. En tout cas, je suis certaine que ce n'était pas un film. »

Plus tard, cet après-midi-là, Wendy se découvre une bonne raison d'aller faire un saut à Monster Machine – rendre à Hamilton des livres qu'elle lui a empruntés depuis longtemps. « T'as un petit moment pour prendre un café ?

— Pour toi, tout le temps du monde. »

Quelques minutes plus tard, dans la salle de repos du personnel, pendant une pause épicée d'une curieuse musique en boîte qu'Hamilton décrit comme « *Eleanor Rigby* joué au didgeridoo », Wendy aborde le sujet de l'overdose d'Halloween. Comme Pam, Hamilton se souvient clairement de l'épisode, tout en étant surpris de ne pas y avoir pensé plus tôt. « Le Texas... une autoroute... rien ne bouge, comme dans un film de SF. Oh, et puis de la musique, un chœur d'enfants qui chante *Oranges and Lemons*. Quoi d'autre ? De la boue. Plein de boue qui tombe sur Tokyo. Quelques champs qui brûlent en Afrique. Des corps dans un fleuve en Inde... » Les yeux d'Hamilton ne sont pas fixés sur Wendy, il regarde dans le lointain, rassemble ses souvenirs. « Ah, oui, l'heure et la température en Floride. Le Dade County peut-être. Minuit et 60° Celsius. Voilà. »

Wendy est paralysée par le choc. « Wendy ? Qu'est-ce que tu as ? On dirait que tu viens de voir notre dernière création. Attends un peu, je vais te montrer. »

Ils passent dans l'atelier principal, imprégné d'odeurs d'uréthane et de fibre de verre. Hamilton conduit Wendy jusqu'à un torse

décapité avec une main qui surgit du cou. Elle hoche la tête, mais elle a l'esprit ailleurs.

Ayant abandonné tout espoir de recueillir un cliché de Karen, les journalistes sont repartis avec caméras et camions. Linus prend quelques photos en noir et blanc de la tête de Karen avec ses cheveux teints et sa nouvelle coupe. Une image est tirée de cette sélection, copiée et remise à la presse. Personne de la famille ne donne d'interview.

Le corps de Karen, dissimulé sous un maillot de l'équipe des Canucks revient lentement à la vie. Les doigts, les mains et les avant-bras ; les chevilles, les pieds, puis les genoux. Richard, Megan et un thérapeute spécialisé surveillent de longues heures de flexions, rotations et étirements du pauvre corps de Karen, qui se remplume petit à petit. Richard aide Karen à réapprendre à tracer sa signature, et il est choqué de voir ce que cela lui coûte de difficultés. L'écriture ronde d'écolière d'antan est devenue un gribouillis anguleux de jardin d'enfants.

De son côté, Lois s'assure que Karen mange. Depuis près de vingt ans, son estomac n'a pratiquement pas digéré de solides et ne peut accepter que de minuscules portions. Mais toujours heureuse de marier science et repas, Lois est satisfaite de voir les quantités augmenter gramme par gramme, et le corps de Karen se remplir.

Richard a acheté un fauteuil roulant norvégien excessivement cher, dont l'assise est fixée un peu comme un hamac, ce qui permet au passager, Karen en l'occurrence, de voyager sur des surfaces inégales comme les sentiers de forêt. Tous les deux partent en expédition à l'extérieur. Il n'y a plus de touristes à cette période de l'année, et ils ne croisent qu'un voisin en balade qui les salue brièvement ; des chiens s'arrêtent au passage pour lécher le visage de Karen. La suspension du siège accentue son impression de dépendance et, pendant que Richard essaye de faire passer la chaise par-dessus une plaque rocheuse, les larmes lui montent aux yeux ; la nature lui manque.

« On fait une petite pause, Richard ? » propose-t-elle. Elle reprend son souffle. « Regarde les arbres. Vivants. Purs. Innocents et puissants. » Le feuillage du sous-bois est moucheté de lumière ; Karen frissonne.

« Qu'est-ce qui se passe, Kare ? »

— Regarde mon corps, Richard. Je... je ne suis *plus rien*. Je suis un monstre... un monstre fabriqué par Linus et Hamilton. Une adolescente piégée dans le corps d'une vieille bique. J'ai à peine vécu. Et si un jour tu en as assez de t'occuper de moi tout le temps ? »

Richard stabilise le fauteuil, soulève Karen, puis la serre contre

lui. Ils regardent le canyon, la rivière et les hauts sapins en contrebas. Elle se calme et s'excuse. « Temps mort. C'était pas cool.

— Cool ? Je t'en *prie*, Karen. Là n'est pas la question. Cool ou pas cool, c'est une question pour les gamins de dix-huit ans. » Puis il réfléchit à ce qu'il vient de dire en considérant son âge mental. « Écoute, quand j'entends ta voix, c'est comme si j'avais des bijoux qui ruisselaient dans mon cœur. » Il tapote la poitrine de Karen avec le bout de ses doigts ; elle aime le contact et les éruptions romantiques de Richard.

Karen pose la tête sur l'épaule de Richard ; c'est toujours aussi pénible de la maintenir droite. « Tu deviens sentimental », dit-elle. Elle trouve étrange d'être aussi intime avec un homme *si vieux*. Mentalement, son goût est plutôt celui d'une adolescente : un type de première année de *college*, un garçon stable de Van North qui joue au hockey le week-end. Il lui faut modifier radicalement sa conception du sexe. Et elle dort chaque nuit dans les bras de Richard, couché contre elle en petite cuillère. À plusieurs reprises, elle l'a senti durcir et s'éloigner en feignant de bouger dans son sommeil. Mais quand il est réellement endormi, il se presse contre ses fesses et entre ses jambes. Elle apprécie beaucoup, attend même que cela se reproduise, mais n'arrive pas à s'imaginer en train de faire l'amour. Elle n'a même pas encore eu la force d'interroger Wendy sur l'aspect médical de la question, mais elle sait qu'elle franchira bientôt le pas.

Richard est amoureux de Karen et elle de lui, mais leur lien doit progresser ou périr. Cela la met en colère de penser qu'elle ne sera plus jamais avec Richard comme sur la montagne.

Richard désire Karen et se trouve pervers. Lui aussi est trop gêné pour en parler à quelqu'un. Plus souvent qu'il ne tient à se le rappeler, il a une érection à côté de Karen la nuit. Lois et George comprennent très bien qu'ils dorment ensemble, conscients de l'effet thérapeutique du contact des peaux. Mais jusqu'où irait leur tolérance ? Et que dirait Karen s'il lui posait la question. Que penserait-elle ? *Pervers*.

« Richard, tu te souviens de cette nuit au sommet de la montagne ?

— Ouais.

— Moi aussi, je m'en souviens. » Karen penche la tête pour écouter la rivière. « C'est moi qui t'ai entraîné dans cette histoire. J'ai été entreprenante.

— Et alors ?

— Je me suis dit que tu pouvais penser que j'étais une traînée, ou quelque chose comme ça.

— Drôle d'idée.

— Eh bien, c'est vrai. Après j'ai évité ton regard. Sur le télésiège. Et aussi plus tard à la soirée, enfin, dans la voiture. Je me sentais mal

et maintenant aussi, je me sens mal. » Un héron passe devant eux et Richard esquisse le geste de la remettre dans le fauteuil, mais Karen l'arrête. « Non, pas tout de suite. Attends. J'ai quelque chose à te demander. »

Bien sûr, dit Richard.

« J'ai besoin de savoir si... si j'étais... » Sa voix se brise et devient un murmure. « Si c'était bien ou pas.

— Oh, Karen ! chérie. » Il se penche, embrasse sa joue creuse et lui caresse le cou, encore squelettique, comme des os qui ont réduit dans du bouillon de poulet. « C'était fantastique. Un des plus beaux souvenirs de ma vie. »

La respiration de Karen s'accélère en staccato. Richard continue à parler d'une voix apaisante monotone, dans l'espoir de la détendre : « Tu vois ces passages, par là ? » dit-il en désignant des trouées dans la forêt où les arbres poussent de part et d'autre d'étroites éclaircies de la largeur d'un sentier. « Il y a longtemps, c'était des chemins de débardage. Linus m'a dit qu'il a consulté de vieilles cartes et qu'il a découvert qu'une ligne de chemin de fer traversait l'endroit où il y a nos maisons maintenant. Parfois, je pense aux fantômes des trains, et je les vois défiler la nuit dans ma tête. Je veux dire que nous avons nos petites vies là-haut avec nos allées, nos pelouses, nos micro-ondes et nos garages. Mais ici parmi les arbres... c'est l'éternité.

— Tu sais, Richard...

— Quoi ?

— Cette nuit à Grouse...

— Ouais...

— C'est... C'est la seule fois que j'aurai jamais. Je ne suis pas certaine de pouvoir vivre avec ça.

— Je ne comprends pas...

— Ferme-la un moment, Richard. Écoute ce que je *ressens*. »

Silence. Puis *boum* ! Karen rassemble toutes ses forces pour sauter hors des bras de Richard d'une manière qui tente d'être gracieuse, mais qui se termine de façon plutôt indigne. Elle s'écroule sur le sol boueux. Il a peur qu'elle ne se soit brisé quelque chose.

La faiblesse de Karen est mise à rude épreuve par la rigueur du terrain. Elle essaie de ramper avec ses bras, progresse centimètre par centimètre comme un ver de terre, la boue macule ses manches, son visage tendu et déterminé. Elle essaye de boire le ciel ; son pull, sa chemise et son jean sont maintenant froids et humides, ses doigts saisissent puis déracinent une fougère. Richard la laisse progresser sur une bonne distance, puis vient la rejoindre et s'allonge auprès d'elle. Elle frissonne ; il lui donne son manteau et dit : « Je sais que ce ne sera pas la seule fois. » Puis il la soulève et la ramène chez elle, en laissant le fauteuil roulant où il est. Il peut revenir le prendre plus

tard. Peut-être.

« Deux bras forts, dit Karen.

— Oui », répond Richard, et il l'embrasse.

Rêve même si tu es complètement réveillé

La désintoxication de Pam n'a pas été aussi chaotique que celle de Hamilton – essentiellement des crampes, de longues périodes de souffrances, des crises de constipation et des migraines à donner des vertiges. Aujourd'hui, tous les deux servent de chauffeur et de guide à Karen pour un tour de la ville, et lui montrent les nouvelles installations modernes. Le soleil a émergé – froid et délavé, il s'élève faiblement au-dessus de l'horizon, au-delà de Burnaby et de Mountbaker ; tout le monde a chaussé ses lunettes de soleil. Karen est emmitouflée dans un manteau de mouton couleur ivoire emprunté à Pam. « *Très glamour, Kare, une petite chatte sexy en désintox. Miaou.* »

Hamilton a sanglé Karen dans le siège avant avec des harnais supplémentaires pour les bras et les jambes, s'est assuré que la minerve est correctement fixée, et a promis à Richard de ne jamais dépasser la limitation de vitesse. Il remarque qu'elle est particulièrement de bonne humeur ce matin : belle, loquace et animée. Il y a une bonne raison. La nuit dernière, Karen et Richard ont fait l'amour avec maladresse, mais aussi une infinie délicatesse, ensuite, il lui a demandé de l'épouser et elle a accepté. *Tu vois, Richard, j'ai trente-quatre ans, et je peux compter le nombre de fois où je l'ai fait sur deux doigts.*

Ce n'est pas la première fois que Karen fait un tour en voiture avec sa famille ou ses amis et elle a remarqué que la plupart des transformations que le progrès a infligées à la ville s'apparentent plutôt à des dégâts. Elle a vu Vancouver accueillir et multiplier des cargaisons d'argent off-shore. Tours de verre bleu sur lesquelles s'écrasent des formations d'oies du Canada volant en V, embouteillages de Range-Rover, panneaux de circulation rédigés en chinois, et gamins avec des téléphones mobiles. Elle aime tout de même bien la nouvelle ville et les nouvelles petites choses de la vie

quotidienne : vernis à ongles bleu, produits d'hygiène, meilleures pâtes.

Elle aurait aimé pouvoir faire quelques courses dans les magasins, mais une récente excursion au centre commercial Park Royal a déclenché un tel pandémonium qu'ils ont décidé de ne pas renouveler l'expérience. Le but théorique de la sortie du jour est d'acheter un numéro de *Royalty*. Karen veut voir des photos de la princesse Diana. Elle a du mal à se faire à l'idée d'avoir raté toute l'histoire – le mariage, les enfants, les aventures, le divorce, et finalement la renaissance comme simple citoyenne – sans compter *la fin*. La vie de Diana est une des rares choses qui lui inspirent de la jalousie. « Tu sais, Pam, c'est comme au lycée, quand tu as l'impression que tout le monde est invité à une fête sauf toi.

— Mais ça ne m'est jamais arrivé, Karen. »

Soupir. « Vous autres, les beaux, vous me rendrez folle. »

Hamilton est grognon ce matin, Pam repliée sur elle-même, et Karen préoccupée par ce qu'elle voit dehors et ses propres réflexions. Trois personnes dans la même voiture, mais pas vraiment ensemble.

« Regardez, dit Karen. Une vieille Datsun B-210. Comme celle que Richard avait au lycée.

— On n'en voit plus beaucoup ces jours-ci, dit Hamilton.

— Est-ce qu'on fabrique aussi des voitures au Vietnam ? » demande Karen.

La Jeep s'arrête à un panneau stop et les lunettes de Karen glissent. Hamilton les replace et redémarre. « Hé, Kare, quel effet ça fait d'être revenue maintenant ? Après si longtemps. En fait, ce qui m'intéresse n'est pas de savoir ce que tu trouves nouveau et différent, mais quel effet te fait la nouveauté ?

— Mmmm...

— La question t'ennuie ? Bon, tu es sortie du coma depuis un moment, tu dois y être habituée, maintenant ? Flanke-moi un coup de pied si je tire trop fort sur la chaîne.

— Non. Je veux dire, oui. Je veux dire, *attends*, Ham... laisse-moi réfléchir. »

Ils croisent une bande de lycéens. Karen trouve leurs différents looks un peu étranges, mais fort séduisants. Elle aurait bien aimé porter ce genre de vêtements.

« Pammie m'a aussi posé la question. Je lui ai dit : *Imagine que tu doives marcher un million de kilomètres en talons hauts*, et elle a plus ou moins saisi.

— Hé, Karen, ne me raconte pas de craques. C'est des conneries, ça. Tout à fait le genre de truc que *moi*, j'aurais pu dire. Je parle d'autre chose, tu le sais bien. Quel *effet* ça fait ? Enfin quoi, *dix-sept ans*. Allez, mets-toi à table. Et si tu ne parles pas, je passe la prochaine

heure à te raconter la chute du Mur de Berlin et l'apparition du sida. »

Il n'y a qu'Hamilton qui puisse lui parler de cette façon. *Sale gosse*. Il a toujours su jusqu'où aller trop loin avec Karen. C'est une des raisons pour lesquelles elle l'aime. « Bon, *d'accord*, Hamilton. Très bien. Tu auras ta réponse, d'un baratineur à un autre. » La Jeep roule maintenant sur l'autoroute vers l'ouest, en direction de Horseshoe Bay. La journée prend une couleur bleu pâle, propre et froide. Loin en contrebas, l'océan est une enclume plate et bleue.

« D'accord. Tu sais quoi, Hamilton ? Il y a une certaine *dureté* chez les gens modernes. Ces petits moments de folie qui permettaient au temps de passer ont l'air d'avoir disparu. La vie est sérieuse, maintenant. Mais c'est peut-être parce que je suis avec des gens plus vieux. » Elle lève son bras décharné et se mordille le doigt, et le geste réclame un énorme effort. « Les gens n'ont même plus de *hobbies* maintenant. Ou si c'est le cas, ce n'est pas évident. Les deux parents travaillent, les enfants sont parqués à l'école ou devant leurs jeux vidéo. Personne ne semble non plus capable de supporter d'être simplement soi-même... Mais en même temps, les gens sont isolés. Ils travaillent beaucoup plus et ensuite, rentrent chez eux pour surfer sur le Net, et s'envoient des mails au lieu de s'appeler, d'écrire un petit mot ou de se rendre visite. Ils travaillent, regardent la télé, et dorment. Voilà ce que j'ai vu. Le monde entier ne s'intéresse qu'au travail : *travailler travailler travailler accumuler accumuler accumuler...* foncer... se faire virer du boulot... surfer... connaître le langage des ordinateurs... décrocher des contrats. En fait, si tu m'avais posé la question il y a dix-sept ans, ce n'est pas comme ça que j'aurais imaginé le monde. Les gens sont crevés et tendus, ils cavalent désespérément après l'argent, et au mieux, sont indifférents à l'avenir. »

Elle reprend son souffle. « Alors, tu veux savoir quel *effet* ça me fait ? Je me sens paresseuse. Lente. Archaïque. Et j'ai peur de toutes ces machines. Je ne devrais pas, mais c'est quand même le cas. Je ne suis pas sûre d'aimer *complètement* ce nouveau monde. »

Hamilton crispe les mâchoires et Karen le remarque. « Je sais, tu préférerais que je dise que tout est super, mais c'est impossible. En ce qui me concerne, c'était tout à fait évident, la vie n'est pas ce qu'elle aurait dû être. »

Ils passent la sortie Cypress, la sortie Westmount, et la sortie Caulfield. Pam tousse à l'arrière, et le bruit ressemble à celui de deux steaks épais frappés l'un contre l'autre. Hamilton réagit : « Bon sang, Pam, crache donc ces trucs dans un sac, on les fera frire avec des oignons pour le dîner.

— Ha. Ha. »

Encore des montagnes et l'océan. « Je crois que je sais ce que tu

veux dire, reprend Hamilton. Si on regarde le monde dans son ensemble, il faut bien admettre que la vie est agréable là où nous vivons. Mais par une espèce d'effet *Quatrième dimension*^[19] il n'y a pas *d'autre* choix. Avant, si la vie normale n'était pas ta tasse de thé, tu pouvais toujours rejoindre la bohème, le monde des artistes alternatifs ou, je ne sais pas moi, le crime ou la religion. Et maintenant, il n'y a que le *système*. Toutes les autres options ont disparu. Pour la plupart des gens, c'est le Système ou quoi... *la mort* ? Il n'y a rien. Aucune manière d'en sortir. » Au-dessus du fjord de Howe Sound, une usine à papier dépose un glaçage couleur cendre dans le ciel. « Et les gens que tu connais ? demande Hamilton. Richard, Wendy, Pam et moi ? Quels changements as-tu remarqués en nous ?

— Tu veux parler de la famille et des amis ?

— Ouais. »

Karen ne dit que la moitié acceptable de l'histoire. « Ce que j'ai remarqué, c'est que personne n'a vraiment *changé* en dix-sept ans. Ce sont seulement des versions amplifiées de ceux que je connaissais. Maman est... comment dire ? Elle aime toujours autant avoir le *contrôle* qu'avant. Papa est gentil, mais bizarre. Richard est toujours sincère, adorable et plein de bonne volonté. *Toi*, tu es toujours un sale gamin. Pam est tranquillement belle. Linus est toujours sur Mars. Wendy est peut-être médecin et tout, mais dans sa tête, elle continue à rendre des dissertations et à avoir des A. Tout le monde... disons, se ressemble encore plus qu'avant. »

La voiture ronronne, ils regardent les montagnes et la ville. « Vous vous souvenez du jour où on est allés acheter un appareil photo à Future Shop ? » demande Karen. Les autres acquiescent. « Vous avez remarqué la manière dont ils classent leurs produits ? « Simulation », « Productivité », « Jeux ». *Drôle* de monde, non ? Et s'il vous plaît, dites-moi ce qui est arrivé au *temps* ? Plus personne n'a de temps. C'est quoi le problème ? Merde. Voilà, je suis de mauvaise humeur maintenant. » Les vitres entrouvertes laissent entrer quelques faibles relents de la puanteur industrielle qui émane de l'usine à papier. Karen se réfugie derrière ses lunettes de soleil. Elle *n'a pas* dit à Hamilton qu'elle s'attendait à ce que les gens soient adultes à trente-quatre ans. Au lieu de ça, ils semblent au mieux avoir l'esprit étroit, et manquent d'un point d'ancrage qui pourrait donner un sens à leur vie.

Hamilton : « Et ta jolie fille, Megan ? »

Karen sourit : « Elle est trop cool. Forte. Sûre d'elle-même. C'est vraiment incroyable d'être aussi *rassemblée*, à dix-sept ans... Wouah, elle m'épate. » Elle s'arrête. « Remarquez, d'un certain côté, moi aussi j'ai dix-sept ans. Alors, rien ne m'empêche d'être aussi cool que Megan.

— Je crois qu'il va falloir que tu sois plus vieille, objecte Pam

dans un bâillement. Après un si long sommeil, les gens s'attendent à ce que tu possèdes une certaine sagesse. Pour la plupart des gens, tu n'as pas dix-sept ans, mais plutôt mille. »

C'est vrai. Les gens traitent Karen comme si elle pouvait percevoir non seulement les couleurs, les sons et les odeurs, mais aussi autre chose, quelque chose de riche et de sublime, bien au-delà de la couleur. Elle a l'irritante impression qu'il rentre même un peu de jalousie dans leur attitude. Le plus frustrant, c'est qu'elle a *effectivement* vu quelque chose, mais ces images sont verrouillées, hors d'atteinte.

Maintenant, Megan a des malaises matinaux. Combien de temps pourra-t-elle conserver son secret ? Elle évite presque tous ses amis et vit chez Richard, seule la plupart du temps, puisqu'il est le plus souvent au travail ou chez Karen. Elle apprécie sa retraite, trop jeune pour appréhender le poids douloureux de la solitude. La majorité de ses vêtements gothiques sont passés à la poubelle, et elle privilégie maintenant un look plus sobre, avec quelque chose de sportif. L'école aussi appartient à l'histoire ancienne, elle travaille à mi-temps avec Linus ; plus tard, elle aimerait avoir un poste à plein temps, une fois que le bébé sera en âge d'être gardé.

Faute de fréquenter des gens de son âge, Megan en est réduite à discuter avec des adultes. Elle n'arrive pas à croire qu'il lui arrive d'avoir envie sincèrement de parler avec Lois. Mais une bonne petite dispute, ça pourrait être sympa. Karen (« *bio-maman* ») est super, mais encore un peu perdue. (*Elle a quand même loupé presque vingt ans.*) Et il y a une certaine gêne entre elles. De la jalousie peut-être. Après tout, émotionnellement, elles ont le même âge ; toutes deux ont besoin de l'attention de Richard, de Lois et des autres. En fait, elles ne se sont pas réellement rencontrées. Trop semblables, quelque chose en chacune incite l'autre à la compétition. Elles restent sur leurs gardes.

Des châtaignes blondes ; le rouge aux joues ; un sourire avant de refermer la porte.

C'est un jour de pluie ; Karen et Wendy sont ensemble dans la cuisine de Wendy, elles mettent au point une petite fête prévue le lendemain de Noël, destinée à célébrer les fiançailles de Karen et Richard. Une célébration très simple, comprenant uniquement la famille et les amis intimes. Pas de partenaires du moment, pas d'étrangers. Il n'y a pas grand-chose à organiser, mais Karen et Wendy y prennent plaisir. La vie de Wendy est si stressante qu'elle accueille avec plaisir cette petite pause entre filles. Le menu ? Endives et fromage à tartiner, prosciutto et melon. « C'est génial ce qui est arrivé à la nourriture, fait remarquer Karen. D'habitude, c'était des trucs en

boîte ou en conserve. Maintenant, on trouve toutes sortes de produits et tout est frais. »

Leurs tasses de café sont presque terminées. *Dieu bénisse Nutra Sweet*. Une pause dans la conversation, de celles qui indiquent qu'on peut changer de sujet.

Karen regarde par la fenêtre de vieux monstres de Linus, entreposés près du garage. « Wendy, as-tu jamais remarqué... attends. » Un nouveau silence. Puis : « As-tu jamais remarqué que nos vies sont peut-être...

— Peut-être *quoi* ? Et dans la voix de Wendy, quelque chose semble dire : *S'il te plaît, non. N'en parle pas, s'il te plaît.*

— Eh bien, je sais que mon réveil avait une chance sur un million de se produire. Et je ne sais pas comment le formuler, mais tout de même...

— Mais tout de même, *quoi* ?

— Eh bien, on dirait qu'il y a plus de... Non, pas *coïncidences*, disons plutôt plus d'événements bizarres dans notre vie que dans celle de la plupart des gens. Tu ne trouves pas ? »

Pour répondre, Wendy a pris sa voix sèche et précise de thérapeute : « Quand as-tu commencé à ressentir cette impression ?

— Depuis le jour de mon réveil Tiens, voilà un bon exemple : nous avons tous terminé à l'hôpital ce jour-là. Quelles étaient les chances pour que *ça* arrive ? Et j'ai remarqué que nous avons tous fini par revenir dans notre vieux quartier, comme du courrier retourné à l'expéditeur. Je parie que nous ne pourrions pas échapper à Rabbit Lane, même si nous le voulions. »

Wendy ne sait pas très bien où mènent ces réflexions. « Alors, tu penses qu'il y a une signification derrière tous ces événements. Quelque chose d'important ?

— Ouais. » Karen se ressert du café, ravie de pouvoir accomplir cette tâche ordinaire et d'exercer la nouvelle vigueur de ses bras, même si le jet n'est pas très assuré. « Et puis, il y a aussi les visions que j'ai eues.

— Oh ?

— Écoute-moi, Wendy, je suis sérieuse. Tu es médecin, écoute-moi. » Karen raconte à Wendy les images qu'elle a vues, et lui explique qu'elle ne pense pas avoir plongé dans le coma par accident, en 1979. « Et toi, ça t'est déjà arrivé de voir quelque chose de bizarre qui n'était pas la vraie vie, mais pas non plus un rêve ? »

Wendy entre dans une espèce de transe. « Je... » Elle s'arrête. « J'ai vu Jared. Il y a des années. Il est venu et il m'a parlé. C'était à l'époque où j'étais seule, bien avant mon mariage. Il m'a dit que je ne serai pas seule pour toujours. Et aussi qu'il faisait de son mieux. Il était réel, il était vraiment *là*. J'étais amoureuse de lui au lycée. Tu le

sais, n'est-ce pas ? Même maintenant, je l'aime encore. À ma façon. Bien sûr, j'aime aussi Linus... Oh, toutes ces histoires de sentiments sont *complexes*.

— Nous savions tous pour toi et Jared. C'était le béguin secret le moins bien gardé de tout le lycée. Mais c'était vraiment un cavaleur, Wen. Je veux dire qu'il sautait sur tout ce qui avait un soutien-gorge, comme s'il était une espèce de danois en chaleur.

— Mais ce n'était pas un *béguin*, Karen. C'était de *l'amour*. Et ça je l'ai toujours su. Toujours. » Wendy se souvient de ce qui s'est réellement passé. Cette nuit où elle devait dormir chez Laura, la sœur aînée de Jared, son entrée dans le sauna où elle espérait trouver un bout de savon, et il était là, nu, les yeux clos, les fesses rôtissant sur le cèdre. Elle se souvient de cette brève seconde (une seconde et demie) pendant laquelle il n'avait pas perçu sa présence, de l'odeur de l'air salé qui pénétrait ses poumons, et de la peau de Jared qui luisait comme du glaçage sur un gâteau, ses testicules comme deux châtaignes blondes, son membre dressé, puis l'embarras, la porte refermée à la volée. Elle avait évité le regard de Jared pendant des semaines, et rougissait dès qu'elle l'apercevait dans les couloirs du lycée. Puis, le 14 octobre 1978, il s'était glissé derrière elle et avait murmuré : *On se voit après le match. Rendez-vous au parking. J'ai des friandises pour toi*. Ensuite, il s'était écroulé sur le terrain de football et des milliers de nuits passionnées n'avaient pas suivi. Elle n'en avait jamais parlé à personne. Qui l'aurait crue ? Parce qu'elle n'était que Wendy, n'est-ce pas ? Sérieuse, asexuée, une tête, et une quasi tragédie (aux yeux de son père) jusqu'à l'arrivée de Linus. La beauté romantique est réservée aux autres. Elle se demande si elle a fait médecine uniquement pour voir des corps d'hommes nus en toute impunité. L'idée lui fait peur.

« Et ça t'arrive encore de parler avec Jared ?

— Non. Il est parti. D'ailleurs, je ne sais pas si c'était vraiment lui. C'était probablement dans ma tête. Je travaille trop dur. Je n'ai pas assez de temps libre. Parfois, j'essaie encore de lui parler, mais il n'est jamais revenu. Réel ou pas, je l'ai manqué.

— Pour moi, sa mort ne remonte qu'à l'année dernière, dit Karen. Mais pour *toi*, il est parti depuis presque vingt ans. Et tes sentiments n'ont pas changé ?

— Jamais. »

Le téléphone sonne, mais Wendy ne répond pas. Le silence s'installe. « De toi à moi, je crois que toutes tes visions signifient sans doute quelque chose. Mais qui peut dire quoi ? Il n'y a pas de schéma, pas de logique, pas de lien.

— Restons simplement vigilantes, d'accord ?

— D'accord. »

... Et après l'Amérique ?

Dix jours avant Noël, Loïs et George rejoignent Karen, assise dans le salon de télé devant une cassette des *Oiseaux se cachent pour mourir*[20]. À leur manière de l'approcher, elle devine que la conversation s'annonce fatigante.

« Nous aimerions que tu fasses cette interview télé, chérie. »

Je le savais. « Laquelle ? »

— Je n'aime pas ce ton, Karen. Nous ne pensons qu'à ton bien et à celui de Megan.

— Allez-y, expliquez-moi ça. » Elle éteint la télé.

— Ils offrent une belle somme, chérie, dit George. Tu en auras certainement l'usage, et Megan aussi.

— Tu pourras lui payer des études, ajoute Loïs.

— Oh, par *pitiééééé*. Je crois que maintenant, nous devrions tous être conscients que Megan n'est pas, et ne sera sans doute jamais, une universitaire. »

Début d'une heure d'empoignade verbale, à l'issue de laquelle Karen accepte finalement de donner une interview à une chaîne de télé en échange d'une somme astronomique, l'enregistrement doit durer trois jours. Condition ? Que l'argent soit versé sur un compte au nom de Megan, bloqué jusqu'à ses vingt-et-un ans. « Et vous n'êtes pas autorisés à lui en révéler le montant, parce que je l'imagine déjà en train de se tourner les pouces jusqu'à ce qu'elle puisse mettre la main sur ce gros paquet d'argent à claquer. »

Aussitôt, on appelle les avocats, on parle d'argent, et dès le jeudi, les équipes de tournage – de deux côtes américaines – débarquent sur le perron familial. Familiarisés avec presque tous les aspects de la production audiovisuelle, ses amis organisent la disposition de l'éclairage, les effets de couleur, et se montrent autoritaires avec leurs collègues importés dès qu'il s'agit de protéger Karen. Pam lui donne des conseils sur le maintien (dans la limite de ses possibilités), le comportement, la respiration, la démarche, le maquillage et la tenue. Leur compétence émerveille Karen ; pour la première fois, elle

comprend que ses amis ont de véritables talents. Richard et Hamilton sécurisent le sapin de Noël, pendant que Linus, perdu dans son propre monde, réorganise mentalement le mobilier pour ; obtenir le meilleur effet visuel.

Mes amis savent comment donner belle allure à une mauvaise situation, pense Karen.

« Inutile d'être nerveuse, Kare, dit Pam en appliquant le fond de teint 425 de Christian Dior. La télé n'a rien à voir avec l'information. Ça fonctionne à l'émotion. Les gens vont entendre ce que tu dis, bien sûr, mais d'abord, ils vont regarder ton teint et ta coupe de cheveux.

— Alors, je suis dans la merde.

— N'importe quoi. Tu as une belle peau, et une belle structure de visage. Et les gens se sentiraient probablement frustrés si tu n'étais pas un peu bizarre. Pour le rouge à lèvres, tu veux lequel ?

— Il faut vraiment que j'en passe par là, Pam ?

— Quoi, le maquillage ? Seigneur, *oui*. Même les gens en excellente santé ont l'air de cadavres s'ils passent à l'écran sans maquillage. Par ailleurs, moins ils regarderont ta peau, plus ils écouteront ce que tu as à dire. »

Ça paraît raisonnable. Karen se calme, laisse Pam faire son travail et regarde par la baie vitrée. Une présentatrice, qui ressemble étrangement à Loïs, se fait coiffer tout en dictant des notes à ses sous-fifres. Debout sur la pelouse, sa mère observe toute la scène avec émerveillement.

Karen se souvient d'une conversation avec Richard, qui émettait des réserves sur sa participation à une procédure aussi envahissante, alors qu'elle avait évité de se faire prendre en photo avec tant d'assiduité. *Bon, ça ne va pas racheter vingt ans d'absence, mais c'est quelque chose de matériel que je peux faire pour Megan. Ça me donne l'impression d'être maternelle. Et elle aussi veut se faire interviewer.*

« Karen, voici Gloria », annonce Loïs, qui peine à dissimuler son excitation.

Gloria fait son entrée. Tailleur rouge et petites dents comme des jeunes grains de maïs, si parfaites qu'on a l'impression qu'elle en possède, non pas deux, mais trois rangées. Un mouchoir en papier qui protège ses vêtements des traces de maquillage dépasse de son col comme un bavoir. « Je suis si heureuse de vous rencontrer, *Karen*. J'espère que vous êtes détendue. » Sa main broie les doigts de Karen. Sans attendre la réponse, Gloria enchaîne : « C'est *fantastique*. Il vaut mieux que nous ne bavardions pas trop pour l'instant. L'émission est toujours meilleure si je vous découvre en même temps que le public. Paula a dit que votre pré-interview était géniale. » Un sourire. Les yeux de Gloria : *blink blink blink*. Un assistant demande si Paula a appelé. Oui, Paula a appelé. Gloria n'est plus dans la pièce, mais sa

voix est encore audible. « Est-ce que ces chouettes ne sont pas tout simplement adorables ! » Karen peut entendre Loïs rougir de plaisir.

Des techniciens – qui doivent concourir secrètement pour l'Oscar de la Meilleure Expression-d'ennui-profond – fixent des câbles, manipulent des photomètres, posent des réflecteurs et installent une liaison satellite à partir d'un de leurs trois camions. Karen a l'impression de se trouver sur le tournage d'un film sur des scientifiques qui auraient découvert des formes de vie extraterrestres dans une maison de la banlieue. Mais brusquement, son ouïe cesse de fonctionner ; la voilà sourde. Elle tourne la tête, voit Richard et Linus qui discutent avec Megan, attablés dans la salle à manger. Wendy est dans le patio de derrière à jouer avec un chat du voisinage. George est dans le hall d'entrée, hors de vue.

D'un seul coup, elle est prise dans un éclair de lumière blanche. Ses paupières se ferment, ses bras tressaillent et son visage se couvre de larmes. « Seigneur ! » dit Pam. Avec Richard et Linus, elle se précipite ; les joues de Karen ruissellent comme une rivière. « Karen, dit Richard, en lui tapotant gentiment l'épaule. Karen ! »

Maintenant, elle sait où elle est allée. D'abord, elle était parmi les étoiles, et puis elle était descendue sur Terre, chatoïement bleu parmi les volutes de nuages au-dessus de l'Atlantique, elle avait volé et glissé en compagnie des oiseaux, et n'était plus qu'une couleur éclatante. Ensuite, elle a été tirée vers le haut – une main, une poigne, s'est refermée derrière ses omoplates, à l'endroit où auraient dû se trouver ses ailes. Elle avait été hissée parmi les étoiles. Une fois là-bas, elle s'était retournée et avait découvert la Lune, et c'est là que la main l'avait laissée tomber dans un cratère. Elle était chaudement habillée, mais elle se trouvait dans l'espace, alors qu'est-ce que ça pouvait bien faire ?

« Je me souviens, dit Karen. Oui, je me souviens. » Dans sa tête, elle marche dans un cratère et donne des coups de pied dans la poussière qui retombe sous une gravité qui représente un sixième de celle de la Terre. « Et ça va arriver. Ça va arriver ici. »

Elle cille et peut entendre de nouveau.

« Karen, tu me fous la trouille, là, dit Pam. Qu'est-ce qui s'est passé ? Ça va ? »

Elle ouvre les yeux. « Ça va arriver ici.

— Mais quoi ? Que va-t-il arriver, chérie ? »

Karen revient à la réalité. « Oh, Pam... Qu'est-ce... ? J'ai un peu perdu le fil.

— Si tu veux l'avis d'une maquilleuse, tu as fait un peu plus que perdre le fil. »

Pam remet en état le visage de Karen, où la sueur et le fond de teint ont formé un mélange gluant. « C'est réparable ? s'inquiète-t-elle.

— Bien sûr. Détends-toi. Richard, tu pourrais ramener de l'eau ? »

Richard trotte jusqu'à la cuisine et revient avec un verre. Quand il le lui tend, Karen le remercie, mais refuse de croiser son regard. Quelques minutes plus tard, elle regarde vers la droite et remarque l'air inquiet de Richard et Wendy. Un technicien se met à hurler, il demande si tout le monde est prêt à tourner ; l'enregistrement commence.

Nous vous présentons une jeune fille, ou plutôt une jeune femme, à laquelle nous avons tous beaucoup pensé ces derniers mois. Par une froide soirée de décembre 1979, Karen McNeil, une adolescente jolie et populaire de Vancouver, Canada, participait à une fête. Là, elle a bu deux cocktails légers à la vodka et a pris deux Valium, un médicament qu'elle utilisait pour apaiser son organisme après un régime sévère qui a duré deux mois. Le prix de cette folie de jeunesse ? Karen a passé les dix-sept années suivantes dans un coma profond, pendant lequel elle n'a présenté aucun signe d'activité cérébrale supérieure, ou manifesté d'autres types de symptômes porteurs d'espoir. Puis, miraculeusement, à l'automne dernier, après une infection pulmonaire, Karen s'est réveillée le matin du 1^{er} novembre. Ses fonctions cérébrales sont tout à fait normales, ainsi que sa mémoire. Elle a même gardé le souvenir des devoirs qu'elle avait à faire la semaine précédant son coma.

Et dans quelle sorte de monde Karen s'est-elle réveillée ? Dans un univers dramatiquement différent – sans le Mur de Berlin, mais avec le sida, les ordinateurs et le radicchio. Elle s'est aussi réveillée dans un monde où elle avait une fille, Megan, née neuf mois après son entrée dans le coma.

Je la rencontre chez elle, dans une maison de la banlieue montagnaise de Vancouver. Quand Karen a quitté son coma, elle pesait trente-sept kilos. À l'heure de cette interview, elle en est à quarante-deux, mais ces dix-sept ans ont fortement diminué sa capacité musculaire. Même si je dois avouer avoir été quelque peu choquée par son apparence, je me suis trouvée devant une jeune femme à la conversation étincelante. Par bonheur, son esprit et son visage sont aussi animés qu'ils l'étaient avant cette fatale nuit de décembre, voilà dix-sept ans...

« À propos de votre corps, que ressentez-vous maintenant qu'il est – pause – si *différent* de ce qu'il était en 1979 ? » Gloria cherche à lui arracher des larmes et s'impatiente de ne rien voir venir, mais elle se méprend sur les pauses incrédules de Karen devant cette recherche

forcenée de l'émotion. « Est-ce que votre corps vous *manque* ? »

— Ça se passe bien avec mon corps, Gloria. Chaque jour, il se rapproche de la normale. D'autres gens connaissent des difficultés pires que les miennes. Je peux le supporter. »

L'interview ne va pas bien du tout. Karen comprend que Gloria cherche à présenter une courageuse jeune femme, revenue-des-confins-de-la-mort et prête à chanter les louanges du nouveau monde moderne. Au lieu de ça, la vie moderne ne semble ni l'exciter ni la satisfaire. Et en plus, elle ne va pas pleurer.

« Quel est le changement le plus remarquable que vous ayez remarqué jusqu'à présent, Karen ? Qu'est-ce qui vous frappe comme étant la plus profonde mutation ? »

Le sapin de Noël est dressé derrière Karen, joyeux et scintillant. Elle est seule dans la pièce avec juste les gens de la télé, Pam pour le maquillage et Richard comme soutien émotionnel. Les autres sont sortis à sa demande, lui permettant de répondre aux questions avec moins de pression. « Eh bien, Gloria, savez-vous ce que j'ai trouvé le plus frappant ? C'est toute cette confiance que les gens manifestent en ce moment. Tout le monde a l'air de piaffer d'impatience en permanence. Même acheter du chewing-gum ou promener son chien se fait avec assurance.

— Et ça vous plaît ?

— Je n'ai pas terminé. Si vous prenez ces mêmes personnes pleines d'assurance et que vous leur posez quelques questions clés, vous vous rendez brusquement compte qu'ils sont complètement désespérés par le monde... que leur confiance n'est qu'un masque.

— Quel genre de questions ?

— Comment pensez-vous que la vie sera dans dix ans ? Essayez-vous de trouver un sens à vos actes ? Avez-vous peur de vieillir ?

— Mmm. Notre culture nous pousse à chercher du sens, en effet. » Gloria ne tient pas à développer le sujet. Morphing express... Sourire ! « Vous avez maintenant une fille, Karen : Megan. » Œillade de conspirateur. « Nous avons besoin de savoir... Comment avez-vous réagi en découvrant cette fille de dix-sept ans, à votre réveil ?

— Comment j'ai réagi ? C'est un plaisir. Et une surprise. Imaginez que vous vous réveilliez un beau matin et qu'une adolescente vous accueille en disant « Salut maman. » D'une certaine manière, j'ai l'impression d'être sa sœur. Je me suis demandé si Megan aurait été quelqu'un avec qui j'aurais lié amitié au lycée.

— Et ?

— Je ne crois pas. Elle aurait été trop pleine d'assurance pour suivre une bande. Je pense plutôt que je l'aurais trouvée assez spéciale et que j'aurais eu envie de lui parler pour savoir ce qu'elle avait dans la tête.

— Et le père de Megan, vous le voyez encore ?

— Tout à fait. Nous sommes fiancés. » Karen adresse un sourire à Richard par-dessus l'épaule de Gloria, qui affiche l'expression ravie de rigueur, avant de lancer : « *Coupez !* »

Elle enlève son micro et se précipite vers la porte de la pièce où les sous-fifres se terrent en tremblant. « Qui peut m'expliquer pourquoi on ne savait pas ça ? Qui a fait les recherches ? Anthea ? Je veux l'avoir au téléphone immédiatement. Non, elle est au 213, pas au 310. Il va falloir retourner l'intro. Est-ce que le temps va tenir ?

Dix minutes de panique. Puis Gloria revient.

« *Moteur et...* » *Clac !* « *Action...* » Comme un appareil qu'on vient de brancher, Gloria se transforme instantanément en « Gloria ». « Karen, alors vous êtes fiancée, maintenant ?

— En effet.

— Et pourrons-nous, euh... *le* rencontrer ?

— Je ne crois pas. Il est beaucoup plus réservé que moi.

— Et comment se nomme-t-il ?

— Richard.

— Ainsi, Richard vous a attendue pendant toutes ces années ? Votre unique amour a espéré votre retour pendant près de vingt ans ? »

Karen ne répond pas immédiatement. Elle commence à avoir les yeux humides – *merde !* Elle vient de se faire avoir par le plus grossier des pièges. « Oui. » Reniflement. « Il m'a attendue. » Maintenant, les larmes affluent. Gloria émet un petit soupir de soulagement. Ça c'est de la dynamite.

« Gloria ! » C'est un technicien. « On a foiré le son sur celle-ci. Il faut refaire la prise. »

Gloria marmonne un juron et le processus se remet en place, avec une singulière régularité mécanique. « Karen, alors vous êtes fiancée, maintenant ? » Les yeux : *blink blink blink*.

« Oui.

— Et pourrons-nous, euh... *le* rencontrer ?

— Non.

— Et comment se nomme-t-il ?

— C'est privé.

— Très bien. Ainsi, votre petit ami vous a attendue pendant toutes ces années ? Votre unique amour a espéré votre retour pendant près de vingt ans ? »

Karen marque une pause. « Oui. Il m'a attendue. » Pas de larmes. Gloria est furieuse.

Combien d'entre nous reçoivent un amour si vrai qu'il s'étend sur l'éternité ? Un besoin si pur, si clair, qu'il peut

demeurer intact quel que soit l'obstacle que le monde dresse sur sa route ? Voici Karen Ann McNeil, la femme qui est tombée sur Terre, la femme que les gens de sa vie n'ont jamais cessé d'attendre.

« Et vos amis, Karen ? Qu'avez-vous éprouvé en découvrant qu'ils avaient pris dix-sept ans en une nuit ? Continuez-vous à les voir ?

— Ils sont ce que j'ai de mieux dans ma vie. Eux et ma famille. Sans eux, je n'aurais sans doute pas supporté le monde. » Karen est dégoûtée par les platitudes qu'elle débite. Elle a l'impression d'être Miss America qu'on vient de sortir de sa cabine insonorisée, et qui a trente secondes pour répondre à des questions censées définir dans une large mesure la direction de son existence à venir.

Gloria a l'air en rogne. *Pas assez de drame*. Une femme nommée Randy s'approche d'elle. Longue discussion chuchotée avec Gloria en consultant les notes posées dans l'impeccable giron rouge de la présentatrice. Pam repoudre Karen. « Comment ça va, Kare ?

— Je suis complètement nulle. Et ils sont furieux d'avoir perdu la scène des larmes. »

Karen pense à ce que Pam a bredouillé dans la voiture l'autre jour... Maintenant, les gens s'attendent à ce qu'elle ait mille ans, pas seulement trente-quatre. C'est cette image que Gloria veut arriver à faire passer.

« Karen... » Gloria reprend sa place. « Juste quelques questions supplémentaires, vous devez être fatiguée, non ?

— Je vous en prie. Quand allez-vous interviewer Megan ?

— Après vous, dit Gloria. Et puis nous vous prendrons toutes les deux. Tout va être filmé dans le désordre, mais nous arrangerons ça en postproduction. » Son expression est dure, elle ne tient pas à dilapider ses réserves de gentillesse en dehors du champ des caméras. Le clap claque, et une fois de plus elle redevient « Gloria ».

« Karen. » Gloria met son air sérieux, pose le menton sur ses mains croisées et regarde Karen avec intensité. « Le monde est curieux, et je *sais* que ce n'est qu'une simple question, mais je me dois de la poser. Quel effet cela vous fait d'être un Rip Van Winkle[21] moderne ? Presque vingt ans de sommeil. Mon Dieu, *mon Dieu*. Qu'est-ce que vous avez dans la tête ? Qu'est-ce que c'est que d'être *vous*, maintenant ?

— Vous savez comment je me sens ? Je me sens inutile. Je ne peux rien faire d'autre que de rester allongée. J'ai l'impression d'être la seule personne sur terre qui se détende encore. Et puis je pense à tout ce qui va arriver et je suis désolée pour le monde parce c'est bientôt fini. »

Coupez !

Les assistants se précipitent. « Karen, pour l'amour de la Terre, qu'est-ce que c'était que ça ? »

Karen cille et regarde par la fenêtre, le ciel rivalise de clarté avec les projecteurs du tournage. « Je ne sais pas. C'est sorti tout seul. » Richard se glisse à l'écart et fait signe à Wendy d'approcher. Il lui explique ce qui s'est passé.

« Karen, dit Gloria. Essayons de refaire celle-là. On pourra peut-être parler euh..., des mauvaises nouvelles avec une autre question. D'accord ?

— Bien sûr, c'est votre émission. »

Ça tourne...

« Karen. » Gloria la regarde de nouveau avec intensité et répète mot pour mot : « Le monde est curieux, et je *sais* que ce n'est qu'une simple question, mais je me dois de la poser. Quel effet cela vous fait d'être un Rip Van Winkle moderne ? Presque vingt ans de sommeil. Mon Dieu, *mon Dieu*. Qu'est-ce que vous avez dans la tête ? Qu'est-ce que c'est que d'être *vous*, maintenant ?

— Je me sens aussi utile qu'une paire de seins sur une planche à repasser. Je reste là toute la journée à faire des conneries, pendant que tout le monde cavale autour de moi comme des personnages de dessins animés en folie. »

Un silence qui avoue une demi-défaite. « Quelque chose à ajouter ? demande Gloria.

— Pour répondre à votre regard interrogateur, oui. La fin du monde est proche. »

Coupez !

« Karen, je... Excusez-moi une petite minute. » Gloria sort en trombe. Jason, un assistant, vient jouer le bon flic. Il se déplace posément ; une lueur particulière brille dans son regard. Il ne rejette pas l'étrange et voit la possibilité d'un miracle là où les autres ne voient qu'un tas de conneries. « Karen, dit-il en faisant signe à l'équipe de continuer à tourner. Quand vous parlez de la fin du monde, que voulez-vous dire *exactement* ?

— Ce que j'ai dit. Je... » Un silence, puis on entend une voix, la voix de la Karen qui était au loin pendant toutes ces années. « Trois jours après Noël. C'est à ce moment que le monde va s'assombrir. On ne peut rien faire, il n'y a pas moyen d'en réchapper. Je l'ai vu arriver en 1979. Par accident, quelques portes étaient restées ouvertes et j'ai pu jeter un œil. Je n'espionnais pas. J'étais là juste au bon moment. Et j'ai cru que je pourrais y échapper en dormant... Je n'étais pas sûre de la date. J'aurais voulu dormir pour toujours. Ce n'est pas la même chose que la mort, mais c'est la seule manière que nous ayons d'échapper au temps. C'est cela qui nous différencie des autres créatures du monde. Nous avons conscience du *temps*. Et nous avons le

choix. »

Jason ne dit rien. La caméra continue de tourner. Richard, Pam et Wendy observent ce qui se passe. Dans le silence, on entend la voix de Gloria. « Et qu'est-ce que je suis censée faire quand elle se ferme comme une huître, et qu'elle sort ses délires ? Quelqu'un peut me dire ce qu'elle ne comprend pas dans la phrase « On la refait » ?

— Gloria, elle a été dans le coma pendant quasiment vingt ans. Les gens s'attendent à ce qu'elle soit bizarre.

— J'arrive pas à croire qu'on ait raté la prise des larmes. »

Jason ouvre la bouche. « Peux-tu nous donner des détails, Karen ? Des noms ? Des endroits ? C'est une bombe ou pas ?

— C'est le sommeil. Presque tout le monde s'endort et meurt ensuite. C'est sans douleur. Où habitez-vous ?

— New York.

— Vous disparaîtrez. Gloria aussi. Tout le monde, là-bas.

— Et ça ne vous rend pas triste ?

— Ça n'est pas encore arrivé. Je le saurai quand tout sera terminé.

— Mais vous ne vous inquiétez pas pour vous, votre famille et vos amis ?

— Je n'ai aucun pouvoir de les aider. Tout cela a été décidé, il y a très, *très* longtemps. Et je ne sais pas *spécifiquement* qui va vivre et qui va mourir. Alors, je ne peux vraiment rien vous dire. Je ne peux pas.

— Et vous ?

— Moi ? Je vais vivre. J'en suis certaine. » Karen semble ne rien avoir d'autre à dire sur le sujet.

Jason a une expression songeuse. « Merci de m'avoir raconté tout ça.

— C'est ce que j'avais de mieux à faire. » Et puis Karen se réveille, alors qu'elle l'est déjà. Elle sursaute : « Quoi ? J'ai encore perdu le fil, là. J'ai rêvé que je vous parlais de la fin du monde.

— C'était un rêve ?

— Non. Pas vraiment. Je ne crois pas. »

Tes rêves de guerre t'inquiètent

Soulagement et confusion. Karen sait que ses paroles ont contrarié les Américains et laissé ses amis perplexes, voire légèrement effrayés.

Elle sait qu'elle est au milieu d'une sorte de transformation profonde, qui dépasse son réveil proprement dit. Mais jusqu'où ira ce changement ? Les miracles ont toujours des limites. Quand on offre des vœux, c'est *trois* par personne, tout au plus – pas quatre, cinq ou dix. Où se trouvaient les limites dans son cas ?

Karen est prisonnière du plus grand déjà-vu du monde. Son comportement semble prédéterminé, comme celui d'une reine qui passe ses journées à couper des rubans, décerner des prix dans les concours d'arrangements floraux, ou présider des dîners officiels – activités toutes strictement planifiées. Et elle a décidé, quelque part entre l'interview commune avec Megan et les quelques images enregistrées à l'extérieur où l'équipe les a filmées toutes les deux dans Rabbit Lane, qu'elle jouera les idiotes à propos de ses déclarations devant la caméra en rapport avec une éventuelle catastrophe. Déjà, elle se doute que Richard et Wendy se demandent si ce ne sont pas là les premières manifestations de la folie. *Oh, mon Dieu.*

Courir lui manque, ses cheveux lui manquent, être normale lui manque, pouvoir se fondre dans la foule. Elle a décidé que pour elle, la meilleure manière d'avancer dans la vie est d'envisager la plus petite de ses actions, le plus infime de ses gestes comme une coïncidence chargée de sens, un miracle. C'est ainsi quelle abordait la vie à seize ans et c'est cette vision qu'elle veut recréer.

Bœuf au sud / poulet au nord. Le soir de l'enregistrement, Karen va au lit presque tout de suite, pour prévenir toute amorce de débat sur ce qu'elle a pu dire à Gloria, puis à Jason. Le lendemain, elle dort encore lorsque Richard part travailler. Pendant la journée, quand il appelle à la maison, il n'obtient pas de réponse. Les achats de Noël, sans doute. Il téléphone à Wendy à son bureau, tous se retrouvent au

Park Royal devant un café, et se font part de leur perplexité mutuelle sur fond de musique de supermarché, façon Noël neurasthénique. Wendy remue sa cuillère dans son café au moins trente fois, et finit par dire : « Tu sais, Richard, j'ai bien peur que la mémoire et les processus intellectuels de Karen ne soient pas aussi lucides que nous l'avions espéré. Tu as toujours l'intention d'aller dans le Sud ? »

Richard, qui est obligé de faire un voyage à Los Angeles, répond oui. Il part le vingt-sept et revient le vingt-huit.

« Tu ne peux pas y aller à un autre moment ? »

— Non. On est déjà à la bourre. En plus, ce serait grotesque. Si je reste à la maison ce jour-là, ça ne servira qu'à alimenter les idées fantaisistes, ou la phobie, ou la phase je-ne-sais-pas-quoi par laquelle passe Karen. » Il mord dans un muffin. « Ce sont bien des fantasmes, on est d'accord ? »

— Qui peut le dire ? répond Wendy. Ça me fait penser à ces personnages qui se tiennent aux coins des rues, dans les dessins animés, avec une longue barbe et une pancarte qui dit LA FIN EST PROCHE. Tu vois, dans un petit coin de mon esprit, il y a toujours quelque chose qui se demande, *et si c'était vrai ?* Ouais, ça fout la trouille. Tu en as déjà discuté avec elle ?

— Non. Ça a été la folie. À cause des vacances, c'est un vrai bordel... Mais j'ai l'intention de le faire ce soir. Dis, Wendy, tu partirais si tu étais à ma place ?

— Probablement. »

Plus tard ce soir-là, Richard et Karen ont leur vraie première dispute, qui déteindra en gris morose sur toute une semaine. « Le vingt-huit ne *sera pas* une bonne journée, Richard. »

— Karen, tu ne peux pas te contenter de dire « *Oh, quelque chose d'affreux va arriver.* » Il faut que tu me dises *quoi*. Il faut que tu m'expliques ce que tu sais. Et comment tu le sais. »

Karen soupire. « Et qu'est-ce qu'on fait de la confiance ? »

— Que je te croie ou non sur ce sujet précis n'a *rien* à voir avec le fait que je t'aime ou que je te fasse confiance. Je t'en prie, essaye de considérer la situation de mon point de vue.

— Alors, comment expliques-tu ce que Wendy nous a dit à propos de Pam et Hamilton à l'hôpital ? Leur délire en stéréo ?

— Je ne peux pas.

— Et cette lettre que je t'ai donnée avant mon coma, elle ne signifie rien ?

— Bien sûr que si.

— Et le fait que l'émission passe le vingt-sept, ça ne te fait rien ? Tu ne pourrais pas être là pour me soutenir le moral ?

— C'est pas de chance. Je regarderai là-bas. Je t'appellerai pendant l'émission, si tu veux.

— Alors, tu es vraiment décidé à y aller ?

— J'irai... à moins que tu ne sois beaucoup plus précise sur ce qui va arriver et quand c'est censé se produire. Et cette histoire de sommeil ne t'en dispense pas.

— Richard, j'aimerais être capable de t'en dire plus. Je ne suis pas idiot, je ne garde pas volontairement des informations. Ce sont des voix que j'entends en arrière-plan. La seule fois où c'est devenu clair, c'est pendant ce tournage avec Gloria. »

Richard la regarde en faisant appel à tout son calme, et se demande si quelque chose ne s'est pas mis à aller de travers chez Karen après son miraculeux réveil. « Ce n'est que pour une journée, Karen. Je ne passerai qu'une ridicule petite nuit là-bas. Ça fait des mois que je leur ai promis de m'en occuper au bureau. En plus, ils ne pourront pas me faire remplacer pendant la semaine de Noël.

— Qu'est-ce que tu as à faire là-bas de si important ? »

Richard a l'impression de discuter avec une adolescente. « Il faut que j'organise des choses et que je discute du budget avec l'équipe de là-bas. Ça doit être fait, et quelqu'un doit se déplacer pour le faire.

— Comme tu veux.

— Ne me dis pas « comme tu veux », s'il te plaît.

— Comme tu veux. »

En dépit des tensions, il y a une trêve. Noël et la fête des fiançailles se déroulent comme prévu. C'est une journée émaillée de jolies surprises, où l'on échange de menus cadeaux. Megan a décoré une pièce entière de ses petites mains avec des cœurs en argent et du papier à dessin. Les vitres sont légèrement embuées par l'atmosphère parfumée au lait de poule. Pam et Wendy pleurent sans honte sur leurs toasts, et même ce vieux grincheux d'Hamilton a une boule au fond de la gorge, alors que Linus semble essentiellement préoccupé par l'intégrité structurelle du gâteau à la meringue.

Les réjouissances sont interrompues par un événement tout à fait étonnant. Les invités entendent un *crac ! crac !* galvanisant qui provient de la baie du salon, où une autruche tape contre la vitre avec son bec, à la fois hilarant et cruel. Tout le monde a l'impression de tomber dans un rêve tiède et profond. Puis une autre autruche apparaît et imite la première, brisant la légère tension de la pièce, qui dégénère en gros éclats de rire chaotiques. Karen adore l'épisode. « Oh, Richard, c'est complètement génial. C'est toi qui a organisé ça ? C'est *adorable*. »

M. Lennox, un voisin dont la maison fait le coin de la rue, apparaît, tenant une longueur de corde à la main. Le petit homme moustachu se confond en excuses. « Elles se sont échappées du garage. Je devais les emmener à Abbotsford, mais tout est fermé pour les vacances.

— Mais pourquoi quelqu'un irait s'encombrer d'une paire d'autruches à l'air abruti ? demande Megan.

— Parce que, chère Megan, c'est la viande de demain. Pas plus grasse que du tofu, aussi goûteuse que le bœuf. C'est mon investissement pour la retraite. Tu veux bien me tenir cette corde ? »

Un joyeux rodéo à l'autruche s'ensuit. Le pauvre M. Lennox est pétrifié à l'idée que son placement puisse être endommagé. « Mon Dieu, ne les laissez pas s'échapper dans la forêt. Sinon nous sommes fichus. Elles vont se briser les pattes ou se faire manger par les coyotes. Elles sont complètement stupides, vous savez. »

Plus tard dans l'après-midi, alors que le ciel vire au noir et que le froid s'installe, tout le monde se rassemble près du feu pour manger des muffins aux myrtilles.

Plus tard, on sonne à la porte. Linus va ouvrir. C'est Skitter, mais Linus ne l'a jamais vu.

« Megan est là ? »

— Megan, ton ami te demande. » Megan et Jenny se glissent sans bruit jusqu'à la porte d'entrée, puis dans leurs manteaux, et ensuite dehors. Richard, qui regarde des CD près de l'arbre de Noël, n'entend rien. Peu après, Linus demande : « Qui c'est ce biker ? »

— Hein ?

— Le mec genre motard qui vient de partir avec Megan. Le type à la cicatrice.

— Un type avec une cicatrice ? répète Richard, avant de comprendre. *Merde.* »

Sur le vol de retour en provenance de Los Angeles, le commandant permet à Richard de rentrer dans le cockpit quelques minutes après le décollage pour admirer la vue. Il a le point de vue de Dieu : un ciel pommelé qui évoque des rires d'enfant, des volcans qui s'étirent le long de la côte, la douce courbure de la Terre à l'horizon. De retour dans son siège, il feuillette distraitemment un *Newsweek* vieux de deux semaines, et relit un article sur Karen tout en songeant à la semaine passée. Il frissonne. Une goutte de sueur froide serpente comme une limace sur son crâne jusqu'à la racine de ses cheveux, puis plonge vers son œil droit.

Le voyage continue, un voyage frisquet : les compagnies aériennes économisent sur le chauffage des cabines. Le service du dîner arrive et passe. Le soleil, bas sur l'horizon, est faible et décoloré : coucher de soleil en décembre ; mais la lumière qu'il émet semble assombrie.

Richard se remémore la nuit précédente dans sa chambre d'hôtel, il a regardé l'émission de Karen relié à la famille par le haut-parleur d'un téléphone. Les trois jours de tournage avaient donné une petite production dense, que Gloria avait réussi, comme c'était prévisible, à

imprégner d'une forte proportion de platitude sirupeuse.

Ensuite, il a passé presque une heure au téléphone avec Karen. Ils se sont présenté mutuellement leurs excuses, et chuchoté des mots doux, jouissant de cette intimité particulière que donne le téléphone. *Tu sais, Richard, je pense que toute cette histoire d'obscurité est dans ma tête. Je ne vais pas devenir folle, et je suis certaine que ces voix et tout le reste vont bientôt disparaître.*

Ensuite, Richard est tombé dans un sommeil sans rêves. Puis ce matin, il est allé à Culver City, mais après dix minutes de travail, la panique a commencé à l'envahir. Il est allé aux toilettes, s'est rincé le visage, a essayé de calmer sa respiration précipitée. Puis il a cédé à son instinct, filé à LAX dans sa voiture de location, a pris une place sur le premier vol qui remontait la côte en payant plein pot un billet de Classe Affaires, impatient que les roues quittent le sol, désespérant d'être en l'air.

En attendant le décollage sur le tarmac, il a regardé par le hublot de son siège 2F, juste à temps pour voir un bagagiste de la compagnie, vêtu d'une combinaison bleue se recueillir aux pieds d'un de ses collègues, visiblement mort. Le chauffeur d'un camion-citerne hurlait dans son mobile, pendant qu'un employé de la compagnie jetait son blazer sur le visage du cadavre. Une ambulance est arrivée, le corps a été recouvert, l'hôtesse a fermé la porte et l'avion a décollé.

Maintenant, à huit mille mètres au-dessus de l'Oregon, Richard continue à essayer de donner un sens à son inconséquence et à trier ses idées embrouillées. Il veut utiliser le téléphone de l'avion, mais le service ne fonctionne pas. « Bon après-midi, ici votre commandant. En raison d'incidents techniques au sol, notre atterrissage à Vancouver va être légèrement différé. La tour de contrôle nous a demandé de rester en vol pendant environ une demi-heure, le temps d'arranger les choses en bas. J'espère que vous comprendrez notre situation et que vous continuerez à apprécier votre voyage d'aujourd'hui. Notre équipage s'apprête à vous proposer un service supplémentaire de bière et de vin, avec les compliments de la compagnie. »

Des grognements de dépit et des cris de satisfaction se mêlent pendant que l'avion survole Seattle, puis suit la I-5 vers la frontière canadienne. Dessous, des embouteillages monstres comme il n'en a jamais vu. Les courses des vacances.

Une fois près de Vancouver, l'avion fait un cercle au-dessus de la ville, et s'éloigne vers les Coast Mountains pour décrire des huit paresseux sur fond de sommets gelés et de lacs transparents. Visite touristique de l'année Zéro, vue du ciel. Un autre retard est annoncé, et puis finalement, après deux heures à tuer le temps, l'avion atterrit, mais juste avant qu'il ne touche terre, les lumières de la piste s'éteignent.

Nation ou colonie de fourmis ?

À l'aéroport de Vancouver, le vol de Richard est le seul avion à se déplacer sur le tarmac. Le commandant annonce un nouveau retard – un problème avec le personnel au sol, mais ne vous inquiétez pas – et les passagers passent une heure de plus dans l'appareil, alors que tout le monde peut voir que la moitié du bâtiment est plongée dans le noir et qu'il n'y a aucun membre du personnel au sol en vue.

La panique commence à gagner les passagers avec la découverte d'un homme d'affaires mort, sanglé dans son siège 67C, puis la peur s'amplifie quand vient le tour d'un adolescent en 18E. L'activité n'a pas l'air de reprendre dans l'aéroport – pas de camions, de chariots à bagages, ou de mouvement quelconque. Au contraire, les lumières vacillent et s'éteignent dans une autre section du terminal. Finalement, le personnel de bord ouvre la porte et les passagers se laissent glisser sur une rampe gonflable d'évacuation jaune. Pour pénétrer dans le bâtiment, ils passent docilement par une porte de service, en file indienne... jusqu'à ce qu'ils tombent sur une hôtesse morte, affalée contre une porte d'accès. Là, leur ligne ordonnée tourne à l'anarchie. Dehors il pleut et à l'intérieur il fait froid. Il n'y a presque personne – le guichet de l'immigration est vide, hormis une femme qui porte un masque de papier blanc et leur fait signe d'avancer. En revanche, l'aéroport est jonché de corps étendus. Les passagers trottaient dans le hall dont la tranquillité n'est troublée que par le ronronnement mécanique du tapis à bagages... qui tousse, puis s'arrête. Il ne recrachera plus valises et paquets.

Quelque chose d'épouvantable a dû se passer. Richard est hébété, le futur de Karen s'est réalisé. Un croc d'adrénaline s'enfonce dans sa nuque.

Personne à la douane. Les téléphones sont muets, et aucun taxi n'attend dehors – de rares voitures passent à une allure terrifiante dans le couloir central. Richard entend une voix prononcer son nom – c'est M. Dunphy, non, le *commandant* Dunphy, un voisin de West Van.

« Richard ? C'est vous, Richard Doorland ?

— Oh, hé, salut, commandant. Qu'est-ce qui se passe ici ?

— *Seigneur*. Vous ne le croiriez pas. Vous étiez sur le vol de Los Angeles ?

— Oui, mais...

— Il y a eu un vrai débat au sol pour savoir qu'il fallait vous faire atterrir ou vous laisser tourner au-dessus des montagnes jusqu'à épuisement de votre carburant. » Richard est abasourdi. « Les opérateurs de la tour de contrôle pensaient que votre avion amènerait encore plus de personnes infectées, mais il s'est avéré que *tout le monde* tombait de *partout*. Dès que vous avez touché le sol, ils ont débranché la piste et ils sont rentrés chez eux. Allez, venez, tirons-nous d'ici. »

Ils marchent d'un pas vif dans un dédale de couloirs de métal et de rampes, franchissent des portes qui portent la mention ACCÈS INTERDIT et que le commandant Dunphy ouvre avec une carte magnétique. À la fin de leur périple, ils se retrouvent sur le tablier de la piste. La pluie s'est momentanément arrêtée, les nuages bourgeonnants maculent le ciel comme les reliefs d'un repas sur une nappe. Un bagage jaune s'est ouvert en tombant de la soute d'un 737, au passage, Richard y ramasse un grand manteau d'hiver et l'enfile. Le commandant Dunphy grimpe dans un chariot électrique qui sert à transporter les bagages. « Où allons-nous ? veut savoir Richard.

— À la jetée qui se trouve au bout de la piste. Mon frère Jerry arrive de West Van sur son cinq mètres pour me prendre. Appelez-le sur mon mobile... Je viens juste de l'acheter à Taipei. Saloperie de vol de cauchemar. Nous avions trois morts à bord et les passagers sont devenus complètement cinglés entre Honolulu et Vancouver. Des hurlements, des gémissements... *Seigneur !* On a dû verrouiller la porte du cockpit. »

Tous les deux fouillent l'horizon du regard, à la recherche d'un bateau ou d'un fanal. « Malgré toutes mes années de vol, je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. Je m'estime heureux de pouvoir simplement rentrer à la maison. Une fois que nous avons atterri, les passagers sont partis en courant. Ils n'ont même pas attendu leurs bagages. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'ils ont pu faire. On les attendait peut-être, parce qu'il n'y avait pas de taxis.

— Mais c'est quoi cette épidémie ? demande Richard, alors que des scénarios de films de SF des années soixante-dix défilent dans son esprit. Qui meurt ? Les vieilles personnes ? Les bébés ? Un groupe en particulier ?

— Aucun schéma directeur. *Tout le monde*. Un tas d'avions se sont écrasés. C'est un bordel inimaginable dans toutes les grandes villes. À partir de midi, les gens se sont mis à tomber comme des mouches. Ce n'est même pas la peine d'essayer de se déplacer en voiture à

Downtown, tout le centre ville n'est plus qu'un parking complet, plein de gens désespérés, en train de perdre la tête. Ceux qui attrapent ce truc, quoi que ça puisse être, éprouvent une envie de dormir si impérieuse qu'ils se couchent là où ils sont, dans leurs voitures, par terre dans les centres commerciaux, dans les bureaux. Une minute plus tard, ils sont morts. »

La piste est bien plus longue que ne l'aurait imaginé Richard. Vers le nord, en direction de la ville, il aperçoit des panaches de fumée signalant plusieurs incendies. Des secteurs entiers de la ville forment des plaques sombres : les quartiers privés d'alimentation électrique. Le chariot à bagages s'arrête au bout de la piste, près de l'eau boueuse, et ils sautent de l'engin. Tête rentrée dans les épaules, ils se tiennent sous la pluie, pendant que le commandant fait clignoter une torche électrique. Un bateau approche, il est encore loin, mais le vent de décembre leur apporte déjà le bruit du moteur. Dunphy continue les signaux lumineux pour guider son frère ; le bateau accoste par le flanc et se range parallèlement au rivage contre lequel clapotent de petites vagues. Le commandant Dunphy remarque l'air soupçonneux de son frère. « Tout va bien, Jerry. Il est avec moi, c'est Richard, mon voisin.

— Embarquez vite. Il ne va pas tarder à faire nuit. Bon Dieu, cette ville est devenue un vrai foutoir. Tout est devenu un vrai foutoir. Cette épidémie se répand de plus en plus vite. »

Ils sautent à bord, et le bateau s'arrache du rivage comme la lame d'un couteau se détache d'un aimant. L'embarcation rebondit contre les petites vagues frangées d'écume, et ses passagers contemplent la ville enfiévrée. Richard essaye de téléphoner à Karen sur le mobile de Jerry, mais quelque chose ne fonctionne pas.

En approchant de West Vancouver, ils découvrent à travers les jumelles le pont de Lions Gate envahi par les voitures. La montagne brûle aussi par endroits, et les panaches gris de la fumée font plutôt penser à ces tas de feuilles qu'on brûle dans les arrière-cours en automne qu'à des maisons en flammes.

Le bateau remonte la côte et aborde sur une jetée privée, à un kilomètre et demi du centre commercial de Park Royal, actuellement en flammes. Sur le quai, Mme Dunphy attend dans une Volvo. Ils gravissent les tournants et les épingles à cheveux de West Vancouver, dépassent des voitures arrêtées sur les bas-côtés avec des chauffeurs morts au volant. Un minivan s'arrête à un stop et ils aperçoivent quatre enfants qui regardent par la vitre arrière, petits visages silencieux, crayeux et effrayés. Au coin de Cross Creek et de Highland, deux hommes tentent de les arrêter, mais Mme Dunphy appuie sur l'accélérateur et ils foncent dans la côte qui mène chez eux. Un coup de feu étoile la lunette arrière.

À Rabbit Lane, l'électricité fonctionne encore, mais ni la voiture

de Loïs ni celle de George ne sont là. Karen est sur le plancher, devant la télé qui ne capte que de la neige. Elle frissonne follement. La peau de ses avant-bras ressemble à celle d'un poulet fraîchement plumé.

« Karen ? Karen... *Chérie* ? » dit Richard. Mais il n'obtient pas de réponse. Il la prend dans ses bras et s'apprête à la soulever quand elle se met à parler :

« Ça arrive, dit-elle. C'est là. Ce que j'avais vu...

— Je sais, chérie.

— J'ai essayé d'y échapper, il y a si longtemps.

— Je sais... Karen, mais tu dois me parler. Il se passe quelque chose de très important, partout dans le monde. Et tu sais ce que c'est. Explique-moi, s'il te plaît. » Karen ferme étroitement les yeux et ne dit rien. Richard est exaspéré. « Karen ! Peux-tu me dire ce qui se passe ? Parle-moi, Bon Dieu !

— Le monde s'endort. Mais pas moi. Je ne sais pas pour toi.

— Qui te l'a dit ?

— Les voix... Elles sont revenues clairement cet après-midi. J'ai enfin pu les entendre. Lui. Jared. *Ça*. Je ne sais pas. »

Richard la transporte sur le divan, l'installe dans un nid de couvertures et allume le chauffage au gaz, qui élève rapidement la température de la pièce. Puis il serre Karen contre lui et elle se calme peu à peu. Richard rassemble ses esprits. « Maintenant, Karen, dis-moi ce qui nous attend. Pourquoi nous ? Pourquoi ici ? Pourquoi toi, moi et... ?

— Richard, mon esprit n'a que dix-sept ans. Ce n'est pas toujours facile.

— Est-ce que quelqu'un d'autre va survivre ?

— Je ne sais pas. Je sais seulement pour nous ici, près de la maison.

— Qu'est-ce que nous sommes censés faire ?

— Je t'ai dit que je ne sais pas. Maintenant, cesse de me poser des questions, s'il te plaît. »

Richard frappe le divan. « Jared ! *Jared* ! tu m'entends ?

— Arrête de me faire peur en tapant comme ça. De toute façon, il, quoi qu'il soit, ne peut pas t'entendre, Richard. Il est occupé.

— Bien sûr, c'est évident. J'aurais dû le savoir.

— Ce *n'est pas* le meilleur moment, ni le meilleur endroit pour les sarcasmes, Richard.

— De nos jours, ça s'appelle l'ironie.

— Comme tu veux. »

Vison d'acier musique de bœuf

Elle respire profondément ; la viande de bœuf emballée sous plastique est fraîche contre ses joues.

Heureux ceux qui s'endormiront pendant leur sommeil, songe Loïs : un délicieux sommeil suivi d'une visite éternelle au pays des rêves. *Le Paradis* – les collines claires et froides qui ont enchanté le monde de sa jeunesse.

Quand le sommeil a commencé, Loïs était au Super-Value dans Park Royal, elle parcourait d'un pas déterminé les glorieuses allées pleines de glorieuse nourriture, glorieusement éclairée. Elle marchait bercée par la longue houle d'admiration générée par le personnel et les clients qui la reconnaissaient pour avoir vu l'émission la veille.

« Vous êtes si *forte*, dit une jeune femme.

— Une véritable *sainte* », renchérit une autre. Les joues de Loïs rougissaient de plaisir.

Elle fut la première à remarquer une dormeuse, une jeune femme vêtue d'un sweat-shirt bleu qui sommeillait sous les casiers des choux-fleurs et des brocolis. Loïs se pencha pour lui tapoter gentiment l'épaule ; une mèche de cheveux glissa du visage de la femme, révélant son paisible masque mortuaire.

On appela les secours, et la dépouille n'avait pas plutôt été transportée dans un bureau qu'un hurlement dans la galerie marchande, à quelques dizaines de mètres de Super-Value, annonça un autre décès. Un bourdonnement nerveux parcourut la foule des clients. « C'est vraiment étrange, fit remarquer la femme qui précédait Loïs dans la file d'attente. Des sacs en plastique, s'il vous plaît... Je veux dire que ce n'est pas le genre d'événements qui arrive tous les jours et... »

Loïs ouvrit de grands yeux, l'employée qui s'occupait de leur caisse bâilla, tomba à genoux et s'endormit devant elles. « Hello ? »

La femme de la caisse voisine se rapprocha de sa collègue. « Susan ? *Susan* ? » Désemparée, elle leva la tête et regarda Loïs. « Non, dit celle-ci. C'est impossible. »

La caissière attrapa l'interphone pour demander à quelqu'un de l'encadrement de se ramener aux caisses en quatrième vitesse. Un consommateur tomba dans l'allée blanche des produits surgelés. La nouvelle déclencha un branle-bas de combat. Les clients abandonnaient leurs chariots pour se ruer vers les sorties. Une voix tomba des haut-parleurs et annonça que le magasin allait fermer pour la journée, à la suite d'incidents techniques.

Loïs regardait les clients paniquer. L'homme qui la suivait dans la file poussa son chariot derrière la caissière et sortit sans payer. Avec quelques autres, elle se retira de la zone des caisses et se tint silencieusement dans une des allées principales, observant ce qui se passait autour. Deux autres clientes s'écroulèrent ; les capacités du petit poste de secours du centre commercial étaient largement dépassées. Endormie depuis le temps de l'URSS, une sirène grinçante se déclencha on ne sait où, et lâcha une plainte à glacer les sangs.

Au bout de l'allée, Loïs reconnut sa voisine, Elaine Buchanan, occupée à empiler steaks et poulets dans son chariot. Elle s'approcha. « Elaine...

— Loïs. Si tu es maligne, dépêche-toi de faire comme moi. Quel que soit ce qui se passe, ça nous dépasse. » Elle fit un petit écart, et saisit une boîte de hamburgers taille familiale, qu'elle plaça dans l'espace de stockage sous son chariot. « Voilà, ça devrait aller... Je file d'ici. Et tu ferais mieux de ne pas traîner, toi non plus.

— Mais, Elaine, comment savons-nous que ce n'est pas un problème local ?

— Mais tu n'entends pas les sirènes ? »

Loïs avait l'impression d'être revenue aux années soixante, à l'époque où les chaînes d'épicerie organisaient des concours où le gagnant pouvait garder toute la marchandise qu'il était susceptible de mettre dans un chariot en soixante secondes. Elle avait toujours rêvé de gagner un prix de ce genre.

Beaucoup de clients appliquaient la stratégie d'Elaine ; Loïs regardait son monde se transformer en chaos, les gens pillaient les étagères aussi vite que des pyramides de boîtes de conserve peuvent s'écrouler. Il y eut un cri, un hurlement, le bruit de chariots renversés, de bords brisés. Puis les lumières s'éteignirent, remplacés par l'éclairage de secours. Loïs voyait un flot de silhouettes paniquées, visions d'âmes perdues dans l'au-delà, s'écouler par l'entrée principale, d'où filtrait paresseusement la lumière du jour. Un autre corps heurta le sol.

Au retour des lumières, presque tous les clients avaient déserté le magasin ; quelques-uns s'étaient consciencieusement endormis par terre. Un spectacle plutôt paisible, trouva Loïs. Elle se pencha pour regarder leurs visages et leur souhaiter bonne nuit. Ensuite, elle prit la

direction de la sortie, personne ne l'arrêta, personne ne la poussa en avant. La plainte des sirènes continuait sans qu'on puisse la localiser. Loïs se retourna et se rendit compte que le magasin était abandonné. Les lumières s'éteignirent de nouveau, et elle se mit à arpenter calmement les allées, dans la lueur orangée des lampes de secours. Elaine n'était pas allée bien loin, elle la découvrit endormie par terre dans un rayon voisin, un chariot débordant de viande de bœuf en guise de pierre tombale.

Le Super-Valu était l'empire de Loïs. Aujourd'hui, c'était le vingt-huit – le jour que sa fille a stupidement désigné comme celui d'une espèce de fin du monde. Karen. *Qui est cette enfant qui est la mienne ? Qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour la mériter ? Qu'est-ce que j'ai fait qui nous conduise à ça, à l'écroulement du monde ?* Loïs fouilla dans ses souvenirs de l'enfance de Karen, mais aucun incident particulier n'aurait pu l'amener à croire que sa fille était particulière, ou marquée par un destin étrange.

Loïs pensa à Karen et aux enfants du voisinage qui avaient grandi comme des sauvages dans la forêt. Elle se souvenait de ce qu'avait dit l'agent immobilier quand ils avaient acheté la maison en 1966. George lui avait demandé s'il y avait des centres pour les enfants. L'homme avait ri, puis désigné la forêt. « C'est tout ce dont vous avez besoin. » Loïs savait pertinemment que les enfants y faisaient des choses sales et viles. Se droguer. Baiser. Boire.

Elle bâilla et baissa les yeux sur la section des viandes surgelées. Un endroit frais et réconfortant. Le sommet de son crâne la picote, et elle se souvient d'une photographie de Liz Taylor qui la représentait après une opération au cerveau, avec un crâne rasé et barré d'une cicatrice. *Je crois que je ne peux tout simplement plus supporter ce monde. Je suis crevée. J'ai sommeil Je veux juste rentrer à la maison.* Elle soulève une jambe, puis l'autre, et grimpe dans le congélateur. Elle respire profondément ; la viande de bœuf emballée sous plastique est fraîche contre ses joues. Elle ferme les yeux et rentre à la maison.

Linus et Pam se trouvent sur un tournage en extérieurs quelques kilomètres plus haut dans la montagne, dans un vaste bunker enduit de stuc, qui serait le fruit de l'union d'un cabinet dentaire ou médical avec le domaine d'un baron de la drogue sud-américain. Édifié dans les années quatre-vingt-dix, ce quartier ne comporte que des maisons bâties pour donner le maximum de surface au sol, au détriment de l'environnement extérieur, transformé en paysage, façon carte postale de ville sertie dans le cadre des baies vitrées en façade. Naturellement, pour obtenir une vue dégagée, il avait évidemment fallu arracher tous les arbres. Même dans les meilleures conditions, une balade dans ces rues nues et désertes où s'alignent ces boîtes blanches et neutres a

quelque chose de sinistre ; par une journée lugubre, pleine de sang, le coin donne franchement froid dans le dos.

Leur boulot du jour est un film genre flic-et-équipier, avec armes, trahison, et pratiquement tous les acteurs qui vont finir en « tourniquet d'arrosage » comme dit Linus. Le tournage avance lentement, le comédien principal – qui a la gueule de bois après une virée pendant son congé – oublie ses répliques, se paye les murs, improvise des gags visuels idiots, et accumule des problèmes de raccord qui prennent une heure à réparer, pendant que Linus et Pam réinstallent les charges de sang, refont le maquillage, la coiffure, lui passent un pantalon et une chemise propres. La journée avance et les prises se multiplient, l'esprit des membres de l'équipe commence à vagabonder, ils regardent de plus en plus souvent la vue qu'on a de la ville.

Coupez.

Pam fait le tour du salon et touche les victimes de la fusillade qui vont passer la majeure partie de leur temps couchées dans des positions contorsionnées sur les meubles ou le sol, à faire semblant d'être mortes. Elle sourit et échange des plaisanteries avec eux, mais dans son for intérieur, elle pense à l'émission de Karen, la veille. Elle a paru si mièvre que ç'en était écœurant. Rien à voir avec la vraie Karen. Quant à Megan, on aurait juré une adolescente de base. Oh, si le public savait la vérité ! Et Lois ! La parfaite petite maîtresse de maison. *Voilà, c'est ça la télé. C'est exactement ça que fait la télé.*

Après le déjeuner, l'équipe technique et les acteurs sont de meilleure humeur. Tout en installant les faux morts à leur place, Linus dit : « Regarde, Pam, il y a un incendie en ville. » Elle regarde dehors. Un panache de fumée s'élève dans le ciel, pointu à la base, il s'épanouit en un triangle ondulant comme une tornade de pâte d'amande.

« C'est quoi ? Un immeuble de bureaux ? »

— Aucune idée... »

La scène continue. Le personnage principal, pensant à tort que ses ennemis ont été tués par la CIA, ouvre tranquillement sa porte, peut-être pour la première fois de sa vie, et est accueilli par un tir de mitrailleuse, dont il réchappe (bien sûr). Ensuite, il se retourne et découvre des hommes de main armés, vêtus de noir, qu'il abat promptement d'une série de prises rapides. Seul le héros survit.

« Tu sais, Linus, j'aimerais que les films puissent tous être tournés en plan séquence.

— Le corps numéro trois a besoin d'être aspergé. »

Pam se dirige vers le corps numéro trois pour ajouter du sang frais. « Debout, debout, baron de la drogue », dit-elle, mais l'acteur continue à jouer le mort. « Petit malin, va ! » lance-t-elle avant de

retourner hors champ. Par une fenêtre latérale, elle remarque qu'il y a maintenant plusieurs panaches de fumée au-dessus de la ville. Elle alerte Linus d'un coup de coude : « Regarde. »

La scène avec les cadavres est terminée. Pam les aide à se relever et à quitter leurs fringues poisseuses. « Hé, petit malin, la scène est terminée. » Petit malin ne bronche pas. « Oh, mon Dieu, jusqu'où iront les acteurs pour se faire remarquer ? Allez Gareth, il faut te préparer pour la prise suivante. »

Gareth ne bouge toujours pas. Les mains sur les hanches, Pam regarde par la baie vitrée et ce sont maintenant une bonne dizaine de panaches, non, de *colonnes* de fumée qui ont pris possession du ciel. Elle frissonne et tombe à genoux. Ses os lui ont déjà dit la vérité. « Gareth ? Gareth ? Oh, merde. Dorrie ? Vite, allez la chercher ! » Dorrie, l'assistante de production, arrive. « Il est mort, annonce Pam.

— C'est quoi cette histoire ? demande Don, le metteur en scène qui vient de les rejoindre.

— Appelez une ambulance.

— Comment ça, il est mort ? Personne ne meurt pendant un tournage.

— Don, comment peux-tu raconter des conneries dans un moment pareil ? »

Il y a du remue-ménage autour du camion de la cantine ; une des serveuses, une petite quadragénaire grassouillette, a été trouvée morte au pied de la table du buffet. Quelqu'un déboule en criant. « Sandra est morte Appelez le 911. Vite, qui a déjeuné ici ? »

Un bourdonnement passe à travers l'équipe : *intoxication alimentaire*.

« Non, ça ne peut pas être ça. La petite amie de Gareth lui prépare un repas macrobiotique. Il ne mange jamais rien qui vienne de la cantine.

— Tu veux dire... D'accord, alors si ce n'est pas une *intoxication alimentaire*...

— Le 911 ne répond pas. Je ne peux pas non plus avoir les États-Unis.

— Les téléphones sont tous morts, Don. »

Merde.

Les acteurs et l'équipe ont déjà déserté le plateau. Pam et Linus essuient le maquillage et le faux sang de Gareth. Dehors, il y a maintenant trop d'incendies pour pouvoir les compter. Ils sortent sur le balcon. « Karen, dit Linus.

— Je sais.

— On devrait rentrer. »

À l'intérieur, le metteur en scène engueule ceux qui sont restés. Puis il sort à son tour, fusille Pam et Linus du regard, et continue à

crier sans s'adresser à quelqu'un en particulier.

« Allez, on se tire », dit Pam.

Mais en fait, ils restent là après le départ des autres. Le devoir. « Mes parents sont allés voir de la famille à Fraser Valley. Quand ça roule bien, c'est au moins à une heure d'ici. Tiens, Pam, prends les jumelles, toute la circulation est bloquée. »

Pam regarde. « Mes parents sont en bas, avec ceux de Richard, à Bellingham[22] pour les soldes d'après Noël.

— Hamilton ?

— À la maison. Wendy ?

— Elle fait une double garde à l'hôpital. »

Ils se tournent l'un vers l'autre et leurs regards se rencontrent : la peur.

Le ciel s'assombrit, le corps de Gareth est encore sur le sol. Rebutés par la circulation infernale, quelques membres de l'équipe sont revenus. Ne sachant pas où aller, ils ont regagné le lieu du tournage. Ensemble, ils enroulent Gareth dans une bâche en toile, puis le placent dans un abri de jardin frais et inaccessible aux bêtes sauvages. Quelques minutes plus tard, au moment où Linus et Pam quittent l'allée dans leur voiture, l'électricité est coupée dans le quartier, et ils descendent la colline sous un ciel gris, chargé de suie.

La « journée » de Wendy a déjà dépassé le cap des vingt-six heures quand son premier dormeur arrive mort à l'hôpital – une dormeuse, d'ailleurs, une femme au foyer de North Van qu'un de ses voisins a trouvée endormie sur les marches devant sa maison, elle tenait la laisse de son colley, et le chien gémissait assis à côté d'elle. Wendy examinait le corps quand deux autres dormeurs passèrent les portes battantes sur des chariots. Une fillette de huit ans qui s'était endormie sur une balançoire, et le mari d'une dame âgée qui avait fermé les yeux à côté d'elle dans la voiture, alors qu'elle les conduisait au magasin d'aliments pour animaux. Elle avait pensé à une crise cardiaque.

Ensuite, tout ce qui les rattachait à la normalité a sauté. Les heures suivantes, Wendy aida à cataloguer peut-être une centaine de dormeurs, les ambulances étaient débordées et la plupart avaient été conduits à l'hôpital par des amis ou de la famille. Et pour chaque corps qui atteignait leurs services, il y en avait une centaine, peut-être des milliers qui n'y arrivaient pas.

Plus tard dans la journée, la radio diffusa un appel, expliquant que l'hôpital ne pouvait plus accueillir de nouveaux patients. Aucune information sur cette maladie, ni aucun traitement n'étaient disponibles.

Et maintenant, le personnel médical se retrouve dans une

confusion et une frayeur intenses, mais ils continuent à travailler. Wendy atteint le cap de trente-quatre heures et ne tient plus sur ses jambes. Elle a besoin de dormir, mais en même temps veut rentrer chez elle pour avoir des nouvelles de Linus. *Linus...* et aussi... et aussi... *Quoi ?* Le téléphone est mort, tout comme le réseau des mobiles.

Ce qui arrive c'est ce que *Karen* a raconté. Les événements ont aussi un rapport avec les rêves en stéréo de Pam et Hamilton. La réponse n'est pas à l'hôpital. La réponse est à Rabbit Lane. Obligée d'enjamber des piles de morts, elle a l'impression d'être aussi épuisée que les dormeurs de la journée. Elle comprend leur manque d'appréhension au moment où ils se sentent groggy et s'étendent à l'endroit où le besoin de sommeil les a saisis. Wendy a la même impression, mais elle sait aussi qu'elle ne recherche que le repos pour le moment, pas la mort.

Linus l'a déposée hier parce que sa voiture est au garage, et elle découvre que le seul moyen de transport alternatif disponible est la marche : *les taxis ont disparu. Je ne sais pas comment voler une voiture.* Évidemment, il lui faudrait quelques heures pour rentrer à pied, mais elle n'envisage pas de faire du stop – même sur Lonsdale, toute civilité semble s'être évaporée. Dans le noir, elle remonte vers la Transcanadienne, où les voitures roulent à une vitesse inimaginable. Elle voit deux accidents, des dormeurs ou des chauffards, mais aucun véhicule d'urgence ne se trouve sur les lieux. Personne ne ralentit, même pas pour se payer le jouissif petit coup d'œil du mateur, ce qui frappe Wendy comme un comportement humain peu habituel. Pendant qu'elle réfléchit à la situation, la station Esso explose près des passerelles de Westview, tel un jet foudroyé dans un meeting aérien – des corps sont projetés dans le ciel, poupées de ventriloque désarticulées, images de dessin animé, de film d'action-et-d'aventures.

La circulation ralentit, puis s'arrête pour ne plus repartir. *Tout le monde rentre chez soi ? Pensent-ils être à l'abri là-bas ? Ou leur maison ne représente-t-elle qu'un lieu familier ? Qu'est-ce qu'ils espèrent trouver au bout de la route qui leur permet de croire qu'ils seront en sécurité ? Qu'est-ce qui les rend si forts ?*

Wendy approche de la station-service. Des corps calcinés gisent sur l'herbe du remblai en contrebas. De toute évidence, ils sont morts tous les six. Pas de survivants. Là où se trouvaient autrefois les pompes à essence, les débris d'un bus Volkswagen sont éparpillés au milieu de carcasses de fusils et de carabines. Mais que peut-elle faire ? Elle est si fatiguée qu'elle peut à peine penser et encore moins agir.

Non loin de la station, Wendy trouve un paquet de vingt-quatre M & Ms dans l'herbe, et décide de continuer sa route ; il n'y a personne à sauver ici. D'ailleurs, a-t-elle un autre choix ? Par une

obscur perversité, seule l'électricité semble intacte ; les lampadaires et les éclairages des vitrines illuminent le centre commercial de Westview. Des dormeurs et des cadavres sont étendus sur l'asphalte comme des mannequins de crash tests, constellés de débris de vitrines et de tessons de bouteilles d'alcool brisées. Combien de gens sont morts ? Combien vont mourir ? Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que je suis infectée ? Est-ce que Linus va bien ? Où étaient-ils tous ? Sont-ils rentrés ?

Wendy regarde la Transcanadienne, où beaucoup de gens dépourvus de voiture comme elle, avancent en traînant les pieds le long de l'autoroute éclairée par les phares des véhicules bloqués derrière eux. Un homme d'âge moyen vêtu d'un manteau de pluie jaune est endormi sous la passerelle. Au cours d'un accident, plusieurs voitures ont défoncé la rambarde du pont de Mosquito Creek et sont tombées dans le ravin.

Wendy décide de couper à travers les rues tranquilles de la banlieue, du côté du petit quartier commercial d'Edgemont Village, où les forces armées gardent un Super-Value. Même là, elle a l'occasion de voir un soldat endormi dans un box du Starbucks.

Dans une rue plus petite, elle trouve un vélo dix vitesses, couché sur le côté, sans raison visible. Elle regarde tout autour – personne en vue –, le prend, pédale vers le barrage qu'elle traverse, et se dirige vers la maison par la forêt sombre qu'elle connaît par cœur.

Le passé est une mauvaise idée

Penchée au-dessus d'un parterre de fleurs, Megan essaye de vomir l'anguille qui gigote dans son estomac ; il devient de plus en plus difficile de camoufler sa grossesse. La terre du massif est jonchée de capsules de bouteilles de bière et de mégots. *Berk*. Skitter n'a rien du voisin rêvé : des épaves merdiques et pleines de graisse rouillent dans le garage ; la pelouse est transformée en casse sur plaques d'herbe pelée.

Son estomac frémit d'aise maintenant, l'anguille, partie voir ailleurs, a été remplacée par un petit oiseau qui volète gentiment en elle – ce nouveau petit morceau de vie. Quelle personnalité aura son enfant ? Sera-t-il condamné à être un raté à cause des gènes de Skitter ? Elle ne lui a pas encore parlé de sa grossesse, et n'en a pas très envie. Une fois qu'il le saura, l'enfant ne sera plus seulement le sien ; elle devra le partager, et elle n'en a aucune envie. La semaine dernière, pendant que les Américains enregistraient leur émission, l'idée d'annoncer qu'elle était enceinte lui a traversé l'esprit, mais elle s'est ravisée.

L'émission : Megan a du mal à croire qu'elle ait eu l'air aussi nullasse, mais finalement, c'est peut-être plutôt une bonne chose que l'inverse. En tout cas, ce qu'il y a de bien, c'est que Karen et elle sont plutôt passées pour des copines que pour un couple mère-fille. En plus, Lois n'a eu droit qu'à un minimum de temps d'antenne. *Trop bien !*

En passant par la porte du sous-sol de Skitter, elle entrevoit son reflet dans un reste de miroir, posé contre le mur. La veille, elle avait l'air grassouillette à l'écran, mais Karen, si émaciée en réalité, semblait juste assez mince, comme l'exigeait la mode. Ce qui se dit des caméras de télé est donc vrai, elles vous ajoutent bien cinq kilos, voire dix.

Dans la cuisine, Megan déniché une tasse propre, se fait un café instantané, allume la radio, et la règle sur une station de rock locale. À ce moment, elle remarque des sirènes en bruit de fond qui brouillent

la musique. Elle observe avec satisfaction ses bras dans la lumière aquatique de la mi-journée. Elle est plus robuste, maintenant. Nourriture saine. Exercice. Plus de drogues. D'ailleurs, elle se sent ridicule de se retrouver chez Skitter aujourd'hui, un peu comme si on l'avait forcée à revenir au CM2. C'est complètement idiot d'avoir atterri ici. Elle entend faiblement Skitter et Jenny qui le font dans la chambre.

La première gorgée lui brûle la langue. Pour passer le temps, elle traque les nodules de poudre non dissoutes à la surface de son café, et feuillette des magazines de bikers. Le temps passe. Elle a encore envie de vomir et repart vers le parterre. Une fois là-bas, elle est secouée par une succession de spasmes secs, puis relève la tête et aperçoit une paire de jambes revêtues de tissu écossais qui dépassent du coin de la maison voisine. En s'approchant pour voir ce qui se passe, Megan découvre un vieil homme... Soixante ans, peut-être ? Il semble avoir eu une crise cardiaque. Elle sonne à la porte de la maison, mais n'obtient pas de réponse. Retour chez Skitter pour appeler une ambulance. Là-bas, le téléphone est muet.

Une chanson passe à la radio, *Blue Monday*, un morceau rythmé mais lugubre des années quatre-vingts. Puis la radio se tait. Megan change de fréquence, mais elle ne reconnaît aucune station. Il n'y a pas de musique. Des voix annoncent qu'une crise majeure s'est déclenchée, mais les autorités sont incapables de donner des informations plus précises. L'essentiel est que les gens tombent comme des mouches partout. La panique paralyse la ville et suscite des flambées de violence. Elle regarde par la fenêtre : de petits oiseaux volètent autour des sapins sous quelques gouttes de pluie. Elle est où, la crise ? C'est une *plaisanterie* ou quoi ?

Pourtant, la station de radio a décidé d'arrêter de diffuser de la musique, et les autres en ont fait autant. Partout, des annonces recommandent aux gens de ne pas céder à la panique, et de n'utiliser l'électricité ou le téléphone que si leur situation est critique. Megan se dit que la nouvelle est assez importante pour avertir Skitter et Jenny, elle frappe donc à la porte de la chambre et n'a pas de réponse. Elle frappe plus fort. « Putaiiii ! Je suis occupé. Casse-toi. » Skitter ouvre la porte à la volée. « Quoi ? » Jenny est dans le fond, exhibant ses seins, elle allume une cigarette d'un air méfiant.

« Il y a une crise.

— Tu m'as fait lever pour ça ?

— Une crise. Une épidémie. Les gens meurent comme dans les films.

— C'est une blague de *merde*. Casse-toi ! » Skitter claque la porte et Megan recommence à frapper ; il revient et lui hurle encore de s'en aller. À ce moment, Sandy et Scott, les deux amis pseudo-mécanos de

Skitter déboulent, ils ont l'air secoués.

« Hé, Megan, Skitter est là ?

— Bof.

— Skitter ! hurle Randy. C'est le bordel dans la ville, mon vieux.

Incroyable !

— Randy, je... » Skitter regarde l'expression des trois visages de l'autre côté de la porte. « D'accord. Mettez la télé.

— Reviens, Skitter... hennit Jenny.

— Pas maintenant, gamine. Il est temps de passer à l'action.

— T'es vraiment un sale connard, Skitter, fait remarquer Megan.

Tu ne crois à rien à moins que ça soit un *mec* qui te le dise. »

Peu de temps après, tout le monde regarde la télé dans le salon. Le reportage de CNN a capté toutes les attentions : des images prises d'hélicoptère montrant des centres-villes envahis de fumée – Atlanta ? Los Angeles ? New York ? Toutes les villes ont sombré dans la folie ; tous les grands ponts et les tunnels sont désespérément bloqués, les routes semées d'accidents ressemblent au contenu du sac de bonbons d'Halloween d'un gamin répandu sur le trottoir. L'hélicoptère d'une télé locale montre que les autoroutes et les ponts de Vancouver sont impraticables. Des piétons aux allures de réfugiés marchent péniblement vers leurs lointaines maisons de banlieue, et doivent parfois enjamber des cadavres avec précaution. Il y a peu de pillages, les gens craignent trop la contamination pour voler.

Les cinq personnes assises dans le salon de Skitter tournent la tête vers la végétation verdoyante de la cour arrière. Est-ce un mauvais rêve ? Randy et Scott regagnent rapidement leurs pénates. Skitter se tripote la moustache quelques secondes, puis sourit : « Je vais faire un peu de lèche-vitrines. Megan, Jenny, ça vous dit de venir ?

— Dépose-moi chez moi, dit Megan.

— Quoi ? Chez ton père ?

— Non, à Rabbit Lane, bouffon. »

Quelques minutes plus tard, ils rejoignent les axes principaux qui traversent la banlieue, c'est le foutoir général. On grille les feux rouges, certains roulent sur les pelouses, des voitures occupées par des dormeurs sont refoulées sur le bas-côté par des véhicules plus puissants. Au coin d'une rue, le propriétaire d'une épicerie se tient devant sa boutique, un fusil à canon scié en mains, arme que Megan reconnaît grâce à l'expérience d'une vie entière devant la télé.

Sur le siège du passager, Jenny effarouchée, jure en ouvrant des yeux de grenouille à mesure qu'elle découvre la dimension des événements. Les dormeurs sont partout, sur les trottoirs, dans les voitures, les parkings. « Oh, ça fout la trouille, Skitter. Je veux rentrer chez moi.

— Pas de problème, dès que j'aurai fait quelques courses.

— Tout le monde rentre *chez soi* », murmure Megan, et elle se demande ce qui arrivera à tous ces gens, une fois qu'ils auront atteint leur maison. Vont-ils rester à attendre tranquillement la mort ? En fait, il n'y a aucun avantage tactique à être chez soi. À la maison, le mieux qu'on puisse faire, c'est rien. Mais, même si tout ça est vrai, où peut-on aller d'autre ?

La voiture s'arrête devant un Shopper's Drug Mart dans Lynn Valley, où le parking n'est plus qu'un gigantesque cirque de véhicules, dominé par le bruit des tôles froissées et le grincement des pare-chocs. Tous les conducteurs ont leurs vitres remontées, et certains n'hésitent pas à se frayer un chemin à travers les volumes tirés au cordeau des terre-pleins paysages. L'électricité est coupée. Skitter saute de la voiture, les poches de sa doudoune bourrées d'armes à feu. Un agent de la police montée se tient à l'entrée principale du centre commercial, Megan et Jenny le voient ordonner à Skitter de partir. Celui-ci le tue d'une balle dans la tête. Les deux filles hurlent et quittent la voiture en courant. *Skitter est devenu cinglé.*

Megan se précipite vers le policier et prend délicatement la tête sanguinolente. Un autre coup de feu est tiré dans la galerie marchande ; des retardataires sortent en courant, les bras chargés d'objets incongrus, certainement volés : énormes cartons de cigarettes et d'appareils électroniques. « Jenny ! » Megan se retourne, mais Jenny s'est endormie sur un banc tout proche, la bouche ouverte, un morceau de journal s'est collé sur sa langue.

Une autre détonation déchire l'air. Megan court de l'autre côté du parking, loin de la voiture, et essaye de reprendre ses esprits. Peu après, Skitter quitte le Drug Mart avec des cartons de médicaments. Il regarde autour de lui, plus vraisemblablement à la recherche d'un autre adversaire armé que de Megan. Quand il arrive à sa voiture, il jette les boîtes à l'arrière et puis... et puis... *Rien.*

Megan s'approche pour mieux voir ; Skitter est endormi sur le siège avant. Son esprit est si confus qu'elle n'a même pas le temps d'avoir peur. « Oh, mon Dieu, mon Dieu. » Le centre commercial semble maintenant complètement vide, et le parking est presque déserté. Au-dessus, on entend des rugissements de moteurs lancés à pleine vitesse sur la route, des coups de Klaxon et des crissemments de pneus.

Comment rentrer à la maison ?

Le ciel s'assombrit. Le bruit de sa respiration lui emplit les oreilles. Le jour le plus court de l'année, c'était la semaine dernière et ça se sent. Megan regarde Skitter, elle a trop peur pour fouiller ses poches et lui prendre les clés de la voiture. Elle se glisse dans la galerie marchande, éclairée maintenant par les lumières de secours. Dans un magasin de sport, elle prend un VTT, et, en passant au

drugstore, un peu de Tylénol, deux lampes de poche neuf volts et des chewing-gums Bubblicious. Un épagneul perdu surgit derrière elle en aboyant. Elle sursaute. Dehors, elle revient près de la voiture de Skitter, et y prend deux armes, puis s'apprête à se lancer dans la folie de l'autoroute jusqu'à chez elle.

Les trois kilomètres qui séparent Lynn Valley de Westview sont largement plus délirants qu'elle ne l'aurait imaginé. Rien ne bouge, hormis les motos et les cinglés qui n'hésitent pas à rouler sur les bandes d'arrêt d'urgence ou sur les remblais, labourant tout sur leur passage. Trois fois, des hommes tentent de lui barrer le chemin pour lui prendre son vélo ; trois fois, Megan doit leur tirer dans les pieds ou pas loin, et sent la nausée monter de plus en plus à chaque *bang*. Elle se rend compte que les kilomètres d'autoroute qui la séparent de la sortie de Rabbit Lane vont être impraticables. Pendant qu'elle essaie de trouver une solution de rechange, un motard s'arrête devant elle – une Yamaha méga-puissante. Le conducteur fait descendre la béquille d'un coup de pied, saute à terre, fait un clin d'œil à Megan et tombe endormi, face contre terre.

Sans perdre de temps, Megan saute sur la moto et remonte Delbrook Road comme un boulet de canon, puis traverse Edgemont et le barrage de Cleveland. Maintenant, il fait complètement noir. Elle prend la route de service vers Glennmore, puis descend en trombe vers Stevens, et se retrouve dans Rabbit Lane. Elle est enfin à la maison.

Journelle de bordée... de gerbe, euh..., de merde.

Hamilton se réveille avec une migraine à tout casser et une gueule de bois tumultueuse ; il se représente son cerveau comme un wagon de marchandises plein d'aliens sur le point de se faire enterrer dans le désert – une image directement issue d'un vieux épisode de la série de Richard. Peu après midi, il se lève péniblement pour aller chercher de l'eau, se cogne un orteil contre le pied d'une chaise, jure, sent son crâne vibrer en mesure, et retourne vivement se nicher dans le tas de couettes et de draps emmêlés qui lui tient lieu de refuge habituel quand il a besoin de récupérer. Dans l'après-midi, le téléphone sonne mais il n'y fait pas attention. Vers trois heures, il prend un verre de jus d'orange et le journal du matin, mais toujours vaseux, il abandonne, éteint la lumière, et attend le retour de Pam à six heures.

Wendy est perdue dans la forêt. Elle est fatiguée. Elle pensait connaître le chemin du retour, mais maintenant, le rugissement étouffé du barrage au nord constitue son unique point de repère. Aucune clarté ne vient de la ville, et il n'y a pas de lune – les nuages sont trop denses. Le « dix-vitesses » a disparu depuis longtemps, la roue avant pliée après avoir accroché une racine. De temps à autre,

des grondements et des explosions lui arrivent de la ville.

Le sentier est sinueux ; des arbres tombés pendant la tempête de l'année précédente brouillent son souvenir des lieux. Soudain, un ruisseau lui barre la route là où il devrait y avoir de la terre ferme, ou encore des fougères s'étendent là où elle pensait trouver de la pierre. Wendy tombe à genoux, elle est au-delà de la fatigue. Elle ne peut même plus compter ses heures de veille. Une idée à demi-formulée lui trotte dans l'esprit : il lui suffirait de se construire un nid de fougères pour se tenir chaud jusqu'à l'aube. Mais elle a bien conscience qu'il ne s'agit là que d'un rêve d'enfant un peu stupide.

Un nœud lui entaille un genou. Elle se penche en avant, porte la main à la coupure, et aperçoit à la périphérie de sa vision une brume de lumière jaune pâle en haut des arbres, qui flotte vers le bas, une forme, un halo luminescent vert et or qui descend régulièrement, descend, descend, descend. Elle tourne la tête pour regarder la courbe majestueuse et déliée de l'atterrissage, aussi souple et sans à-coups que le mouvement d'un ascenseur de verre. Ça s'arrête.

« Salut, Wendy. » C'est Jared qui se tient devant elle, dans l'éclat de son incroyable jeunesse, semblable au jour où il lui avait lancé un ballon de football, alors qu'elle déjeunait seule dans les gradins.

« Jared ? C'est toi, mon ange ? C'est *bien* toi ? »

La lumière qu'est Jared porte le doigt à sa bouche et lui fait signe de se taire. Il tend la main et Wendy saisit sa lumineuse légèreté – elle n'éprouve pas réellement une sensation de contact, mais voilà qu'elle a chaud. C'est tout ce qu'elle a jamais désiré.

« Jared, si tu savais comme tu m'as manqué. J'ai... nous... » Elle éclate en sanglots. « Je t'aime et tu me manques. Le monde n'a plus jamais été le même depuis que tu es parti. Et maintenant, je suis perdue et j'ai peur. Le monde va mourir. J'étais à l'hôpital aujourd'hui. Je suis médecin, maintenant, tu sais... Oh, Wendy, contrôle un peu tes émotions. »

Jared embrasse ses doigts, envoie le baiser à Wendy, sourit et esquisse le geste de se branler. Puis il hoche la tête pour lui faire comprendre qu'elle doit le suivre. Ses longs cheveux bouclés ne suivent pas les mouvements de sa tête. Wendy marche derrière la douce lumière couleur soufre qui émane du corps de Jared. Elle patauge dans des flaques boueuses, ses joues rougissent, fouettées au passage par les rameaux des ronces. Ils passent par des sentiers inconnus, puis atteignent une ligne droite que Wendy reconnaît. Jared s'arrête. Il lève les sourcils, mimique par laquelle il annonçait son départ vingt ans plus tôt.

« Tu t'en vas ? Non. Jared... *Non*. Ne pars pas. Reste avec moi, s'il te plaît. Parlons. Tu m'as tellement manqué. Tu étais tout ce que j'ai toujours voulu. Il ne reste plus que la moitié d'un monde sans toi. »

Mais Jared enlève sa main et fait trois pas en arrière. Il sourit et se dilue dans le sol, comme un piquet s'enfonce en terre. Wendy est seule. Elle ramasse une petite pierre à l'endroit du sentier où la tête de Jared a disparu, et la serre si fort dans sa main que sa paume en saigne. Pendant des années, Wendy a pensé que le monde était satisfaisant et complet, qu'elle pouvait s'en sortir avec le fruit de son travail et ce que la vie avait bien voulu lui donner. Maintenant, elle sait que cela n'a jamais été vrai.

Elle arrive dans la rue sombre, constate qu'il n'y a pas de lumière dans sa maison, et décide de ne pas y aller. En revanche, elle voit la lumière des bougies chez Karen, en bas de la rue, et elle se dirige par là. Une fois à l'intérieur, elle regarde les visages familiers éclairés par les flammes. « Je vais me coucher, leur dit-elle. Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas fatiguée, en tout cas pas ce genre de fatigue. Je suis simplement épuisée. » Elle se roule en une boule chaude sur le canapé. Linus l'enveloppe dans une couverture en mohair, et Wendy tressaille à son contact.

2000 est stupide

« La reine est morte.

— Continue », dit Richard.

Karen poursuit : « Les deux princes portent des lunettes noires. Le corps de la reine est descendu dans la tombe. Seules quelques personnes regardent à travers les grilles du palais. Il fait sombre et il pleut. La fosse est pleine de boue. »

Silence.

« Karen, c'est indispensable ce sac en papier sur la tête ?

— Ce n'est pas juste *un* sac, Richard, mais *trois*. Je ne peux pas voir clairement mes visions s'il y a ne serait-ce qu'un rai de lumière qui arrive jusqu'à mon visage. C'est un fait paranormal établi.

— C'est que tu as l'air d'un guignol avec ça.

— C'est ça, Richard. Un vrai triple sac de conneries.

— Richard, tu veux bien la fermer ? Laisse Karen parler.

— Hamilton, si tu pouvais cesser deux secondes de jouer les mâles alpha, et laisser Karen tranquille ?

— Hé, Wendy, excuse-moi d'être aussi intéressé par ce qui me semble une situation sacrément merdique. D'abord, tu n'étais pas censée dormir, toi ?

— Je ne vois pas comment je pourrais dormir dans un moment pareil, même si je suis éreintée.

— Il a raison, Wen, dit Pam. La situation est absolument épouvantable.

— Silence, tout le monde. Si vous voulez que je vous raconte ce que je vois, vous feriez mieux de vous taire. Mettez vos personnalités en veilleuse deux minutes, d'accord ? »

Karen essaye de décrire à ses amis l'effondrement du monde. Ils dissimulent leur peur derrière des ricanements lugubres, tentent de se fabriquer un bouclier d'ironie. « Bon. Attendez... Pam, c'est toi que je viens d'entendre bâiller ? »

Pam sursaute : « Bâiller ? Non ! Fatiguée ? Pas du tout. » Tout ce qui ressemble à un bâillement, au confort physique, quoi que ce soit

qui puisse les reposer ou les endormir pétrifie le petit groupe. Ils ont fait du café fort.

« Karen, dit Hamilton. As-tu une petite liste de qui s'en est sorti et qui n'a pas pu ?

— J'adore ton sens de l'humour, Hamilton. Je n'ai pas de liste. Et, au cas où tu voudrais que je te livre mes sources, je te préviens tout de suite que j'ignore d'où me viennent mes infos.

— Mmmm, je pense que M. Foie a besoin d'un petit verre.

— On pourrait peut-être continuer si ça ne gêne personne ? suggère Richard.

— Je préférerais que tu m'enlèves les sacs, s'il te plaît. Je ne suis pas certaine que ça soit le moment idéal pour une transe. Vous devriez cesser de penser que je dispose d'une espèce de grand tableau dans la tête, qui n'arrête pas de cracher des informations, que je me fais un malin plaisir de vous cacher. Ça n'a rien à voir. Je vous raconte les faits dès que je peux. »

Le silence s'installe dans la pièce. « J'ai besoin d'une pause. Remets le générateur, s'il te plaît, Linus. On pourrait écouter la radio et revoir cette cassette de CNN. »

Linus fait démarrer le générateur Honda et la maison de Karen sur Rabbit Lane retrouve la lumière électrique. La radio ne caquette que des nouvelles prévisibles : les activités humaines sont stoppées – hôpitaux, barrages, armée, centres commerciaux. Les machines sont arrêtées. Une fois de plus, ils visionnent la cassette de CNN, que Karen a enregistrée plus tôt dans l'après-midi, avant la coupure d'électricité. La cassette tourne, et une fois encore, Pam et Hamilton pâlisent en voyant les images de leur rêve d'Halloween en stéréo, s'afficher d'elles-mêmes sur l'écran : Dallas, l'Inde, la Floride... Ils n'ont aucune idée de ce qu'il faut en penser.

Cette nuit-là, le sommeil est une affaire délicate. Des hélicoptères frôlent les arbres ; un jet militaire survole la montagne en rase-mottes et va s'écraser du côté de Park Royal. Des couvertures et des duvets sont rassemblés en bas, le feu rechargé, et tout le monde campe sur place. Par un accord tacite, il est entendu qu'on ne manifeste pas ses craintes. Malgré la peur, Richard est excité par les changements de la journée. Tout le monde est là. Il se souvient d'avoir assisté, un jour, à un accident impliquant cinq voitures de l'autre côté de la voie, sur le pont de Port Mann. L'événement avait réveillé en lui le même mélange : excitation et sensation d'être quelqu'un de spécial. De la même manière, il se rappelle son année de CE2, il avait été le seul élève de sa classe à ne pas avoir attrapé la grippe.

Avant l'extinction des feux, Linus demande des volontaires pour l'aider à recueillir des échantillons d'eau, qu'il compte soumettre ensuite à un test au compteur Geiger. Les ombres fantomatiques des

voisins passent sous la pluie et les cris des autruches résonnent plus bas dans la rue.

Karen se souvient du moment exact de la journée où le Grand Changement a commencé. Assise seule dans le salon, elle attendait le journal de midi de CNN. Elle se sentait partagée entre l'irritation, l'agacement et l'ennui, mais l'impression de s'être couverte de ridicule en demandant à Richard de ne pas partir pour la Californie dominait son humeur.

« Karen, cesse de te torturer avec cette histoire, avait dit Richard pendant une de leurs nombreuses disputes à ce sujet. Il ne va rien se passer. Et si je ne vais pas à Los Angeles, je ne réussirai qu'à conforter ta paranoïa.

— *Hein ?* » Puis Karen s'était souvenue qu'à l'occasion, les gens modernes emploient un jargon bizarre plein d'âneries et de salades psychologiques. « Richard, je te parle seulement de ce que j'ai entendu dans mon cœur.

— Je t'en prie, Karen, ne rends pas les choses encore plus difficiles. *S'il te plaît.* »

Et Richard avait donc pris son avion pour Los Angeles. Lois était partie faire des courses, et George était descendu à son atelier ; Megan était sortie avec Jenny ; la bande se trouvait aux quatre coins du monde, le seul jour où elle savait qu'ils n'auraient pas dû bouger.

Elle avait froid et avait enfilé trois pulls, ainsi qu'une paire de chaussettes grises que Richard portait au travail. Ce matin-là, elle éprouvait de la difficulté à mouvoir ses jambes, particulièrement raides. Tout en écoutant distraitemment CNN, elle essayait de dévisser le bouchon d'un thermos de café. Brusquement, l'écran s'est brouillé, puis la neige a été remplacée par une éclatante lumière blanche. Elle a levé la tête, et laissé tomber le thermos. Les lampes de la pièce et celles de la cuisine ont émis une brève pulsation brillante avant de s'assombrir, pendant que la maison cognait et chavirait comme un bateau qui a raté son accostage.

« C'est *toi*, dit Karen. *Toi.* Tu as fini par venir. »

Oui, c'était bien ça.

À sa droite, la baie vitrée du patio tremblait et elle tourna la tête juste à temps pour voir le crochet sortir tout seul de son logement – *clac*. Avec un grincement rouillé, la vitre glissa sur son rail et la pluie chassa une masse de feuilles brunies à l'intérieur. Karen se jeta au sol et rampa sur les quelques mètres qui la séparait de la porte, une carpe s'entortilla autour de ses jambes engourdies, aussi dépourvues de sensation que si elles étaient deux sacs de patates accrochés à sa taille. À mesure qu'elle approchait de son but, des rafales de pluie et d'air humide la giflaient au visage. Une bataille féroce s'engagea entre

elle et la masse de la porte coulissante. *Oh, mon Dieu, comme ce truc est lourd. Va-t'en.*

Montre-toi, dit Karen, pendant que ses mains grêles et douloureuses repoussaient la baie vitrée centimètre par centimètre. *Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi as-tu pris ma jeunesse ? Va-t'en. Je sais que tu es là. Ça devrait te suffire, non ?*

La pluie se mêlait aux larmes sur son visage mouillé, les mains rougies par l'effort, elle s'attendait à ce que ses tendons se détachent de ses os comme des rubans, d'un instant à l'autre. Dans un dernier effort, la porte se referma, et elle s'écroula sur les antiques pâquerettes du lino. *Voilà*. Il y eut un choc dehors, comme un joueur de football qui vient d'être plaqué, *oumf*, la vitre de la porte coulissante s'étoila comme la dentelle d'une toile d'araignée, un million de petits éclats en une fraction de seconde. Heureusement, seuls quelques fragments s'étaient détachés du centre, livrant passage au vent qui sifflait par la petite ouverture. Karen hurla, puis se tut, et se laissa aller sur le sol, les yeux fixés sur le plafond. Elle attendait ce qui ne pouvait être que de mauvaises nouvelles. Elle s'éloigna un peu, attrapa un coussin doux et frais, qui était tombé du divan, et le posa sur son visage pour reposer ses yeux. La télé recommença à bavarder dans le fond, elle tâtonna, trouva la télécommande et appuya sur le bouton enregistrement.

J'ai eu si peu de temps pour profiter du monde, pense-t-elle, et voilà que c'est déjà bientôt fini. Je ne veux pas vivre dans ce que le monde va devenir. J'aspire à quitter mon corps. J'aspire à quitter cette existence vite et proprement, disparaître comme si je tombais dans un puits de mine. Je veux gravir une montagne, n'importe laquelle, et laisser le monde derrière moi. Et quand j'aurai atteint le sommet, me transformer en morceau de soleil. Mon corps est faible et si malingre... Ça me manque de tenir des choses. Ça me manque de faire gigoter mes orteils. Ça me manque d'avoir mes règles. Et puis, je n'ai jamais tenu mon bébé dans mes bras.

J'avais l'habitude de skier. Le ciel était si froid que ça en faisait mal, mais moi j'avais chaud, et je fonçais sur la neige comme une danseuse. J'avais l'habitude de sauter et de virevolter. Et je ne me suis jamais plainte jusqu'à présent, pas une seule fois. Mais j'aurais voulu profiter encore un peu du monde, juste un peu.

Un hélicoptère passe au-dessus de la maison, et des explosions se font entendre au centre ville. *Ça arrive vite, n'est-ce pas ?*

Elle ferme les yeux et voit des images – du sang et de la terre mélangés, pareils au cœur crémeux chocolat-cerise d'une forêt-noire ; de grands canyons de tours de bureaux désertées et silencieuses. Des maisons, des berceaux, des bébés, des voitures, des balais et des capsules de bouteille en flammes, drainés vers la mer pour s'y

dissoudre comme du sucre. Tout ça ne peut pas arriver sans une bonne raison, elle en est certaine. Elle voit une supérette au Texas, et la caméra de surveillance montre en noir et blanc des enfants étendus dans une flaque sirupeuse de boissons fraîches. Elle voit une explosion de gaz neurotoxiques à Tooele, Utah, et un fantôme jaune s'élève pour hanter le continent. Elle voit des box de travail – un bureau de Sao Paulo, Brésil, des Post-It jaunes jonchent la moquette comme des feuilles tombées d'un arbre.

C'est le moment qu'elle attendait et redoutait. Maintenant c'est là.

Le progrès, c'est fini

Le lendemain, Richard et Megan partent en voiture à travers la montagne imprégnée d'humidité, passent devant dix mille ranchs d'habitation, certains sont déjà calcinés, d'autres brûlent encore, ils croisent des âmes désespérées dont les visages portent l'expression hagarde des vaincus, qui titubent dans la campagne, et vident leurs chargeurs en tirant contre l'horizon.

Peu de voitures circulent. Les portes de nombreuses maisons sont ouvertes et les coyottes des villes –, les ratons-laveurs ou putois – n'ont pas perdu de temps pour y pénétrer. Une voiture est arrêtée au milieu d'une pelouse ; deux chiens morts reposent à l'entrée d'une allée.

Tous les gens que nous avons connus, songent Richard et Megan, la plus belle fille du lycée, les acteurs favoris, les vieux amis, les patrons de boîtes d'éclairage et les techniciens de labo. Tous, rayés de la carte.

Sur l'avenue Bellevue, ils arrivent à l'appartement en co-propriété des parents de Richard, l'endroit semble superbement indifférent aux transformations du monde. À l'intérieur, les pendules tictaquent ; deux mugs non lavés traînent sur l'évier ; un calendrier mentionne :

14h 30 Réparation de couronne

Huile d'olive

Bouillon de poulet

Asperges

Bellingham av. les Sinclair

L'océan bat derrière les baies vitrées. À l'étage, dans la chambre à coucher, l'odeur des parents de Richard est plus forte qu'ailleurs. Leur lit a des allures de pierre tombale.

Les parents.

Ils étaient les moteurs et les gouvernails de la vie de banlieue. Les parents de Pam et de Richard n'allaient jamais revenir des États-Unis, pas plus que le père d'Hamilton de Kauai ou sa mère de Toronto. Les

parents de Linus et le père de Wendy étaient à une centaine de kilomètres de là, autant dire un million. Les parents de Karen n'étaient pas rentrés, mais elle ne semblait pas les attendre.

Megan s'assied sur le lit de ses grands-parents, renifle un peu, puis s'administre une claque.

« Pourquoi fais-tu ça, Meg ?

— Parce que je suis trop faible pour pleurer comme un véritable être humain.

— Oh, ma chérie... »

Richard passe le bras autour de son épaule et la laisse pleurer tout son saoul ; il pourra se laisser aller plus tard. « Il nous faut trier les choses, maintenant. Celles qu'on garde et celles qu'on enterre », dit-il une fois que les larmes de Megan sont taries.

Elle se met à la tâche sans conviction. Une paire de pantoufles, un collier de perles, une pipe, des photos encadrées. Megan étreint un oreiller pour retrouver l'odeur de sa grand-mère.

Ils sortent sur la terrasse et regardent l'eau en bas. Le ciel est couvert et voilé par la fumée, l'odeur du bois brûlé et des plaquettes de freins surchauffées imprègne l'air. Laissant son père face à la vue, Megan repart dans la chambre et revient peu après avec une des boucles d'oreilles en diamant de la mère de Richard. « Tends la main, papa. Tiens... » Elle presse le diamant au creux de sa paume. Il observe les rayons de lumière blanche qui s'y réfractent et se souvient d'une journée ensoleillée et lointaine, passée avec Megan sur la plage d'Ambleside. Il avait observé les jeux du soleil sur l'eau, et avait pensé qu'il y avait une lumière en chacun de nous, plus éblouissante que le soleil, une clarté qui brillait à l'intérieur de l'esprit. Ce moment oublié lui revient maintenant, là sur le balcon.

Linus, Wendy, Hamilton et Pam remontent les courbes d'Eyremont Drive sur des routes vides et silencieuses. Une fois au sommet, la ville s'étend devant eux, une plaque d'étain endommagée par endroits, avec quelques incendies qui flambent encore comme des perles d'acétylène échappées d'un collier ras du cou brisé. De minces volutes de fumée s'élèvent dans le ciel comme si elles étaient des cordes nouées à l'endroit du sinistre ; dans le port, les vagues brassent une sorte de muesli imbibé de pétrole qui brûle une flamme turquoise bahaméen.

« L'océan est en feu, dit Hamilton. On dirait une mer de whisky en flammes. » Linus capture l'image avec sa caméra.

Pour l'instant, tous sont encore sous le choc, il n'y a pas encore eu de manifestation de chagrin. *Quelle devrait être l'attitude d'un citoyen ? se demandent-ils. Quel sens peut-on donner à cette étrange situation ?*

« Une fois, j'étais dans un train en Angleterre, dit Pam. Je rentrais

à Londres de la maison de campagne de je ne sais plus qui, du côté de Manchester. » Elle allume une cigarette. « C'était le matin et j'avais gravement la gueule de bois, mais il fallait absolument que je regagne la ville. À onze heures, le train a stoppé. C'était le matin du Remembrance Day[23] et tout s'était arrêté. Les machines, les bruits, les voix. Le monde entier était silencieux. Pendant une minute, ils sont tous restés immobiles et muets, les yeux fermés. Un pays entier avait fermé les yeux. J'avais l'impression que le monde s'était arrêté. À ce moment-là, je me suis dit : voilà, c'est comme ça la fin du monde. Ce sera comme ça quand la fin des temps viendra. J'ai un peu la même impression, maintenant. »

La brise change de direction. « C'est quoi, cette odeur ? » demande Hamilton. Maintenant, ils la sentent tous. C'est l'odeur. « Oh, oh, des Goutteurs », dit Hamilton.

Pam hurle et lui jette son appareil photo à la tête.

En revenant de l'appartement de ses grands-parents, Megan ressent le besoin de faire quelque chose de productif. Nourrir les autruches chez les Lennox, à quelques maisons de là, par exemple. En traversant la pelouse, elle entend les caquètements affamés des oiseaux ; ils deviennent impérieux une fois passée la porte joliment décorée d'une couronne. Dans la buanderie, elle trouve des sacs de maïs concassé empilés au-dessus de la machine à laver et sécher le linge. La moitié supérieure de la porte d'étable qui donne sur le garage est ouverte ; Megan ne distingue pas immédiatement ses occupantes. Quand soudain, deux têtes à l'expression furieuse et stupide, avec des yeux de pub pour le mascara, surgissent d'un coin sombre. Elles gloussent en agitant spasmodiquement leur long cou, Megan éclate de rire. Mais visiblement, les bêtes meurent de faim. Elle s'empresse d'ouvrir un sac, puis la porte, et traîne le maïs dans le garage. Pendant que les autruches gobent leur repas, elle remplit un seau dans la mare aux poissons rouges, derrière la maison. Au retour, elles lui picorent les mains pour s'approprier l'eau. Ces animaux frénétiques et cocasses l'enchantent, et elle s'assied sur le perron du garage pour les observer.

C'est vraiment minable, cet endroit, songe-t-elle. Ces pauvres créatures n'ont pas vu la lumière depuis des jours. Elle va jusqu'à la porte en se demandant si elle ne pourrait pas l'entrouvrir légèrement, juste pour que l'air et la lumière pénètrent un peu par le bas. Et *boum !* Les autruches s'engouffrent par l'ouverture et passent dans la maison, bousculent chaises et tables, dans un concert de gloussements et de sifflements, puis filent par la porte de devant que Megan a oublié de refermer. *Oh merde, il va falloir encore se taper un autre rodéo.*

Elle se précipite dehors, où les deux volatiles gambadent joyeusement sur la pelouse, en agitant leurs ridicules petites ailes.

Mais les autruches foncent dans la forêt, et y disparaissent aussi rapidement que si on les avait jetées à l'eau avec du plomb autour de leurs genoux cagneux.

Cette nuit-là, le bourdonnement régulier du générateur à gaz amené par Linus offre une fausse sensation de stabilité avec son rythme immuable et précis.

Karen pose le sac en papier sur sa tête et reprend sa revue des événements à travers le monde : « Des squelettes sont assis sur des sièges en plastique devant un restaurant Mövenpick de Zurich.

— Des squelettes ? Déjà ?

— Non, c'est dans le futur. Oh, je vois un ordinateur Apple fracassé sur le sol d'une succursale de la Sumi... Sumi... Sumito Bank. Ce sont des images au hasard. Je vois... des ipomées qui poussent dans une canalisation d'égout en Équateur et s'enroulent autour d'un fémur humain. Je vois... cinq skieurs avec des vêtements aux couleurs acidulées endormis sur leurs skis et gelés, en haut des pentes de Chavonix. Dans le Missouri, un wagon de chemin de fer a déraillé, et un million de billets de loterie à gratter se sont répandus dans un ruisseau qui a débordé. À Vienne, deux adolescentes sont entrées dans une boulangerie et se bourrent les poches de chocolat. Et maintenant... maintenant... *voilà*. Elles viennent de s'endormir.

— Tu penses que tu peux te concentrer sur des choses qui nous intéressent plus spécifiquement ? demande Wendy. Mon père, par exemple.

— Donne-moi la main. » Wendy s'exécute. « Il est endormi, dit Karen. Sur son lit. Il ne sait pas ce qui s'est passé. Il s'est endormi pendant sa sieste. Ça te dit quelque chose ?

— Oui. »

Les autres aussi veulent avoir des nouvelles de leurs familles et se bousculent autour de Karen. Le père d'Hamilton s'est endormi sur la plage et a été entraîné par la marée. À Toronto, sa mère est tombée dans une galerie marchande du centre ville. Les parents de Richard se sont endormis dans la file d'attente pour passer la frontière. Ceux de Pam ont quitté leur voiture, mais n'ont pas fait plus d'un kilomètre au Canada avant de succomber à leur tour. Le père et la mère de Linus sont morts dans un accident de voiture sur l'autoroute, près de Langley.

Après un silence, Richard demande : « Tu sais pour George et Loïs ?

— Endormis. Maman à Park Royal et papa dans son atelier.

— Oh. »

Le générateur tousse et bégaye, s'arrête et repart aussitôt. Les lumières vacillent. D'un seul coup, ils se sentent très fragiles, et le

juvénile sens de l'infini qui les a amenés jusqu'à ce moment de leur vie les abandonne. « S'il te plaît, Richard, enlève-moi le sac. Je veux que nous sortions tous faire une promenade.

— Mais il pleut...

— Et alors, c'est quoi le problème ? Lampe de poche et vêtements de pluie. »

Quelques minutes plus tard, tous les sept descendent la rue où une pluie aux surprenantes proportions transforme le ciel en mer. « Regardez, dit Pam. Chaque goutte est aussi large qu'une soucoupe. » Personne ne se souvient d'avoir vu une pluie d'une telle violence. L'eau leur martèle le crâne, les assourdit. Ils descendent la rue sans lumière, jusqu'en bas avec Karen dans son fauteuil roulant, triste et trempée. « Tu peux nous dire ce qui se passe ? demande Richard. Pourquoi nous as-tu fait venir ici ? »

Karen le fixe calmement dans les yeux, sans s'occuper des rigoles qui tombent de son capuchon. « Richard, le monde n'est pas censé se terminer comme dans un film d'Hollywood. Tu sais, des explosions en chaîne, les stars qui font l'amour au milieu des incendies, des dents cassées, du sang et des rubis. C'est du pipeau, tout ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire, exactement ?

— Je veux dire, *chuuutl* » Ils sont debout sous la pluie, trempés, sur le trottoir au bas de Rabbit Lane, là où commence la forêt, rassemblés autour de Karen qui chuchote. « Écoutez... Il y a une vieille femme en Floride, dans sa cuisine, elle écoute son carillon tinter dans le vent. Des sacs d'épicerie pleins traînent sur les chaises depuis hier, les provisions achetées n'ont pas été rangées. Il fait frais et elle porte une chemise de nuit. Maintenant, elle sort de la cuisine et descend jusqu'à une jetée toute proche, où souffle une brise tiède qu'elle peut sentir sur ses tempes et à travers le tissu de son vêtement. Elle s'assied et regarde le ciel avec les étoiles et les satellites, pense à sa famille et particulièrement à ses petits-enfants. Elle sourit, fredonne une chanson qu'ils ont passée pendant toute cette semaine. « Bobo et les Jets » ? Non, « Benny et les Jets. » Brusquement, elle a sommeil. Elle s'étend sur le ponton, ferme les yeux et s'endort. Voilà. Elle est la dernière personne. Le monde est fini, maintenant. Notre temps commence. »

Troisième partie

S'amuser est stupide

Ici Jared, un an plus tard...

... **Enfermez vos filles. Vos magazines coquins.** Et votre divan, pour l'amour du ciel, on ne sait jamais, je pourrais peut-être lui sauter dessus et le baiser comme un danois. Warf, warf. À entendre mes amis, je serais le plus grand obsédé sexuel du monde. D'accord. Et regardez-les maintenant, voulez-vous ? Un an plus tard : des sacs de merde inutiles, écroulés autour de la cheminée chez Karen, ils regardent des vidéos à la suite, le sol est jonché de boîtes de Kleenex et de pots de mayonnaise débordant de diamants, d'émeraudes, de bagues et de lingots d'or – une parodie de richesse.

Que font-ils entre deux cassettes ? Des batailles d'argent, ils se jettent et se renvoient des Kruggerrands[24], des rubis et des boulettes de billets de mille dollars à la tête ; à d'autres moments, ils font des avions en papier avec des gravures d'Andy Warhol ou de Roy Lichtenstein, et les vont voler en visant la cheminée.

Pendant une pause particulièrement longue entre deux cassettes, moi Jared, je me glisse le long de la maison et j'arrête le générateur Honda que Linus a installé. L'électricité s'éteint, déclenchant des grognements de protestation parmi la bande. Je choisis ce moment pour apparaître de l'autre côté de la fenêtre, une boule de lumière blanche sur la pelouse. Wendy est la première à me voir et elle crie mon nom.

« Jared ?

— C'est quoi ce truc, Wendy ? demande Megan.

— Regardez, c'est Jared, il est revenu. »

Tous les regards sont fixés sur moi pendant que j'exécute une petite gavotte dans ma vieille tenue de football, la blanche et marron.

Dans le silence, je suis comme une créature des profondeurs marines une lune pâle en flottant à plusieurs mètres au-dessus du sol, et puis je fuse par la vitre intacte de la porte du patio comme pour rattraper une passe loupée. Ensuite, je me déplace dans le salon et je sors par le mur opposé, comme si je me trouvais sur un trottoir

roulant. Hamilton se précipite dehors, mais je n'y suis pas.

Wendy allume des bougies, et peu après, je reviens dans la pièce par le plafond, et je m'immobilise, les pieds juste au-dessus de la cheminée, où je me présente.

« Salut, les gars. C'est moi... Jared. L'as des as. Je suis si heureux de vous voir tous.

— Jared ? dit Karen.

— Salut, Karen. Salut, tout le monde.

— Mais qu'est-ce que tu es, Jared ? Où es-tu ? Tu vas bien ? veut savoir Richard.

— Je suis un fantôme, et j'imagine que je suis en pleine béatitude, Richard. La vie me fait planer. C'est *Hotel Californie* Oui, monsieur, comme je vous le dis.

— T'es venu faire quelque chose de spécial ? demande Megan qui m'a reconnu d'après une photo d'un vieux album de promotion.

— Je suis ici pour vous aider, dis-je et je commence à me dissoudre à travers le plancher.

« Attends ! crie Wendy. Ne pars pas ! »

Je suis à moitié enfoncé dans le sol : « Oh putain, ce plancher sait y faire.

— Tu peux sentir le plancher ? demande Linus.

— À quoi ressemble le paradis ? dit Richard.

— Qu'est-ce qui se passe quand on meurt ? veut savoir Pam.

— Montre-nous un miracle, mon vieux. » Ça, c'est Hamilton.

Il n'y a plus que ma tête qui dépasse : « Ouuf ! Vous devriez essayer ce truc, un de ces jours, les mecs. Ce plancher est meilleur que Cheryl Anderson à n'importe quel moment.

— Jared ! » Le cri de Karen est impérieux.

« Écoutez tous, dis-je. Vous êtes des oiseaux nés sans ailes ; vous êtes des abeilles qui fécondent des fleurs coupées. Inutile de pisser dans vos frocs. Je reviendrai bientôt. Soyons fous. »

C'est le lendemain, et Richard commence à s'agacer sérieusement en regardant Hamilton et Pam, mal assurés sur leurs jambes, faire les idiots pour descendre du minivan.

« Passez la première, Barbara Hutton.

— Il n'est pas question, M. Hefner. Je vous en prie.

— Les amis m'appellent Hef.

— Écoutez, les cinglés, on pourrait peut-être y aller, non ? »

Devant eux, une large place décatie, jonchée de squelettes, de voitures garées selon des angles bizarres, et de vieux chariots de supermarché rouillés. De l'autre côté, le non moins décati et miteux supermarché Save-On. Ses portes de verres font penser à des gencives sans dents.

« Oh, Miss Chose a besoin d'un petit coup.

— Hamilton, je veux dire, Hef. Débarrassons-nous de cette corvée le plus vite possible, si tu veux bien.

— Très bien, Richard. T'énerve pas comme ça, tu vas salir tes couches.

— Allez-y tous les trois. Je vais rester dans le van, dit Karen. J'ai besoin d'un peu de soleil.

— Tu veux quelque chose en particulier, Kare ?

— Ouais, du coton... une huile contre le soleil... un peu de réglisse si elle est encore bonne.

— C'est noté. »

Karen est assise seule sur le siège avant du minivan, elle farfouille dans les CD, et profite d'une vague de chaleur inattendue qui réchauffe les vestiges de la ville. Moi, Jared, je me manifeste.

« Salut, Karen.

— Jared ! Où es-tu ?

— Là, dehors. » Elle pivote vers moi, et me découvre debout de l'autre côté de la portière sur un chariot rouillé renversé. Je suis très difficile à distinguer en plein jour. Imaginez des flammes au gaz contre le ciel bleu.

« Jared, qu'est-ce qui se passe ici ? J'ai mille questions à te poser.

— Je t'écoute, Karen. Tu as l'air en forme. Comment te sens-tu ?

— Pas terrible. Mais mes bras commencent à être pas mal. Ce sont plutôt les jambes, le problème. Elles ont tendance à décliner maintenant. Je peux à peine me déplacer dans la maison. Et toi ? Les fantômes peuvent souffrir ? Ça t'arrive d'avoir mal ?

— Pas comme toi.

— Non, bien sûr. J'imagine. » Elle change de sujet : « Bon, Jared, maintenant, tu vas cracher la vérité, parce que j'en veux à mort à ceux qui m'ont fait ça. Que ce soit toi ou quelqu'un d'autre. Vous m'avez fait dormir pendant dix-sept ans, et je me suis réveillée avec un corps de poupée de chiffon. Et d'abord, qui a fracassé la porte de mon patio l'année dernière, le jour où tout a commencé à s'écrouler ?

— J'avoue, la porte, c'est moi.

— Toi ?

— Toutes mes excuses, Karen. J'ai loupé mon coup. C'était la première fois que je revenais ici. J'avais l'intention de te faire un petit discours, mais j'ai laissé tomber, parce que j'avais honte pour la porte. Une nuit, pendant mon année de seconde, je suis rentré dans la baie vitrée du patio chez les parents de Brian Alwin. Ça m'a fait le même effet. Bah. En fait, je suis allé donner un coup de main à Wendy qui s'était perdue dans la forêt entre Rabbit Lane et le barrage.

— Tu m'as fichu une trouille bleue, mon vieux.

— Hé, ça n'arrivera plus. Maintenant, c'est total contrôle. Je fais

ce que je veux avec ma présence astrale. » J'exécute un double saut périlleux et j'atterris sur le chariot. « Sexy, *non* ?

— Oh, *baby, baby, c'est trop* ! Bien, trêve de plaisanteries, Jared. Explique-moi exactement pourquoi tous ces trucs sont arrivés ? Et pourquoi, moi, j'ai été plongée dans le coma. Je ne peux pas tout élucider, mais toi, tu connais peut-être les réponses ? Tout le monde fait comme si j'avais un tas d'infos que je gardais pour moi. J'ai horreur de ça.

— Eh bien, Karen, tu... comment dire ? Tu as accidentellement ouvert certaines portes. Tu comprends, tu prenais toutes ces pilules pour maigrir et tu ne mangeais plus rien. Alors, ton cerveau a fait des galipettes et tu as vu des choses, tu as eu un aperçu de ce qui se préparait.

— Et c'est pour ça que j'ai perdu ma jeunesse ? D'ailleurs, comment se fait-il que j'ai été désignée pour la corvée de coma ? Hein ? J'étais volontaire ? Qui a décidé ?

— Oh, là, du calme, Kare... Souviens-toi de la lettre que tu avais donnée à Richard, tu voulais dormir « mille ans » et éviter l'avenir. C'est toi qui as choisi, pas moi, ni quelqu'un d'autre. D'un autre côté, ça aurait pu être pire, tu aurais pu mourir complètement. Ou juste avoir le cerveau grillé.

— Alors, pourquoi suis-je réveillée maintenant, au lieu de dormir neuf cent quatre-vingt-trois autres années ?

— Tu t'es réveillée de ton coma parce que tu es capable de regarder le présent avec les yeux du passé. Sans toi, il n'y aurait personne pour voir que le monde est devenu le contraire de ce que nous espérions. Ton témoignage était indispensable. Ton testament.

— Mais rien ne tourne jamais comme prévu, Jared. Il suffit de me regarder. » Karen contemple ses jambes avec une grimace. « C'est vraiment bizarre. Ce n'est pas ce que j'attendais de la vie. Hé, une minute, Jared. Comment se fait-il que tu sois ici et pas quelqu'un d'autre ? Je veux voir mes parents.

— Ça, je ne peux strictement rien y changer. Je suis votre Mort Officiel. Dans votre entourage, il n'y a que moi qui sois mort pendant votre jeunesse et votre esprit m'a enregistré comme... disons *le plus mort*.

— *Le plus mort* ! Quelle arnaque !

— Oublions ça une seconde. Dis-moi, Karen, j'ai une question pour toi. Quelle est la principale chose que tu aies remarquée, la différence majeure entre le monde que tu as laissé et celui dans lequel tu t'es réveillée ? »

Karen expire profondément, comme si quelqu'un lui avait fait un massage et que sa tension se soit évanouie. Son regard se perd dans la grotte sombre du Save-One. « Le manque, dit-elle.

— Le manque ?

— Oui. Manque de convictions, de foi, de sagesse, ou même de la bonne vieille différence entre le bien et le mal. Il n'y a même pas de chagrin, vraiment rien. Ceux que je connaissais... Eh bien, quand je suis revenue, ils se contentaient d'exister. C'était tellement triste. Je n'ai pas pu trouver le courage de leur dire.

— Qu'est-ce que ça a de mal, d'exister tout simplement ?

— Je n'en sais trop rien, Jared. Les animaux et les plantes existent et nous en sommes jaloux. Mais ça ne convient pas du tout aux gens. C'est un truc que je n'ai pas vraiment apprécié à mon réveil, et je continue à trouver ça nul... même si nous ne sommes que si peu à être restés.

— Et ?

— Quelle impatience, Jared... Tiens, j'ai une idée. Tu me dis d'abord avec qui tu as couché, et ensuite je continuerai à répondre à tes questions.

— Karen, je ne sais pas...

— Stacey Klaasen ?

— Bon d'accord. Ouais.

— Jennifer Banks ?

— Ouais.

— La petite sœur de Jennifer Banks ?

— Coupable.

— J'étais sûre que vous l'aviez fait tous les deux.

— Sans blague, Sherlock.

— Annabel Freed ?

— Oui.

— Dee-Ann Walsh.

— Ouai.

— Seigneur, Jared, on aurait dû venir t'arroser comme un castor en chaleur. Avec qui tu ne l'as pas fait ?

— Pam.

— J'aurais pu deviner.

— Wendy.

— Je le saaaaavais.

— C'était pourtant dans les cartes. On avait rendez-vous après le match. Maintenant, à toi de répondre.

— C'est juste.

— Tu parlais de ce que les gens avaient de différent quand tu t'es réveillée. Alors, accouche.

— D'accord, c'est entendu. Donne-moi une seconde. Voyons. » Elle se gratte le menton, pendant qu'un animal sauvage hurle à l'intérieur du Save-One. « Je sais... je me souviens. Quand je me suis réveillée, ils essayaient tous de m'impressionner en me montrant à

quel point le monde était devenu efficace. L'efficacité. C'est incroyable de se vanter d'un truc pareil, non ? Je veux dire, quel intérêt y a-t-il à être efficace si ça ne conduit qu'à avoir une vie efficacement vide ?

— Par exemple ? » lui dis-je en l'aiguillonnant un peu.

Karen s'enroule dans une couverture, et se tortille tout en continuant à parler. « En 1979, je pensais que dans l'avenir, le monde allait évoluer. Je pensais que nous allions en faire un endroit plus propre, plus sûr, conçu plus intelligemment. Et avec ces changements, les gens seraient aussi devenus plus intelligents, plus sages et plus gentils.

— Et ?

— Et ils n'ont pas évolué. Le monde est devenu plus rapide, plus intelligent, et d'une certaine manière plus propre. Les voitures par exemple, sentent moins mauvais qu'avant. Mais les gens sont restés les mêmes. En fait, ils sont... attends. C'est quoi le contraire du progrès, déjà ?

— Dans ce cas précis, la décadence.

— Les gens sont en pleine décadence. Hé Jared, d'où te vient ton nouveau vocabulaire ?

— Je ne sais pas très bien comment l'expliquer... Disons qu'il y a des espèces de cours de lettres dans l'au-delà, que tu n'es pas autorisé à sécher. Bref, laisse tomber. Tu parlais de décadence.

— Oui. Megan, ma fille, ne croyait pas dans le futur, même avant la fin du monde. Pour elle, l'avenir c'était la mort, le crime et l'anarchie. Et aussitôt que le futur a effectivement disparu, elle a pris les événements avec sérénité. Sa fille Jane est née aveugle, avec un cerveau déficient, sans doute à cause de toutes les merdes qui traînent dans l'air ces jours-ci, et Megan pense que c'est simplement ainsi que va la vie. En fait, personne ne croit dans l'avenir. Tu sais, Richard, Wendy... C'est comme s'ils attendaient tous la mort.

— Comment ? » Une flamme orange me traverse le corps tant je suis impatient d'entendre sa réponse.

« D'abord, la drogue. Pam et Hamilton prenaient de l'héro, et ils continuent avec ce qu'ils peuvent trouver d'assez frais après un an. C'est parce qu'ils ne pouvaient pas supporter l'idée de passer encore quarante années de cette existence, et ne le peuvent toujours pas. Wendy s'est perdue dans une routine professionnelle exténuante. Apparemment, Linus est parti pendant des années pour trouver un sens à la vie, il est rentré bredouille, et s'est donc replié sur lui-même. Maintenant, il est un peu poussiéreux, vaguement amer. Avec le bébé et ses problèmes, Megan vire légèrement autiste. Et Richard. Richard buvait et avait placé tous ses espoirs en moi. Il croit que je ne le sais pas, mais il se trompe. Jared, il ne faut pas oublier que personne ne comptait que je me réveille. Il aurait pu passer sa vie à soupirer après

moi, sans jamais affronter la vie.

— Les remarques sont justes. Mais tu es un peu dure, non ?

— Sers-toi un peu de ta tête, Jared. Regarde-moi. Je suis un monstre. On dirait une femme extraterrestre du genre de celles que fabriquaient Hamilton et Linus pour leurs téléfilms. J'ai donc perdu mon corps pour apprendre que le monde moderne est devenu en quelque sorte vide et sans objectif ? C'est de l'escroquerie.

— D'accord. Mais, une question. Serais-tu prête à croire à la réalité de ce monde, si tu y avais adhéré petit à petit au cours du temps comme tes amis ? »

Elle soupire. « Non, sans doute. Là, tu es content ? Alors, je peux récupérer mon corps, maintenant ? » Karen prend les cigarettes de Pam sur le tableau de bord, en allume une, puis se met à tousser.

« Tu fumes ?

— Oui, M. le Sportif. Oui, je viens de recommencer. Ooh. J'ai la tête qui tourne. Alors, comment est Dieu ?

— Ah, pas d'impertinence, Karen. Ce n'est pas du tout ton genre. On n'est pas en cours de sciences humaines.

— Oups... imprudente et stupide. Mais toi ? Tu es mort tout de même. Je ne veux pas être impertinente, comme tu dis, mais je suis curieuse. Qui ne le serait pas ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. Tout va pour le mieux. Non, je me fais plutôt du souci pour toi et le reste de l'équipe.

— Nous ? Qui s'intéresse à nous ? Puisque tu tiens tant à t'intéresser à quelqu'un, trouve-toi plutôt des gagnants. Oublie-nous, Jared. On est des ratés, mon vieux.

— Ne dis pas ça, Karen. Ce n'est pas vrai. Pas du tout. » Elle me regarde comme si je venais de faire une mauvaise plaisanterie. « Je dois aller à l'intérieur, maintenant. Au Save-One.

— Ouais, eh bien moi, je ne vais nulle part avec les baguettes qui me servent de jambes. J'ai l'impression d'être un de ces oiseaux de verre qui plongent leur bec dans un verre d'eau. Au fait, si tu vois les autres, je te préviens, Hamilton et Pam risquent de te rendre cinglés.

« Ils passent leur temps à se shooter et à regarder des vidéos sur la biographie de la duchesse de Windsor, Studio 54, et les stars d'Hollywood. Ils se perdent dans le temps. Et en plus, ils n'arrêtent pas de parler bizarrement.

— Je m'en sortirai.

— Hé, Jared, il y a plein de questions auxquelles tu n'as pas répondu. Ne pars pas tout de suite. Dis-moi vite à quoi il faut s'attendre. Qu'est-ce qui va se passer ensuite ? Encore dix ans de la même vie ? Vingt ? Trente ?

— Je ne peux pas te répondre, Karen. Tu sais comment ça marche.

— Alors, je ne sais pas, fais quelque chose au moins.

— Ouvre la portière, Karen. Viens par ici. » Elle ouvre. « Sors les jambes. » J'ordonne et elle obéit. « Voilà. » Je m'approche d'elle et je m'agenouille à ses pieds. J'embrasse chacun de ses tibias, et je me redresse.

« Lève-toi. » Hésitante et radieuse, Karen prend pied sur le parking. « Cours », lui dis-je.

Et elle part en courant, d'abord autour du van, puis à travers tout le parking, en hurlant de joie. Ses jambes sont de nouveau en état de fonctionner.

« Je t'aime, Jared », dit-elle. Et je lui réponds : « Je t'aime aussi. » Mais elle ne m'entend plus, elle est déjà trop loin.

L'avenir est truqué

Des dizaines d'animaux, oiseaux et insectes ont aménagé leurs nids dans le supermarché obscur. Toutes les sortes d'excréments se mélangent par terre, au milieu des vestiges de bagarres, plumes, lambeaux de fourrure et déchets divers. Les écureuils et les rats-laveurs ont transformé le rayon céréales en fibres, et les étals du rayon viande ont été complètement dévastés par les carnassiers. Après un an, l'odeur de pourriture commence à se dissiper un peu, masquée par les parfums entêtants des shampooings et des cosmétiques qui se sont écrasés sur le carrelage au cours d'un petit tremblement de terre, six mois plus tôt. Les oiseaux bruissent sous le plafond, au-dessus des torches électriques de Richard, Hamilton et Pam, dont les rayons progressent lentement sur le sol du supermarché. Le trio avance en dansant un délicat menuet au-dessus des saletés et finit par arriver à la pharmacie, au milieu du magasin. Un Goutteur vêtu d'une blouse blanche est installé au comptoir – squelette tendu de bœuf séché.

« Bon sang, j'en ai par-dessus la tête de ces trucs », dit Hamilton en jetant une autre blouse sur le cadavre. « Moi, Hef, dernier des Célèbres Play-boys Internationaux, je n'ai pas de temps à perdre avec la pourriture. Agnelli, Niarchos, le prince de Galles, ils sont tous morts. Je suis maintenant seul à maintenir leurs grandes traditions. *Voulez-vous une Cadillac** ? Je ne vis que pour les boîtes de nuits, les boissons alcoolisées et les voyages en Concorde.

— Tu vas la fermer, Hamilton ? dit Richard. Tu as la masse et le coin ?

— *Presto.*

— Merci beaucoup. »

Richard et Pam jouent du marteau et de la pince-monseigneur sur les portes d'un placard verrouillé, coffre au trésor pharmaceutique. Après une experte débauche d'huile de coude, la porte s'ouvre à la volée, libérant quelques flacons de plastique qui s'éparpillent à terre.

— Nom d'un petit bonhomme !

— Et si tu me passais plutôt le sac à dos, Hef ? dit Richard, au moment où une ombre lui file entre les jambes. « Alerte à l'écureuil !

— Oh, regarde, il est tellement mignon, dit Pam. On pourrait l'emmener chez Babe Paley, pour le dîner aux Bermudes, ce soir.

— Babe est à la Jamaïque, chère. Qui est sur la liste des invités ?

— Twiggy. Les Sex Pistols. Jason Pollock. Linda Evangelista.

— Bon sang, vous me rendez complètement dingue avec vos mondanités imaginaires.

— Si avoir de l'imagination est un crime, alors je plaide coupable », déclame Hamilton, avant de prendre une grande inspiration pleine de dignité... et de le regretter immédiatement.

Richard l'ignore. « Ay, ay, ay ! Bingo ! Regardez, deux mille Vicodin ! »

Quelque chose crie et détalé quelque part vers l'aile 3. « Putain, c'est un vrai film d'horreur, cet endroit. Allez, on prend les trucs et on se tire. Hamilton, va nous chercher un chariot pour emporter tout ça.

— Roger ! » Hamilton trouve un chariot abandonné dans la section d'accueil des cartes de crédit. La chose crisse et frotte sur le carrelage poisseux. Richard et Pam y empilent les médicaments.

« Ah oui ! Karen veut des boules de coton et de l'huile contre les coups de soleil. Ça se trouve où ?

— Le rayon d'à côté. »

Le trio se déplace lentement dans la carcasse puante, envahie de toile d'araignées, du supermarché, de plus en plus sombre à mesure qu'ils s'éloignent de l'entrée. En cours de route, ils passent devant deux Goutteurs, mais le spectacle leur est devenu familier depuis longtemps. Ils avancent tout doucement et se retrouvent soudain nez à nez avec trois rats-laveurs qui détalent en sifflant de peur vers le sommet d'un Matterhorn[25] de serviettes en papier moisies. « Oh, merde...

— Ce n'est pas la voix de Karen que j'entends dehors ? »

Klonk, klonk.

Les lumières du plafond se déclenchent brusquement, une lumière blanche explose, plus éblouissante que l'éclat du jour. La clarté, encore plus difficile à supporter du fait qu'elle est inattendue, révèle crûment l'étendue de la catastrophe dans les allées carrelées. L'impression de désastre est encore accentuée par le concert de cris affolés et le sauve-qui-peut général des squatters sauvages.

Mes amis hurlent aussi et lèvent la tête. Ils me découvrent, moi, Jared, dans la charpente. « C'est moi. Je suis revenu pour apporter la lumière.

— Espèce d'abruti ! se déchaîne Hamilton. Tu aurais pu nous rendre aveugles avec ces satanées lampes !

— Cool, Raoul. J'essayais juste de vous offrir un petit spectacle

avec quelques effets de lumière, les mecs. C'est un peu tombé à plat, voilà tout. Bon, on se verra plus tard, dans l'après-midi.

— Des effets de lumière ? répète Pam.

— Techniquement, il a seize ans, rappelle Hamilton.

— C'est vrai... Il est encore plus jeune que Karen. »

Dans la forêt qui vire au brun derrière la maison, Wendy erre au hasard, armée d'une carabine calibre douze pour se protéger d'une éventuelle attaque de chiens sauvages. Ses cheveux propres sont arrangés dans un style considéré comme ravissant selon les standards de 1997, et qui convient d'ailleurs parfaitement à ceux de 1978. Sous son épais imperméable beige, elle porte de la lingerie coquine récupérée plus tôt dans une boutique spécialisée de Marine Drive. « Jared, Jared ? » Elle m'appelle, en craignant que je ne l'entende pas ou que je ne veuille pas répondre – mais j'arrive.

« Salut, Wendy. » J'apparais à un jet de pierre de l'endroit où elle se trouve, flottant dans les airs, tout en or et lumière, et je descends posément la pente abrupte du canyon en louvoyant entre les bosquets de hauts sapins, de moins en moins fournis, et les buissons de ciguë. Je m'arrête à quelques pas.

« Tu es venu.

— Un peu que je suis venu ! Comment va Wendy ? Finalement, on l'a jamais eu notre rendez-vous. » Le silence s'étire et je lui laisse le soin de le briser.

« Tu m'as manqué. L'année dernière, tu m'as aidée pendant cette horrible nuit et ensuite... ensuite... Pourquoi es-tu parti ?

— Je savais que j'allais revenir. »

Elle s'approche lentement. « Dis, Jared. Quel effet ça fait d'être mort ? Ça doit sans doute paraître abrupt comme question, mais d'une part, j'ai peur et d'autre part, je suis médecin. Pendant mes études, et plus tard à l'hôpital, j'observais chaque cadavre en me posant la même question : *Qu'est-ce qu'il y a après la mort ?* Maintenant, le monde a déposé son bilan et tout ce que je vois à longueur de temps, tout ce que je *continue* à voir, ce sont des morts. C'est tout ce qui reste, ici : des cadavres. Nous avons une « zone dégagée » autour des maisons, mais partout ailleurs, ce n'est qu'une gigantesque fosse commune.

— Si tu penses à quelque chose comme une obscurité éternelle, alors la mort n'est pas la mort, Wendy. Mais ce n'est pas mon rôle de t'en révéler plus sur cette question. Ce qui est en jeu est important. Je dois me montrer raisonnable.

— Et le paradis ?

— Ouais, ça je peux t'en parler. »

Elle avance un peu. « Tu avais peur à l'hôpital ? demande-t-elle. Je t'ai souvent rendu visite pour t'apporter tous ces cookies que je

faisais moi-même. Tu étais adorable. Je me souviens que tu avais souvent un regard lointain. Mais tu n'as jamais perdu ta beauté, même à la fin, quand j'avais l'impression que tu n'avais plus d'espoir.

— J'étais trop jeune pour avoir vraiment peur de la mort, tu sais. Mais mon cancer a été ma Grande Expérience, et je ne peux pas lui en vouloir.

— C'est des conneries.

— D'accord, tu as raison. Je crevais de trouille. Mais je n'avais pas vraiment le choix. Les gens n'arrêtaient pas de venir me voir, avec des petits visages courageux en m'apportant des muffins et des ours en peluche. Peu importe à quel point tu peux avoir peur, tu dois présenter le même petit visage courageux. C'est la règle.

— Jared... As-tu jamais... enfin, tu sais, *pensé* à moi ? » Elle a les bras croisés, comme pour se protéger.

— Bien sûr, et tu le sais bien. D'ailleurs, j'ai regretté notre rendez-vous. Du coup, je ne t'ai jamais montré mon sucre d'orge.

— Tu étais amoureux de Cheryl Anderson ?

— *Quo...* Cheryl Anderson ?

— Inutile d'avoir l'air aussi surpris. Elle a une grande bouche.

— Mmmm. On s'aimait bien. Mais ce n'était pas de l'amour. En fait, tout le monde pensait que je devais être une bête de sexe parce que j'étais un athlète. Alors c'est ce que je suis devenu. Et c'était super. Mais les choses sont bien différentes, maintenant.

— En quoi ?

— D'abord, je ne suis plus incarné. Mais je peux toujours prendre mon pied, tu vois. Enfin, à ma façon. »

D'un coup, elle se met à pleurnicher : « S'il te plaît, Jared, peux-tu m'emmener loin d'ici ? *Je t'en prie*. Prends-moi dans tes bras et emmène-moi vers le soleil. Je me sens tellement seule. Et je ne peux pas me suicider, même si j'y pense tout le temps. Le monde ne veut plus rien dire, maintenant. Il est en pleine érosion, empoisonné, chaotique. Regarde les arbres autour de nous. Ils virent tous au marron. Probablement à cause des radiations d'un réacteur détraqué quelque part en Corée du Nord. Ou en Chine. Ou en Ukraine. Ou... Emmène-moi loin d'ici ! Tu es un fantôme, Jared. Prouve-le, merde !

— Je ne peux pas t'emmener, Wen. Mais je peux mettre fin à ta solitude.

— Non, je m'en fiche. Ce que je veux, c'est *partir*.

— Imagine un peu ce que pourrait être un monde sans solitude, Wendy. Ça permettrait d'affronter n'importe quelle difficulté, tu ne crois pas ? »

Mes paroles la font réfléchir. Elle est intelligente et comprend rapidement la situation. « Oui, tu as raison, dit-elle dans un reniflement. Tu l'as gagnée ta médaille en chocolat. Mais pourquoi

devons-nous nous sentir si seuls ? C'est affreux. C'est... attends. » Elle se ressaisit, s'essuie les yeux et quand elle reprend la parole, sa voix est plus posée. « Tu ne vas pas m'emmener, n'est-ce pas ?

— Nan. Je le ferais si c'était en mon pouvoir, mais c'est impossible. Tu le sais bien, Wendy. »

Elle s'assied sur le tronc d'un arbre déraciné pour reprendre son souffle. Après plusieurs profondes inspirations, elle est plus calme, et me fixe par-dessus les fougères et les mousses : un garçon de seize ans, mort. Son imperméable s'entrouvre légèrement, dévoilant la lingerie dessous. Elle ricane, l'enlève complètement et dénude son corps blanc un peu lourd. « Ta da ! Hé, Jared, je te présente le nouveau *moi*. Tu ne me trouves pas sexy dans cette tenue ? *Hein* ?

— Tu fais partie du monde, Wendy, au même titre que les marguerites, les glaciers, les failles des tremblements de terre et les colverts. Tu es conçue pour exister. Il faut que tu me croies. Tu es adorable... et sexy ! Tu es merveilleuse.

— Peux-tu m'aimer, Jared ?

— De quelle façon ?

— N'importe laquelle, pourvu que je ne me sente plus seule. »

Elle avait la chair de poule, ses seins étaient dressés. « Wouah ! Je peux vraiment ?

— Je suis là. »

Alors, j'ai enlevé le plus gros de mon équipement spectral de football – chaussures à crampons, maillot et protections – mais j'ai gardé mes épaulettes.

— Tes épaulettes... », dit-elle.

Je m'avance vers elle : « Ne dis rien, Wen. Tu vas me sentir passer à travers toi.

— *Chuuut...* Doucement, Jared.

— Oh, c'est de la balle ! C'est *top*. Attends, c'est encore meilleur que le plancher de Karen. » Elle glousse un peu, puis sa voix s'éteint. « Oh, Wendy... Je n'ai pas souvent eu l'occasion de faire ça, ces jours-ci. Oooh ! »

Je m'arrête à l'intérieur de son corps, pendant qu'une bande de corbeaux croassent au sommet des arbres. Puis, je passe à travers elle et c'est comme si je recevais les réponses à des questions que j'avais posées depuis longtemps – le même sentiment d'être en suspension au cœur d'un moment de vérité. Je me retourne, et je la découvre encore pétrifiée par le plaisir, les yeux au ciel, presque révoltés. Ses sens voyagent encore dans une autre dimension.

Je remets ma tenue de football et je flotte devant elle. Je l'observe pendant quelques minutes, le temps que son corps et son esprit reviennent à ce monde. « C'était vraiment aussi bon que ça ?

— Ouaiip.

— J'y pense depuis 1978.

— C'était un rêve puissant. Tu as été géniale.

— Tu ne vas pas me quitter maintenant, n'est-ce pas. ?

— Je ne te quitte pas, il *faut* que j'y aille. Mais avant de partir...

— *Chuuut*. Laisse-moi deviner... Je suis enceinte, c'est ça ?

— Ouai. Comment tu le sais ?

— C'est un don. Je sais toujours quand une femme est enceinte. »

Elle se tait, des rêves plein la tête. Puis : « Merci, Jared. »

Je commence à m'élever vers la canopée, je la dépasse et continue vers le ciel. « Au revoir, Wendy. »

Jane est attachée façon papoose sur le dos de Megan qui croise à moto dans la banlieue pleine de fantômes, attentive aux arbres tombés, aux chiens furieux ou aux brusques caprices du temps.

Ce que je vois dans l'esprit de Megan est tout simplement fascinant. Dans ce monde qui s'est arrêté, son adolescence fait d'elle la personnalité la moins affirmée du groupe, elle est aussi la moins affectée par les événements. Sur Stevens Drive, elle émiette un squelette sous les roues de sa moto, sans plus d'émotion que s'il s'agissait d'une branche morte. Puis elle allume une cigarette, jette négligemment l'allumette par la porte ouverte de la maison la plus proche, et ne s'arrête même pas pour la regarder brûler.

Aujourd'hui, le soleil brille et l'atmosphère est dégagée, c'est une des rares journées où l'air n'est pas empuanti par cette perpétuelle odeur de caoutchouc brûlé, par ces fumées délétères qui traversent le Pacifique en provenance de la Chine.

Alors que Megan descend Stevens pour rentrer à Rabbit Lane, la perception de sa solitude s'impose à elle avec une telle force et une telle brutalité, que je ne peux comparer l'événement qu'à une tornade ou à un impact de foudre. Elle se rend compte qu'elle n'est jamais retournée chez Jenny Tyrell de toute l'année. Et sans savoir ce qui l'attend là-bas, elle a la conviction qu'il lui faut y aller.

Elle s'arrête dans l'allée des Tyrell et ses cheveux lisses, de plus en plus longs, retombent de chaque côté de sa tête comme les ailes d'un oiseau se replient. La pelouse ne fait pas exception, elle aussi est transformée en pré broussailleux ; après toute une année de négligence et d'intempéries, les décorations de Noël sont fanées ; le toit de bardeaux commence à perdre des plaques. Dans l'allée, les voitures sont recouvertes d'une couche de poussière, les pneus sont à plat – indices caractéristiques de la présence de Goutteurs à l'intérieur. Effectivement, voici M. et Mme Tyrell, momies à l'expression sereine allongées sur le plancher du salon, entourées par des albums de photo de famille, la robe de mariage de Mme Tyrell, une bouteille de vin et deux verres. Pas d'odeurs.

« Yo ! monsieur et madame Tyrell, dit Megan avec un regard affectueux vers les parents. Je suis venue jeter un coup d'œil sur les affaires de Jenny. Elle est devant le centre commercial à Lynn Valley. Ça ne vous dérange pas si je monte ? Merci... Oh, *regarde*, Janie, la chambre de Jenny est une vraie porcherie, comme d'habitude. »

Megan détache Jane au regard immobile, et la dépose sur le lit de Jenny. La chambre n'a pas beaucoup changé ; grâce à la porte fermée, il y a peu de poussière. Des vêtements et des produits de maquillage sont éparpillés un peu partout. Il y a aussi une photo de Megan, Jenny avec leur bande de l'équipe de hockey sur herbe, des chaussures de ski, plusieurs posters d'Alanis Morissette au mur... Et un journal intime posé sur le bureau ! Megan n'avait jamais imaginé que Jenny puisse tenir un journal. « Pousse-toi un peu, Jane. Apparemment, on est là pour un petit moment. » Elle a les larmes aux yeux, son cœur est sur le point d'exploser.

28 septembre 1997

Pour qui elle se prend, Megan ? Sous prétexte qu'elle sort avec un mec plus vieux, elle s'est pris une putain de grosse tête. Le type s'appelle Skitter, et en fait, il est pas si terrible que ça. D'accord, il a de jolies jambes et il est carré, mais non seulement il est franchement grossier, mais en plus, vu comme il s'habille, ça doit être un camé, fan de heavy-métal. Donnez-moi un pieu de trois mètres.

Aujourd'hui, on a gagné le match contre Hillside 5 à 3, et j'ai marqué un but. On est des bêtes !

« Jenny, espèce de grosse vache. Tu étais jalouse de moi depuis le départ, et tu le sais parfaitement. Tu as essayé de te scotcher dans tout ce qu'on pouvait faire avec Skitter. D'ailleurs, il t'avait trouvé un surnom, il t'appelait « le Crampon ». Ma pauvre, tu me fais pitié. »

13 octobre 1997

Megan s'est fait larguer par Skitter, mais elle essaye de faire croire que c'est elle qui l'a laissé tomber. Comme si ça se pouvait ! Elle plane vraiment ces jours-ci, pas étonnant qu'elle se soit fait jeter. Je pense que c'est à cause de cette école de ringards où elle va maintenant – le lycée pour les nuls de North Van. Il faut que je trouve un moyen d'appeler Skitter sans passer pour une salope. Je pourrais peut-être lui donner un coup de fil pour lui demander où je pourrais trouver un peu de shit. J'ai toujours son numéro.

« Là, c'est vraiment trop. Elle abuse. D'abord, c'est moi qui l'ai laissé tomber, parce que c'était un petit salaud radin et cavaleur, que j'en étais à lui acheter tout ce qu'il voulait, et que j'ai fini par comprendre qu'il se servait des femmes. Il se faisait même payer ses

clopes par des gamines du lycée. » Jenny manquait horriblement à Megan.

2 novembre 1997

Wouah ! La mère de Megan est sortie de son coma. C'est dingue. Elle dormait depuis que je connais Megan, c'est-à-dire toute ma vie, ce qui fait tout de même un sacré bout de temps. C'était dans les journaux, à la télé, partout, mais la famille ne veut laisser personne prendre de photos. Alors, ils continuent à montrer cette horrible photo de lycée que le père de Megan garde dans son bureau. Je parie que ça veut dire que Megan sera encore plus ignorée par sa famille. Ha. HA. Maintenant, elle sait ce que c'est d'être laissée seule dehors dans le froid, comme moi. J'ai essayé de l'appeler, mais la ligne était occupée toute la journée.

Plus tard, je suis allée avec Skitter chez un de ses amis, mais il n'y avait personne, alors, il a forcé la porte et on se l'est donnée pendant trois heures, et c'était vraiment excitant d'être chez quelqu'un d'autre.

« Tu es vraiment une personne vulgaire, Jenny Tyrell. Tu prends le réveil de ma mère et tu le transformes en quelque chose qui est en rapport avec toi. Tout ça ne te concerne absolument pas, et pour ce qui est de Skitter et des maisons des autres, c'était un vrai pervers et il était même capable de faire un grand détour pour aller le faire dans des endroits cool comme le vestiaire du Château. Cette fois-là, je dois l'admettre, c'était vraiment le pied. »

26 décembre 1997

Megan et moi sommes de nouveau amies, et pour le prouver, elle m'a invitée à une fête chez Lois et j'ai vu KAREN de près, pour la première fois. Elle fait peur à voir, on dirait une anorexique sur le point de mourir de faim. Ça me dégoûte de les imaginer en train de le faire, Richard et elle. Mais il va peut-être attendre quelques mois, le temps qu'elle reprenne un peu de chair. Elle m'a regardé comme si elle connaissait tous mes secrets ou un truc du même genre.

J'ai retourné la plupart de mes cadeaux de Noël. Ce n'est pas de l'ingratitude, mais j'ai vraiment besoin d'argent pour acheter la boîte à outils dont Skitter n'arrête pas de parler. Son anniversaire, c'est la semaine prochaine.

« Je ne vais pas honorer du moindre commentaire tes remarques d'adolescente ordurière à propos de ma mère sacrée. Quant à Skitter, d'après ce que je vois, il n'a pas mis très longtemps à passer à la phase : « Achète-moi quelque chose ou je te quitte. » Triste connard. »

27 décembre 1997

J'ai acheté la boîte à outils de Skitter, mais c'était tellement cher que j'ai failli péter les plombs. Ensuite, j'ai dû m'asseoir pendant un quart d'heure à la Sandwicherie du métro et faire de l'hyperventilation pour me calmer. Après, j'ai beaucoup trop mangé.

« Le Crampon » et sa mère sont passées à la télé et elles avaient l'air cent fois mieux que dans la vraie vie. On aurait donné à Megan le Bon Dieu sans confession. À la voir, personne n'aurait pu imaginer que l'année dernière, elle s'est fait Warren et Brent le MÊME SOIR à la fête de Burnside Park.

« C'est bon, Jenny, tu n'es plus mon amie. Tout ce que tu as trouvé comme commentaire sur un des plus beaux jours de ma vie, c'est cette vieille histoire ? Et quand je pense que tu t'es baladée avec moi le lendemain, comme si tu n'avais pas écrit toutes ces saloperies dans ton journal ! » Elle s'arrête et pousse un grand soupir. « Tu me manques. »

Un mur vire à l'or, et j'apparais dans le cadre d'un miroir.

« Ah, c'est toi, dit Megan.

— Arrête, arrête c'est trop sympa comme accueil, tu m'embarrasses ! Dis-moi, Megan, ça t'arrive souvent t'avoir des visiteurs de l'au-delà ?

— Va-t'en. Tu n'es probablement même pas un fantôme. Si ça se trouve, tu es un truc plus ou moins répugnant tout en bas de l'échelle, comme un lutin ou un farfadet.

— Moi ? Un farfadet ? Franchement ça m'étonnerait.

— Casse-toi, Casper. Va hanter quelqu'un d'autre.

— Je me demande ce que j'ai bien pu faire pour t'énervier à ce point-là.

— Si tu es un fantôme aussi fort que tu le prétends, pourquoi tu ne me tires pas de ce monde de merde pour m'emmener dans un endroit plus sympa ?

— Parce que ça dépasse mes pouvoirs personnels.

— Exactement ce que je pensais. Tu es un farfadet. Va scintiller ailleurs et arrête de me casser les pieds, ringard transparent.

— Eh ben, dis-donc ma vieille. C'est quoi cette agressivité ? Ça te dit de voir un miracle ?

— Non, merci. J'ai eu mon quota de miracles pour une vie entière. »

Je change de sujet. « Ta petite est mignonne. Quel âge a-t-elle ?

— Six mois.

— Et pourquoi l'as-tu appelé Jane ?

— Parce que ça ressemblait au nom de quelqu'un dont la vie ne serait jamais dévastée. Les Jane sont toujours des gens bien, calmes, toujours à la pointe.

— Elle a de beaux yeux.

— Tu parles, ce sont les yeux de Skitter, des yeux de dingue. Elle est aveugle. Hamilton disait que regarder les yeux de Janie était comme regarder la pleine lune, et de se rendre compte qu'il lui manquait juste un jour pour être parfaitement ronde. Enfin, c'était avant qu'on se rende compte qu'elle ne voyait rien.

— Hamilton sort ce genre de trucs depuis la maternelle. Lui et ton père, je les ai connus toute ma vie.

— Toi, au moins, tu as eu quelques amis. Je n'en ai même plus un *seul*. Jenny me manque terriblement. » Elle me tend un paquet de CD qui appartenaient à Jenny. « Ça te dit une collection de CD ? Il y a surtout des remix de dance.

— Non merci.

— Va-t'en.

— Qu'est-ce qui ne va pas Megan ?

— Mais barre-toi, donc.

— Tu te sens seule ?

— Non !

— Tu peux me le dire. Est-ce que Jenny te manque ?

— Cette traîtresse pleine d'héro jusqu'aux yeux ?

— Celle-là même. »

Megan se tait pendant au moins une minute, et je lui laisse tout le temps nécessaire. « Elle me manque. Je me sens seule. Et je veux changer de sujet.

— De quoi veux-tu parler ?

— Je ne sais pas. À toi de choisir.

— Ça marche. Laisse-moi te poser une petite question. Dis-moi, quel effet ça fait de vivre dans le monde tel qu'il est maintenant ?

— T'appelles ça une petite question ?

— Disons que c'est une *bonne* question. Allez, lance-toi.

— Vous êtes plutôt têtus chez les farfadets, hein ? Bon, d'accord. Laisse-moi réfléchir. » Elle met de côté le journal de Jenny et s'étend sur le lit à côté de Jane, le dos appuyé contre le mur. « *Comment est le monde en ce moment ? Wouah !* Eh bien, Jared, c'est une succession de fiestas ininterrompues. Je m'éclate tellement que c'est presque douloureux. » Elle fait semblant d'être morte de rire. « Qu'est-ce que tu crois, bouffon ? Tous les jours, c'est dimanche. Il ne se passe jamais rien. On regarde des vidéos. On bouquine de temps en temps. Tout ce qu'on bouffe sort d'une boîte en carton ou en ferraille. Il n'y a plus de nourriture fraîche. Le téléphone ne sonne jamais. Il n'y a jamais de courrier. Et ça pue dehors. Quand les gens sont morts, ils ont laissé les usines et les réacteurs en marche. C'est même étonnant que nous soyons encore là.

— Tu as été surprise par la fin du monde ? »

Megan se redresse, à la recherche d'une position plus confortable. « Oui. Non. En fait, *non*... C'était tout simplement comme si le monde entier entraînait dans le coma. J'y étais habituée. Je ne dis pas ça pour que tu aies pitié de moi. C'est juste la vérité. » Elle tire une des cigarettes de Jenny d'un paquet vieux d'un an et l'allume. « Mmmm, elles ont encore le goût de menthe fraîche. Tu as déjà fumé ?

— Moi ? Non. J'étais un athlète.

— Plutôt mignon, d'ailleurs. Tu l'as déjà fait avec quelqu'un ?

— Par-ci, par-là. Pourquoi, ça t'intéresse ?

— Disons qu'en ce moment, il y a une petite pénurie de beaux mecs dans ma vie. »

Je me rapproche et je la regarde avec plus d'attention. Une peau rosie par le vent, le blanc des yeux aussi clair qu'un tintement de carillon. « Est-ce que ça t'est déjà arrivé de... » Mais je ne finis pas ma phrase.

« Minute, dit Megan. Tu me fais du rentre-dedans ?

— Quoi ? Moi ? » Je me suis fait surprendre.

« C'est bien ça ! Incroyable. Voilà que je me fais draguer par les morts, maintenant. » Jane piaille un peu ; Megan lui donne un biberon tout prêt et sort un petit lapin en coton de son sac. « Écoutez, monsieur le Fantôme...

— Jared.

— Peu importe. Ce n'est ni le lieu ni le moment. Et même si je suis très flattée, la réponse est non. Je préfère la viande fraîche.

— J'avais saisi l'allusion. »

Elle referme le journal de Jenny avec un petit claquement, puis lève les yeux vers moi. « Alors, comment se fait-il que nous soyons abandonnés ici ? Pourquoi nous ?

— Il y a une raison.

— Qui est ?

— Oh, Seigneur, je ne peux pas te le dire pour l'instant.

— C'est ça, joue les Karen, stupide farfadet.

— C'est bon, grandis un peu.

— Alors ça, c'est la meilleure, un gamin de *seize* ans qui *me* dit de grandir un peu. Ha. Bon, dis-moi s'il reste quelqu'un d'autre à part nous ? Karen dit qu'on est seuls, mais je n'en suis pas certaine.

— Karen n'a accès qu'à quelques faits, mais ils sont toujours exacts.

— J'avais raison ! Linus n'arrêtait pas d'essayer sa radio pour contacter des plates-formes pétrolières au milieu de l'océan Indien ou des scientifiques au Pôle Sud. Maintenant, il me doit un seau de Krugerrands.

— Un seau d'or ?

— Bah, ce n'est qu'une plaisanterie. Il y a tellement d'or à

disposition que c'est absurde. On le balance du haut des ponts. On fait des batailles d'argent. Ça ne signifie plus rien.

— Je vois...

— Hé, Jared, à quoi ressemble le paradis ?

— Le paradis ? C'est comme le monde, mais en beaucoup mieux. C'est complètement naturel. Il n'y a pas de constructions. C'est fait d'étoiles et de racines, de boue et de chair, d'oiseaux et de serpents. C'est fait de nuages, de pierres, de rivières et de lave. Mais ce n'est pas une construction. C'est bien plus génial que le monde matériel.

— Bon. C'est super. Et il y a des gens qui se sentent seuls là-bas ?

— Non.

— Ouais, c'est vraiment le paradis. » Nous nous taisons pendant quelques secondes. Je me tiens tout près d'elle. « Désolée de ne pas pouvoir accepter ton offre, bel étalon. Je n'en ai pas reçu tant que ça ces derniers temps.

— Je sais. » Je me frappe le front. « Allez, il ne faut pas que je traîne. J'ai apprécié la conversation.

— Non. Ne pars pas... Tu es différent.

— Tiens, passe-moi Jane.

— Pourquoi ?

— Tu verras. » Elle me la présente, bras tendus comme des ressorts, prêts à se rétracter au cas où je ferais quelque chose de bizarre – ce qui est bien loin de mes intentions. Je souffle doucement sur chacun des yeux de Jane, puis je pose ma langue à la racine du nez. Et je suis la première chose sur Terre que voit la petite. « Ton enfant est complète. Plus encore, elle est un génie. Elle sera pleine de sagesse. Et dorénavant, *tu* seras sa servante. »

Sans un mot, Megan me regarde rétrécir jusqu'à disparaître.

L'infini est artificiel

Certaines choses de la Terre me manquent. J'adorais le rôti de porc de ma mère, j'adorais courir super tôt le matin pour être le premier à voir le soleil, je parcourais le quartier juste vêtu d'un suspensor en tissu-éponge, sachant que tout le monde dormait. Un matin de l'été 1978, j'avais même fait mon jogging quotidien complètement nu, et si j'ai été vu, personne ne s'était soucié d'appeler les flics. Parmi les souvenirs que je garde de la Terre, ces courses solitaires se rangent parmi les plus vivaces de mes sensations corporelles, plus encore que le sexe – l'air frais, le soleil, le battement rythmique de la plante de mes pieds sur Rabbit Lane. Quoi d'autre ? Ah, oui, cette chouette qui nichait dans l'arbre derrière chez moi. Son refuge se trouvait juste devant ma fenêtre. Chaque nuit, elle sortait et secouait ses longues ailes souples et duveteuses comme des oreilles de lévrier afghan. L'oiseau avait l'habitude de voler jusqu'à la cour de la maison de Karen, un peu plus bas sur la colline, et d'y chasser des souris. J'observais souvent Mme McNeil pendant qu'elle lui donnait des lambeaux de viande, mais elle ne m'avait jamais repéré. En revanche, l'été qui avait précédé mon entrée en première, je passais la tondeuse un après-midi derrière la maison, vêtu de mon petit short rouge, et j'étais certain qu'elle me matait. Vieille obsédée ! J'avais la trique et je *sais* que ça n'avait pas pu lui échapper.

Des regrets ? La vie ne m'en a pas laissé. Je n'ai pas eu assez de temps pour la gâcher. En réalité, je n'avais jamais vraiment conçu la moindre pensée adulte. Mais si j'avais vécu aussi longtemps que le reste de la bande, il est probable que j'aurais merdé aussi bien qu'eux.

J'observe mes amis depuis environ un an – depuis le réveil de Karen. Elle ne peut pas s'en souvenir, mais quand elle était dans le coma, c'est avec moi qu'elle a passé la majeure partie du temps. Elle reçoit ses renseignements « spéciaux » sous la même forme que moi, une éruption brutale d'informations sans signification claire, lézardées d'exaspérantes zones blanches.

La procédure de mes visites est strictement réglée dans ses

moindres détails. Mes apparitions actuelles doivent être brèves. Je dispose d'un temps limité pour aller voir mes vieux potes et remplir des objectifs spécifiques.

Des objectifs. Le mot évoque le poste de chef d'équipe chez McDonald ou un truc du même genre. Mais vous savez, à chaque seconde de notre vie, nous traversons une sorte de ligne d'arrivée, portés par les cris d'encouragement du paradis à mesure que nous progressons de victoire en victoire. Nos actes les plus insignifiants – traverser la rue, peler une pomme, rendre hommage à Miss Janvier d'une seule main – reviennent à franchir un ruban olympique sous un tonnerre d'applaudissements. L'univers *veut nous voir gagner*. L'univers s'assure que nous remportons la victoire, même quand nous avons perdu. J'aurais aimé courir nu dans les rues à chaque moment de ma vie.

Mais je m'égare. Maintenant, je dois aller voir Linus tout au sommet de la banlieue montagnaise, d'où la vue embrasse les courbes de la Terre, les États-Unis et la péninsule Olympique. L'air est cristallin. À plus de cent soixante kilomètres à l'est, s'élève le mont Baker – un Fuji américain, cône massif d'un blanc lumineux, aussi solide que le plomb.

Linus pense à moi, au passage du temps, à la mort, l'éternité, la survie, tous ces sujets sur lesquels il s'était interrogé dans sa jeunesse. De notre bande, il était le seul à avoir d'autres préoccupations en tête que l'endroit et l'heure de la fête du soir. J'avais toujours respecté ses opinions.

Il est assis sur le capot encore chaud de son Humvee, garé en haut de l'allée de la maison qui a servi au tournage un an plus tôt. Les camions et les caravanes de l'équipe sont encore sur place. La ville silencieuse s'étend sous ses yeux comme un corps gigantesque grêlé de brûlures, de rougeurs et de plaies.

Sa sérénité est rompue par un rugissement de déferlante et une énorme détonation. Une image lui traverse l'esprit : son père ivre tape du poing sur la table du dîner. Le sol gronde. Le mont Baker entre en éruption à l'est. Le pilier de lave incandescente fuse au milieu d'un bourgeonnement de nuages de cendres nagasakiesques. Précédée d'une nouvelle détonation, l'onde de choc fait trembler la terre, Linus est projeté au sol. Les vitres du quartier dégringolent.

« Putain... »

Le spectacle est magnifique, voluptueux et *triste*. Triste parce qu'il reste si peu de gens pour y assister ou même le savoir. Linus n'est même pas certain que ça compte pour une véritable info. De toute façon, les « Infos » n'existent plus, et le mont Baker aurait pu tout aussi bien entrer en éruption sur Jupiter. C'est le moment que je choisis pour apparaître.

« Salut, Linus !

— Jared ? Salut. Hé, regarde ça un peu ! C'est dingue, non ? Je sais que je dois avoir l'air d'un débile, mais regarde un peu ce volcan, mon vieux.

— Je sais. C'est super. C'est tellement beau que ça fait presque mal. »

Le mont Baker cesse de lancer de la lave, mais continue à lâcher par intermittences des jets de cendres et de vapeur entraînés par les vents d'est vers l'Alberta, l'Idaho, le Montana et les Dakota. Linus est déchiré entre l'envie d'observer l'éruption et celle de discuter avec moi. « Jared ! Tu m'as salement manqué, mon vieux. » Il essaie de me serrer contre lui, mais finit les bras refermés autour de sa propre poitrine. « Laisse-moi te regarder, Jared. » Je plane au-dessus du sol, radieux et étincelant comme d'habitude. « C'est incroyable ce que tu peux avoir l'air jeune, Jared. On dirait un jeune chiot.

— Toi aussi tu étais un jeune chiot.

— Ça fait bien longtemps.

— Ouais. »

Linus me fixe avec attention. « Tu as loupé un tas de choses qui se sont passées dans le monde depuis que tu es mort. T'as suivi un peu ?

— Plus ou moins. Disons que j'ai été souvent occupé.

— On a jeté tes cendres dans l'océan, au large. Ton père avait loué un voilier. C'était une journée aussi claire qu'aujourd'hui. On a tous prié sur le bateau.

— J'étais là.

— Ouais. C'était beau. Tes parents étaient très gentils. » Linus examine de nouveau les panaches de fumée. « Tu sais, nous n'avons jamais vraiment digéré ta mort. Surtout Richard. Ensuite, il y a eu le coma de Karen et je crois bien que ça a foutu sa vie en l'air. J'imagine qu'il doit exister un rapport entre toi et Karen. Je veux dire, que tu te montres maintenant qu'elle est revenue.

— Je suis là.

— Alors, de quoi s'agit-il ? Karen, le monde tel qu'il est maintenant et toi. Qu'est-ce qui peut bien vous lier ?

— Ça, au moins, c'est direct ! Bon, je vais t'en parler tôt ou tard, mais pas maintenant, d'accord ?

— Bon sang ! Karen et toi, vous faites la paire pour les cachotteries. Mais pourquoi tout ce mystère ? Ça fait un an que j'essaie de comprendre ce qui s'est passé, mais je suis vraiment loin d'y voir clair.

— Ça n'a rien à voir avec ce à quoi tu peux t'attendre. Au fait, comment s'est passée cette dernière année pour toi ?

— Je l'ai trouvée effrayante. Solitaire. Et calme ! Extraordinairement calme. Je n'arrête pas de m'attendre à ce que

quelqu'un apparaisse au coin de la rue, à voir passer un avion ou une voiture. Mais ça n'arrive jamais. Je n'y suis pas encore habitué.

— Pour ce que j'en vois, dans l'ensemble, vous avez plutôt l'air de prendre la situation calmement.

— Il faut remercier les drogues et les médicaments. Et aussi les vidéos, l'alcool et les nourritures en conserve. D'une certaine manière, c'est comme si le monde n'avait pas changé. Au début, j'avais l'impression que nous attendions tous le moment de mourir. En fait, il serait plus juste de dire que nous *attendons* tout simplement. *Quoi ?* Je ne sais pas. *Toi*, peut-être ? Tu sais, un tas de choses de l'ancien monde me manquent. La manière dont les lumières de la ville éclairaient les nuages d'en bas, et leur donnaient cette couleur bleue de perle liquide. L'odeur des sushis. Et aussi l'électricité. Les frigos. Faire les courses. Les nouvelles idées. Oh, je suis marié aussi maintenant. Avec Wendy. Et je travaille à la télé.

— Ouais, je sais tout ça.

— Parfois, nous avons l'impression que notre vie était une de ces horribles pièces de Neil Simon. Hamilton a essayé de lui trouver un titre et des chansons. Sa meilleure proposition était « Cinq Ringards ».

— Hamilton. Toujours aussi spirituel.

— Il est complètement farfelu.

— Totalement fada.

— Il me fait mourir de rire. Il me fait vraiment mourir de rire. » Linus reprend son souffle et se tourne vers le volcan. Il soupire. « J'aimerais savoir quelque chose, Jared. Est-ce que le temps s'est arrêté ?

— Hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'y ai beaucoup réfléchi. Quand je dis le temps, en fait je veux parler de l'histoire... Je crois que c'est humain de confondre le temps et l'histoire.

— On ne peut pas dire le contraire.

— Non, écoute. Les autres animaux n'ont pas de temps, ils font tout simplement partie de l'univers. Mais les gens... Nous avons *le temps* et *l'histoire*. Que se serait-il passé si le monde avait continué ? Essaye d'imaginer le lauréat du Prix Nobel de l'année 3056, ou des timbres-poste portant des effigies de spatules parce qu'on n'a plus rien d'autre à mettre sur les timbres. Imagine la Miss Univers de 22 788. Impossible. Ton esprit en est incapable, n'est-ce pas ? De toute façon, il n'y a plus personne. Sans les gens, l'univers est simplement l'univers. Le temps importe peu.

— Dis-moi, Linus, tu as passé des années à parcourir le continent à la recherche de réponses à toutes sortes de questions. C'est bien ça ?

— C'est vrai. Surtout à Las Vegas. C'était un trou de merde, mais j'avais l'espace nécessaire pour réfléchir. Tu n'as pas répondu à ma

question, Jared.

— Je le ferai. Es-tu arrivé à une conclusion quelconque à Las Vegas ?

— Non. Pas vraiment. Je pensais que j'allais voir Dieu, atteindre une épiphanie, ou arriver à léviter... N'importe quoi. J'ai longtemps prié pour que quelque chose arrive, mais il ne s'est jamais rien passé. Je crois que je ne me suis pas assez abandonné. Oui, c'est le terme juste, *l'abandon*. Je voulais toujours garder un pied dans chacun des deux mondes. Et pendant toute l'année passée, j'ai recommencé à attendre l'avènement d'un instant cosmique, et toujours rien... À part que tu es là, et qu'au lieu de me sentir cosmique, j'ai l'impression qu'on vient de sécher le cours de gym pour venir ici fumer une clope. Ta présence a quelque chose d'évident. Tu sais, j'aimerais bien être moins blasé. J'aimerais que tu sois là tout le temps. Nous sommes si seuls. »

Un autre petit grondement fait frémir le sol et des flots de lave s'écoulent comme de la mélasse le long des flancs du mont Baker. Visiblement, Linus a besoin de causer, alors je le laisse s'exprimer. « Écoute, Jared. Je *sais* que Dieu peut arriver à n'importe quel moment, sous n'importe quelle forme. Je *sais* que nous devons toujours nous tenir prêts. Je *sais* que la nuit et le jour ne font aucune différence pour Lui. Et je *sais* que Dieu ne change jamais. Mais tout ce que j'ai toujours désiré, c'est un simple *indice*. Quand allons-nous mourir, Jared ?

— Wouah ! Linus... ce n'est pas si simple. Je n'ai pas accès à ce genre d'informations précises.

— Personne n'a l'air d'avoir les vraies réponses. »

Pendant un instant, un silence teinté d'un étrange embarras s'installe entre nous, et j'essaie de changer l'ambiance. « Regarde un peu le mont Baker, dis-je. Tu te souviens de ce week-end de ski où la transmission de la Cortina de Gordon Streith avait lâché ?

— Tu parles ! J'ai même gardé la poignée du levier de vitesse en souvenir. »

Maintenant, la lave trace des tranchées fumantes à travers les glaciers et des jets de vapeur foncent tout droit dans l'atmosphère comme des lanceurs de satellites. Linus s'est calmé et sa voix s'est adoucie. « J'imagine que c'est à ça que ressemblait le continent quand les pionniers sont arrivés, hein Jared ? Une terre intacte. Ils ont dû avoir l'impression d'entrer tête baissée dans l'éternité, impatients de la saisir, de la modeler et de la faire passer du paradis à la Terre. Tu ne penses pas ?

— Ouais, les pionniers... Ils croyaient en quelque chose. Ils *savaient* que la terre était sacrée. Le Nouveau Monde était la dernière chose sur Terre qui puisse être donnée à l'humanité : deux continents

qui courent d'un Pôle à l'autre. Des continents préservés, quasiment intacts, aussi propres, verts et bleus que le Premier Jour. Le Nouveau Monde avait été construit pour que l'humanité s'abandonne.

— Mais nous ne l'avons pas fait, dit Linus.

— Non.

— Dis, le temps s'est arrêté ou pas ? Tu n'as pas répondu. »

Linus sait qu'il est tombé sur quelque chose d'important, mais je ne peux pas lui donner de réponse exacte. « Pas encore, Linus.

— Ça *recommence*. Personne n'a de réponse complète. Où sont passés tous les gens, maintenant, tous ceux qui se sont endormis ? Et que sommes-nous censés faire maintenant ?

— Linus, mon vieux. Je te jure que je n'essaye pas de te mener en bateau. Mais il y a une raison pour tout.

— Toujours ces éternels mystères. Je ne crois pas que les êtres humains étaient censés en apprendre autant sur le monde. Quand on pense au temps passé à faire circuler cette masse de révélations sur tous les aspects imaginables de la vie, et aux rares occasions où il est question de sagesse dans ces discours, il y a de quoi s'interroger. Nous avons à peine le temps de comprendre notre propre nature avant de devenir aigris et solitaires avec l'âge.

— Attends un peu, Linus. » Je m'avance vers lui et pose mes mains sur le sommet de sa tête. Il se met à trembler comme un lit de motel prêt à se dégligner. « Voilà », dis-je. Le corps de Linus se raidit, puis se relâche et il s'affaisse sur le trottoir. Je viens de lui montrer un petit aperçu du paradis. « Tu seras aveugle pendant un petit moment, lui dis-je. Environ une semaine. »

D'abord, il ne répond pas, puis il marmonne : « J'ai vu tout ce que j'avais besoin de voir.

— Au revoir, Linus. » Sur ce, je décolle en arrière, droit dans le ciel, de plus en plus haut jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une petite étincelle, comme une étoile que l'on distingue dans la journée.

« D'accord, Hef. Je t'accorde que ces sièges sont confortables, mais rien de comparable avec une promenade dans les grottes de Fez, sur une litière portée par quatre de ces immenses Nubiens de Doris Duke.

— Babs, petite femelle coquine, tu cherches à me rendre jaloux.

— Chut, Hef, je passe un appel international au Peppermint Lounge. « *Pardonnez-moi est-ce que je peux parler avec monsieur Halston* ?* »

— C'est ça, appelle Halston, si ça te chante. *Moi*, j'ai déjeuné la semaine dernière avec la princesse Eugénie, Joe Namath et Oleg Cassini. Homard Thermidor, cherries jubilee, et crêpes Suzette. Ha !

— Tu me lasses, Hef. Laisse-moi tranquille, s'il te plaît. »

Hamilton et Pam sont dans le hall d'exposition poussiéreux d'un concessionnaire automobile sur Marine Drive, installés sur le siège avant d'une Mercedes 450 SE, aux pneus à plat, qui n'a pas eu le temps d'être vendue. Les portières de la voiture sont fermées, et sur le siège entre eux, tout un bric-à-brac pour se piquer, des cartouches de cigarettes et quelques bouteilles de tequila encore fermées. Je fais mon apparition à l'extérieur de la vitrine, planant au milieu du panneau. Je resplendis.

Pam frissonne. « Mmm, *chéri*, je crois que tu devrais peut-être jeter un coup d'œil sur la vitrine. »

Hamilton est en train de peser de petits cônes de poudre. « Je suis occupé, Bébé. Il faut que je planque mon stock de cocaïne de qualité supérieure dans les chaussures de ski en cuir de Gianni Agnelli.

— Hé, abruti ! Lève la tête ! » En m'entendant hurler, Hamilton lève les yeux juste à temps pour me voir fracasser la vitrine. Je rentre dans le hall d'exposition, désormais en plein air, en flottant vers leur voiture au-dessus des débris.

« *Nom de d'là !* dit Pam.

— Putain, c'est *Jared*. »

Je me pose, traverse le hall d'exposition, et je m'arrête dans le moteur de la Mercedes, ils ne voient plus que le haut de mon corps. « Salut Pam, salut Hamilton.

— Mmm. Salut, Jared », dit Pam. Ils sont tous les deux vaguement gênés d'être surpris au milieu de toutes ces substances illicites et stupéfiantes. Pam a un rire nerveux.

« Jared, mon vieux. Bien, l'arrivée, on se serait cru dans *Ma Sorcière Bien-aimée*[\[26\]](#).

— Non, Hamilton, c'est la vraie vie. Qu'est-ce que vous fabriquez dans cette bagnole ?

— On voulait sentir l'odeur de l'intérieur, explique Pam en deux gloussements. L'odeur du neuf nous manque. Il n'y a plus rien de neuf. Tout ce qui nous entoure ne fait que vieillir et s'abîmer. Un de ces jours, plus rien n'aura l'odeur du neuf. Alors nous profitons de tout ce qui peut rappeler quelque chose de nouveau. » Elle regarde le tableau de bord, puis se met à chanter d'une voix de gamine. « C'est vieux, c'est vieux, de plus en plus vieux...

— Vieux, vieux, vieux, reprend Hamilton. Tout est *vieux*. On serait capables de tuer pour avoir un journal inédit, voir une pelouse récemment tondue, ou une couche de peinture fraîche... n'importe quoi. Au fait, très bien, les effets de lumière ce matin au Save-On. C'était comme si tu avais soulevé une pierre, et que tout ce qui vit dessous détalait pour s'enterrer à l'abri. »

Ils sont complètement partis et leurs réponses n'ont rien de cohérent. « Dites-moi, qu'est-ce que vous avez fait d'autre,

aujourd'hui ?

— Viens jeter un œil, si tu veux », dit Hamilton. Et tous les deux se glissent hors de la voiture et rejoignent leur pick-up, garé devant le bâtiment. Le plateau est plein de pierres précieuses, de pièces d'or, d'argenterie, et autres objets de valeur.

« On a fait une descente dans la salle des coffres de la Toronto Dominion Bank de Park Royal, explique Hamilton.

— On n'a pas trouvé autant de trésors que tu pourrais le croire, continue Pam. Il y avait des tas de choses comme des mèches de cheveux, des lettres « Cher John », des trophées de pêche, des rubans bleus, des dés, des porte-jarretelles. Tout un tas de trucs qui ne valent rien, et qui vous resteraient sur les bras dans un vide-grenier.

— Remarque, il y a quelques pièces originales », dit Hamilton en soulevant le moule en plâtre d'un énorme phallus en érection. À la base, figure une date inscrite au stylo, 4 novembre 1979. Aucune autre information.

« Eh bien, quelqu'un a dû bien s'éclater ce jour-là », fais-je remarquer. Pam s'amuse à faire glisser une poignée de diamants d'une main dans l'autre. Quelques pierres s'échappent et tombent en tintant sur le trottoir avec un cliquetis d'obturateur qui se déclenche. Maintenant, elle dépose les diamants un à un au sommet de la pile. « Poire, rond brillant, marquise, baguette, radiant, mes chers petits amis... » Elle lève la tête vers moi. « Tu es *réel*, n'est-ce pas, Jared ? Ce n'est pas un effet de la drogue, hein ?

— Je suis réel. Je suis comme un test de biologie revenu vous hanter.

— *Wouah !* dit Hamilton.

— *Wouah ?* Je reviens à la vie et tu n'es pas foutu de dire autre chose que *Wouah !*

— Ho, doucement les basses, Jared, rétorque-t-il. Il me semble me souvenir que c'est *toi* qui avais emmené quatorze personnes fumer des joints dans le Winnebago de tes parents, la nuit de la mort d'Elvis.

— Exposer l'hypocrisie des autres ne suffit pas à faire de toi quelqu'un de vertueux.

— Hein ? dit Pam.

— Oh, ce que tu peux être lourde par moments, lui lance Hamilton. C'est Jared, il n'a *jamais* eu le sens de l'humour. Les sportifs en sont génétiquement privés. Fais au moins un effort pour écouter ce qu'il a à dire...

— Surveille tes paroles, Heffinounet. Et avant de me dire que je suis lourde, rappelle-toi qui a forcé la chambre-forte, aujourd'hui.

— *Fais-moi mal*, Pammie, Pammie, Pammie.

— Oh, Seigneur. Vous voulez un miracle pour vous faire dire « Wouah » devant un truc valable ?

— Vas-y, balance, mon grand, dit Hamilton.

— Très bien. »

Je m'approche d'eux et je leur donne à chacun une petite tape sur la tête.

« Tu nous a touché la tête ? Point final ? C'est ça ton miracle ? Écoute, Jared, je... » Pam s'arrête brusquement de parler, se touche les joues, et regarde son corps. Hamilton porte les mains à ses oreilles et tombe à genoux. « Non, non, balbutie Pam. Oh, mon Dieu. C'est réel ! C'est bien vrai... hein, Jared ?

— C'est vrai. »

Tous les deux se taisent ; Hamilton rampe sur le sol et baisse la tête pour mieux inspecter la poussière.

Pam éclate en sanglots, le saisit aux épaules, et essaye de le relever. Il semble à la fois égaré et en pleine possession de ses moyens. « C'est vraiment ce que je crois ? demande-t-il.

— Oui. »

Il gémit. « Tu veux dire qu'on est *clean*, sobres ?

— Exactement. Toutes vos addictions ont disparu. Pas de sensation de manque. Pas de rechute. Rien. » Ils se séparent et s'approchent de moi avec l'intention de me serrer contre eux. Mais il leur arrive la même mésaventure que Linus, et ils ne rencontrent que les bras de l'autre. Tous deux se lancent ensuite dans une série de flexions et d'étirements, piquent des sprints à travers le parking, font des cabrioles en regardant le ciel de cellophane.

« C'est un miracle ! s'extasie Pam. Je suis capable de penser clairement. Je suis lucide ! Je n'ai pas été aussi lucide depuis... Ça ne m'est jamais arrivé ! Les six femmes d'Henry VIII ! La suite des nombres de Fibonacci[27] ! Comment faire une sauce à la crème sans grumeaux...

— C'est incroyable ! renchérit Hamilton. Mon esprit est absolument clair ! Clair comme l'eau d'un lac. Hydrogène, hélium, lithium, béryllium, bore, carbone. Août 1969, Merv Griffin lance son talk-show de fin soirée sur CBS, en compétition directe avec Johnny Carson. Parmi les invités de la première émission, Woody Allen et Heddy Lamar, mais l'athlète Joe Namath, attendu sur le plateau, ne s'est pas montré.

— Oh, Hamilton, regarde le monde.

— C'est...

— Oui. »

Tous deux se taisent ; leurs corps s'affaissent comme s'ils venaient d'apprendre la trahison d'un ami. Ils se laissent tomber sur le hayon baissé du pick-up, chassent quelques diamants qui leur rentrent dans les fesses, et restent là, l'air abattu.

« Bien, *bien*... Nous y voilà, dit Pam.

— Complètement clean, ajoute Hamilton. Et je n'ai aucune envie de prendre quoi que ce soit. Et toi ?

— Non. J'aime bien être de nouveau dans ma propre peau. » Une mouette passe en criant au-dessus d'eux et ils lèvent la tête pour la suivre. « Il y a encore des oiseaux, dit Pam.

— Mais plus de gens.

— Plus de gens. Dis, Jared, le monde est fini, n'est-ce pas ?

— On peut dire ça.

— Et tu es réel, n'est-ce pas ?

— Ouai. »

Le silence s'installe là où en d'autres temps la circulation aurait fait entendre son grondement et ses Klaxons. « Alors, c'est la vie, n'est-ce pas ? Je veux dire, c'est ça, reprend Hamilton.

— Fondamentalement, oui. »

Tous les deux se prennent par la main. « Qu'est-ce que nous allons faire maintenant, Jared ? demande Pam. Ce silence, c'est vraiment pour toujours ? Tu n'imagines pas comme c'est calme, ici. On se sent si seuls. Dis quelque chose, c'est toi le fantôme, c'est toi l'expert.

— Vos esprits sont aussi tendres et frais que des poussins. Rentrez. Profitez de votre lucidité. Allez vous détendre dans un bain chaud. Vous comptez ; votre existence était prévue. On se reverra. »

Et là-dessus, je disparaïs.

Tout est flambant neuf

Bien que nous nous soyons un peu éloignés avec les années, Richard était mon meilleur ami d'enfance. Il est un de ceux que j'ai le plus regrettés quand je suis mort, alors je suis un peu ému de le revoir. Mais il y a des limites strictes sur ce que je suis autorisé à révéler aux vivants, et je ne peux pas me montrer aussi affectueux avec Richard, ou avec les autres, que je le souhaiterais.

Il remonte Rabbit Lane en soufflant, un fusil à la main, je descends donc la colline pour le rejoindre. « Salut, Jared. Merci d'avoir remis les jambes de Karen en état. C'était beau.

— C'était surtout le moins que je puisse faire.

— En rentrant à la maison, on a joué à la pichenette sur la pelouse avec un couteau à steak pendant une heure. Sa vie est transformée, maintenant. Bon plan aussi avec les lumières au Save-On.

— C'est honteux de me flatter de cette manière. Tu vas où, comme ça ?

— Je vais faire un tour pour aller voir le mont Baker avant le coucher du soleil. Il fait tellement beau aujourd'hui. On est à la fin décembre, mais ça pourrait tout aussi bien être le mois de juin. Cela dit, il peut aussi y avoir une tempête de neige d'ici trois minutes. Le climat est un peu capricieux ces temps-ci.

— C'est ce que j'ai entendu dire. » Je marche à sa hauteur.

« Tu étais encore vivant pour l'éruption du mont St. Helen ?

— Non, je l'ai loupée.

— C'est vrai. C'était géant. Et tu as aussi manqué la new-wave et le rock alternatif. Le rap. Le grunge. Le hip-hop. Les gens ont porté des fringues plutôt ridicules. Les bagnoles aussi se sont drôlement améliorées.

— Je n'ai pas raté absolument tout ce qui s'est passé sur Terre, tu sais. Tiens-toi bien, Richard, je sais faire le « Moonwalk ».

— Tu me feras pas avaler ça, je veux voir.

— Très bien, alors regarde... » Je sors mon meilleur « Moonwalk » pour remonter la rue, et Richard explose de rire. « Il y a un truc que je

fais de travers ?

— Au contraire, c'est parfait.

— Merci. Et maintenant, j'aimerais voir comment toi, *tu* t'en sors ?

— Je t'assure que tu devrais nous épargner ça. »

Je reviens près de lui en flottant : « Tu vois, je ne suis tout de même pas complètement largué. » On continue notre balade. « Putain. Le quartier est un vrai foutoir, tu ne trouves pas ?

— Avant l'épidémie, si on peut appeler ça ainsi, c'était presque pareil qu'à l'époque de ta mort. Maintenant, bien sûr... Tu vois, Jared, je ne crois pas qu'on puisse finir par s'habituer au silence. » Autour de nous, des arbres morts, des plantes grimpantes déchaînées, un oiseau posé sur la cage thoracique d'un squelette. Ça et là, un chicot calciné signale l'emplacement où s'élevait une maison. Le revêtement de la route se fissure par plaques et des voitures sont arrêtées dans les endroits les plus baroques. Nous passons devant les ossements d'un chien, blanchis par le soleil et les pluies acides. « Flipper. Qu'il repose en paix. C'était le doberman des Williams. Il a essayé d'attaquer Wendy, et Hamilton lui a tiré dessus juste à temps. Le pauvre... Il avait simplement faim.

— C'est triste.

— Allez, Jared, parle-moi de 1979. C'était comment ? Je me suis toujours demandé si tu avais peur vers la fin, quand tu étais en train de mourir à l'hôpital ? Tu avais l'air tellement calme... Même tout à la fin, quand toutes ces machines pompaient de la bouillie hors de toi ou t'injectaient des trucs bizarres.

— Peur ? J'avais la trouille de ma vie, mon vieux. Je n'avais aucune envie de quitter la Terre. Je voulais voir l'avenir, savoir ce qu'allaient devenir les gens que je connaissais. Je voulais voir le progrès, les voitures électriques, le contrôle de la pollution, le nouvel album des Talking Heads... Et puis, j'ai perdu mes cheveux et j'ai compris que j'avais franchi la ligne. Après, j'ai fait bonne figure, parce que mes parents s'effondraient. » Richard est perdu dans ses pensées. « Tu penses souvent à la mort ?

— Plus ou moins tout le temps, me répond-il. Comment faire *autrement* ? Regarde autour de toi.

— Et qu'est-ce que tu penses ?

— Mourir ne m'inquiète pas. J'imagine que j'irai simplement rejoindre les autres, tous ceux qui peuplaient le monde, là où ils sont. Mais si j'avais été toi, au temps du lycée, je ne crois pas que j'aurais pu affronter la fin avec autant de sérénité que tu l'as fait. J'aurais hurlé, gueulé et supplié pour avoir plus de temps, même sur la carcasse pourrie qui nous sert maintenant de planète.

— Tu aimes cet endroit ?

— Non, mais je suis vivant.

— Et être vivant, c'est suffisant ?

— C'est ce que j'ai.

— Dis-moi la vérité, Richard, il faut que tu sois sincère parce que je suis... un être du paradis.

— Vas-y, mon pote.

— As-tu utilisé ma mort et le coma de Karen comme des excuses pour arrêter de vivre ? As-tu tourné le dos à ton existence ? »

Il a d'abord l'air peiné, mais fait ensuite un geste de dédain, l'air de dire « Pourquoi pas ? » Alors, il essaye de s'expliquer : « Bon. On peut dire que je me suis un peu replié sur moi-même. Mais j'étais un bon citoyen. Je sortais mes poubelles tous les mardis soir. Je votais. J'avais un boulot.

— Mais tu ne te sentais pas plus ou moins vide ?

— Un peu, je dois l'avouer. Est-ce que tu es satisfait de ma réponse ?

— Hé, mon vieux. Il fallait bien que je demande. J'ai besoin de savoir comment tu vas.

— Mais j'ai changé d'attitude quand Karen s'est réveillée.

— C'est juste.

— On est vraiment obligés de discuter de ça, Jared ? Si on parlait plutôt du vieux quartier. Des gens. Des amis.

— J'ai été voir tous les autres aujourd'hui. Tu es le dernier. Mon plus vieil ami. J'ai gardé le meilleur pour la fin.

— Je suis très honoré, mon vieux. »

Nous continuons à marcher, et en coupant par St. James Place, nous nous sommes approchés de mon ancienne maison, un ranch pourvu d'un demi-étage, à l'allure légèrement débraillée malgré sa peinture bleu ciel. À droite, les cendres de l'incendie de la maison voisine. « Le feu a pris il y a trois semaines, explique Richard. La foudre. » Nous sommes plantés au bout de l'allée qui mène chez moi. « Voilà ta maison, Jared. Tu veux entrer ?

— Ça ne te dérange pas ? J'avais bien envie d'y aller, mais avec quelqu'un d'autre. L'idée d'y aller tout seul me rend nerveux.

— L'idée de voir des cadavres te rend nerveux ? Toi ? Un fantôme ?

— Ouais. Disons que sur ce coup, je suis une vraie mauviette.

— Tu finiras par t'y habituer, fais-moi confiance. Hamilton les appelle les Goutteurs. »

L'herbe de ma pelouse monte jusqu'aux genoux, tous les buissons ornementaux ont viré au brun et se sont desséchés. Le lierre a tenu bon, il est même monté à l'assaut de la porte d'entrée, qui n'est pas verrouillée. Elle s'ouvre silencieusement sous la poussée de Richard. Une bouffée d'air chaud s'échappe de l'intérieur, et nous apporte une

odeur fétide qui fait penser à la puanteur de l'ammoniaque. Richard grimace. « Tu tiens vraiment à entrer là-dedans ?

— S'il te plaît. »

À l'intérieur, le temps est suspendu. « Oh, bon sang, Richard ! C'est presque pareil que le dernier jour que j'ai passé ici. À l'époque, j'étais dans l'unité de soins palliatifs et j'avais eu une permission de sortie. Je n'étais pas censé manger de viande, mais papa a dit qu'on s'en fichait et il a découpé ma dinde en tout petits bouts, de la taille d'un petit pois. Mais ensuite, j'ai vomi mon dîner et aussi un peu de sang, et on a dû me ramener d'urgence. Mes parents et ma sœur étaient morts de peur. C'était pas beau à voir. »

Richard reste dans le salon pendant que je visite la maison en flottant. Hormis un nouveau poste de télé, un micro-ondes et quelques magnets sur le frigo, la maison est restée dans l'ensemble telle que je l'avais vue pour la dernière fois. J'approche de l'escalier, mais Richard intervient. « T'es vraiment sûr que ça va aller, Jared ?

— Du moment que tu es là, pas de problème. Allons-y. »

Il monte sur mes talons et nous entrons dans mon ancienne chambre, transformée en lingerie. Puis je jette un œil dans la vieille salle de bains, la chambre de ma sœur, et finalement, je me dirige vers la chambre de mes parents. « Laisse-moi regarder d'abord », dit Richard. Je lui dis que ce n'est pas nécessaire, mais il est intransigeant. Il pousse la porte marron, entre, jette un œil, et ressort sur la pointe des pieds, tout pâle. « Des Goutteurs. Je dois te prévenir, c'est plutôt horrible là-dedans.

— Il faut que je voie. » Je rentre, Richard derrière moi, et je découvre les corps de mes parents, momifiés dans leur lit. « Désolé, mon vieux, dit Richard.

— Ça va. C'est la loi de la nature. » Je m'avance dans la chambre – mes photos sont encore sur le mur, ils ne les ont jamais enlevées, je vois aussi le petit modelage que j'avais fabriqué en maternelle. « Et toi, où se trouvent tes parents, Richard ?

— Ils sont à la frontière, dans leur Camry, au poste Douglas. L'été dernier, Linus et moi sommes allés là-bas une nuit et nous avons trouvé leur voiture. Nous étions partis pour les enterrer, mais... Disons que ce n'était pas possible. » Je fais le tour de la pièce du regard. « Le jour commence à baisser, dit Richard. Il va falloir que j'y aille, si je veux voir le mont Baker. Tu veux m'accompagner ?

— Je préfère rester encore un peu avec ma famille. Mais j'aimerais bien te laisser quelque chose, un cadeau... ou faire un petit miracle pour toi. De quoi as-tu besoin ? »

Entre-temps nous sommes arrivés dehors. « Je ne vois vraiment pas, dit Richard. Ça a l'air un peu con de dire une chose pareille, mais j'ai tout ce dont j'ai besoin. Et toi, tu es certain de vouloir rester ici ?

— Sûr et certain. Salut, mec. Merci de m'avoir escorté.

— Ce n'est rien. Merci à *toi* pour les jambes de Karen. Quand as-tu prévu de revenir ?

— Dans une quinzaine.

— Alors, on se verra à ce moment-là, mon pote.

— À plus, mon vieux.

Une idée vaincra

Quand j'étais jeune et vivant, je n'ai jamais été un bon « orateur ». Généralement, un haussement d'épaules et un sourire suffisaient à remplir à la plupart de mes obligations sociales. Et pour les filles, tout ce que j'avais à faire était de ne pas ciller quand on jouait à « qui va baisser les yeux le premier », et de gagner l'épreuve. Je n'ai jamais échoué. Mais maintenant, j'ai le don de clarté et de franchise.

Qu'est-ce que la clarté ?

Essayez de vous rappeler cette sensation singulière que vous ressentiez dans votre esprit devant un problème de maths difficile à résoudre. Un léger bourdonnement dans vos oreilles, une pression aux tempes, et la sensation que votre cerveau s'agite à l'intérieur de votre boîte crânienne comme un poisson échoué sur la plage. Eh bien, c'est l'exact opposé de ce qu'est la clarté. Et cette obscure sensation est devenue la dominante de l'existence de nombreuses personnes au fur et à mesure qu'elles prenaient de l'âge. La vie quotidienne du vingtième siècle s'était transformée en une équation d'algèbre insoluble. Raison pour laquelle Richard buvait. C'est aussi pourquoi mes vieux amis avaient l'habitude de passer leur vie sous l'effet d'une substance quelconque, du sirop contre la toux aux amphètes. N'importe quoi pour faire reculer ce bourdonnement perpétuel.

Ma dernière visite date de deux semaines. Malgré le ciel clair, l'air est encombré de cendres fines qui proviennent d'une source indéterminée, et ça sent la fumée. Dans la cuisine, Wendy et Pam jouent au solitaire sur leurs ordinateurs alimentés par le générateur Honda. Elles ont les cheveux sales. Linus, qui n'a pas encore entièrement recouvré la vue, est dans l'incapacité de réparer la pompe à eau défaillante. Les doudounes longues qui les emmitouflent sont ornées de centaines de broches Bulgari.

« Richard a parlé de réparer l'eau et le chauffage cet après-midi ? demande Pam. Wendy répond non, et Pam se met à gémir. « Ah, zut. Mes pauvres cheveux, on dirait du crin pour rembourrer les fauteuils.

Tiens, je vais me chercher un soda. Ça te dit ? »

Wendy décline l'offre et trotte jusqu'au patio, où elle retrouve Linus, emmaillotté comme s'il se trouvait dans un sanatorium pour tuberculeux en Suisse. « Hé, Linus, tu es sûr que tu as enfilé assez de peignoirs blancs ? On dirait Bugs Bunny à Palm Springs.

— Gnark-gnark... » Il est encore convalescent et se remet d'un méchant rhume, attrapé pendant le périple de trois jours en aveugle qui l'a ramené de la montagne où je lui ai donné un aperçu du paradis.

« Brrrr. Il fait froid dehors, dit Wendy. Mais le ciel est beau.

— Au son de ta voix, je sais que tu me caches quelque chose. Attends... Laisse-moi deviner. Ouais, tu as fait des mesures au compteur Geiger, c'est ça ?

— Je plaide coupable. Figure-toi que le truc cliquète tellement qu'il a dû se réincarner en maracas.

— Quelle surprise. »

Ils se taisent quelques secondes, puis Wendy ajoute : « Jane commence à rejeter sa nourriture. Et moi, je ne me sens pas très bien non plus.

— On ne dirait pas à entendre ta voix. De toute façon, Jared revient ce soir, il nous dira quoi faire. »

Ils entendent Hamilton dans le salon, il maudit le froid et envoie un annuaire des Pages Jaunes dans la cheminée. Le gain de chaleur est minime.

« Oh, regarde ! s'exclame Wendy. Un aigle chauve qui passe.

— Bien obligé de te croire sur parole. Au diable cette satanée cécité !

— Il est immense. Il est tellement grand que je distingue toutes les couleurs. Une grosse tête blanche, le bec tout jaune.

— Je survivrai. Bon, je rentre. » Il a du mal à trouver le loquet.

Dans le salon, il s'arrête un instant auprès d'Hamilton. « Qu'est-ce que tu lis ?

— J'emmène mon cerveau tout neuf faire quelques essais sur route supplémentaires. *Industry and Empire* d'Eric Hobsbawm, sur la révolution industrielle en Angleterre, et aussi *One More Time* de Carol Burnett. La drôle de dame de la télévision et du cinéma se souvient de ses débuts... Le best-seller qui a réchauffé le cœur de milliers de lecteurs d'une côte à l'autre !

— Eh bien, *ici* il fait *froid*. On devrait trouver une maison plus petite, plus facile à chauffer.

— Non. Le mieux est peut-être de commencer à faire brûler cette maison petit à petit, et quand on aura terminé, on ira s'en trouver une autre, aussi grande. »

À cet instant, l'intro d'un tube de 1997 explose dans la chambre

de Megan. « Nom de Zeus ! » Hamilton se lève comme un diable à ressort, descend le couloir et frappe lourdement à la porte. « Baisse cette putain de chaîne, Megan. On ne s'entend plus penser ici. » Pas de réponse. En poussant le battant, il découvre Megan et Jane assises sur le lit, leur quartier général depuis deux semaines – au milieu d'un paysage de pots de nourriture pour bébé vides, de mégots, de CD et de piles électriques. Hamilton baisse le son jusqu'à un niveau raisonnable et lance un regard noir à Jane, qui le fixe à son tour sans baisser les yeux. Il a l'angoissante sensation que l'enfant est beaucoup plus consciente du monde que n'importe lequel d'entre eux. « Tu descendras dîner, ce soir ? demande-t-il à Megan. Repas du dimanche, ça risque d'être bon.

— Peut-être. Comment sais-tu que c'est dimanche ?

— Grâce au PowerBook de Wendy.

— D'accord. » Megan arrête la stéréo, prend Jane, et l'emmène près de la fenêtre. Elles regardent toutes les deux dehors dans l'allée, où Richard a garé la voiture et transporte des cartons de boîtes de conserve dans la maison. « Des conserves ! Oh, chic, alors, dit Megan. Ah, pardon... Je vois aussi quelques boîtes. Toute cette variété, quelle chance ! » Richard lève la tête et les aperçoit. D'un seul coup, Megan se sent coupable vis-à-vis de son père, qui a toujours essayé de maintenir un semblant de civilité et de confort tout au long de cette année dingue et pourrie. « Tu veux un coup de main, papa ? lance-t-elle par la fenêtre.

— C'est presque terminé, ma puce. Mais merci de ta proposition. »

Richard pose le dernier carton dans le garage. En rentrant dans la maison, il aperçoit Karen près de la petite piscine, qui s'est transformée en expérience scientifique sur le développement des algues pendant l'année écoulée. « Ça va, toi là-bas ? demande-t-il.

— Bien. Je suis allée courir un peu. Et maintenant, je prends l'air. Ça vient juste de se réchauffer. »

Richard rentre et Karen reprend sa faction devant le jardin de derrière dont la pelouse est montée en graine. Le ciel vire à l'orange et elle se sent triste parce qu'elle a perdu ses voix. Elle ne peut plus voir dans l'avenir, ne peut plus expliquer l'inexplicable. La voilà redevenue simple mortelle, fragile. *Mais nous avons retrouvé tous nos espoirs, songe-t-elle. Jared saura ce qu'il faut faire.*

De l'intérieur de la maison, arrive un bruit de papier froissé. Linus revient dans le patio en tâtonnant d'une main pour retrouver son chemin, l'autre est serrée autour d'un sac de charbon de bois. « Il s'est mis à faire chaud ! hurle-t-il. Alors je dis... barbecue ! » En quelques minutes, le barbecue rond est ouvert, le charbon enflammé, et bientôt des braises rougeoient. Tous ces préparatifs ont le mérite d'alléger les esprits.

Le ciel s'assombrit de plus en plus, commence à ressembler à sa mauvaise photocopie, et les vents forcent comme s'ils sortaient d'une gigantesque soufflerie. Pourtant, il n'y a aucun son, l'impression est celle d'une rivière tiède et vibrante, cascading de la Lune pour venir caresser la peau nue. C'est l'été au milieu de l'hiver.

Mes vieux amis sont assis dans le patio derrière la maison, ils bavardent en faisant rôtir des marshmallows. Ils savent que les deux semaines sont terminées, que mon retour est imminent.

Linus, dont la vue s'éclaircit de plus en plus vite, répond à Richard qui lui demande combien de doigts il lui montre. Karen s'occupe de servir les boissons, va et vient de tous côtés, mettant en valeur ses nouvelles jambes (Shirley McLaine dans *Irma la Douce*[\[28\]](#)). Hamilton et Pam sont tranquillement assis, l'expression de leur visage est détendue, leurs pattes d'oies ont disparu. Ils écoutent les conversations des autres avec la sérénité de jeunes enfants. Wendy aide Linus à guider son bâton près des flammes ; elle n'a pas annoncé qu'elle est enceinte de moi, et a gardé pour elle les détails de notre rendez-vous en douce. Installée dans une vieille chaise pliante, Megan contemple Jane d'un air épanoui. La petite glousse et babille, enchantée par sa nouvelle capacité de voir le monde. Elle n'a pas pleuré une seule fois depuis notre rencontre. Richard tient une longue baguette, dont la pointe en trident est garnie d'un marshmallow. Il se réjouit de voir ses amis d'aussi bonne humeur.

« Le dessus de mon marshmallow commence à cuire, dit Linus. Je sens le carbone.

— C'est une odeur géniale, non ? fait remarquer Pam. Eh, Neptune... Si tu commençais à faire griller ta pêche ! » Ça, c'est pour Richard.

Je les regarde du ciel, leur barbecue est la seule étincelle qui brille sur des centaines de kilomètres carrés de planète, hormis la lave que continue à déverser le mont Baker et un petit feu de forêt au nord de Seattle. Je deviens une étoile parmi les autres, mais je me rapproche, je grossis jusqu'à ce que Megan remarque ma présence. « Regardez. Je parie que c'est Jared. »

Quelques secondes plus tard, j'apparaiss au bord du patio et Megan sourit. « Jane, dis bonjour à Jared. » La petite se met à gazouiller.

« Tu peux manger, Jared ? propose Karen. Les marshmallows sont un peu ratatinés, mais une fois cuits, ils gonflent comme il faut.

— Non merci, Kare. Rien à manger, merci.

— Alors, une petite danse, peut-être ? » Elle virevolte autour du patio, sa robe tourbillonne et ses yeux brillent. Elle est amoureuse du monde.

« Un peu de limonade ? suggère Hamilton. Miam, miam. Bon d'accord, c'est de la limonade en poudre, mais c'est tout de même

rafraîchissant.

— Non, merci, Ham. » Je déplace un bol de chips et je m'assieds sur une souche dont le père de Karen se servait comme billot. Linus, qui ne voit pas encore tout à fait bien, lève son verre vers l'endroit où il me distingue vaguement. « Je propose de porter un toast à Jared », dit-il. Les autres se joignent à lui dans un concert de bravos. « Notre faiseur de miracles. »

Je rougis. Wendy, qui s'est pomponnée pour l'occasion, susurre langoureusement. « Saluuut, Jared.

— Hé, Wendy, t'as l'air en forme. » Ensuite, il y a un silence comme dans le bon vieux temps quand nous faisons des feux de camp sur la plage d'Ambleside, l'éclat hypnotique des flammes et des braises finissait par nous réduire au silence. « Les mecs, j'ai quelque chose à vous dire à tous », dis-je. Et sept visages souriants se tournent vers moi – huit, maintenant que Jane, tout comme Linus, peut voir. « Écoutez-moi, s'il vous plaît. »

Des insectes kamikazes crépitent dans le feu.

« C'est pas facile pour moi. C'est pas facile à dire. Ça vous concerne tous.

— Nous ? demande Karen.

— Ouai. Vous tous. Et le fait que je puisse m'exprimer plus clairement que lorsque j'étais vivant ne signifie pas que je sois plus à l'aise. Ce que j'ai à dire n'est pas fait pour me détendre. Il s'agit de transformer vos vies, de vous transformer vous-mêmes. De faire des choix, de changer ce que vous êtes. »

Super pouvoir

« Vous devez vous demander pourquoi vous êtes restés seuls tous les huit pour assister à la fin du monde. Vous avez tous reçu une grande faveur, mais ça a été également source de confusion.

— Confusion ? dit Karen.

— Une faveur ? » Ça, c'est Hamilton qui met ouvertement ma parole en doute.

« Absolument. Vous avez pu voir ce que vos vies seraient sans le monde. »

Silence. Tout le monde se mord les lèvres.

« C'est comme dans ce film de Noël, dit enfin Pam. Ce truc qu'ils passent trop souvent chaque mois de décembre, et qui finit par t'avoir à l'usure, à peu près vers la dix-huitième diffusion. Tu sais : ce que le monde aurait été sans toi.

— C'est un peu ça, Pam. Mais à l'inverse. Je vous surveille depuis le réveil de Karen, pour voir à quel point vous seriez différents sans le monde.

— Mais pourquoi *nous*, Jared ? demande Linus. Je veux dire, pourquoi pas un négociant en riz syphilitique de Lahore, qui possède, euh, une collection d'écureuils naturalisés ? » Il s'interrompt quelques secondes. « Ou une petite fille nigériane de cinq ans qui communique avec le monde, euh, uniquement par l'intermédiaire d'une Barbie peinte en vert, trouvée dans une ruelle, derrière l'ambassade finlandaise. Enfin, pourquoi *nous*, quoi ?

— Pourquoi vous ? Les gens ne se posent jamais ce genre de questions au sujet du personnage de James Stewart dans *La vie est belle*[29].

— C'est le titre que je cherchais, dit Pam.

— Garde-le bien en tête, alors », lui dis-je.

Richard se racle la gorge.

« Tu nous espionnais ? » accuse Megan.

Ces gosses modernes sont complètement paranos.

— Non. Je me contentais d'observer, de faire attention à vous, de

m'inquiéter. Et de flipper.

— Mais qu'est-ce que nos vies avaient d'assez horrible pour nous obliger à passer par cette dernière année ? demande Linus. Au moins, James Stewart traversait une crise. Mais nos existences à nous étaient plutôt satisfaisantes.

— Tu en es sûr ? Elles allaient *vraiment* bien ?

— Hé, Jared, intervient Hamilton. Ne fais pas comme si tu avais passé ta propre vie à vendre des cookies pour les Jeannettes. Pour qui tu te prends ? Qu'est-ce qui te donne le droit de nous surveiller et de nous dire ce que nous devons faire de nos vies ?

— Pour commencer Hamster, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je suis un fantôme, ce qui me donne quelques points de crédit supplémentaire. Et je n'ai pas eu besoin de passer quelques dizaines d'années de plus sur Terre pour remarquer... Oh bon sang de bonsoir, Hamilton ! Qu'est-ce que tu veux, que je me balade avec des ailes et une auréole ?

— Pour comm...

— Pour commencer, vous allez vous taire tous les deux, intervient Karen. Ça va bien, ces histoires de testostérone !

— Jared, j'aimerais savoir quelque chose, dit Wendy. Étions-nous censés agir d'une manière différente l'année dernière ? J'ai l'impression que nous avons raté une sorte d'examen.

— Ouais, ajoute Richard. Et si nous avions fait ce qu'il fallait, Jared ? On aurait gagné un voyage à Rome sur la Sabena ? Un an de Rice-a-Roni ? Je ne sais pas si tu as remarqué, mais la Terre est devenue un beau tas de merde ces temps-ci. Même si nous en avons la volonté, je ne vois pas ce que nous aurions pu changer. On devait faire quoi ? Créer une nouvelle race d'êtres humains ? Une nouvelle civilisation ? Une nouvelle arche de Noé ? Construire un legs pour les générations futures ? Nous ne savons même pas ce que nous mangerons d'ici un an ou deux. Du poisson-chirurgien ? Nous-mêmes ?

— Les radiations sont arrivées jusqu'ici, renchérit Wendy. Le climat est complètement détraqué. Tu ne peux tout de même pas nous demander de faire des prévisions à cinq ans, alors qu'il n'est même pas possible de planifier les choses une semaine à l'avance.

— Wendy, tu portes notre enfant, dis-je – *Oups !* Quel genre de vie espères-tu pour lui ?

— Lui ? Tu sais déjà le sexe ? Puisque tu connais si bien l'avenir, Jared, tu aurais dû réfléchir un peu plus tôt à la question.

— Attendez, attendez, attendez. Une petite minute, là, dit Linus. Vous l'avez fait tous les deux ? » Le soupir de Wendy est une réponse assez claire. « Espèce d'enfoiré ! » hurle-t-il dans ma direction. Il attrape une chaise et la balance à travers le patio, vers l'endroit où il

me situe vaguement. Richard parvient à l'éviter de justesse, mais un des pieds de chaise heurte le dôme du barbecue, projetant un jet de charbons ardents.

« Espèce de débile, t'as failli m'assommer. »

Linus ne fait pas attention aux protestations de Richard et se tourne vers moi. « Même après ta mort t'as pas pu la garder dans ton pantalon, espèce de sportif décervelé à la con ! » Puis il pivote vers Wendy. « Je commence à mieux comprendre tes airs langoureux de ces dernières semaines. Très bien. Ça s'est passé où ? Et surtout *comment* ?

— Dans le canyon. Il y a deux semaines. Et ce n'était pas du sexe à proprement parler. C'était une rencontre d'âmes. Je n'ai même pas enlevé mes vêtements.

— Je t'en foudrai, *des rencontres d'âmes...*

— Calme-toi, Linus, lui dis-je. Je me suis contenté de faire le nécessaire pour qu'elle ne soit plus seule.

— Ouais, c'est ça. »

Wendy et moi soupirons en chœur. Puis je lui propose : « Linus, tu veux que je te mette enceint, aussi ? Ce n'est pas impossible, tu sais. Je peux arranger ça. »

Avec une brique qui traînait par là, Richard rassemble les cendres en une petite pile. Linus est en pleine confusion. Il éprouve le besoin d'exprimer sa colère, mais ne sait contre qui la diriger. « Ce n'est pas aussi grave que tu l'imagines, Linus », dit Karen.

Il finit par opter pour la bouderie et le reste du groupe se met à me fixer en silence. Surprise, c'est Richard qui prend la parole. « Jared a raison de s'inquiéter pour nous. » Il pose son trident marshmallowé. « On dirait que nous n'avons foi en aucune valeur, que nous ne croyons en aucun absolu. En fait, nous avons toujours modelé nos valeurs pour les adapter au gré de nos besoins du moment. Nos vies n'ont aucune ampleur.

— Merci beaucoup, Richard, jette Hamilton d'un ton amer. Ces dernières semaines, c'était la première fois où je me sentais bien depuis des années, et toi, tu ne trouves rien de mieux à faire que de me déprimer. On est vraiment obligés de disséquer nos faiblesses de cette façon ?

— Je le crois sincèrement, répond Richard. Jared est venu nous demander de nous examiner, Hamilton. Enfin, regarde-nous un peu. Au lieu de servir un projet qui nous dépassait, nous nous sommes consacrés au développement de nos « personnalités », et à être « libres ».

— Richard ? glisse Karen.

— Laisse-moi exprimer ce que je ressens, s'il te plaît. Ça me trotte dans la tête depuis la première apparition de Jared. Je crois que nous

avons toujours voulu qu'il y ait quelque chose de noble ou de sacré dans nos vies, mais seulement à nos conditions. Souvenez-vous de nos vieux refrains... *Internet est nul. Il n'y a rien à la télé. Cette cassette est chiante. La politique est stupide. Je veux redevenir innocent J'ai besoin d'exprimer mon moi intime.* Qu'avions-nous comme convictions ? Et même si nous en avions, aurions-nous eu le cran de les suivre ? »

Les marshmallows oubliés grésillent, dégoulinent à travers le grill et se carbonisent sur les braises. De minces copeaux de charbon sont entraînés par le vent comme autant de flocons noirs et vides. « C'est vrai », dit Linus. Et tous les regards se tournent vers lui. Je le laisse parler car je sais qu'il a trouvé les mots justes. « Nos existences sont toujours restées statiques, même après que nous avons perdu tout ce que nous avions au monde. Qu'est-ce que je raconte ? C'est le monde entier que nous avons perdu. C'est dingue, non ? Et après tout ce que nous avons vu, et subi, nous n'avons rien trouvé d'autre à faire que regarder des vidéos à longueur de temps, manger de la bouffe industrielle, avaler des pilules et casser n'importe quoi.

— D'accord, Ray Charles, va droit au but, le presse Hamilton. Et si ce que tu as à dire continue à être aussi déprimant, je change tous les meubles de place sans te dire comment ils sont disposés.

— Dis-moi, Hamilton, coupe Richard. Quand nous étions réunis, avons-nous une seule fois souhaité ensemble qu'un peu de sagesse ou d'espoir sorte de l'effondrement du monde ? Non. Au lieu de ça, on se mettait dans tous nos états parce qu'un Goutteur n'avait pas ramené *Le Parrain III* à Blockbuster Video, le jour du Sommeil, et qu'on ne pouvait pas le voir. Avons-nous eu l'humilité de nous rassembler et de parler de nos âmes ? Quelle preuve avons-nous jamais donné d'une vie intérieure ? »

Karen s'insurge : « Mais nous avons une vie intérieure, Richard ! Moi, en tout cas, j'en ai une. Comment pourrait-il en être autrement ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'ai dit qu'il n'y avait aucune *preuve* de cette vie. Je ne sais pas... Des actes de bonté, les résultats d'une méditation, une manifestation de solidarité, le sacrifice. Toutes ces choses qui indiquent la présence d'un monde en nous. Non, nous avons organisé un concours de démolition au parking du Eaton, pillé le Virgin Megastore, et mis le feu au Home Depot.

— De vrais petits saints, non ? lance Wendy, les bras serrés sur son ventre autour de Zygote Junior.

— En fait, Richard, ça avait plutôt l'air marrant, ce concours de démolition, dis-je. Et j'ai bien aimé les noms que vous avez tagués sur voitures. Pour moi, c'est ta « Losermobile » qui aurait dû gagner à la fin.

— C'est bien mon avis... »

Megan ignore Richard et me fixe. « Et si tu arrêtais de parler

bagnoles, Jared ? On fait quoi, maintenant ? Comment allons-nous changer ? Tu es arrivé en disant que tu nous apprendrais des choses qui nous permettraient d'évoluer. Alors, vas-y. »

Mes amis se calment, se taisent. « D'accord, les gars. Je pense que vous attendez de moi que je vous dise que le monde est un endroit où la morale existe. C'est effectivement le cas. Et vous avez bien raison de vous préoccuper de vos âmes, la meilleure part de vous. Figurez-vous qu'elles ne rêvent que de s'échapper de vos corps et vous laisser loin derrière. Bientôt, il vous faudra mener une autre vie, une vie différente. Et le moment venu, le choix vous paraîtra évident. Vous avez le pouvoir de ramener le monde. »

Une salve de questions suit ma déclaration. « Mais tu ne nous dis pas comment...

— Que devons-nous faire pour...

— Que va-t-il se passer après ?

— Quand allons-nous...

— Oh, là ! Oh, là ! Tout doux. Quelques remarques acides plus tôt, Wendy a demandé ce que vous auriez dû faire l'année dernière. La réponse est que pendant tout ce temps, vous auriez dû vous asseoir, débattre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et poser des millions de questions sur les raisons qui ont conduit le monde à devenir tel qu'il était. Si vous aviez fait ça, vous auriez retrouvé le cours du temps plus intelligents et plus sages. Mais vous avez eu d'autres activités : incendies criminels, pillage, fabrication de cocktails, vidéos et concours de démolition. Alors, nous passons au plan B.

Le barbecue siffle. « Je reviendrai à la fin de la tempête de foudre. On se retrouve dans sept jours sur le barrage de Cleveland, au coucher du soleil.

— Quelle foudre ? » demande Hamilton.

Une série d'éclairs allume brusquement le ciel.

« Cette tempête de foudre, abruti. »

Voilà votre message

Pendant ma vie sur Terre, j'ai souvent été frappé par la puissante influence des phénomènes du ciel nocturne sur les humeurs humaines. Une nuit de l'automne 1970, j'assistais à un match de football américain des BC Lions. Juste après le coucher du soleil, exactement au-dessus des gradins les moins chers situés à l'est, une pleine lune ambrée et veinée s'était majestueusement levée et semblait planer à quelques mètres au-dessus du stade. À ce moment, le commentateur avait pris son micro. « Mesdames et messieurs, je vous demande maintenant d'applaudir bien fort... la *Lune* ! » Tout le monde s'était déchaîné et le match s'était déroulé dans une ambiance de Super Bowl.

À la même époque, je participais à un tournoi de foot et mon équipe devait rejoindre Manitoba par un vol de nuit. Quelque part au-dessus du Saskatchewan, j'avais regardé par le hublot pour découvrir qu'une aurore boréale pétillait et frétilait au nord. J'avais l'impression d'avoir croisé Dieu en train de fredonner au son de sa radio à un feu rouge. On a gagné le tournoi. Et comment !

Par une nuit claire, peu de temps avant qu'on découvre ma leucémie, j'avais vu un mince croissant s'élever au sud du ciel de Vancouver ; la planète Vénus, chaude et brillante, était également visible. J'avais observé le rapprochement des deux corps célestes, jusqu'à ce que Vénus atteigne la partie sombre de la circonférence lunaire. Juste avant que la planète ne disparaisse, j'avais eu l'impression de voir une clarté toucher directement la surface de la Lune. Et comme je l'ai dit, peu après les médecins avaient diagnostiqué ma leucémie. Voilà.

J'ai parlé de cette influence des événements du ciel pour expliquer les profonds effets que le tonnerre et les éclairs sont susceptibles d'avoir sur l'âme. Jusqu'à présent, mes amis ont enduré six jours de tempêtes ininterrompues, le vieux quartier et les forêts qui l'entouraient sont la proie d'incendies déclenchés par des impacts de foudre trop nombreux pour être comptabilisés. En quête d'air frais et

de sécurité, mes amis ont hâtivement réuni les quelques effets qu'ils ont réussi à sauver et les ont entassés dans les minivans, avant de filer à travers la pampa de chaume brûlé qui a envahi le parcours de golf.

En contrebas, les incendies brûlent haut dans le vieux quartier comme un million de Bic dressés dans le noir, au cours d'un concert de Fleetwood Mac aux dimensions cosmiques. Sur ce flanc de montagne, il ne reste que les fondations des maisons, les racines des arbres enfoncées dans le sol, et un labyrinthe tortueux de routes qui mènent de nulle part à nulle part.

Après avoir parcouru environ trois kilomètres, la bande arrive devant un clubhouse de pierre entouré d'une ceinture de cendres. À l'abri de ces murs solides, ils observent les éclairs qui continuent avec la même violence, c'est comme être témoin d'un accident de voiture qui ne s'arrêterait jamais. Déflagrations et grincements, écrasements et incendies se succèdent sans trêve, jour après jour. Épouvantable et fastidieux.

La nuit est froide. Malgré la cheminée, où brûle une partie du mobilier, la pièce ne s'est que légèrement réchauffée. Le dîner s'est résumé à quelques boîtes de bouillon de poulet et de haricots en conserve trouvés dans la cuisine. Peu avant l'aube, quand le front glacial descendant de l'Arctique est tombé sur la région, nappes et serviettes ont été reconverties en draps et couvertures. Ils se blottissent les uns contre les autres, comme des geais installés dans la souche qui leur sert de nid au cœur de janvier, mais cela ne les empêche pas de se réveiller gelés au matin. Pour la première fois en sept jours, le ciel est silencieux. De l'autre côté du canyon de la Calipano, ils découvrent les sommets enneigés de notre enfance réduits à un tapis de cendres noirâtres d'où perce la roche nue.

La journée suivante est consacrée à de lentes patrouilles dans l'inextricable réseau de rues du vieux quartier. Mes amis n'y trouvent que des décombres carbonisés, du mobilier de jardin liquéfié, des amas de métal fondu qui formaient autrefois des voitures de sport. En pleurant, ils se livrent à quelques sauvetages futiles. À un moment, Wendy trouve les squelettes des autruches et remet les fémurs à Linus. « Le soleil va bientôt se coucher, dit enfin Karen. Il est temps d'aller au barrage. »

Les minivans descendent dans le noir les épingles à cheveux de la route, dans les habitacles flotte l'odeur de fumée des fragments de souvenirs qu'ils ont recueillis – une paire d'Addidas, un trophée Snoopy, une photo encadrée de Liam Gallagher, un pot de mayonnaise Becel plein d'émeraudes, et le costume d'astronaute en amiante de Richard.

Au barrage, ils se garent du côté ouest et marchent jusqu'au centre. Comme promis, je plane, invisible, au-dessus du déversoir

silencieux. Derrière le tablier du barrage, l'eau du réservoir stagne juste en-dessous du niveau d'écoulement, teinté par les algues d'une improbable nuance couleur trèfle. Parfaitement lisse et unie, la route du barrage scintille après une averse erratique et semble pavée de diamants.

Tout le monde suit Karen en silence. Pour la première fois depuis des semaines, elle entend de nouveau des voix. « C'est presque le coucher du soleil. Agenouillez-vous.

— Pas question, rétorque Hamilton.

— *C'est comme tu veux* », rétorque Richard. Le reste du groupe ignore Hamilton et s'agenouille.

Il reste à part, les bras croisés, et les regarde avec l'impression d'être Noël Coward invité dans un cocktail de gauche, et puis il se souvient de cette année de folie avec Pam, les drogues, les manies, sa renaissance comme le Dernier des Fameux Play-boys Internationaux – Petula Clark, Brasilia, *Le Côte Basque*, Jackson Pollock, Linda Bird Jonhson, et des martinis à assommer un bœuf – images et conceptions d'un avenir propre, sophistiqué et plausible, qui a disparu depuis longtemps. *Ma tête est claire, maintenant. Mes veines sont propres, mais c'est le monde qui est souillé.*

Pam le surveille du coin de l'œil. *Pauvre Hamilton*. Il a toujours eu le sentiment de manquer de sophistication parce qu'il avait grandi loin des métropoles du charme. Mais Pam connaît la vacuité que cachait ce centre du monde et elle est consciente que grâce à son expérience, Hamilton l'a également compris. Elle pense aussi à l'année passée, ce délire de drogues suivi du miracle de la sobriété. Si c'est ça le monde, eh bien, vous pouvez le garder. *Je détestais Milan. Je détestais les podiums. Je détestais mon visage pour m'avoir amenée dans ces endroits. Laissons les insectes se partager les restes.* « Viens ici, Hamilton, dit-elle.

— Je ne peux pas, répond-il en secouant la tête.

— Tu t'es agenouillé à l'enterrement de Jared, non ? » Il hoche la tête. « Alors je ne vois pas ce qui t'empêche de le faire maintenant. » Hamilton s'approche, s'agenouille près de Pamela, et lève la tête vers le ciel.

Linus entrechoque les fémurs d'autruches, le bruit se répercute avec aisance au-delà du déversoir et va résonner dans le canyon en contrebas. Jane pousse un petit gazouillis, puis tout le monde se tait.

Et c'est là, sur ce barrage, que pour la première fois depuis le début de leur traversée solitaire de cette année, les membres de ce groupe alignent leurs pensées sur le grand au-delà. C'est là que j'entre en scène. Linus continue à faire claquer les os. *Clac-clac.*

J'apparais devant eux en planant légèrement au-dessus du déversoir. « Je suis de retour.

— Jared !

— Qu'est-ce que nous allons faire, maintenant ? gémit Megan.

— Eh, les gars, ne vous affolez pas. Vous pensez peut-être que avez été abandonnés, que l'opportunité de la rémission est passée, mais ce n'est pas vrai.

« Le temps *est* fini ; le monde *a* disparu. Et il ne vous reste plus qu'une option. Vous avez gâché cette année, mais ce n'est pas fini. Comme j'ai dit, il y a toujours le plan B. »

Cesser de respirer

J'ai envie de presser mes amis contre mon cœur, comme s'ils pouvaient m'aider à colmater une fissure gênante. Ils s'interrogent : *Comment la vie a-t-elle fini par tourner ainsi ?* Ils ne sont pas stupides, ils savent que tout est fini. Maintenant, ils sont des parachutistes nus attendant d'être poussés hors de l'avion dans le ciel. C'est ça, la naissance.

Un vent chaud chargé de suie frappe le barrage, les confettis noirs qui volètent autour de moi s'illuminent. Je suis un mur de lumière. « Hé les gars, vous sentez ce vent ? dis-je. Il passe sur votre peau, doux comme du sucre glacé. Sentez cet air chargé descendre dans vos poumons... Ça a vraiment l'odeur de la fin du monde, non ? Allez, debout, bougez-vous le cul. *Rassemblement !* Et pendant que vous y êtes, regardez toute cette eau qui commence à tomber du déversoir, on dirait de la Jelly-O au citron vert fondue. Écoutez l'eau gronder comme un puma dans une cage ouverte. Oh ! Vous vous rappelez la nuit de la fête chez Linda Jermyn ? Et cette télé qu'on avait trouvée dans une ruelle, on l'avait ramenée ici et balancée par-dessus bord ? » Mes amis se lèvent et s'assemblent autour de moi. Je plane calmement au-dessus de l'agitation.

« Rectification, Jare, dit Hamilton. C'est *moi* qui ait effectivement balancé le truc. Si je me souviens bien, Richard et toi étiez derrière moi en train de pleurnicher.

— Tu parles ! réplique Richard. C'est quand même *moi* qui me suis débrouillé ensuite pour faire croire à la police montée que tu n'avais jeté qu'un cygne de glace à moitié fondu. Parce que de toute façon, ils t'avaient vu jeter *quelque chose*. À ce moment-là, Jared et Pam étaient occupés à vomir dans les rhododendrons à l'autre bout du parking.

— C'était à cause de l'espèce de cocktail fait maison que tu nous avais ramené, Jared, dit Pam. Ton truc, on aurait dit de la peste liquide. Je n'ai jamais été aussi malade. Même pas avec la méthadone. D'ailleurs, toi aussi, tu étais malade. À tel point que tu n'as même pas

essayé de me draguer. »

Ping ! À ce moment précis, un phénomène céleste captive l'attention de mes amis, et visiblement, les impressionne. Une partie des nuages s'est écartée pour révéler un plafond hachuré d'un dense réseau de traces lumineuses. Une pluie d'étoiles filantes, comme la Terre n'en a pas connu depuis 1703, au-dessus de la partie Sud du continent africain.

« Regardez le ciel, dit Linus. Ça me fait penser à *Day of Triffids*[30].

— Tout n'est qu'un feu d'artifice pour gamins de seize ans, n'est-ce pas ? » dit Richard.

Malgré tout le chambardement et les tempêtes de la semaine dernière, mes amis ont encore assez d'émerveillement en réserve pour les *Oooohs* et les *Aaaahs* de rigueur devant le spectacle. La jeune Jane lève les mains au ciel, comme vers une personne sage et généreuse, et non un déchaînement de lumière. Le nouveau génie de la planète compte les étoiles, son cerveau est déjà bien au-delà des simples nombres.

Un air tiède, légèrement malodorant, douceâtre et chargé d'aventure comme celui qui annonce l'arrivée d'un métro, nous enveloppe. « Eh bien, nous voilà tous réunis ici, tant d'années après, à la fin du monde et à la fin du temps.

— Quelle putain d'ironie, commente Hamilton.

— Allez, Ham, fais un effort, dis-je. Essaie de prendre les choses un peu moins au tragique. J'imagine que vous avez *tous* remarqué à quel point le « temps » paraît différent, ici, à la fin du monde... C'est bizarre de vivre sans pendules, sans saisons, sans rythmes, ni horaires. Vous avez parfaitement raison de penser que le temps est un concept exclusivement humain. Sans les gens, le temps disparaît. Le zéro et l'infini deviennent identiques.

— C'est *énorme !* » glisse Hamilton.

Je fais un geste vers la poussière noire qui recouvre la banlieue et luit d'un éclat sombre sous le ciel illuminé. « Avant que tout ça n'arrive, personne autour de nous ne semblait avoir une seule seconde de temps libre. Chaque nouvelle avancée du « progrès » générerait son propre effet accélérateur et déformant qui rendait nos existences terrestres encore plus brèves et toujours plus étriquées. Et maintenant... il n'y a plus du tout de temps.

— Hé... », dit Wendy.

— Quoi ?

— Rien. Je voulais juste empêcher Hamilton de sortir un de ses commentaires cyniques.

— Pas de problème, Wendy, dis-je. C'est sympa de se souvenir des bons moments et d'être avec de vieux amis. Franchement... Nous

avons eu tant de *chance* de naître à notre époque. Pas de Vietnam. L'enfance prolongée pour toujours. Les voitures, le carburant et les chips à volonté... Et bon marché. Si nous en avions envie, il était possible de sauter dans un avion et de partir pour n'importe quel coin de la planète. Nous pouvions croire en ce que nous voulions. Merde, les gars ! N'importe qui pouvait descendre Marine Drive avec un costume de San Diego Chicken et un putain de masque en caoutchouc de Richard Nixon sur la tête, sans que personne ne fasse un scandale. On est tous allés à l'école. On n'est pas passés par la case prison. *Wouahl* » Les étoiles ont brusquement pris une teinte rose derrière une petite bouffée de résidus chimiques provenant d'une usine de peinture à Yokohama qui avait explosé depuis longtemps.

« Je me souviens d'avoir couru dans le quartier juste vêtu d'un string. Je me souviens d'avoir lu *Life*, d'avoir eu ma propre opinion sur la politique. Je me souviens d'avoir roulé en voiture, d'avoir déplié une carte de l'Amérique du Nord et de m'être dit que je pouvais aller n'importe où je voulais. Tout ce temps, toute cette tranquillité, la liberté et l'abondance. *Étonnant*, quand on y pense. La bulle de liberté paisible et facile que nous partagions était une bonne idée. C'était, dans toute son absence de séduction, le but de toute l'histoire humaine. Les guerres, les génies, la folie, la beauté et la souffrance, tout cela est destiné à atteindre la prochaine étape d'un avenir souriant, d'où nous pourrions imaginer, réfléchir, comprendre et évoluer, encore plus loin, plus loin, et... *Bon*, plus loin, quoi. Le progrès est une réalité. La destinée est réelle. *Vous êtes réels*. » Le rose est passé.

« Et voilà pourquoi nous sommes ici ce soir, aujourd'hui, peu importe le jour. Ça peut être jeudi, dans six semaines, en 1934, il y a trois jours, ou un million d'années avant Jésus-Christ. C'est pareil. Je sais *parfaitement* que vous vous demandez ce qui n'allait pas avec votre mode de vie d'avant, pour quelle raison cette crise James-Stewardesque vous est tombée dessus. Et aussi, pourquoi vous deviez vivre l'année dernière comme elle s'est passée. Vous avez prétendu que vos existences n'étaient pas en crise, mais au fond, vous savez à quel point c'est faux. J'étais là, à vous écouter.

— Tu nous as espionnés, c'est bien ça ? commence Megan, toujours sur ses gardes.

— Ce n'est pas le moment, Megan, d'accord ? » intervient Richard.

Dans le réservoir, l'eau du barrage est d'un vert lumineux, phosphorescent. Elle paraît électrique. Radioactive. « Alors, nous voilà tous, vivant sur la frontière la plus éloignée du point le plus lointain. Les gens d'ailleurs, ceux qui ne disposaient pas de notre mode de vie façon « Garçon-dans-la-bulle », nous regardaient jouir de cette liberté

conquête par d'autres. Avec tous les avantages dont nous jouissons, ces personnes s'attendaient à ce que nous conduisions l'humanité vers l'étape suivante... Vers des modes de vie et de réflexion nouveaux, plus intelligents, innovants. Ils nous regardaient et espéraient nous voir découvrir ce qu'allait être *après*. »

Wendy éternua trois fois, une salve brève et sèche. « Dieu te bénisse, lui dis-je. Dieu vous bénisse tous. » Dans le ciel, la lumière était si intense qu'il faisait clair comme en plein jour. « Nous étions vraiment bénis, n'est-ce pas ? Tant d'options nous étaient proposées que nous nous empressions de les ignorer complètement, comme des enfants trop gâtés remettent dans un débarras des cadeaux de Noël dont ils n'ont pas envie. Et à quoi la vie s'est-elle réduite ? Aux vidéos de *Smokey and the Bandit*[\[31\]](#). Au lieu de rechercher l'inspiration et l'élan intellectuel, il y avait... l'Ativan. Le surmenage. Johnny Walker. Et le silence. Enfin, les mecs, regardez la situation en face. Et n'allez surtout pas penser que je vaud mieux que vous. Je n'ai jamais été capable de voir plus loin que le bout de ma queue.

— Sois plus clair », me presse Richard. Il sent qu'on s'approche d'une réponse.

« Si vous aviez fait le nécessaire l'année dernière, vous auriez pu comprendre encore plus clairement la futilité de tenter de changer le monde sans la participation de tous ceux qui sont sur Terre. Vous avez vu, senti et bu les preuves de six milliards de désastres qui ne peuvent être réparés que par six milliards de personnes.

« Il y a mille ans, les choses auraient été différentes. Si l'être humain avait soudain disparu il y a des milliers d'années, la planète aurait guéri en une nuit sans le moindre dommage. Il serait peut-être resté quelques décombres du côté des pyramides. Ne serait-ce que cent ans, ou même cinquante ans avant notre époque, le monde aurait pu se guérir seul en l'absence de l'humanité. Mais plus maintenant. Nous avons franchi le point de non-retour. La seule chose qui puisse permettre à la planète de continuer à tourner comme il faut, c'est une énorme dose de volonté humaine forgée dans l'effort. Rien d'autre. La Terre est entièrement à nous. C'est pourquoi le monde nous avait paru si grand ces dernières années, c'est pour cela que le temps s'affolait.

— Les pionniers ont conquis le monde, dit Linus.

— En effet. Le Nouveau Monde n'est plus neuf. Le Nouveau Monde, les Amériques, c'est fini. Les gens n'ont pas seulement dominé la terre. C'est allé au-delà. L'être humain et son univers sont dorénavant une seule et même chose. L'avenir, ce qui peut arriver après la mort, tout ça est mélangé, maintenant. La mort n'est plus la sortie de secours habituelle.

— Ça me troue le cul, dit Hamilton.

— Votre destinée est maintenant assez élevée pour réveiller votre

capacité d'émerveillement. Elle est maintenant assez puissante pour vous hisser à la hauteur de votre tâche, pour vous permettre de devenir des êtres individuels. »

Les météorites disparaissent aussi brutalement que si on avait pressé un interrupteur et le ciel palpitant redevient noir. « Une seconde, Jared, dit Richard. Attends, attends, attends... Tu vas trop vite. Plus tôt, tu as dit que nous allions revenir au monde. Tu voulais parler du monde comme il était avant... avant tout ça ?

— Exactamundo, Richard. Vous pourrez regagner le monde tel qu'il était le matin du 1^{er} novembre 1997. Il n'y aura pas eu de Sommeil et vos vies reprendront telles qu'elles étaient, du moins au début.

— C'est des craques, dit Wendy.

— Je ne vous raconte pas de conneries.

— Et nous allons oublier toute cette année ? demande Linus. Le Sommeil ? Je vais vraiment oublier ces images du paradis que tu m'as fait voir ?

— Tu te rappelleras tout Linus, absolument tout. Ce qui a été perdu, comme ce qui a été gagné.

— Et Jane ? demanda Megan. Que va-t-il lui arriver ?

— Jane restera telle quelle.

— Mon, *notre* bébé... ? souffla Wendy.

— Il sera né. Hamilton et Pam, vous serez désintoxiqués. »

Ils ouvrent tous de grands yeux, sauf Karen. Elle s'est éloignée, et réfléchit à l'écart du groupe en se mordillant le doigt. Puis, les yeux fermés, elle serre étroitement les bras le long de son corps et les jambes l'une contre l'autre, comme si elle souhaitait devenir une ligne mince, presque invisible. Suspendus à mes paroles, les autres n'ont rien remarqué.

« Tu as dit qu'au début, nos vies seraient les mêmes, fait remarquer Wendy. Je soupçonne l'existence d'une sorte de marché. Nous devons bien changer d'une manière ou d'une autre. Il y a forcément un truc. *Comment* allons-nous faire évoluer nos vies ? Parle-nous un peu de ton plan B. »

« Voilà le plan B :

« À partir de maintenant, vous allez devoir effectivement être différents. Votre attitude va changer. Votre manière de penser. Les gens remarqueront tous ces changements en vous, et ils en viendront à concevoir le monde à votre manière.

— Facile à dire, mais *comment* allons-nous changer ?

— Dis-moi, Richard. Il me semble que dans l'ancien monde, tu as souvent eu le sentiment que le seul moyen de te transformer aussi radicalement que tu le souhaitais, était de mourir et de tout recommencer à zéro. Non ? Tu avais l'impression que tous les symboles et les idées qu'on t'avait inculqués depuis ta naissance étaient devenus aussi usés que de vieilles godasses ? N'as-tu pas désiré changer plus que tout, sans savoir comment y arriver ? Mais même si tu avais su comment t'y prendre, aurais-tu eu le courage de foncer ? Alors, voilà, tu as droit à une nouvelle distribution des cartes. Ce n'est pas ce que tu voulais ?

— Ouais. Bien sûr. Mais tout le monde éprouvait le même sentiment, non ?

— Non. Pas toujours. C'est une aspiration spécifique de l'époque à laquelle nous vivions.

— D'accord...

— Et Richard, tu as aussi toujours eu la certitude d'être sur le point d'apprendre une grande vérité, non ? Eh bien, ce sentiment est juste. Il *existe* une vérité.

— *Aha !*

— Oui. Bon, à partir de maintenant, tu peux considérer que tu es mort et que tu t'es réincarné dans ton propre corps. Ça vaut pour chacun de vous. Et pendant vos nouvelles existences, vous devrez vivre entièrement pour cette sensation : celle de la révélation imminente de la vérité. Et pour y arriver, vous devrez hurler, voler, supplier et ne jamais cesser de poser des questions le reste de votre vie, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

« Grattez. Sentez. Creusez. Croyez. Interrogez.

« Posez des questions, non, braillez vos questions... À genoux devant les portes électriques au Safeway, demandez à d'autres citoyens de poser des questions avec vous... Mâchez de vieux manuels scolaires pour recracher les mots sur les trottoirs de Downtown, devant le Planet Hollywood, devant la Bourse, devant le Gap.

« Ciselez des questions sur les vitres des photocopieuses. Gravez des défis sur de vieilles pièces détachées de bagnole et balancez-les par-dessus les ponts pour que les générations futures les sortent de la boue et questionnent aussi l'univers. Sculptez des yeux dans vos pneus et les semelles de vos chaussures, pour que même la trace de vos déplacements soit un appel à la réflexion, au débat et à la vigilance. Créez des molécules qui se cristallisent en points d'interrogation. Truquez des codes barres pour qu'ils affichent des fables et non des prix. Vous ne pourrez pas jeter le moindre lambeau de papier sans qu'il porte une question, sans qu'il demande aux gens d'atteindre un meilleur endroit. »

Silence. Le bruit blanc de l'eau n'est plus perceptible maintenant. Le ciel s'éclaircit et les étoiles réapparaissent une à une, timidement.

« Que devons-nous demander ? veut savoir Wendy.

— Posez toutes les questions qui peuvent braver les croyances mortes ou inconsidérées. Demandez : *Quand sommes-nous devenus des êtres humains en cessant d'être ce que nous étions avant ?* Demandez : *Quel changement spécifique a fait de nous des humains ?* Demandez : *Pourquoi les gens ne se préoccupent-ils plus de savoir qui sont leurs ancêtres au-delà de la troisième génération ?* Demandez : *Pourquoi sommes-nous incapables de penser réellement à l'avenir, disons, au-delà d'une centaine d'années ?* Demandez : *Comment pouvons-nous commencer à envisager l'avenir comme quelque chose d'énorme qui nous attend, mais dont nous devons aussi faire partie ?* Demandez : *Puisque nous sommes des humains, parmi nos fabrications et nos créations, y a-t-il quelque chose qui soit susceptible de nous transformer pour l'étape suivante ?*

« Même si ça vous oblige à gueuler au coin des rues, c'est ce que vous avez à faire, chaque fois de plus en plus fort. Vous devez témoigner. Il n'y a pas d'autre choix.

« *Qu'est-ce que la destinée ? Y a-t-il une différence entre la destinée personnelle et le destin collectif ?* » « J'ai toujours su que je deviendrais une star du cinéma. » « J'ai toujours su que j'allais tuer quelqu'un. » *La destinée est-elle artificielle ? Est-elle propre à l'humanité ? D'où vient-elle ?*

« Vous aurez le mal du pays pour toujours, vous déambulerez sans fin dans des gares glaciales en glissant à l'oreille des enfants des idées singulières à propos de l'existence. Vos vies auront un caractère d'urgence, comme si vous deviez déterrer des hommes ensevelis ou attraper au lasso des chevaux qui se noient. On vous prendra pour des

fous. Vous pourriez même finir l'écume aux lèvres dans une clinique d'État pour drogués, à inscrire des idées au marqueur sur vos cuisses décharnées à force de courir le pays à pied. Vous aurez toujours l'impression d'avoir fixé trop longtemps le soleil, et vos corps chercheront à reposer vos yeux en regardant la lune. Il n'existe pas assez de mots pour « transformer », vous en inventerez d'autres.

— On va finir cinglés ! lance Hamilton.

— Non. Vous serez au contraire de plus en plus lucides.

— Tu parles, on va finir complètement frappés, ouais.

— Tu en as toujours été conscient, n'est-ce pas, Hamilton ? Malgré tout le cynisme que tu as affiché pendant toutes ces années, n'as-tu pas toujours su que ça allait se terminer avec un travail d'enfer ? Tu n'y as vraiment jamais pensé ? »

Hamilton et les autres imaginent leurs nouvelles vies.

« Tu essaies de nous faire croire que tu t'inquiètes de ce que pensent les gens ? Comme s'ils en avaient quoi que ce soit à faire ! Et *tu* connais la vérité, ou au moins tu as toujours tendu dans cette direction. Peu importe les attitudes que tu as pu adopter jusqu'à présent, stupides, dingues ou excessives. Il n'y a pas d'autre moyen. Point final. »

Hamilton ferme les yeux, de la poussière de mica tombe du ciel sur son visage qui se met à briller.

« Dans vos anciennes existences, vous n'aviez aucune raison de vivre. Maintenant, vous en avez une. Vous n'avez rien à perdre et tout à gagner. Allez défricher la terre pour une nouvelle culture, emportez vos haches, vos faux et vos fusils. Je sais que vous avez des talents utiles – explosifs, médecine, ingénierie, connaissance des médias – et l'habileté nécessaire pour vous camoufler. Si vous ne passez pas chacun de vos moments de veille à repenser radicalement la nature du monde, si vous ne complotez pas à chaque minute pour faire bouillir la carcasse du vieil ordre, alors, vous aurez perdu votre journée. »

En contrebas, l'eau avait cessé de s'écouler par le déversoir, mais personne ne l'avait remarqué. Je fais le tour de mes amis et je me plante devant chacun pour le regarder face à face.

« Pam, tu as un dur travail qui t'attend. À partir de maintenant, chaque instant de ta vie sera consacré à ce travail, et il n'y aura pas d'excuses. Ce sera aussi difficile qu'arracher un arbre énorme, et de défaire les nœuds de ses racines qui ont été tressés par d'obscures forces souterraines. Pourras-tu le faire ? En es-tu capable ?

— Oui.

— Hamilton, tu ne pourras plus prétendre être un enfant emprisonné dans un corps vieillissant. Plus question d'esquiver l'énormité et la responsabilité d'être un adulte. Pourras-tu le faire ? En es-tu capable ?

— Ouais.

— Wendy, plus d'excuses. Plus de médocs, de sommeil, d'alcool, de surmenage, tu n'auras pas droit à une répétition, plus de tentatives pour te protéger, ou d'efforts pour faire disparaître le temps. Tu es partie pour un bon moment. Pourras-tu le faire ? En es-tu capable ?

— Je le suis. Mais le bébé ?

— Tu ne pourras peut-être pas changer le monde seule, mais ton enfant en aura le *pouvoir* et Jane aussi. Vous serez leurs professeurs, et ils seront les *vôtres*.

— Une fois que tu seras reparti, Linus, le monde ne va pas s'achever pendant ta vie. C'en est fini de cette forme de complaisance. Mais tu ne seras pas submergé par un trop-plein de liberté. Es-tu prêt à changer, à rejoindre et à faire partie de l'Après ?

— Oui.

— Megan, si c'est nécessaire, il te faudra rejeter et détruire les vestiges de l'histoire, tuer le passé s'il entrave l'apparition de la vérité. La majeure partie de notre passé ne peut que gêner ce qui doit être accompli. La charge étourdissante de l'histoire repose sur tes épaules. Mais de bien des manières, elle te sera inutile. Trop de choses sont nouvelles. Les règles doivent être établies au fur et à mesure. Es-tu prête, avec Jane, à changer, à rejoindre et à faire partie de l'Après.

— Oui.

— Et Richard : es-tu prêt à jouer les agents secrets ? À détruire l'information ? À couper des fils ? À trancher des liens ? D'une manière efficace, adulte et professionnelle, es-tu prêt à démanteler et à briser tout ce qui empêche de se poser des questions ? Vas-tu te couper les cheveux ? Vas-tu infiltrer les systèmes ? Tu n'as aucun mal à considérer les dinosaures et l'ère glaciaire comme la préhistoire. Es-tu prêt à voir notre nouvelle ère comme « post-historique » avec autant de facilité ?

— Prêt. »

Personne ne remarque que je ne m'adresse pas à Karen. « Jared ?

— Oui, Richard ?

— Que se passera-t-il si nous ne voulons pas revenir en arrière. Et si nous nous fichons de ce que sont les choses ? Et si nous choisissons de rester ici ?

— Je me demandais à quel moment la question viendrait sur le tapis. Eh bien, si vous voulez rester ici et continuer la vie que vous menez depuis un an, vous pouvez, bien sûr. Personne n'est obligé de faire quoi que ce soit. Mais je veux que vous y réfléchissiez bien. » Richard et les autres ruminent là-dessus et les implications ne tardent pas à leur apparaître. « D'après ce que je vois, vous ne trouvez pas cette option très séduisante. Tu as une autre question, Richard...

— Ouais, Jared. Qu'est-ce qui se passe si nous revenons et qu'on

arrête de poser des questions ? »

Je regarde Karen, et du coup, tout le monde se tourne vers elle.
« Dis-moi, Kare, ça t'est revenu, maintenant ? Tu te souviens, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quoi ? hurle Richard. De quoi parlez-vous ?

— Effectivement, je me souviens maintenant. Tout m'est revenu d'un bloc. D'ailleurs, j'ai du mal à croire que j'ai pu oublier ça. Richard... Beb... Je dois retourner dans mon... *coma*.

— Oh, non...

— Ouais. Il le faut. Il faut que je reparte, dit-elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire, repartir ? Tu ne peux pas. Reste. Je ne te laisserai pas t'en aller.

— Ce n'est pas à toi de décider, Richard. Le choix m'appartient. Et si je ne repars pas, aucun de vous n'ira nulle part. Voilà ce que j'avais vu en 1979. Exactement ça. Ici. Le plan B, c'est moi. »

« Jared, espèce de malade mental ! Qui te donne le droit de faire ça ? »

— Calme-toi, Richard, mon vieux. J'aimerais bien être un malade mental, frangin, mais ce n'est pas le cas. Et Karen non plus n'est pas folle. D'ailleurs, je ne *fais* rien, Richard. Je veux dire, c'est *vous* qui devez faire le choix. »

Richard fait des difficultés et ce n'est pas cool. Ça me rappelle les plans qu'il faisait quand on était plus jeunes et qu'on ne le choisissait pas pour faire partie des équipes. « Et que se passera-t-il si Karen et moi, et nous tous, n'acceptons pas ton marché ? Et si nous aimions cet endroit et que nous décidions tous de rester ici ? Nous pourrions *construire* une nouvelle société, la planète pourrait être notre arche. J'y ai déjà réfléchi, nous y avons tous pensé à un moment ou à un autre de cette année. La Terre n'est peut-être pas le paradis, mais au moins, c'est quelque chose. »

La respiration de Karen est saccadée, mécanique, elle me rappelle les poumons de latex qu'on nous avait montrés au lycée dans un film d'information sur le tabagisme. « Richard, Beb, c'est adorable. Mais il est trop tard, maintenant. Ça a été décidé, il y a déjà longtemps. » Elle me lance un bref regard, puis se retourne vers lui. « Tu ne peux pas revenir en arrière. Le marché est conclu. Des sacrifices sont nécessaires. Et ça, c'est le mien. »

Silence. Puis, Megan : « Comment va-t-on revenir ? demande-t-elle.

— Tu pourrais au moins défendre ta mère, proteste Richard.

— Papa tu ne *m'écoutes* jamais. Elle s'en va, d'accord ? Elle repart.

— C'est facile de revenir, Megan, dis-je. Rien de compliqué. Tout ce que vous aurez à faire est de retourner chacun à l'endroit où vous étiez quand Karen s'est réveillée... De rejoindre ce point dans le temps et l'espace où le monde est tombé de ses vieilles fondations. Juste avant l'aube du 1^{er} novembre 1997. Regagnez les lieux où vous étiez à ce moment-là. Chacun de vous à sa place sera comme les encoches

d'une clé introduite dans la gorge d'une serrure, vous allez déverrouiller le monde, rouvrir les portes.

« Megan, je crois que ce matin-là, toi et Jane, qui n'était encore que huit cellules, étiez dans la salle d'attente des urgences avec Linus. Wendy était avec Pam et Hamilton dans l'unité des soins intensifs. Richard était quelque part en bas, dis-je en montrant le canyon, visible sous la courbe ventrue du barrage.

— Oh, pardonne-moi, Glinda, Bonne Sorcière du Nord, mais j'ai une question, dit Hamilton. Tu veux dire que tout le temps où on s'est galéré sur ce tas de boue empoisonné, tout ce qu'on avait à faire pour rentrer était de retourner à l'hôpital ?

— Non, Hamilton. L'offre est seulement valable maintenant. Allez Karen, il est temps de partir.

— Mais attends, Jared, intervient Richard. Tu n'as pas complètement répondu à ma question. D'accord, Karen retourne dans son coma. Mais je répète : que se passe-t-il si nous cessons les questions, si nous cessons de nous interroger et de chercher les bonnes réponses ?

— Dans ce cas, vous reviendrez ici.

— Ouais ?

— Et vous y *resterez*. » Je laisse le temps à l'idée de faire son chemin. « Tu es prête, Karen ? Il va bientôt faire sombre.

— Attendez ! crie Linus. Nous avons perdu quelque chose, mais nous ne savons pas ce que nous avons gagné dans l'affaire. »

Au-dessus de nous, la lumière prend un éclat aveuglant. « Écoute, Linus, dis-je. Dans la vie nous pleurons dans trois circonstances. Quand on perd quelque chose, quand on trouve quelque chose, et quand on se trouve devant quelque chose de magnifique. Ce soir, les trois sont réunies. »

Malgré le déchaînement lumineux, tout est silencieux. « Karen, c'est l'heure de rentrer sur le terrain.

— Quoi encore ? Où doit-elle aller ? » Le désespoir rend la voix de Richard aussi râpeuse que du papier de verre.

« Karen doit se rendre sur la montagne, dis-je. Et elle emmènera Jane. Quand elles arriveront au sommet, le monde reviendra. Jane renaîtra à la même date que la première fois.

— Merde, Jared, ce n'est pas possible, proteste Richard. Tu ne peux pas... Et ses jambes ?

— Mes jambes vont parfaitement bien, Richard. Cesse de me traiter comme si j'étais en porcelaine. Je suis forte. Moulée sous pression. » Karen fait ses adieux, à chacun, Richard se tient près d'elle, essayant de croiser son regard.

« Pammie, Hamilton, on se retrouvera pour prendre un verre ensemble un de ces jours. D'accord ? Avec la duchesse de Windsor et

Jimi Hendrix. On rira bien de cette dernière année... Pam ? Parle toujours selon ton cœur. Et toi, Hamilton, dis toujours ce qui te semble le plus vrai. Et n'aie pas peur d'être gentil. » Hamilton et Pam semblent très peinés. « Allez, les mecs, vous savez bien que c'est ce qu'il y a de mieux. Je rêverai de vous et vous rêverez peut-être de moi. » Étreintes hâtives, comme si elle devait prendre un train en partance, ce qui est presque le cas. Elle continue. « Wendy, Linus, vous savez que c'est la seule solution, n'est-ce pas ? La meilleure option. Je compte sur vous pour sauver le monde, les gars.

— Karen...

— C'est bizarre, dit-elle. J'ai l'impression d'être un astronaute avant le décollage. Vous pourriez peut-être l'envisager comme ça ? Comme un événement excitant et glorieux. C'est un lancement, voilà ce que vous devez garder en tête, chacun d'entre nous va atteindre un nouveau monde, encore une fois. Megan ? » Elle s'approche de Megan dont les larmes mouillent le lainage de Jane. « Tu es une fille géniale. Une nana intelligente. Une bonne mère. Une bonne amie. Je n'aurais voulu personne d'autre comme enfant.

— Maman ? »

Karen embrasse Jane. « La petite est magnifique... Je suis heureuse que tu saches à quel point je t'aime, ma fille.

— Elle doit vraiment partir avec toi ?

— Désolée, ma puce. Mais ce ne sera que pour un petit moment. Tu la retrouveras en septembre.

— Mais... »

Karen s'avance vers Richard avec Jane dans les bras. « Bebé, je t'aimerai toujours, même dans mon sommeil. Et dans mes rêves... Tu ne m'as jamais épousé, n'est-ce pas ?

— Non.

— Eh bien, dans mes rêves, nous serons mariés.

— Non...

— Ouai. Oui. Nous le serons. » Un dernier baiser. « Au revoir. » Elle se tourne vers moi. « Hé, Jared, je crois que c'est à toi de faire une percée sur le terrain. »

Je me touche le cœur et j'en sors une étincelle éblouissante que je place dans la poitrine de Karen en disant « Essai ! »

Elle se détourne et s'éloigne du groupe, traversant le barrage en direction du pied de la montagne. Son corps mince ressemble à un graffiti gravé sur un poteau téléphonique. « Je suis *heureuse* de m'être réveillée, crie-t-elle. Le monde est beau et le futur était très intéressant. Mais je me réveillerai dans mon rêve. Je rêverai de vous tous. Bonne nuit, tout le monde ! »

Puis, il y a un long silence. Je regarde ceux qui restent, paralysés par la rapidité de cette séquence de la vie et l'enchaînement de ses

actions. « Bien. Les autres, il est temps d'y aller aussi. Wendy, Linus, Megan, Pam et Hamilton, vous partez pour l'hôpital. Richard, tu vas dans le canyon. Une fois que vous aurez atteint vos places, asseyez-vous et attendez. Dès que Karen aura atteint le sommet, votre monde vous sera rendu. »

Je me tais un court instant. « Salut, les mecs. Salut, les filles. Pensez à moi.

— Salut, Jar... »

Mais j'ai déjà disparu, je me suis fondu dans le béton du barrage, et je les ai laissés à leurs vies pour le temps qu'elles doivent durer. Parce que j'ai mon propre boulot secret. Moi aussi, je fais partie du plan B. Mon boulot est de rester ici, sur cette Terre stérile maintenant vide, et de traîner sur sa maudite carcasse pour des années et des années, peut-être même des décennies, jusqu'à ce que Karen se réveille de son coma. C'est le choix qui m'a été proposé. Je le referais.

Bon Dieu.

Alors, on dirait bien que je vais pouvoir courir tout nu dans les rues pendant une bonne cinquantaine d'années. Lire un peu de porno ; regarder quelques cassettes. Demain, il peut pleuvoir des araignées ou de l'acide de batterie. Et pas de rendez-vous pendant ce temps-là, excepté avec la Veuve Poignet ; ne m'en veuillez pas s'il m'arrive de craquer.

Je vois les autres maintenant, et je sens en même temps ma vie se séparer des leurs. Pendant que dehors des ondes de lumière blanche et éclatante palpitent dans le ciel, Megan et Linus sont dans la salle d'attente. Le hall de l'hôpital est jonché d'innombrables squelettes parcheminés, mais ni les dépouilles ni le silence métallique ne les dérangent.

« Je me sens toujours enceinte, dit Megan. Jane est encore là. Elle a quatre heures. Pour l'instant, elle n'est qu'un petit amas de cellules, comme un minuscule ballon de basket, ou un petit morceau de pâte à pain. Tu imagines, Linus ? »

Un bruit métallique résonne au bout du couloir.

« Regarde ces gens, dit-il. Ils seront bientôt de nouveau de *vraies* personnes. »

Le visage de Megan se détend. « C'est marrant, on a fini par s'y habituer, aux Goutteurs. Je ne les considère plus comme des monstres maintenant.

— Moi non plus.

— Nous sommes amis, maintenant, hein, Linus ?

— Ouaiip.

— Notre nouvelle vie te fait peur ?

— Ouaiip.

— Mais il n'y a pas d'autre choix, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu d'autre. »

Dans les ruines du service de soins intensifs, Wendy se tient auprès de Pam et Hamilton, allongés sur deux chariots. Ils réfléchissent en silence à leur destin. À ce que vont devenir leurs vies.

« La pièce est un peu sombre, dit Pam.

— On peut allumer d'autres lampes si tu veux », répond Hamilton. Il tend la main vers une dizaine de torches électriques posées sur leur base au pied du chariot, éclairant l'air poussiéreux.

— Non, ça va. L'obscurité ne m'effraie plus maintenant.

— Je comprends ce que tu veux dire.

— Et regarde comme les rayons tranchent dans la poussière. On dirait des piliers, tu ne trouves pas ? Qu'est-ce que tu en dis, Wendy ? »

Un catafalque de squelettes fait le tour de la pièce ; Wendy joue nerveusement avec un forceps d'acier, dont elle tapote le bord d'un plateau du même métal. Elle se sent très âgée. « C'est vrai, on dirait effectivement des colonnes. »

Pendant ce temps, éclairée par le ciel qui se suicide au-dessus de sa tête, Karen boîte et trébuche dans les rochers en escaladant le flanc de la montagne. Elle atteint le sommet. Les parois de son cœur sont aussi fines que du papier de riz, son souffle aussi léger qu'une plume. À partir de cet instant, elle va de nouveau quitter le monde de l'éveil.

Elle regarde en bas de la pente, vers les forêts calcinées et les banlieues dévastées, et s'exprime à haute voix, ignorant que les autres vont aussi entendre ses paroles.

« Vous allez voir, les gars. Nous nous dresserons plus haut que ces montagnes. Nous offrirons nos cœurs nus au monde. Nous verrons la lumière là où régnait la pénombre. Nous témoignerons ensemble de ce que nous avons vu et ressenti.

« La vie *continuera* pour nous tous. Nous devons ramper, trébucher, nous tomberons peut-être. Mais nous serons forts. Nous brillerons haut et clair. Nous passerons toujours la ligne de but. »

Dans le canyon, les talons de Richard s'enfoncent dans la boue, le terreau, les plaques de champignons et les trous de souris. Son corps tangué et plonge comme dans son enfance, lorsqu'il venait à l'heure du déjeuner manger ses sandwiches au saumon près des incubateurs. Le sol est doux, tiède, comme une vieille chemise ou une portion de gâteau de mariage humide. *Concentre-toi sur l'avenir, Richard. Largue les amarres. Jette-toi à l'eau. Tu as une mission à remplir.*

Un pépiement d'oiseau...

Du quartz...

Une feuille verte...

Un genou meurtri...

Son souffle est une mince volute, l'idée de l'idée d'une idée.

Il repère l'endroit de la berge où il s'était assis sur les rochers cet étrange matin de novembre. Il reprend sa place et pose la tête sur une pierre lisse. C'est là qu'il se trouve, lorsque Karen atteint le sommet. Elle découvre un bloc poussiéreux sur lequel elle s'installe avec Jane, puis respire profondément.

Richard reprend sa veille au milieu de la rocaille, sous un ciel qui devient fou. Il frissonne, ses jambes sont engourdis par le froid. Il médite. Il réfléchit à tous ces gens des quatre coins de la Terre, animés par le même sentiment d'impatience, non, de *désespoir*, qui sont à l'affût du plus petit indice indiquant qu'il existerait en nous quelque chose de meilleur ou de plus grand que nous l'avions d'abord supposé. *Comment puis-je leur donner l'étincelle ?* se demande-t-il. *Comment puis-je leur prendre les mains et les faire passer à travers les murs de flammes et de pierres, ou les iceberg ? Nos actes les surprendront et nous les captiverons pour les conduire vers un nouveau mode de pensée.*

Il entend la voix de Karen une dernière fois ; elle a escaladé la montagne et dit : « Vous êtes l'avenir, et l'éternité, vous êtes tout. Vous êtes ce qui vient Après. Je m'en vais maintenant. C'est l'heure de partir. Oui, je sens bien que je m'en vais. Vous changerez le monde. Au revoir, les gars. »

Une séance de photos à Londres, des modèles célèbres posent pour Prada. Les jeunes princes lisent leur *Guinness des Records*. En Californie, on tient des réunions et on picore des salades. À travers le globe, des barrages hydroélectriques génèrent de l'énergie et au sommet de leurs tours, des émetteurs radio diffusent de puissants signaux et propagent dans l'éther des spots publicitaires pour des Fiat Panda et des après-shampoings. Des lumières dorées oscillent follement. De gigantesques paraboles pivotent, fouillant l'univers pour capter des voix et des miracles. Et pourquoi pas ? Le monde s'est réveillé, bien sûr. Le Ginza[32] vibre au rythme de ses enseignes lumineuses, les hommes d'affaires vomissent leur Suntory[33] dans les boîtes à whisky, et déclenchent les gloussements des entraîneuses sibériennes. L'excitation, le glamour et la séduction du progrès : les villes scintillent : cités d'or et d'étain, plomb, bois de bouleau, Teflon, molybdène et diamants, elles brillent, luisent et resplendent.

Non loin de l'aube, Richard a perçu la secousse. Le monde se remet en marche. Il y a un énorme flash d'appareil photo. Il sent l'événement, le retour du monde.

Et soudain, c'est presque le lever du soleil. Un ultime éclair lumineux alerte un banc de saumons occupés à frayer sous la surface – un esprit collectif, prisonnier et blotti sous les pierres. Richard essaye d'imaginer la pensée commune des saumons – l'idée qu'ils veulent faire avancer.

Une fois de plus, il songe à sa vie et à son univers : Non, ma fille

n'est pas égarée, habitée par la colère et perdue dans la drogue. Non, elle *ne me déteste pas* à cause de tout ce que j'ai oublié, négligé, ou pas fait pour elle. Non, celle que j'aime n'est pas une fragile enveloppe de femme, qui respire de minuscules goulées d'air pendant que ses cheveux grisonnent et se dessèchent, que son corps se réduit à du cuir tendu sur des os. Mes amis *ne sont pas* horriblement solitaires, fatigués, flétris et tristes. Il ne s'agit pas *non plus* d'une de mes illusions. Tout ça est bien terminé... Nous avons passé un marché.

Richard réfléchit à ce que représente le fait de vivre cette période très particulière de l'histoire, et il ne peut que s'émerveiller d'être en vie en cet instant extraordinaire : le point de départ vers quelque chose de plus lointain. Ce qu'il verra et ressentira, même les moments les plus insignifiants en apparence, regarder le poster de la lune dans la chambre de Karen ou une carte météo prise d'un satellite, chacun de ces instants est une parcelle de ce qui viendra Après.

Son esprit bouillonne : pense à tous ces fous que tu vois dans les rues. Et s'ils ne l'étaient pas ? Peut-être ont-ils vu la même chose que nous ? Ces gens sont peut-être nous.

Nous.

Vous nous verrez bientôt marcher dans votre rue, le dos droit, le regard dilaté par l'afflux de vérité et de pouvoir. Nous vous ressemblons peut-être, mais ne vous y trompez pas. Nous allons tracer notre ligne dans le sable et forcer le monde à la passer. Chaque cellule de notre corps explose sous la pression de la vérité. Nous *allons* nous agenouiller devant le Safeway, sur des manuels scolaires périmés dont nous aurons mâché les pages. Nous supplierons les passants de comprendre la nécessité de poser des questions, encore et encore, de ne jamais cesser de s'interroger jusqu'à ce que le monde arrête de tourner sur son axe. Nous serons des adultes prêts à fracasser le vieux système épuisé. Nous allons mâcher, percer, creuser notre voie vers un monde radicalement nouveau. Nous transformerons la pierre et le plastique des esprits et des âmes en or et en lin. C'est ce que je crois. C'est ce que je sais.

FIN

[1] Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (NdT)

[2] Cri de ralliement des joueurs de football américain. (NdT)

[3] Émission d'humour très populaire. (NdT)

[4] Allusion au roman de Jacqueline Susann, *Valley of the Dolls*, publié en 1966, dont un des thèmes est l'addiction aux médicaments. Publié

- en France en 1972 par les Presses de la Cité sous le titre *Love poupée, la vallée des poupées*. Trad. Gladys Molinari. (NdT)
- [5] Cycle d'études entre le lycée et l'université. (NdT)
- [6] Film opéra rock de Ken Russel (1975). (NdT)
- [7] Manifestation annuelle autour des automobiles des années cinquante. (NdT)
- [8] Chaîne nationale de magasins spécialisés dans les produits électroniques de médiocre qualité. (NdT)
- [9] *Childhood's End*. Arthur C. Clarke. Trad. française d'Alain Glatiny. Ed. Hachette, 1956. (NdT)
- [10] Les meilleures photos de *Time Magazine*. (NdT)
- [11] Jonathan Livingstone Seagull. 1973, *Richard D. Bach*. (NdT)
- [12] Université de Colombie-Britannique. (NdT)
- [13] Nous rappelons à cette occasion que les Smiths ont à leur répertoire une chanson intitulée *Girlfriend in a Coma*. (NdT)
- [14] Cri des mushers pour faire démarrer les chiens de traîneau. (NdT)
- [15] *Crème de Kalhua*, café noir, crème fouettée. (NdT)
- [16] La marque de tous les produits dans les dessins animés. (NdT)
- [17] Rivière du Canada qui a suscité une ruée vers l'or. (NdT)
- [18] Berceuse traditionnelle (NdT)
- [19] The Twilight Zone, série de courtes fictions adaptées de récits fantastiques ou de science-fiction produites par intermittence de 1959 à 2002. (NdT)
- [20] The Thornbirds (1983), réalisé par Dary Duke avec Richard Chamberlain et Barbara Strauwick. (NdT)
- [21] Personnage d'un récit fantastique d'Irving Washington qui se réveille une fois tout les vingt ans. (NdT)
- [22] Ville des États-Unis peu éloignée de Seattle et de la frontière. (NdT)
- [23] Le 11 Novembre. (NdT)
- [24] Pièces d'Afrique du Sud frappées à l'effigie de Paul Kriiger, premier président du Transvaal. (NdT)
- [25] Sommet des Alpes. (NdT)
- [26] *Bewitched*, série américaine (1964 à 1972). Les tribulations d'un couple mixte sorcière-mortel. Elizabeth Montgomery. Agnes Moorehead. (NdT)
- [27] Mathématicien pisan du treizième siècle qui a découvert une célèbre suite de nombres premiers. (NdT)
- [28] Film de Billy Wilder, 1963. Avec Shirley McLaine et Jack Lemon. (NdT)
- [29] *It's a Wonderful Life*. Film de Frank Capra, 1946. Avec James Stewart. (NdT)
- [30] Série de Ken Hamman, 1981. La chute d'une comète aveugle la majeure partie de la population humaine. (NdT)

[31] Suite de films de série B de 1977. Comédies policières avec Burt Reynolds. (NdT)

[32] Quartier chic de Tokyo. (NdT)

[33] Marque de whisky japonais. (NdT)